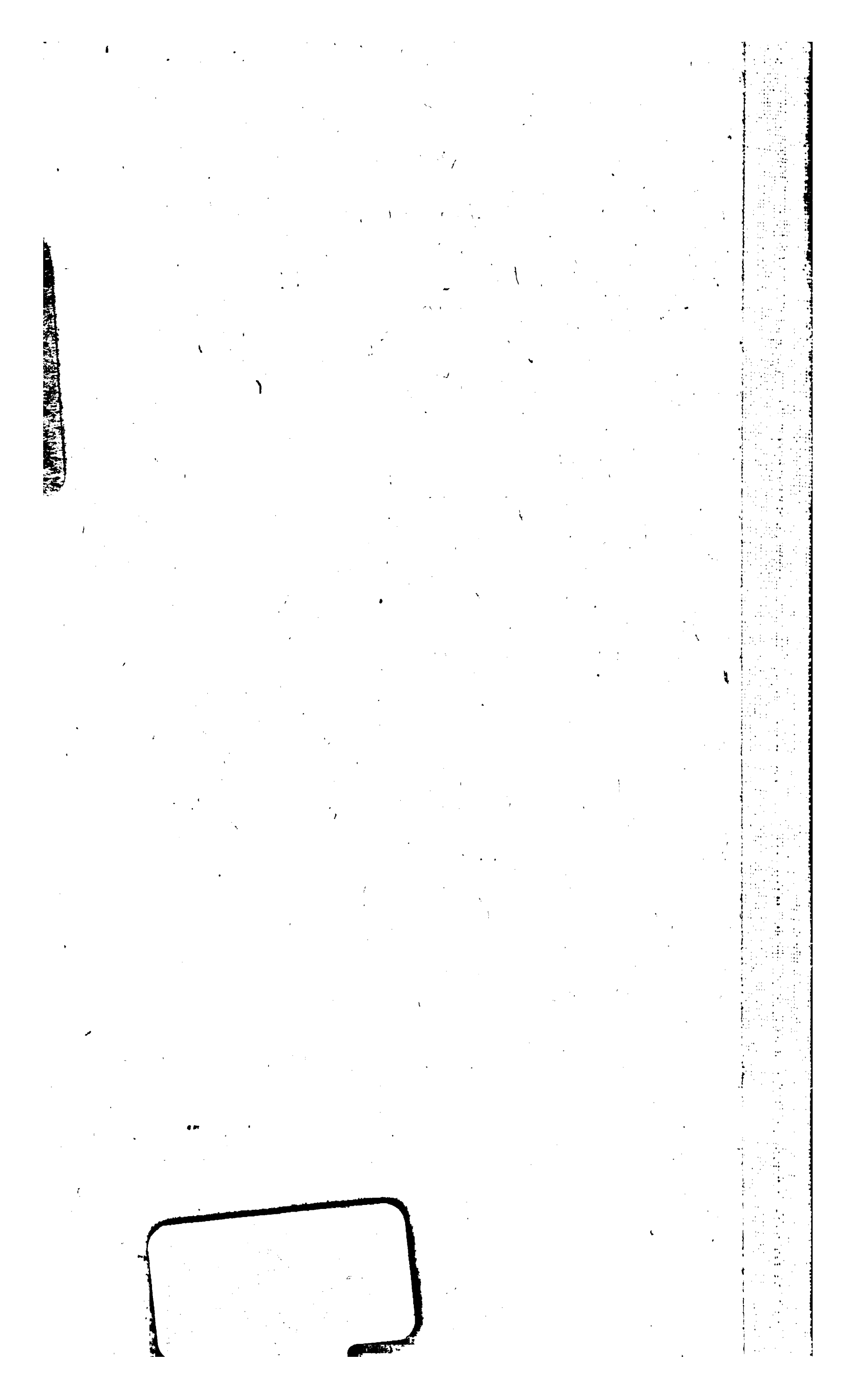


Nouvelle

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Dix-septième année.

(JANVIER, FÉVRIER, MARS 1835.)

TOME 65 DE LA COLLECTION ET 5 DE LA 3me SÉRIE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.



St Aulaire lith.

Lith. de Thierry frères, Succ. de Engelmann.

VUE DE NEW YORK.

prise du milieu du Hudson.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME PREMIER DE L'ANNÉE 1835.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 23.

1835.



NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

LA SOURCE
ET LE GLACIER DU RHONE,
EN JUILLET 1834.

PAR M. REY,
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DES SCIENCES NATURELLES, DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC.

Le 17 juillet, accompagné de mon guide, l'honnête Pierre Gütran, de Munster en Valais, je partis de grand matin du hameau de Réalp, situé à l'extrémité supérieure de la valée d'Urseren sur l'un des trois torrens qui, réunis dans cette même vallée non loin d'Andermatt, forment la rivière de la Reuss. Tantôt à pied ou à cheval, tantôt sur le sol verdoyant ou sur la roche aride, tantôt sur la glace solide ou sur la neige glissante, j'atteignis le col

du passage qui conduit du canton d'Uri dans celui du Valais. Ce passage est célèbre sous le nom de Furca ou de la Fourche. Je m'y arrêtai un moment, je parcourus le sommet des hauteurs les plus accessibles de celles qui dominent le col.

J'examinai la direction des cours d'eau dont ces hauteurs fourmillent et j'assistai à l'un de ces phénomènes, communs il est vrai dans la nature, mais qui n'en sont pas moins intéressans à observer, celui du partage des eaux. Je vis distinctement le point où la neige fondue sur le sommet, prenait pour s'écouler deux directions opposées, l'une dans la mer d'Allemagne par la Reuss dont je venais de remonter le cours, l'autre dans la Méditerranée par le Rhône que je prenais à sa naissance. Je bus, réunies dans la même tasse, dans une tasse de bois dont je suis redevable aux bontés de la jolie fille de Handeck, je bus de l'eau de la Reuss et de l'eau du Rhône, comme la veille j'avais bu dans l'Oberalp un mélange d'eau de la Reuss et du Rhin, comme l'avant-veille au sommet du Saint-Gothard j'avais bu mélangées à leur source, les eaux du Tésin et de la Reuss. Je ferai même de la circonstance extrêmement curieuse du voisinage des sources de ces grands fleuves, l'objet d'un travail spécial. J'y dirai comment en trois jours de marche on peut visiter la source de la Toccia, du Tésin, de la Reuss, du Rhin, du Rhône et de l'Aar...

Après ma libation aux fleuves, et un moment de

repos, je me remis en route et je commençai à descendre vers le Valais, où l'on a un pied, dès que le terrain que l'on vient de laisser derrière soi a cessé de s'élever. C'est même ainsi que, dans certaines positions et particulièrement dans celle-là, s'entend la délimitation entre les États. La ligne où, sur un point culminant, la pluie se divise pour couler soit à droite, soit à gauche, me disait mon guide, cette ligne est aussi celle qui marque la frontière.

Le passage de la Furca, fréquenté particulièrement par ceux qui voyagent pour la science et pour leur agrément, n'est ni pénible ni dangereux, du moins dans la saison de ces sortes de voyages. J'ai donc cheminé sans accident aucun et sans fatigue, traversant fréquemment et cotoyant toujours le torrent, à la naissance duquel je venais d'assister et de me désaltérer; torrent limpide et bruyant qui réunit aux eaux descendant du col celles de toutes les vallées environnantes, et qui n'est autre que le Rhône. . . . .

Il y avait une heure environ que je descendais, lorsque j'eus au loin devant moi, mais au-dessous de mon horizon, la première vue du glacier du Rhône. Si je n'avais pas été dès long-temps habitué à me rendre compte des distances dans les montagnes et à rectifier par le raisonnement le faux jugement des yeux, j'aurais cru que j'allais être bientôt assez en face de ce beau glacier pour en embrasser l'ensemble. Je marchai donc une heure

encore avant d'en être à ce point. Enfin j'y arrivai, et là, assis au milieu des touffes de rhododendrons en fleur, abrité du soleil par un fragment de montagne tombé avec la dernière avalanche du sommet d'une autre montagne plus éloignée, je jouis agréablement d'un des plus admirables spectacles que les Alpes puissent offrir.

Il n'est personne qui ne sache que plus les montagnes s'élèvent à pic, plus la profondeur des vallées qu'elles forment est grande : qu'on se figure maintenant ce que doit être une vallée située entre le Galenstock, montagne qui dépasse de 11,000 pieds le niveau de la mer, et le Nägelistock qui égale presque l'autre en hauteur, une vallée sur la base de laquelle ces deux géants dominent de 5 à 6,000 pieds d'élévation immédiate et subite : que par la pensée on donne à cette vallée, à l'endroit où elle épanche le glacier du Rhône, une lieue de largeur, je ne parle ni de ses ramifications qui sont nombreuse et qui donnent un écoulement à autant de glaciers immenses, ni de sa longueur qui est de six lieues, ni de sa surface qui est de vingt-cinq, parce que l'œil ne peut, du point d'où j'observai, embrasser l'ensemble de cet océan de glace : que tenant compte de la déclivité du sol de la vallée on suppose que la glace y soit partout entassée à 200 pieds d'épaisseur, et cela pourra commencer à donner une idée de la masse que présente la seule partie de l'amas que l'on voit en descendant de la

Fourche et que l'on nomme indistinctement glacier du Rhône ou glacier de la Furca. Sans doute il n'est pas le plus considérable de ceux des Alpes, mais par sa forme régulière, par son isolement pittoresque, par son aspect général, il en est certainement le plus beau.

Le glacier du Rhône, du haut de la vallée transversale de Galenstock, d'où il débouche, s'avance à angle droit dans une vallée inférieure nommée Gérenthal qui est le commencement du Valais proprement dit, et la barre entièrement jusqu'à une grande hauteur, comme une digue de main d'homme convertit un vallon en étang, comme la digue cyclopéenne de Saint-Ferréol ferme la vallée où coule le Landot et en fait le principal réservoir du canal de Languedoc.

Les eaux turbulentes et pures qui descendent de toutes les cimes de la Furca, n'auraient donc point eu d'écoulement et seraient devenues lac, si, dès le jour même où la glace, dans son mouvement locomotif, s'est approchée du torrent, l'eau ne s'y était fait en dessous un passage qui existera désormais jusqu'à la retraite du glacier.

Ce torrent est précisément celui que je venais de franchir si souvent, qui était déjà le Rhône, sur l'issue duquel, depuis que j'avais remarqué sa direction vers le glacier, je me perdais en conjectures, et qu'enfin je vis disparaître assez paisiblement sous l'imposante masse, au pied même des rochers sur lesquels je me reposais en admirant.

Le côté de la vallée de Gérenthal qui fait face à la vallée de laquelle le glacier arrive, s'élève, derrière la place que j'occupais, à une hauteur considérable. Sa surface, dénuée d'arbres, est assez unie; dans l'hiver elle se charge d'une énorme quantité de neige qui, au moment où elle commence à fondre, se précipite en avalanches, achève de combler la vallée de Gérenthal jusqu'au niveau de la base du glacier, et couvre au loin de roches, de terre, d'arbrisseaux, ce glacier qu'ils salissent assez pour que sa surface inférieure présente désormais l'aspect le plus désagréable. Ce que M. de Châteaubriand dit de la saleté et du peu d'effet que produit la vue du glacier des bois, qui, selon lui, a l'apparence d'une carière de plâtre et dont les neiges, mêlées à la poussière du granit, ressemblent à de la cendre, est vrai aussi de la partie basse du glacier du Rhône. Mais ici les avalanches ajoutent beaucoup à ce que l'effet a de fâcheux : elles sont énormes, fréquentes et laissent des traces désormais ineffaçables; les neiges de l'hiver suivant couvriront bien ces ordures et celles que le vent des tempêtes y dépose à son tour, mais ne les enlèveront pas. Elles y formeront des couches qui marqueront les années comme les années sont écrites dans les grands végétaux des mains de la nature même, par des couches concentriques. C'est dans cet état de malpropreté que j'ai vu le glacier sous mes pieds. Un jeune garçon qui y ramassait du bois

mort, marchait littéralement dans la bouc la plus noire.

Mais il faut être juste : si je portais la vue plus haut, la scène était bien différente, et c'est ici où les plus pompeuses expressions ne le seraient jamais assez, et ne seraient jamais au niveau de la sublimité du spectacle. On a bien tenté de s'élever par le langage à la hauteur des merveilles qu'un beau glacier offre à la vue : on a bien entassé hyperbole sur hyperbole afin d'y parvenir, mais en dernière analyse le récit, quelqu'ampoulé qu'il fut, est toujours resté au-dessous du sujet; au génie seul appartient la gloire de lutter avec avantage contre la difficulté de l'entreprise : à défaut de génie je dirai en termes simples, mais vrais, ce que j'ai matériellement vu, sans essayer de rendre l'impression que ce que je voyais excitait d'enthousiasme en moi. Je voyais par exemple sortir d'entre des cimes d'une élévation prodigieuse et comme descendre du ciel, un large torrent de lave glacée qui, selon ses divers degrés d'inclinaison, prénait à sa surface les aspects les plus variés, et les plus opposés entre eux. En ce moment la chute du Rhin à Schaffouse me revint à la pensée et me fournit un terme de comparaison. De même que le fleuve coule uni et tranquille jusqu'au moment où son lit brisé va manquer sous lui, et ne bouillonne que lorsqu'il commence à être suspendu dans l'espace, de même je me figurais que derrière la ligne de glace dont l'azur se con-

fondait avec l'azur de l'air, la mer condensée que ma position, relativement inférieure, m'empêchait de voir, était unie et sans ondes et que j'assistais au moment où sa base venant à fuir sous elle, son trop plein débordait en énormes glaçons. Toutefois dans une excursion que je fis plus tard sur le glacier même et dont je rendrai compte, je vis combien je m'étais trompé, combien ce que je pensais être le sommet de la glace en était encore éloigné et enfin combien était grand et admirable le désordre de ce là-haut que je croyais si calme; je ne retrouvais pas devant moi, il est vrai, ces pyramides élancées, ces crevasses sans fond qui, dans un voyage précédent, m'avaient tant surpris aux Bossons, au Schreckhorn, au Grindelwald : je n'entendais pas ce bruit aérien, profond, immense, des glaces qui craquent et s'écroulent et qui dans le Wetterhorn, m'avait pénétré d'un sentiment analogue à celui d'une religieuse terreur; mais le murmure lointain des eaux du Rhône s'élevait de la gauche jusqu'à moi, mais je voyais des blocs gigantesques de glace roulés les uns sur les autres dans le plus imposant désordre; mais je pouvais me supposer assistant à la chute du Galenstock lui-même transformé en une glace inerte.

Toutefois cette image du chaos n'occuppait pas la hauteur entière de la cataracte de glaçons dont j'admirais le tumulte muet. Une autre similitude avec celle de Schaffouse appelle encore l'attention.

Ici, lorsque l'eau a retrouvé au bas de sa chute un autre point d'appui, lorsqu'elle est rentrée dans un lit nouveau, elle s'étale en un vaste bassin où elle s'apaise par degrés et d'où elle s'échappe enfin pour reprendre son cours : là, quand l'eau solidifiée par le froid, et brisée par une chute prodigieuse, est arrivée à un certain point de la hauteur totale du glacier, le pêle-mêle cesse tout à coup, et là devenue plus compacte et plus homogène, elle coule désormais comme une lave qui commence à se refroidir. Mais alors il a affecté une forme très singulière : selon les uns, celle d'un éventail, et selon moi celle d'une coquille bivalve du genre peigne. La base de cette partie du glacier qui correspond au point où les deux valves du peigne sont réunies par le nerf est en haut, les bords ou la grande circonférence sont en bas et reposent sur le sol même de la vallée de Gérenthal. Le dessus, au lieu des aspérités, des blocs, des pyramides qui caractérisent les glaciers, est uni et lisse comparativement. Il est bombé comme la coquille, des crevasses longitudinales en imitent les stries, enfin des accroissemens indiqués par des bourrelets régulièrement placés dans le sens de la circonférence, achèvent d'imiter le mode d'accroissement transversal du test des mollusques bivalves. Vu sous ce premier aspect, le glacier du Rhône est donc déja un objet d'étonnement.

Je viens de dire que le dessus de la partie infé-

rieure du glacier est unie en apparence. Cette illusion naît uniquement de l'éloignement. Le point où je me suis arrêté pour considérer le glacier en face, est précisément celui d'où M. Raoul Rochette, en 1819, est parti pour le traverser. Voici quelques-uns des termes dans lesquels il en parle, et l'on sait qu'une probité rigoureuse est un sûr garant de la véracité. « Sa surface, assez unie au commen-
« cement, ne m'offrait aucun danger, et les aspé-
« rités dont je la voyais plus loin se hérisser, adou-
« cies par cet éloignement-là même, ne me
« semblaient pas un obstacle capable de m'arrêter....
« Cependant à mesure que nous avancions, des ro-
« chers que nous n'avions pas aperçus d'abord,
« s'élançaient du sein de cette surface trompeuse:
« A leur pied d'énormes crevasses nous entr'ou-
« vraient des abîmes sans fond.... Déja depuis
« une demi-heure nous marchions sur le glacier,
« et le bord opposé nous apparaissait encore dans
« un éloignement considérable, et ce qu'il y avait
« de plus fâcheux, hérissé de pyramides dont nous
« pouvions mieux, à cette distance, apprécier la
« hauteur et redouter l'approche.... Nous étions
« environnés de gouffres, dont nous détournions la
« vue en frémissant, et qui semblaient à notre imagi-
« nation effrayée, se prolonger jusqu'au centre de
« la terre. Nous voyions quelquefois se former à nos
« côtés des crevasses, et quelquefois nous enten-
« dions craquer la surface du glacier, à l'endroit

« même où nous allions poser le pied, etc., etc. » (Lettre XXVI sur la Suisse.) Quelque profit qu'il y eût pour moi à prolonger des citations empruntées à cet élégant écrivain, je m'arrêterai cependant, mais ce ne sera pas sans avoir dit que les dangers qu'il courut au milieu de ces glaces par la perte de son bâton ferré, sont à faire dresser les cheveux à quiconque sait ce que c'est qu'un glacier, et que cette position, bien qu'elle fût éclairée par le grand jour, était tout aussi horrible que celle du jeune peintre chanté par Delille et qui, descendu seul dans les catacombes de Rome, mais muni d'un peloton de fil et d'un flambeau, perdit tout à coup l'un et vit s'éteindre l'autre. L'exemple fourni par M. Rochette est une leçon qui ne doit donc pas être perdue pour les voyageurs dans les montagnes et les glaciers. L'erreur des yeux pensa lui coûter la vie.

Pour moi, lorsque j'eus payé un suffisant tribut d'admiration à ce grand spectacle, je repris mon chemin par une pente rapide : je traversai bientôt au fond de la vallée un pont étroit, mais plus long que ceux du matin, et j'arrivai d'assez bonne heure encore à l'hôtellerie où je devais coucher.

Le cours d'eau que je venais de franchir était le Rhône absolument dit, et le pont, le premier de ceux qui lui sont imposés par l'homme. Ainsi, comme dans un voyage récent en Provence, j'avais vu le pont d'Arles, je connaissais désormais le premier et le dernier de ceux de cet impétueux fleuve;

Mais je connais aussi ses ponts intermédiaires, et si les digressions n'étaient point défendues, je parlerais, pour user de la ressource piquante des oppositions, du pont près de Belle-Garde, au lieu nommé la perte du Rhône, et qui, à cent lieues au-dessous de sa source, est de la moitié moins long, chose étrange, que celui de la source même. Je parlerais du pont de fer de Beaucaire, de cette merveille de l'art humain, enchaînant l'une à l'autre, suspendu entre une suite de véritables arcs de triomphe, deux rives que sépare un volume d'eau large de 1400 pieds.

Le premier pont jeté sur le Rhône est à 250 toises environ du lieu d'où le fleuve s'élance furieux de l'antre de glace qui le retenait captif, et je lui ai trouvé 50 pieds de large. Trois sapins d'une seule pièce, grossièrement taillés, assez mal joints et soutenus vers le milieu par une sorte de pile en troncs d'arbres, en forment toute la structure. Il est bien entendu que la largeur de trois sapins juxtaposés, a paru suffisante pour dispenser de garde-foux. Bêtes et gens, tout passe sur les poutres branlantes sans sourciller. L'habitude que l'on contracte dans les montagnes de confier sa vie à ces ponts à peu près, fait que l'on suppose à celui-ci la solidité du Pont-Neuf. Une réflexion encore contribue à diminuer ici l'impression d'inquiétude, c'est celle du voisinage de l'eau : en se baissant on la toucherait presque de la main. On ne saurait croire au

contraire combien l'élévation au-dessus d'un torrent qui se précipite, écume et gronde, ajoute à la terreur qu'inspire le passage d'un pont, même solide. J'ai éprouvé malgré moi ce sentiment à la fameuse chute de la Reuss et sur le nouveau pont du Diable, bien que sa solidité soit de nature à rassurer complètement le voyageur le plus timoré. Mais à la vue d'une grande et ténébreuse profondeur où un événement quelconque pourrait nous engloutir, l'idée d'anéantissement vient toujours se glisser dans notre ame, et nous porter, sinon à la terreur quand le danger n'est réellement point imminent, du moins, dès qu'on s'est éloigné, à ce secret serrement de cœur qui accompagne le sentiment d'un malheur évité.

Après avoir mesuré la longueur du pont, il fallait bien sonder la profondeur du fleuve afin de se rendre raison d'un volume d'eau qui, à la simple inspection, semble considérable. L'opération ne fut pas facile : une longue perche dont l'hôtelier voulait, de dessus le pont, faire poser un bout au fond du torrent, était entraînée par la rapidité de l'eau avant d'y parvenir. Enfin en redoublant d'efforts la perche s'arrêta et, en mesurant la partie mouillée, nous reconnûmes une profondeur de quatre pieds et demi.

Une masse d'eau qui, impétueuse à sa source même, remplit déja un canal de cette dimension, est certainement un des plus beaux faits d'histoire

naturelle que l'on puisse observer. Je n'eus donc de repos que je ne fusse allé à la voûte de glace d'où je savais qu'il s'échappait. Mais malheureusement je ne pus pénétrer dessous. Le Rhône en sortait à pleins bords avec un fracas assourdissant et nul espace, sur l'une ou l'autre rive, n'existait, à la faveur duquel j'aurais pu me glisser dans l'antre. Moins heureux qu'il y a deux ans au glacier de l'Argentière où, de roche en roche, d'îlot en îlot, je m'étais avancé jusque sous la voûte, je trouvai au Rhône le volume d'eau trop considérable, le courant trop rapide, la profondeur trop grande, pour oser tenter de m'y introduire. Cependant ce que je voyais du dehors me faisait regretter d'autant plus vivement de ne pouvoir y entrer. Malgré la hauteur de l'arcade, que j'estimai être de 50 pieds, malgré l'éclat que le soleil répandait sur toute la nature, le jour n'éclairait pas suffisamment le fond de cet admirable péristile, et pour surcroît de contrariété un coude que le fleuve faisait dans l'antre même, s'opposait à ce que l'œil y plongeât bien avant. Je ne puis donc décrire que le premier plan, le seul visible ce jour là.

Il n'y a pas long-temps encore que le Rhône sortait du centre de la base du glacier; maintenant c'est de sa droite descendante et par conséquent de la gauche du spectateur qui le voit du bas et en face. Toutefois il y a une seconde issue un peu à droite, mais qui est comparativement fort petite. L'eau qui en sortait cette année était tout-à-fait jaune; à sa

direction je juge que cette eau peut être celle du torrent qui descend du col de la Fourche, que j'avais vu entrer si clair sous le glacier et qui se salit en le traversant. Lorsqu'il réparaît, ce n'est que pour un instant et pour se réunir au bras principal du Rhône presqu'en face de l'auberge. Il se manifeste dans les glaciers des phénomènes si extraordinaires, des changemens si subits, qu'un jour peut-être les rôles s'intervertiront entre ces ouvertures et que la petite deviendra la grande.

L'arcade de glace actuelle est donc nouvelle : mais, bien qu'elle change de forme chaque année, et même plusieurs fois dans le cours d'un été, elle présente en tout temps un égal et surprenant désordre. Ce sont toujours d'énormes blocs diversement taillés sur la place même ou poussés du fond par le courant : ce sont toujours des pans du mur intérieur détachés de la masse et qui obstruent le cours sans pouvoir l'arrêter un moment. Toutefois je dois dire que je n'ai point été émerveillé de l'apparence des glaces. J'avais vu plus beau le matin même lorsque le glacier m'apparût tout à coup. Du sommet de la voûte, ainsi que des parois sur lesquelles elle repose, jaillissent une infinité de cascades qui versent dans le fleuve le plus limpide tribut. L'eau du Rhône sortirait-elle donc claire de sa voûte de glace? Hélas non : elle est au contraire ce qu'est nécessairement l'eau de tout glacier, elle est selon les temps blanche ou jaune, et c'est là, je l'avoue, un grand

sujet de désappointement. Je l'ai vue blanche au mois de juillet, et puisqu'il faut tout dire, quand, fidèle à ma coutume de boire à la source des grands fleuves, j'ai voulu la boire en cet endroit solennel, j'ai dû la laisser reposer pour ne point avaler le gravier abondant qu'elle tenait en suspension.

Quelles causes peuvent donc troubler à ce point la transparence de l'eau des glaciers, quand celle qui descend en cascade de la montagne, et celle qui glisse à la superficie des glaces éternelles sont si vives et si claires? Il y a plusieurs réponses à cette question. D'abord l'eau des glaciers provient plus de la fonte qui s'opère dans l'intérieur et près du sol par la chaleur de la terre, que de la fonte de sa superficie : ensuite la glace, dans sa marche puissante, broyant les roches qu'elle rencontre en avançant, se charge des particules de ces roches pilées : et enfin toutes les impuretés dont j'ai parlé et qui sont périodiquement versées par les avalanches, quittent périodiquement aussi les glaces qui les emprisonnaient et achèvent de gâter l'eau. Alors, pourquoi le Rhône durant sa longue traversée du Valais ne s'épure-t-il point? Il y a pourtant un principe reconnu, selon lequel plus les rivières sont considérables et plus les impuretés qui les troublent accidentellement se précipitent vite. On répond à cela : le principe est vrai dans les rivières tranquilles et ne l'est point à l'égard de celles qui ne procèdent que par cataractes et qui, troubles déja, ne reçoivent

comme le Rhône, que des affluens plus troubles encore. L'impétuosité que le volume et la pente leur impriment, les rochers que cette force impulsive fait rouler devant elle, et les tourbillonnemens profonds qui se manifestent vers les bords et hors de la ligne du courant, fouillent et soulèvent incessamment le limon de leur lit; et il n'y a pas pour elles de limpidité possible. Mais voyez-les arriver à un lac où elles trouvent enfin le repos, elles ne sont plus reconnaissables. Les lacs de Constance, de Brientz, de Thun, de Genève etc., ne sont, à bien dire, que le Rhin, l'Aar, les deux Lütschines, le Rhône, etc., creusés, élargis et sans pente. Avec quelle promptitude ces rivières torrentueuses parvenues là, ne déposent-elles point des élémens qui troublaient leur transparence native? J'ai observé plusieurs de ces phénomènes: mais pour ne parler que du plus célèbre et qui a l'avantage d'être fourni précisément par le fleuve dont je suis occupé, j'ai vu le Rhône entrer dans le lac de Genève par une embouchure qui va s'élargissant. Bien loin que son cours y soit sensible dans toute la traversée de cette Méditerranée, comme Ammien Marcellin (L. xv ch. xi.) l'a dit pour la première fois il y a 1400 ans, et comme on l'entend assurer trop souvent encore dans un temps exclusivement dit de lumières, il a à peine atteint le point où, n'étant plus fleuve, il n'est pas encore lac, qu'il a cessé d'être trouble. Ce n'est pas à dire que les deux eaux se mêlent, ni qu'on juge à une teinte douteuse

que le Rhône a perdu ou perdra insensiblement sa couleur blanche, ou que le lac va se troubler. Au contraire, ces deux eaux, à la jonction, restent chacune de leur teinte propre. Un mur insurmontable semble les séparer, mais celles du Rhône, par un poids sans doute spécifiquement plus considérable, glissent tout-à-coup sous celles du lac et vont s'y purifier dans des profondeurs qui, vers Saint-Gengoulph et Meillerie dépassent 900 pieds, selon des sondes récentes que M. De Luc de Genève a bien voulu me communiquer. Que l'on amène l'Arve limoneuse dans ce même lac, elle y deviendra claire aussi et désormais la limpidité du Rhône ne sera troublée qu'à l'arrivée des sales tributs de l'Ain ou de l'Isère. Il faut donc en prendre son parti; l'eau du Rhône, claire de sa nature, comme je le démontrerai plus tard, sera toujours trouble par le fait.

J'ai parlé des couches d'ordures produites particulièrement à la surface de la partie inférieure des glaciers par diverses causes sans cesse agissantes et j'ai dit que recouvertes chaque hiver par des neiges nouvelles, ces couches indélébiles marquaient les années de la glace. Si chaque année un glacier s'augmente d'une couche en dessus, il est évident qu'il diminue de la même quantité en dessous, car si, en thèse générale, toutes n'arrivaient pas successivement à la terre où elles fondent, les glaciers croîtraient indéfiniment. Or ce qui prouve que la fonte s'opère dans cet ordre de temps, c'est que l'on voit

dans la bouche du glacier de la Furca de grands blocs en fusion dans l'épaisseur desquels plusieurs de ces couches noires sont fortement empreintes. Quel spectacle n'offrirait pas sous ce seul rapport, un craquement qui fendrait un glacier en deux du sommet à la base ? On y lirait distinctement son âge et l'on pourrait calculer depuis quelle année et peut-être depuis quel siècle est parti de la cime, le bloc qui arrive à sa bouche pour s'y résoudre en eau.

En disant que les couches de glace fondent lorsque leur tour d'ancienneté les fait toucher à la terre, je ne prétends pas que cela se passe absolument avec cette régularité. J'ai assez vu de glaciers, j'ai assez observé les grands cours d'eau qui sillonnent leur surface durant l'été et qui décèlent une fonte extérieure de neiges provenant des plus hautes régions, pour avancer quelque chose d'aussi absolu. Je pense seulement que la fonte par l'intérieur est la plus efficace et la plus abondante. Elle est un peu moindre l'hiver, dit de Saussure (532, 739), mais enfin elle a lieu encore, tandis qu'à cette époque elle a cessé partout ailleurs, et qu'il n'arrive d'eau dans le fleuve d'aucun autre côté.

Les circonstances atmosphériques qui agissent sur les glaciers et en déterminent la diminution, ne sont pas toujours les mêmes. Dans certaines années il y tombe d'immenses quantités de neiges, 30 pieds par exemple, comme en 1833 à l'hospice constamment habité du grand Saint-Bernard : dans

d'autres il y en tombe moins. Si après un hiver où elles auront été abondantes, l'action des vents du sud et de l'évaporation ne se fait point suffisamment sentir, il n'en fondra pas autant qu'il en est tombé. Si dans une certaine suite d'années prises comme une, les résultats partiels prouvent qu'il en est tombé plus que la fonte et l'évaporation combinées n'en ont absorbé, il est évident que l'amas de glace aura grandi et se sera avancé dans la plaine. Eh bien, il a été un temps où le glacier du Rhône couvrait devant lui un espace de 200 toises plus grand qu'aujourd'hui. Il a donc considérablement diminué. Ce fait, et il y en a une foule de semblables, ce fait qui est bien suffisant pour rassurer ceux que le cri d'alarme poussé par Grouner et par Ramond sur la marche envahissante des glaciers aurait effrayés, ce fait curieux, la Providence en a écrit la preuve à sa manière, c'est à dire à grands traits, en trois endroits différens de la plaine, où je les ai lus moi-même. Ces traits, ce sont des moraines.

On nomme moraine un amas ordinairement considérable de rochers, de terres, de débris, désolant produit des avalanches apporté du haut de la vallée par le glacier lui-même, qu'il pousse en avant tant qu'il grandit, et qu'il abandonne lorsqu'il décroît. C'est une sorte de bourrelet extérieur qui le borde et l'encaisse transversalement tant qu'il est opposé à sa base, et parallèlement quand il règne sur ses côtés. C'est une digue qu'il se crée, une

barrière qu'il s'impose, comme pour rassurer la nature vivante contre la crainte d'un subit envahissement.

De l'hôtellerie ou du pont au glacier du Rhône, il y a trois de ces circonvallations à passer. La première, est à 200 toises environ de la base actuelle; la deuxième à 160, et la troisième à 110. Mais la première qui est fort ancienne, à en juger par les grands arbres qui y croissent, est incomparablement plus considérable que les deux autres : d'où il faut conclure qu'avant de déposer cette moraine, le glacier avait marché pendant une longue suite d'années. Il semblerait, dira-t-on, qu'un glacier ne peut avoir qu'une moraine et que lorsqu'il a une fois commencé à décroître, il n'en peut pousser en avant ni une seconde, ni, à plus forte raison, une troisième. L'objection n'est que spécieuse. Quand il s'est retiré pour la première fois, ce n'est pas sans de continuelles alternatives d'avance et de retraite qu'il a définitivement abandonné sa grande moraine. Ces oscillations ont cessé au lieu où il a déposé la seconde, qu'il n'a pu dépasser depuis. Là il a continué à décroître encore et à s'avancer alternativement. Ces nouveaux mouvemens oscillatoires ont fini à leur tour, l'année où il a cessé de pouvoir atteindre la troisième. Maintenant il est loin de cette troisième, et c'est dans le champ qui l'en sépare, que se passent toutes les phases actuelles d'avancement et de diminution.

L'hôtelier m'a assuré que depuis trois ans le glacier avait recommencé à croître et m'a fait remarquer un cap de glace qui dépassait de 25 pieds environ un certain point de la base et qui est nouveau. Mais l'été de cette année, comme on devait s'y attendre, a apporté de grands changemens dans tous les glaciers de la Suisse, et en particulier dans celui du Rhône. Ce qui était vrai encore en juillet ne l'est plus aujourd'hui. J'ai demandé des renseignemens aux hommes éclairés du pays, et voici textuellement l'une des réponses. J'en suis redevable à l'extrême complaisance de M. Taffiner, officier supérieur suisse au service de France avant 1830, et qui demeure à une demi-journée du glacier.

« D'après toutes les informations prises, soit par « votre guide Güntrah, soit par moi-même auprès « de l'aubergiste du glacier, et de toutes les per- « sonnes qui ont été à même de remarquer l'effet « des dernières chaleurs sur le glacier du Rhône, « il résulte ces faits :

« 1° La pointe que le glacier avait poussée depuis « trois ans se trouve entièrement fondue, et en outre, « on remarque sur ce point que le glacier s'est re- « tiré de dix pieds.

« 2° Le glacier a éprouvé sur tous les points une « diminution plus ou moins forte suivant l'épaisseur « de la masse, et principalement du côté de la « Fourche ou du Galenstock, où il a reculé de neuf « à trente pieds. Des parties qui, de mémoire

« d'homme, ont été toujours couvertes de neiges,
« se trouvent aujourd'hui entièrement dégarnies...

3° Sur le côté gauche, passage de la Grimsel,
« ou Sassberg, le glacier s'est retiré de six à huit
« pieds.

4° Ces changemens intéressans pour les voya-
« geurs ne sont pas les seuls qu'ils pourront obser-
« ver l'été prochain. Le plateau même du glacier en
« offre de non moins frappans. Il s'y est manifesté
« des crevasses d'une profondeur et d'une largeur
« qui surpassent toute idée; et qui rendent aux
« chasseurs les plus hardis le passage impraticable.
« Les neiges qui couvraient le glacier et qui com-
« blaient ces crevasses sont, presque sur tous les
« points, totalement fondues.

« 5° Tous nos glaciers situés au midi ont éprouvé
« les mêmes phénomènes et la même diminution.
« Ces changemens sont attribués d'abord aux ex-
« cessives chaleurs de l'été prolongé d'où nous sor-
« tons, et ensuite à l'ouragan qui a causé pendant
« les derniers jours d'août une inondation dont on
« ne connaît pas d'exemple depuis deux siècles, et
« des pertes irréparables dans le Valais et princi-
« palement dans notre vallée de Conches. »

La fonte prodigieuse du glacier du Rhône aura certainement donné naissance à une quatrième moraine abandonnée par la glace, et ce fait nouveau vient à l'appui de mon explication de la présence de trois moraines antérieures. Celle-ci subsistera dé-

encore en dissoudra la base. Ce que je vais dire n'est point le résultat d'une préoccupation de mon esprit, mais celui d'un examen curieusement approfondi sur les lieux, et au sujet duquel j'appelle l'attention des voyageurs à venir et des géologues.

La vallée de Gérenthal est assez spacieuse et voilà pourquoi on lui donne quelquefois le nom de plaine. Elle forme un bassin oblong, encaissé dans des montagnes fort élevées, et qui, aux dimensions près, est celui du pays de Cachemyre. De même que dans l'Asie la belle vallée où coule l'antique Hydaspes, aujourd'hui le Djalem, a été long-temps un vaste lac que le poids des eaux a fait crever au pied du mont Baramoulah, de même celle de Gérenthal a pu être jadis un lac qui s'est ouvert un passage au pied du Mayenwand à l'endroit où le Rhône quittant la plaine, se précipite par sa première cataracte. Toujours est-il vrai que ce fleuve qui, depuis sa sortie de la voûte jusque-là, avait 50 pieds de large, n'en a pas douze ici, qu'il tombe de ce col resserré, absolument comme d'une gouttière pour disparaître un moment après sous un pont de neige que l'étroitesse et la profondeur du canal rendent éternel, et qu'il a pu se frayer lui-même ce passage par lequel s'est écoulé le bassin de Gérenthal.

En effet la trace de ce fait géologique est encore visible dans le sol, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, bien examinée, elle donne à penser qu'une

partie de l'état primitif du bassin se renouvellera un jour.

L'abord du lieu dont je parle est difficile et pour le voir, il faut en avoir la volonté. On ne peut y arriver par les bords du fleuve, du moins en été, parce que l'eau, comme je l'ai dit, remplit tout le canal. On en approche par la rive droite en descendant de bien haut parmi d'épaisses broussailles dont les branches font l'office de rampe : en tenant ces branches fortement on se penche, on surplombe et l'on voit. Or voici ce que j'ai vu.

Sur le bord du torrent opposé à celui d'où j'observais et exactement à l'entrée du col, une très grande roche, descendue déja du haut de la montagne, est suspendue de telle sorte au-dessus de l'eau, qu'il semble que le moindre effort d'homme l'y précipiterait. Mais ce qu'un homme n'aurait aucun intérêt à faire, la force des choses le fera. Le bloc, littéralement, ne tient qu'à un cheveu. Tôt ou tard il tombera dans le canal : une saison pluvieuse, un dégel, une avalanche, un orage, produiront ce résultat; et comme sa dimension et sa forme sont exactement de la mesure du détroit, elle le comblera en partie. Ce n'est pas tout : cet énorme bloc en supporte une grande quantité d'autres de moindre volume, qui, manquant d'appui à leur tour, arriveront au torrent malgré lui et consommeront la clôture de la vallée jusqu'à une certaine hauteur.

Or voici comment cet événement, que je tiens pour inévitable, agira sur le glacier. L'eau qu'il laisse échapper s'amassera dans la vallée de toute la hauteur de la digue nouvelle; le pied du glacier y trempera nécessairement, et dès-lors il se résoudra en eau. Enfin comme ce pied supporte toute la masse du glacier, il s'opérera là un déchirement qui précipitera également dans le lac futur, la partie supérieure de l'amas et qui changera tout-à-fait l'aspect de la contrée.

Jusqu'ici j'ai décrit le glacier de la Fourche sous deux de ses aspects, c'est-à-dire vu de face et vu du pied. Il s'agit maintenant de le gravir et d'en parler, vu d'en haut. Certainement c'est sortir des sentiers battus par le commun des voyageurs en Suisse que d'exécuter une telle ascension, à cause des difficultés qu'elle présente; mais on est dédommagé doublement de ce qu'il y a de presque étrange à faire une chose inaccoutumée, et par le plaisir de l'avoir faite et par l'avantage inappréciable de pouvoir dire du nouveau.

Il était quatre heures, il en restait donc encore cinq de jour; mais j'avais presque toujours marché depuis le lever du soleil, et je me croyais fatigué. Güntran cependant qui connaissait mon courage comme marcheur et mon goût pour les choses curieuses, et le maître de l'auberge, afin de me faire les honneurs du pays, insistèrent pour me déterminer à l'excursion. L'hôtelier qui possède un châlet

dans la montagne et qui la connaît bien, disait qu'elle était praticable pour un cheval jusqu'à une très grande hauteur, que personne, il est vrai, n'y était encore monté ainsi, mais que d'après ce que Güntran lui avait dit de mon assurance dans les passages difficiles, j'étais digne de donner cet exemple, que d'ailleurs il tiendrait le cheval par la queue lorsque le cas l'exigerait, tandis que Güntran le soutiendrait en tête, et qu'enfin s'il se manifestait un danger véritable, ou seulement si j'éprouvais de la fatigue, j'en serais quitte pour continuer à pied. Je cédai à leurs instances, je montai à cheval, et nous partîmes.

On commence à monter presqu'en sortant de l'auberge. On passe un bois de chênes, puis un bois de sapins : on atteint la région du rhododendron et enfin celle de la mousse. Mais, mousses, rhododendrons, sapins, chênes, tout végète au milieu de rochers du plus pénible accès pour le piéton, et à plus forte raison pour le cheval. Mais avant d'aller plus loin il convient d'expliquer la manière comique de chevaucher dont je parlais tout-à-l'heure. Je connaissais déjà cette manœuvre et je l'avais pratiquée moi deuxième, c'est-à-dire, que dans certains passages de neiges en talus, tandis que je tenais le cheval en main, mon guide l'attirait à lui par la queue et du côté opposé à la pente; mais à trois cela était plus commode encore et réduisait à bien peu de chose le rôle du cavalier. Libre du souci de ma sureté j'étais

tout entier à l'observation, me précipiter ou non était leur affaire et non la mienne; je n'avais rien à y voir.

Cependant nous gravissions obliquement dans la montagne de Sass, ou le Sassberg, un terrain presqu'à pic, et dans lequel le chemin, lorsqu'il y en avait un, était tracé en zig-zags raides, courts et nombreux. Quand nous avions le sol ascendant à notre gauche, il était si près de nous, qu'en me penchant un peu sur mon cheval, j'aurais pu le toucher de la main. Mais aussi, à droite nous n'avions rien; c'était le vide. Et quel vide! La gauche donc ne nous occupait pas : tomber de ce côté eût été sans danger; mais la droite était véritablement effrayante : un faux pas nous eût fait rouler dans de profonds abymes. Aujourd'hui, que tranquille dans mon cabinet, je suis de sang froid, et que je suis guéri, du moins jusqu'à l'été prochain, de la fièvre des ascensions, je ne puis songer à celle-ci sans frémir de tous mes membres. Cependant toutes les précautions humaines étaient bien prises. On va en juger par la manière dont, la plupart du temps, nous étions échelonnés. Güntran à qui le cheval appartenait et qui savait le gouverner selon les lieux, le tenait de la main gauche par la bride, près du mors et marchait péniblement à ma droite sur un plan inférieur quelquefois de deux pieds à celui de l'animal, dont il avait la mission de soutenir la tête et de prévenir les faux pas. L'hôtelier au contraire se tenait en retraite à

gauche, mais plus élevé que le cheval dont il entortillait par fois la queue à la main droite et qu'il tirait à lui de toutes ses forces pour l'empêcher de glisser ou de s'abattre, et pour seconder le mouvement de Güntran qui poussait la tête de droite à gauche. Sa position était celle d'un homme qui tire à lui un objet pesant tombé dans un trou. . . . .

Dans cet équipage, toutefois, nous nous élevions rapidement. Nous vîmes le châlet en passant, *mais nous n'y bûmes point.* Si de cette hauteur on osait regarder à ses pieds, on ne reconnaissait plus aucun objet dans la vallée. Le Rhône de 50 pieds n'était plus qu'un étroit ruban blanc sur un fond vert. De temps à autre nous approchions du glacier et notre vue plongeait dessus. Mais nous ne devions pas atteindre encore le sommet de si tôt. Passé le châlet nous ne trouvions plus trace de pas, et il était difficile de conserver le cheval. Je mis pied à terre, abandonnant ma monture dans l'herbe pour la reprendre au retour, et laissant à plus heureux que moi, la gloire d'arriver à cheval jusqu'au glacier supérieur du Rhône, ce que du reste je ne crois pas possible. . . . . .

Cependant la montée devenait de plus en plus à pic et désormais nécessité fut de nous servir des mains autant que des pieds pour pouvoir nous tenir; souvent encore la pente était rendue plus glissante par des ruisseaux qui couraient dans l'herbe, descendant en cascades de lacs supérieurs et for-

mant d'autres lacs et d'autres cascades au-dessous. Quelques-uns de ces lacs étaient de la plus limpide transparence, d'autres avaient l'aspect sale des mares que les bestiaux troublent en descendant y boire. Rien de ces eaux ne se dirige vers la vallée de Gérenthal; elle se jettent toutes au contraire dans le glacier et sont par conséquent autant de sources du Rhône, soit immédiatement, soit parce que leur température détermine la fonte des glaces, sur et sous lesquelles elles coulent. Enfin, après des peines de mille sortes, un autre ajouterait, et des dangers inouis, nous atteignîmes le but de notre voyage.

Un limaçon surpris un jour par un aigle au sommet d'un grand arbre, et interrogé comment il s'était élevé si haut, répond : « en rampant. » C'est ainsi pourtant, à la bassesse près, caractère de certaines élévations de nos jours que l'apologue flétrit directement, c'est ainsi que je rampai jusqu'aux lieux où je devais planer sur l'espace.

Pour de la fatigue il n'en était plus question, et c'est ici le lieu de confirmer une remarque consignée dans toutes les relations de voyages aux montagnes de moyenne hauteur : c'est que plus on s'y élève et plus on sent ses forces se ranimer pour s'élever encore. Le travail d'enthousiasme auquel l'imagination est constamment livrée en face d'objets aussi imposans et qui pour la plupart se présentent aux yeux d'une manière aussi inattendue, fait perdre l'idée,

ordinairement dominante, de la conservation de son être. Il semble qu'en présence d'une telle immensité de merveilles, l'homme, sans qu'il s'en rende cependant raison, s'apprécie alors à sa juste valeur, et fasse en lui-même l'aveu de sa chétiveté. Dans les montagnes escarpées on avance sans songer au retour, on franchit sans calcul des pointes de roches qu'un abîme sépare, on court sans hésitation sur une pente de neige à demie glacée, où, ce qui est plus hasardeux encore, on se confie sans trouble à un talus rapide couvert d'une herbe fine qui, polissant le dessous des chaussures, rend les chutes imminentes. Pourvu que l'on monte, il n'importe. Enfin la réflexion vient, mais c'est quand le danger s'est accru sans mesure, c'est quand l'imagination est satisfaite et calme, c'est quand il faut redescendre. Ce que l'on vient de faire se montre alors dans son véritable jour : on revoit sous ses pieds les profondeurs d'où l'on est parti et l'on tremble, on sonde des yeux les précipices qu'il faut tourner de nouveau et l'on tremble, on revoit les dangers qu'on avait bravés en montant, les lieux ne sont pas changés et l'on tremble. C'est alors que, rendu à soi-même, on demande à la froide raison le service que l'imagination, cette *folle de la maison*, vous avait rendu sans s'en douter, celui de soutenir votre courage dans la position périlleuse d'où il faut pourtant sortir. En effet avec du sang-froid, de l'habitude, une attention soutenue, et de la confiance dans ses

guides, tantôt sautant de roc en roc, tantôt se glissant sur les mains et le dos, on arrive au gîte sans accident et disposé à courir le lendemain de semblables ou de plus terribles chances.

Mais tous les hommes ne sont point organisés pour ce violent exercice. Il en est chez qui le degré de sécurité dans la descente est bien moindre que dans l'ascension. Pour ne parler que des causes physiques, dont il est juste au surplus de leur tenir compte, en s'élevant à pic l'intérêt de curiosité n'est point distrait par les objets immédiats, car on ne voit devant soi ni plus loin ni plus bas que ses pieds. Si l'on veut jouir des ravissans tableaux qui d'ordinaire vous environnent par derrière, il faut s'arrêter, se retourner et s'asseoir. Les chutes ne sont guère à craindre, ou du moins si l'on glisse c'est en avant et alors les mains trouvent si tôt la terre qu'on ne peut ni se blesser, ni rouler, ni concevoir raisonnablement l'idée d'un risque. Enfin les forces, au lieu de diminuer par la fatigue, croissent à chaque pas, et l'ardeur se ranime en proportion de la raréfaction de l'air et de la décroissance de la chaleur.

Dans la descente, au contraire, un horizon sans bornes se déroule à la vue et distrait incessamment et malgré lui, l'homme, même pusillanime. Ainsi que l'être à la forte organisation, il veut regarder, tout en marchant, des beautés pittoresques, de sublimes horreurs, dont le spectacle va lui échapper

sans retour. Cependant à chaque pas de tendance vers la plaine, la colonne d'air lui devient plus pesante. La fatigue et la chaleur s'accroissent de tout ce dont il s'en était senti soulagé en montant. Il ne saurait plus avancer qu'avec peine. Préoccupé d'un sentiment d'inquiétude, j'ai presque dit d'effroi, il regrette de s'être tant exposé. Mais la nuit approche; il veut arriver : il se presse. Les vertiges offusquent sa vue: il juge mal la place où son pied va poser. Il glisse, il chancèle, il va perdre l'équilibre, il le sent; il voit que nul appui n'est là pour le retenir; la chute est imminente, et une chute, c'est la mort. Alors il s'arrête un moment : il repose ses faibles genoux, il remet sa faible tête et repart, pour s'arrêter, et respirer plusieurs fois encore avant que d'arriver.

Cependant j'avais atteint la région des glaces éternelles. Dire ce que je vis là-haut, c'est là le difficile; mais ce qui me surprit, c'est que ce ne fut pas ce que je m'attendais à y admirer d'abord; ce ne fut pas le glacier proprement dit, qui excita le plus mon enthousiasme : ce fut sa moraine latérale. Celle-là n'était plus un simple et chétif bourrelet de cailloux et de gravier comme à sa base; c'était toute une chaîne de montagnes broyées qui, gigantesques satellites d'une planète de glace, avaient gravité jadis avec elle vers le fond de la vallée. L'imagination est véritablement confondue en voyant des choses si prodigieusement différentes de celles

dont on a l'habitude, et dont aucune expression ne peut servir à donner une idée approximative. Il faut renoncer à toute comparaison qui ne serait que pompeuse, et dire comme ce qu'il y a de plus vrai, que cette moraine offre l'image que présenteraient les pyramides réunies de l'Égypte, si un tremblement de terre ébranlait le roc sur lequel leur base repose et en renversait les assises les unes sur les autres.

Ému, transporté, respirant à peine de ravissement, je n'eus d'yeux d'abord que pour les pierres, et je n'en avais ni assez, ni d'assez grands. Dès que ce premier accès d'enthousiasme fut calmé, je pris mon crayon et notai quelques remarques. Plein de mon De Saussure, et d'après les règles qu'il pose, (536) je m'assurai que le glacier supérieur du Rhône a été plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui, parce que la moraine qui le borde est beaucoup plus élevée que la glace actuelle, tandis que dans un des cas contraires la glace et le rempart sont de niveau et que dans l'autre cas la glace dépasse la moraine en hauteur. Je remarquai ensuite que cette moraine, dont je parcourais toutes les directions et dont mon œil avait peine à mesurer la largeur, était désormais immobile à cause de son éloignement actuel du glacier. En effet, semblable à l'océan, une mer de glace abandonne certains bords pour aller en engloutir d'autres. Enfin je vis au milieu du glacier des îles de pierre pareilles à celles du

Montanvert, qui coulent et descendent avec la glace, ou qui s'y précipitent par l'effet de leur poids et de leur chaleur spécifiques; et à cette vue la remarque profonde de De Luc, reproduite par De Saussure, (625) me revint à la pensée. Que deviennent ces amas de pierres, me dis-je? Ou il n'y a pas long-temps que le Galenstock soulevé s'élance dans les airs, ou il n'y a pas long-temps que sa cime de 11000 pieds s'abaisse et tombe en pluie de pierres sur la glace. S'il y a long-temps, pourquoi les moraines des bases sont-elles proportionnellement si petites? s'il y a long-temps, où sont les débris des siècles passés? L'état actuel du globe, me demandai-je avec De Luc, n'aurait-il point l'ancienneté que la philosophie moderne, dans un but d'impiété, se plait à lui supposer?

Après avoir donné une première attention aux débris amoncelés des montagnes, il fallait en accorder au glacier sur lequel ma vue plongeait de si haut, et que je pouvais contempler si commodément. A ma droite et du côté où commençait son inclinaison vers la vallée, je jouissais du spectacle qu'offrent tous les glaciers en mouvement: je voyais des aiguilles élancées et nombreuses, des crevasses larges et profondes, des ruisseaux, des cascades, des lacs et jusqu'à des marais. Je dis marais, parce que les nappes d'eau des crevasses, de la position élevée que j'occupais et à l'heure de la journée où je les observais, étaient colorées d'une certaine nuance

de vert qui les faisait prendre pour de l'herbe. Les blocs de glaces reflètaient tour à tour le vert, le blanc, le bleu. Tantôt c'était un grouppe d'aiguilles d'albâtre, tantôt une colonnade d'émeraude, tantôt une rangée de pyramides de lapis : tantôt enfin c'était un mélange de toutes ces nuances, mélange qui n'a pas de nom en français, et qui donnait au glacier un aspect de jeunesse et de grâce qu'on serait allé chercher dans un parterre de fleurs, plutôt que dans les frimas de cette région hyperborée. Dans cette partie il y avait encore du mouvement et par conséquent une sorte de vie et si l'aspect général n'y change pas, du moins les détails y varient de moment en moment. Mais à ma gauche et en remontant vers le point d'où le glacier s'étale et étend ses bras comme d'un centre, il règne une monotonie désolante. La surface est uniformément blanche. Une légère ondulation s'y fait remarquer par sa ressemblance à celle d'une mer agitée, mais c'est de la neige plutôt que de la glace : dès lors plus de crevasses, d'obélisques, de colonnes. Rien ne s'élève, rien ne menace. C'est le niveau de la tombe, c'est un silence à faire trembler. Dans nos cités populeuses et turbulentes, le bruit se calme durant la nuit, et nous disons alors ou nous croyons que nous jouissons du silence. Nous nous trompons : le bruit est encore assourdissant par comparaison. Pour connaître le silence, il faut monter sur le glacier du Rhône, c'est là aussi qu'il faut l'entendre ; c'est là qu'il règne

en souverain. Eh, qui pourrait y troubler son empire? nul être vivant ne fait sa demeure au glacier: nulle voix n'y fait résonner d'échos. Si quelque fois l'aigle des Alpes plane au-dessus, si de loin en loin le chamois agile le traverse, c'est pour le fuir; si dans son insatiable curiosité l'homme hasarde sa vie pour le plaisir de contempler ces froides solitudes, c'est une fois seulement dans tout le cours d'un siècle. On dit bien que la chute des avalanches, le craquement des glaces qui s'entr'ouvrent, la descente des pyramides dans les plans inférieurs, y ont des retentissemens profonds, comme dans les autres glaciers: je le crois, et je voudrais bien pouvoir le dire, mais malheureusement pour moi je n'ai rien entendu ce jour-là quoique la chaleur fût grande.

Rien ne me semblait plus facile que de traverser cette mer sans écueils, et l'hôtelier, intrépide chasseur de chamois, m'a assuré l'avoir fait lui-même; mais la crainte de manquer enfin de jour, nous fit songer à redescendre. D'ailleurs mes guides avaient, disaient-ils, d'autres curiosités à me faire voir dans la montagne et je n'en voulais pas laisser échapper une. Après donc avoir jeté un dernier regard sur les cimes dont j'étais entouré, et avoir salué d'un dernier salut le Galenstock, la Furca, le Saint-Gothard que le soleil dorait encore des feux de son brûlant foyer et que peut-être je ne dois plus revoir, je m'arrachai au glacier et surtout à la moraine, objet de toutes mes admirations.

Ainsi que je l'ai dit, le difficile était de descendre; je m'en apperçus bien. Cependant l'œil sur mes guides, conseillé par leur exemple, instruit d'ailleurs par quelque expérience, j'avançais rapidement et sans trop appeler à mon aide le secours de la force morale. Arrivés près des endroits où les précautions étaient plus nécessaires, nous nous arrêtions et nous tenions conseil. L'hôtelier, sans lequel je n'aurais jamais songé à tenter l'ascension, avait toujours une voix prépondérante dans les résolutions; c'était un hommage à sa connaissance des lieux. Du reste Güntran et lui se tenaient si près de moi que je n'avais rien à craindre de véritablement dangereux.

Nous revîmes soit de près, soit de loin, plusieurs des passages que nous avions franchis en montant, et entre autres celui du châlet, où cette fois nous nous abreuvâmes de lait excellent; mais nous vîmes aussi des sites tout-à-fait nouveaux, parce que dans cette montagne où nul chemin n'est tracé, il est impossible de tenir deux fois la même route. D'ailleurs nous avions dû nous détourner pour aller voir dans le glacier même, une cascade curieuse, disait l'hôtelier, et dont j'entendais depuis long-temps retentir la chute.

Je fus dédommagé par la nouveauté du spectacle, des peines que m'avait causées le désir d'en jouir. Jusque là j'avais bien entendu murmurer des torrens sous la glace, j'avais bien vu des ruisseaux y courir à découvert; mais une chute, mais une véri-

table cataracte, jamais, et c'est une sorte de beauté qui seule vaut la peine de monter au glacier. Cette chute est située à peu près au quart de la hauteur de l'amas à partir du pied, et près du bord sur lequel j'étais toujours resté. Tantôt perpendiculaire et tantôt brisée par des rochers, les uns de pierre, les autres de glace, elle se précipite de cent pieds environ. J'estime son volume au tiers de ce qui sort de la bouche au bas de la vallée. La couleur de l'eau est celle du Rhône, puisque ce torrent n'est autre que le Rhône lui-même faisant une apparition momentanée avant de couler définitivement au grand jour. Il est formé de la fonte extérieure et intérieure des glaces, et alimenté par tous ces cours d'eau que j'avais vus dans la montagne se diriger vers le glacier. La beauté de cette cascade, d'un genre nouveau pour moi, consiste particulièrement en ce que le fleuve, s'échappant d'une vaste ouverture au sein de la glace, s'engouffre en tourbillonnant à grand bruit dans un antre plus vaste encore, et de la forme la plus difficile à décrire. Le terrain permet l'approche, non de l'issue d'en haut, mais de la perte qu'on a alors à ses pieds. Des arbres et des arbustes qui croissent, partie dans l'eau, partie dans la glace, partie dans les rochers, étalent au-dessus du gouffre des branches secourables auxquelles on se tient comme à des cordes, et à l'aide desquelles on peut se pencher assez pour observer les détails; mais il ne faut pas craindre d'être

mouillé. En effet, la pluie à laquelle on s'expose est si abondante, qu'on croirait que toute l'eau engloutie ressort du gouffre et remonte en poussière. Cette vapeur portée au loin en tourbillons par l'extrême agitation que l'air reçoit de l'impétuosité de la cascade, donne à tous les alentours un aspect singulier. Arbres, plantes, rochers, tout est blanc. On croirait être à Meudon auprès des fabriques de blanc d'Espagne. Cet effet est une conséquence de la nature de l'eau qui, en séchant, laisse paraître la terre blanche dont elle est chargée. Mon vêtement contracta aussi cette couleur locale : je ressemblais à un plâtrier. La poussière d'eau n'est pas la seule émanation qui arrive du gouffre en haut. Il s'en échappe encore un courant d'air qui, lorsqu'il envoie la pluie dans une direction opposée au spectateur, donne passage à une fumée humide et abondante. Si cette fumée arrive à vous, elle vous fait éprouver une sensation très marquée de chaleur : si elle n'y parvient pas, c'est du froid que l'on ressent.

Les voyageurs sont assez ordinairement conduits à cette singulière cascade par leurs guides, mais il est fort rare qu'ils prennent le temps de remonter le glacier plus haut. Ils ne se doutent pas de quelles jouissances ils se privent. Si dans une excursion de cinq heures j'ai rencontré tant de choses faites pour exciter le plus haut intérêt, quelle moisson de remarques instructives et curieuses ne ferait point, durant un séjour plus long, un homme à qui les di-

verses branches des sciences naturelles seraient familières? . . . .

Je m'arrêtai long-temps à la cascade, et n'en pouvais détourner les yeux. Je l'observai de tous les points abordables pour moi, et je l'ai vue à m'en souvenir long-temps. Je ne sais si dans les montagnes de la Suisse c'est, comme dans nos villes, le propre d'un niais que de regarder couler l'eau : mais, au risque du jugement que l'on pourra porter de moi, j'avoue hautement que je considère les grandes chûtes et le cours des torrens impétueux comme les plus beaux accidens de la nature, de même qu'à mes yeux l'homme le plus heureux du monde est celui qui a vu le saut du Niagara. . . . .

Nous arrivâmes à l'hôtellerie presqu'à la fin du jour. Toutefois comme il en restait encore assez, j'en profitai pour revoir mon carnet de notes et pour en ajouter de nouvelles. Je m'étais assis pour cela sur des rochers auprès de la maison, et j'avais à peine tiré mon crayon et ouvert mon portefeuille, que je fus entouré tout-à-coup d'un troupeau de chèvres jeunes, vives, légères, qui se frôlaient à moi et me caressaient à la manière des chats. Les unes me regardaient curieusement en face, les autres avaient les yeux fixés sur mon papier comme pour s'assurer si je ne faisais point leur portrait. Toutes me serrèrent de si près que je ne pouvais plus remuer. Jamais l'indiscrétion ne fut poussée aussi loin.

En vain je le leur faisais observer, elles n'écoutaient rien. Je fus obligé de quitter la place; encore me suivirent-elles.

Si j'ai terminé ce que j'avais à dire sur le glacier du Rhône, je n'en suis point encore là avec le fleuve. Il existe à son sujet chez quelques écrivains, d'ailleurs fort graves, une opinion qui a besoin d'être controversée : celle que sa source n'est point sa source. En effet, l'un dit en substance (De Saussure 1718): « La réunion des deux bras du torrent sortis du « glacier, est le premier tribut que le Rhône reçoive; « ce torrent, bien qu'il vienne de plus haut que le « Rhône, et que son volume d'eau soit plus grand, « ne porte point le nom de Rhône; au contraire, les « gens du pays le nomment avec mépris, eau de « neige, eau de glacier, et montrent avec une espèce « de vénération, comme source du fleuve, une fon- « taine qui sort de terre au milieu d'une petite « prairie. Cette source légèrement sulfureuse, « dépose, quoiqu'elle égale en pureté les eaux de « Pfeffers, un sédiment rougeâtre qui décèle une pro- « priété thermale, et donne naissance à d'abondantes « et belles conferves, *conferva rivuralis*. »

L'autre (Grouner, 148) qui peut-être est mal traduit de l'allemand en français, dit : « Du revête- « ment supérieur de la montagne, il sort un ruis- « seau qui, se joignant à plusieurs autres, coule sur « le revêtement inférieur, s'y perd, reparaît ensuite, « est grossi par quelques autres ruisseaux qui sor-

« tent du même revêtement et forme la principale « source du Rhône. »

Un troisième (Ramond, I. 205.) « Le ruisseau, « qui à sa naissance porte exclusivement le nom de « Rhône, sort du Sassberg, par trois filets d'eau « très déliés, qui se réunissent et vont à douze ou « quinze toises de là, se perdre dans le torrent du « glacier. Les habitans du pays ont tellement af- « fecté l'idée de source du Rhône à ce ruisseau, « qu'ils en refusent le titre à un autre ruisseau un « peu plus voisin du glacier, parce que les eaux de « celui-ci sont trop froides, et dérivent évidemment « de la fonte des glaces, des variations desquelles « les trois sources véritables paraissent absolument « indépendantes. »

Le quatrième, cette année même (Théob. Walsh, II. 305.) « Le Rhône ressemble au sortir de son « berceau, à tous ces torrens obscurs que j'ai vus « ailleurs, et n'a pas même les honneurs d'une voûte « de glace. Je n'ai été aucunement tenté de boire « de ses eaux limoneuses, mais je me suis désaltéré « à deux petites fontaines limpides que les habitans « du pays regardent comme les véritables sources du « fleuve, ce qui sort du glacier n'étant, disent-ils, « qu'un ruisseau de circonstance qui tarit en hiver, « tandis que ces deux sources sont en tout temps « également abondantes. »

Pour abréger la discussion, je considérerai ces divers écrivains comme n'en faisant qu'un, surtout

en remarquant que dans le nombre il en est qui sont seulement échos des autres.

J'ai vu les sources dont il est question : il n'y en a pas deux, il n'y en a pas trois, mais dix, mais vingt si l'on veut. J'ai bien examiné le terrain qu'elles occupent au pied du Sassberg. C'est une sorte de marécage situé exclusivement sur la rive droite du fleuve, entre l'auberge et la moraine la plus éloignée du glacier. On n'y peut faire un pas sans enfoncer dans la bourbe; et lorsque le matin j'allai seul à la bouche du glacier, je fus obligé par la nature du sol et pour en éviter l'humidité, de faire un assez grand détour en appuyant toujours à gauche vers le pied de la montagne de Sass. Il y a bien quelques courans dans ce marécage, mais souvent aussi l'on n'en voit point. Une partie de ce petit amas d'eaux presque stagnantes, arrive au Rhône bien avant l'hôtellerie : le reste se réunit en un seul canal qui passe derrière l'auberge, la met par conséquent dans une île, et va se jeter bientôt dans le Rhône par une pente assez rapide, mais en un volume qui serait à peine suffisant pour faire tourner un petit moulin.

De Saussure a fait des expériences sur la température de ces sources, et dans un endroit il a remarqué 14° 1/2 de Réaumur. Cela est vrai puisqu'il le dit et que rien n'est plus décisif qu'un instrument de précision : mais j'assure que dans aucune des nombreuses places où j'ai goûté l'eau de ces sources,

je ne me suis aperçu de la moindre chaleur. Toutefois voici deux expériences que j'ai faites et dont la bonne foi exige que je rende compte. Un précepte hygiénique prescrit aux voyageurs qui marchent beaucoup, de se tremper souvent les pieds dans l'eau courante et fraîche. Je l'ai mis en pratique et j'ai toujours éprouvé qu'il délasse et soulage. Le matin, dès en arrivant à l'hôtellerie j'étais allé m'asseoir sur une pierre platte servant de pont au ruisseau qui est la réunion de la plupart des sources en question. Mes pieds, posés sur le fond, trempaient dans ce filet d'eau seulement et exactement jusqu'à la cheville, tant il est faible; et je me complaisais dans ce délassement parce que je trouvais que l'eau était fraîche. Le Rhône était à cinq ou six pas à ma gauche, courant avec bruit sur les pierres. Il me vint à la pensée d'aller lui demander une sensation plus fraîche encore. Mais à peine eu-je touché son eau de la pointe de mes pieds encore mouillés de celle des sources, que je me retirai précipitamment, tant la transition du frais au froid me fut douloureuse. Une brûlure ne l'eût pas été davantage. Je courus à mon ruisseau, et pour le coup j'en trouvai l'eau chaude, par l'effet d'une transition en sens inverse. Enfin le soir, au retour de la grande excursion sur le Sassberg, je trempai de nouveau mes pieds, mais cette fois ce fut dans une des sources mêmes, et je n'ai réellement remarqué, ni qu'elle fut chaude, ni qu'elle fut froide; l'une ou l'autre

circonstance eût attiré mon attention, et je l'aurais notée. Toutefois il y a un fait dont on ne peut guère douter, c'est que cette eau ne gèle jamais, tandis qu'à deux pas de là, celle du Rhône, très peu élevée au-dessus du terme de la congélation, même en juillet, roule constamment des glaçons et est une sorte de glace fluide. J'en ai acquis moi-même la preuve. Le 18 juillet au matin j'avais quitté l'hôtellerie pour passer le Grimsel et aller à la chute de l'Aar. Revenu le soir même à mon gîte de la veille; j'y fus témoin, à peine arrivé, d'un orage terrible qui m'avait long-temps menacé à la descente de Mayenwand. Durant la nuit le fleuve enfla de plus d'un pied, à en juger d'après l'état de ses rives le lendemain matin. Elles étaient couvertes de glaçons qu'il y avait laissés en se retirant. Je trouvai amusant d'en apporter un fort gros à la maison, comme une preuve qu'il y avait en Europe, par 46 dégrés de latitude, mais à 5400 pieds d'élévation il est vrai, une rivière qui, le 19 juillet, chariait encore.

Il n'y a rien de plus surprenant que d'entendre des hommes savans répéter des discours de guides, comme autorités d'assertions pour le moins hasardées. Les gens du pays, disent-ils, montrent les petites sources avec vénération et les honorent comme les véritables sources du Rhône, parce qu'elles ne tarissent jamais, tandis qu'ils méprisent le torrent parce que ce n'est qu'une eau de neige, froide, limoneuse,

qu'un ruisseau de circonstance et qui tarit en hiver.

D'abord je demanderai ce que c'est que les gens d'un pays où il n'y a point de gens? En effet l'aubergiste et sa famille ne constituent pas une population; ils ne sont là que pour les trois ou quatre mois d'été. Ensuite quand il y aurait des gens du pays qui diraient de ces belles choses, serait-ce une raison pour les répéter, lorsqu'elles choquent si évidemment le sens commun? Ces erreurs sont vieilles, car il y a cent ans déja, qu'elles révoltaient les hommes éclairés. Scheuchzer, à qui l'histoire naturelle de la Suisse était si familière, les traitait de folie: De Saussure en convient, De Saussure qui pourtant semble y ajouter foi. Comment les qualifier aujourd'hui? Je dois convenir, au surplus, pour l'honneur de l'aubergiste actuel et de Güntran qu'ils ne m'ont rien raconté de semblable. Mon guide surtout, a le sens trop droit pour penser qu'entre un imperceptible filet d'eau, et un courant large de cinquante pieds qui vient de par de-là le glacier, ce soit au filet à être honoré du titre de source d'un fleuve immense, et à ce fleuve solennel à être l'humble tribut du filet. C'est à peu près comme si un parisien imaginait de dire que la rivière des Gobelins supposée claire, est la source de la Seine et que la Seine est un tribut humblement versé à la Bièvre. Vraiment il est à regretter qu'il n'y ait pas de *gens du pays*: ils riraient bien des savans et des hommes d'esprit qui leur prêtent un sentiment de mépris ou de vénération pour telle

ou telle eau, et qui leur font dire que celle du glacier tarit l'hiver, et n'est qu'un ruisseau de circonstance.

Louer les sources minérales et chaudes de Gérenthal, les comparer pour la pureté à celles de Pfeffers, les illustrer si l'on veut à l'égal de celles du Scamandre qui sont chaudes et thermales aussi, tout cela n'est point mal en soi, et moi-même, à cause de la reconnaissance que mes pieds leur doivent, je suis disposé à leur être favorable, sans en avoir pour cela une foi plus robuste dans la vertu des eaux minérales : mais les louer aux dépens de celles du Rhône, mais attribuer à ce roi des fleuves de la France une origine obscure, mais lui reprocher de la parcimonie durant une partie de l'année, mais le dire tributaire d'une simple fontaine, mais l'accuser en 1834 de n'avoir pas même une voûte de glace, voilà du mal! voilà de la calomnie! voilà du blasphême! Si origine est illustre, au contraire, c'est la sienne, si source est intarissable, c'est la sienne encore, si torrent eut jamais voûte de glace majestueuse, c'est lui, si fleuve fut fleuve dès sa naissance, c'est encore le Rhône. Le ravaler c'est manquer à la fois de goût et d'équité. J'ai vu, j'en conviens, les eaux de la Sorgue à Vaucluse, de la Touvre auprès d'Angoulême, du Craynaux près de Rhodez, du Vistre, du Loiret, etc., sortir plus claires de l'urne de leurs naïades, mais non aussi abondantes, mais non avec la même continuité. Elles ne sont pas destinées surtout à fournir une aussi longue, une

aussi brillante carrière. Au surplus, et le paradoxe n'est qu'apparent, le Rhône est limpide! J'en appelle à quiconque l'a vu à Genève lorsque, vainqueur de toute souillure, il sort avec orgueil du filtre immense où il s'est épuré. Là enfin il est lui, là jamais il ne change; mais alors l'azur des cieux n'est pas plus tendre, l'émeraude, d'un vert plus frais, le cristal de roche, d'une transparence plus pure, que ne sont ses rapides ondes. En un mot elles rappellent leur origine, ces belles et pures glaces du Galenstock dont j'ai parlé. Notre langue possède les mots aigue-marine, céladon, glauque, pour exprimer la teinte de certaines eaux : mais s'il faut peindre l'eau du Rhône à sa sortie du lac, ils ne disent point assez, et la palette du peintre manquerait de couleurs, comme le langage d'expressions. Il y a pour les yeux un charme inexprimable à se reposer sur ce ravissant mélange des nuances les plus suaves et les plus harmonieuses, et une sorte de magie qui les y attire involontairement et sans cesse. J'ai souvent passé des heures sur les ponts de Genève à la voir couler, et j'étais toujours étonné que toute la population ne fût pas comme moi en contemplation de ce spectacle. Si les eaux du Rhône n'ont point cet éclat de fraîcheur au sortir du glacier, c'est parce qu'elles l'y perdent en y passant. En effet ses sources primitives, ses véritables sources sont au sommet du Sassberg, du Galenstock, de la Furca. Ce sont celles que j'ai vues se former de

mille clairs ruisseaux dont la neige est l'origine, et l'on sait que l'eau de neige, surtout à cette élévation, est la limpidité même. Or qu'est-ce qu'un glacier, si ce n'est de la neige amoncelée dès long-temps et durcie par la gelée? Ainsi la limpidité est en principe dans l'eau des glaciers, quoique latente. Elle est dans le Rhône, puisque l'ayant en partage au plus haut degré avant qu'il passe sous la glace, il la recouvre en passant au grand filtre du Léman. Donc le Rhône est limpide.

Au surplus ce fait n'est pas le seul qui ressorte de ma relation. Je vais récapituler les principaux.

Les fontaines au pied du Sassberg ne sont pas la source du Rhône.

Quoiqu'elles ne gèlent jamais, elles ne sont point sensiblement chaudes.

Elles ne sont pas un objet de vénération pour les gens du pays : ce pays n'a point de gens.

La source du Rhône lui est commune avec la Reuss et se compose de mille affluens antérieurs au glacier.

Tous ces affluens réunis sous le glacier, en ressortent par deux issues, dont la principale formait en juillet une belle voûte de glace.

L'eau du Rhône est presqu'à la température de la glace fondante, mais ne tarit pas l'hiver comme ferait un ruisseau de circonstance.

A sa sortie du glacier, le Rhône a déjà 50 pieds de largeur, sur une profondeur de 4 pieds et demi.

Personne dans le pays ne traite avec mépris un tel fleuve.

Son cours, dans le lac de Genève, qui a des profondeurs de 900 pieds, n'est ni visible à l'œil, ni sensible en bateau.

Les glaciers, depuis long-temps ne sont plus en progrès, et celui du Rhône en particulier a décru cette année prodigieusement.

La période de sept ans d'accroissement et de sept ans de retraite, est un conte populaire.

Un glacier croissant ne peut avancer assez vite pour entraîner des habitations dans sa marche.

Le glacier du Rhône qui avait trois moraines en juillet 1834, en a quatre depuis septembre.

Les dimensions exiguës des moraines inférieures en général, est favorable à l'opinion de la nouveauté relative de l'état actuel du globe.

Enfin la vallée de Gérenthal qui a pu être primitivement un lac, est destinée à le redevenir.

REY.

VOYAGE DU SYLPHE (1).

Après notre malheureux événement sur la côte du pays des Mandchoux, nous avions le plus grand désir de nous porter plus au sud. Quoique la température fut plus douce ici dans le voisinage du promontoire du Chan-Toung, et vis-à-vis du Hoang-Ho, notre équipage était très découragé. Les maladies accablaient nos matelots; plusieurs avaient été maltraités par la gelée, d'autres toussaient nuit et jour, et quelques-uns éprouvaient de cruelles coliques. Au milieu de la nuit, nous entendions souvent les cris perçans que les souffrances leur arrachaient; dès la pointe du jour nos oreilles étaient saluées par un bruit affreux dans le gaillard d'avant. Tout le monde était mécontent. Au lieu d'alléger leurs maux en s'obligeant les uns les autres, ils les aggravaient par de continuelles disputes. Quelques-uns couchaient sur les traverses de la cuisine, d'autres mettaient leurs pieds et leurs doigts engourdis dans les cendres chaudes. Cette imprudence nécessitait une amputation immédiate.

(1) Suite du récit inséré t. III de l'année précédente, p. 16 à 44.

Ce fut dans cet état que nous arrivâmes près de Cha-Ouei-Chan, îlot nommé dans la relation de l'expédition du navire le *Lord-Amherst*, îlot de Marjoribank; il est le plus septentrional du groupe des Tchou-San, et offre un point de reconnaissance vers lequel se dirigent toutes les jonques venant du nord, pour entrer dans la rivière Vou-Soung. Le 11 décembre, assez tard dans la soirée, nous nous trouvâmes sur des bas-fonds par six brasses et demie, et sachant qu'il y avait dans les environs des bancs considérables et dangereux, nous jetâmes l'ancre. La journée du lendemain fut sombre, le temps par grains, la mer très houleuse, ce qui occasiona un très fort roulis au navire. Plusieurs jonques de Chang-Hai tentèrent de venir mouiller sous le vent de Cha-Ouei-Chan, mais elles n'en éprouvèrent pas une grande amélioration dans leur situation. Un autre jour tout aussi triste se passa, et la nuit ne fut pas moins terrible que les précédentes. Le 15, le temps redevint clair; nous aperçûnnes le soleil, aspect délicieux, et nous poursuivîmes notre route pour Chang-Hai. Nous aperçûmes près de nous une jonque démâtée qui paraissait flotter au hazard sur la surface de la mer. Nous restâmes indécis si nous nous dirigerions vers elle, car plusieurs autres qui en étaient proches paraissaient avoir connaissance de sa pénible position. Un bâtiment de Ning-Po en approcha assez pour pouvoir la hêler, et un matelot sauta à bord, mais quand le capitaine vit que l'eau

avait déja avarié une grande partie de la cargaison, il pensa que ce n'était pas la peine de laisser tomber l'ancre et fit porter au sud toutes voiles dehors, abandonnant les marins à leur destinée.

Il se présentait alors une belle occasion de se venger comme des chrétiens doivent le faire. — Et qu'y a-t-il de plus satisfaisant que de rendre le bien pour le mal? Lorsque nous étions échoués sur le banc de Kai-Tcheou, un grand nombre de jonques de Chang-Hai avaient passé près de notre navire sans prendre garde à nous, quoiqu'elles ne pussent ignorer notre situation critique. Nous avions à présent devant les yeux une jonque abandonnée par les propres compatriotes, et nous pouvions sauver son équipage, mais en perdant beaucoup de temps et courant des dangers. Nous mîmes donc du monde dans la yolle, qui se rendit le long du bord du navire en péril. Les Chinois avaient arboré un signal de détresse; c'était un pavillon blanc traînant dans l'eau. Ils nous tendaient les mains pour implorer notre secours. La mer était encore très grosse, et nous avions déja assez à faire pour empêcher notre canot de s'emplir. La première chose qu'ils nous passèrent fut leur idole; mais nous la jetâmes à la mer. Nous pûmes recueillir cinq hommes de l'équipage en nous tenant serrés sous le vent, contre la poupe; le reste de l'équipage, montant à sept hommes, voulait aussi sauter dans le canot. Ils l'auraient fait couler, mais nous nous hatâmes de retourner à bord de

notre navire, qui était en panne; aussitôt que le capitaine fut monté à notre bord, il voulut nous témoigner sa gratitude, en faisant des génuflexions et en se frappant la tête, mais on l'en empêcha. Ses gens étaient chaudement vêtus, et paraissaient aussi être bien nourris.

Après plusieurs voyages, nous parvînmes à sauver tous ces Chinois: le vent alors se calma, la mer devint plus belle, et nous essayâmes de sauver une portion de la cargaison qui se composait en grande partie de denrées comestibles; aucun des hommes de l'équipage n'eut l'idée de sauver même ses hardes; nous fûmes obligés de tout faire pour eux. Ces hommes paraissaient absolument indifférens ou plutôt stupéfiés, tous nos efforts pour les ranimer furent superflus; ils nous regardaient en face, et c'est à peine s'ils poussaient un soupir. Le pilote aurait pu nous être utile dans un détroit aussi difficile que celui de Chang-Hai, mais il ne put ou ne voulut pas nous aider. Il y avait quelque chose de mystérieux dans toute la conduite de ces Chinois, ils avaient sabordé leur chaloupe et leur citerne, sans pouvoir alléguer aucun motif pour en user ainsi; d'après tous nos calculs, nous ne pouvions nous empêcher de trouver extraordinaire que douze hommes pussent manœuvrer une aussi grande jonque. Ils ne pouvaient nous donner aucune explication; ces circonstances et la vue de la grande quantité d'objets d'habillemens, que ne réclamait

aucun, des hommes sauvés, nous firent conclure qu'il devait y avoir eu une révolte; mais nous ne pûmes jamais nous assurer du fait; et le nombre des gens de l'équipage porté sur le registre du bord était d'accord avec leurs allégations. En poursuivant notre route, nous vînmes près d'une jonque de Chang-Hai qui était à l'ancre, ils voulurent aller à bord, mais nous préférâmes les remettre entre les mains des officiers du gouvernement afin de prouver aux autorités chinoises que nous étions mus par de meilleurs principes qu'elles. Ainsi lorsque nous arrivâmes dans la rivière de Wou-Soung (le 20 décembre), nous délivrâmes un mémoire ainsi rédigé, à l'amiral Kouang, commandant militaire de cette station. — « Le subrécargue Ho (surnom de M. R.) donne avis, avec respect à Son Honneur Wan, magistrat en chef du district de Chang-Hai, que le 24ᵉ jour de la 10ᵉ lune il vit un navire marchand portant le nom de *Tcheou-chang-fan*, n° 841, appartenant à votre honorable nation, et à la province de Kiang-Nan, lequel avait perdu ses mâts et ses ancres, et flottait sur la surface de la mer, et ayant arboré le signal de détresse. Quand nous eûmes remarqué qu'un navire de Ning-Po, qui avait passé auprès, n'avait sauvé qu'un seul homme, nous crûmes qu'il était de notre devoir, comme Anglais et comme professant la religion chrétienne, qui recommande de secourir ceux qui sont dans la peine et dans l'embarras, de sauver douze habitans

du royaume du milieu. Cela est dans les principes de notre nation; car nous ne pouvons voir des hommes sur le point de périr, sans les aider et les sauver: nous avons également imité le grand empereur, qui chérit la compassion témoignée aux étrangers. Nous présentons en ce moment les hommes à Votre Honneur, nous vous souhaitons paix, prospérité et bonheur, et nous espérons que tous les hommes en jouiront également. C'est tout ce que nous avons à faire savoir. 12e année de Tao-Kouang, 10e lune, 28e jour. »

Bientôt après on fit venir le subrécargue à terre pour qu'il subît un interrogatoire, car malgré les preuves les plus claires, les mandarins avaient des soupçons; ils supposaient que ces gens s'entendaient avec nous, et en conséquence ils envoyèrent un commis à bord pour recevoir leurs dépositions séparément.

Avant de les expédier à terre, M. R. leur offrit avec beaucoup de générosité quelque argent; car ils avaient tout perdu et étaient à une distance assez considérable de chez eux. Nous serions portés à croire qu'ils murmuraient de ce que nous leur donnions trop peu; ils nous quittèrent avec promesse de revenir, mais nous ne les avons jamais revus, et le mandarin Wan ne répondit pas à notre lettre. Seulement quand il eut été très vivement pressé, et après que dans une proclamation il eut déclamé contre les barbares trompeurs, il changea de langage, et fit afficher un grand écriteau en papier

devant la maison où nous demeurions; dans cet écrit il annonçait au public que l'humanité que nous avions montrée en sauvant des malheureux, était vraiment louable; mais qu'il nous en avait déja remercié. Nous ne doutons pas que ces gens n'aient été rendus à leurs foyers, quoique nous n'ayons plus entendu parler d'eux (1).

Nous avions le plus grand désir d'éviter toute communication avec les mandarins, et dans le cas où la nécessité nous mettrait en contact avec eux, d'essayer tous les moyens de nous concilier leur bonne volonté. Nous avions l'espoir d'obtenir leur bienveillance, en leur présentant douze Chinois que nous avions sauvés d'une destruction presque certaine. Comme nous souhaitions d'établir nos relations commerciales, conformément aux lois existantes dans l'empire, nous étions impatiens d'entrer dans la rivière, et d'essayer ce que nous pourrions faire.

Jusqu'alors le temps avait été couvert et sombre, et par conséquent personne à terre n'avait pu s'apercevoir de l'approche de notre navire, quand enfin, le 20 décembre au matin, nous arrivâmes en vue des deux forts situés à l'entrée du Wou Soung, nos amis les mandarins furent réveillés de leur léthargie. Ils avaient envoyé en toute hâte des embarcations à notre rencontre. Ayant levé l'ancre, le *Sylphe* fut rapidement entraîné par la marée, ce qui augmenta

(1) Un édit impérial parla de ce fait en termes très avantageux.

leur envie de nous arrêter avant que nous eussions donné en dedans de la rivière. Plusieurs des hommes que nous avions à bord ayant été reconnus, on leur ordonna avec menaces de ne pas avancer davantage, parce qu'on voulait auparavant s'entendre avec nous. Leur ayant répondu que l'endroit le plus convenable pour se consulter était Chang-Hai, ils nous firent connaître par les gestes les plus effrayans, et par des propos injurieux, qu'ils étaient déterminés à nous empêcher d'entrer. Sur ces entrefaites le navire les avait tellement gagnés, qu'ils étaient bien loin en arrière, et dans l'impossibilité de nous aborder. Nous voyant bien déterminés, ils changèrent de ton, ils prirent des manières amicales et polies, et nous prièrent seulement de nous porter en dehors du banc, vers la rive du nord, où l'*Amherst*, emcombré par les mandarins, avait pris terre. Lorsque nous entrâmes dans la rivière les batteries des deux forts furent dirigées sur nous. Comme nous avions abordé une jonque, nous fûmes contraints de mouiller au-dessous de Wou-soung. Nous hissâmes alors notre pavillon qui portait en gros caractères chinois l'inscription suivante: —« Un Bâtiment marchand de l'Inde. Puisse le royaume du milieu jouir d'une grande prospérité, et toutes les nations de la tranquillité. Tous les négocians veulent venir au marché d'un pays où la vertu, la bienveillance et la justice ont établi leur empire. » Le pavillon de notre canot portait cette inscription : — « Navire marchand de

l'Inde. Communications amicales entre toutes les nations. Tous les hommes d'entre les quatre mers sont frères. N'est-ce pas un motif de joie quand un ami arrive d'une contrée éloignée ? »

La plupart de ces inscriptions sont tirées de Confucius, et beaucoup plus expressives dans la langue originale, que dans la traduction. Des centaines de Chinois s'étaient rassemblés près de Wou Soung, et nous saluaient par des cris de joie. Ils furent enchantés de notre pavillon classique, et le montraient continuellement du doigt.

Peu de temps après, M. R. et l'écrivain de la relation s'embarquèrent dans le canot, et se rendirent à terre, pour remettre à l'amiral Kouang, commandant militaire, un mémoire et le rapport du navire. Lorsqu'on nous vit sauter à terre on nous reçut très amicalement, et cent voix demandèrent où est le capitaine Hou-hi-mi (M. Lindsay)? Kouang était à bord de sa jonque mouillée, ainsi que toute l'escadre, dans le canal de Wou Soung. Quelques officiers nous présentèrent à cet amiral. Il était dans une misérable et sale cabane, et aussitôt que nous entrâmes, il se leva, dans un état de grande agitation. Nous nous adressâmes à lui d'une manière amicale; les rides de son front s'évanouirent, et son air de mauvaise humeur fit place à un sourire. Il nous fit avec rapidité plusieurs questions dont voici les principales ; où est le capitaine Hou-hi-mi? Qu'a-t-il fait des papiers qu'il a

reçus ici? Quand pouvons-nous espérer de le voir de retour? Avez-vous quelques dépêches de votre nation? Vos compatriotes et votre roi insistent-ils pour que le commerce soit ouvert? Ayant satisfait sa curiosité sur les premiers points, nous répondîmes que nous avions vraiment espéré qu'il nous accorderaient la permission de trafiquer avant que nous l'eussions sollicitée. — Il nous demanda avec beaucoup d'anxiété—N'êtes-vous pas allés à Péking pour presser l'affaire? Nous lui répondîmes que non, mais il ne voulut pas nous croire. « A tous hasards, dit-il, vous pourriez arranger d'abord la chose avec notre souverain. » D'après la teneur de cette conversation, il parut que les grands personnages du Kiang-nan pensaient qu'une nation aussi déterminée que les Anglais, ne s'arrêterait pas et n'abandonnerait pas son dessein, quand les Chinois n'avaient ni la force physique, ni des motifs raisonnables pour refuser ce qui avait été réclamé. Ils ne pouvaient se persuader que nous renoncerions au commerce du Kiang-nan, après nous être assurés par nous-mêmes de sa grande importance. Cependant nous ne pouvions leur rien dire des mesures qui seraient adoptées par la suite, et nous éprouvions même du découragement en pensant que la première tentative avait été désapprouvée. Nous désirions cependant appeller l'attention de l'amiral sur notre propre affaire. Sa réponse à une demande que nous lui adressâmes à ce sujet fut : « Vous ne

« pouvez d'après nos lois, faire le commerce. » — Nous répliquâmes : « Alors imitez le grand empe-« reur, qui chérit la compassion envers les étrangers « venant de loin, et qui y participe; nous allons tou-« jours remonter la rivière, jusqu'à ce que vous « nous fassiez parvenir une réponse favorable. » — « C'est bon, répondit-il, nous verrons. » On servit alors le thé; nous causâmes familièrement, et nous le laissâmes de fort bonne humeur. C'est le même amiral qui fut réprimandé par l'empereur pour avoir conduit l'*Amherst* au nord au lieu de l'avoir mené au sud, ce qui est une erreur complète en marine. Cet amiral a l'air d'un homme sans talent, mais il paraît qu'il ne nourrit pas cette inimitié contre les étrangers, qui est si apparente chez quelques-uns de ses collègues.

Peu de temps après le bâtiment remonta plus avant dans la rivière; il y a à la rive nord un chenal profond, où l'on trouve de 7 à 8 brasses; jusqu'à ce que l'on arrive au premier détour, on doit se porter sur la rive opposée. Le fond est de vase molle. Il n'existe pas de dangers qu'on ne puisse éviter avec un peu de soin, bien qu'en quelques endroits le chenal soit étroit. Un bâtiment qui ne tire pas plus de deux brasses, peut en toute sûreté monter jusqu'à la ville de Chang-Hai, qui est à peu près à quatorze milles de Wou-Soung.

Quelques commis avaient été envoyés à bord, pour prendre des informations sur l'affaire des

hommes que nous avions sauvés. Pour satisfaire à toutes leurs questions, le capitaine de la jonque descendit à terre. L'aspect militaire de notre navire fit une impression profonde sur ceux qui le visitaient. Nous ne fûmes plus inquiétés dans notre route en remontant la rivière : ils ne nous avaient pas même invités à ne pas pousser plus loin.

On avait déja préparé un appartement pour notre réception ; nous reçûmes une invitation en forme, pour diner, et nous fûmes très bien servis. Afin de faciliter nos opérations, nous priâmes le tché-hien-wan et le tso-tang-sing de passer dans une autre chambre particulière. Nous demandâmes au premier, « pouvons nous commercer? » sa réponse fut, « Non, d'après la loi. » Comment donc y parvenir? « Par connivence, » fut sa réponse. « J'ai, dit le tché-hien, envoyé mon ami Sing, et un « marchand pour arranger les choses sous ma di- « rection ; vous savez que nous ne pouvons travailler « pour rien, et vous conviendrez de tant pour cent « sur vos ventes. » On nous avait présenté un marchand, qui devait faire l'arrangement, et payer le pot-de-vin. On dressa un acte double, consenti par les deux parties, et ratifié par le tché-hien, qui nous avait quitté ; nous promîmes de sortir de Wou-soung aussitôt que la somme convenue aurait été payée, mais au cas de déduction, de faire monter le navire jusqu'à la ville. Ils nous assurèrent

qu'ils rempliraient complètement les engagemens pris, et nous partîmes aussitôt. Le lendemain matin, Sing et le marchand vinrent à bord, prirent les échantillons des marchandises, et convinrent des prix; ils se hâtèrent ensuite de retourner à Wou-Soung, pour s'entendre avec les mandarins qui y étaient, et nous promirent de conclure un arrangement définitif un jour après leur retour.

Le 22 nous allâmes dans notre chaloupe à Chang-hai, pour y arranger nos affaires. Notre équipage était entièrement composé d'Européens, coup-d'œil imposant pour nos amis les mandarins. Quarante à soixante jonques entraient tous les jours dans la rivière, mais ce n'était rien comparativement aux centaines qui y étaient mouillées; une immense forêt de mâts nous cachait la plus grande partie de la ville. Nous évaluons a 1,300 le nombre des navires du pays, ceux du sud avaient déja quitté le port. Dans aucune des provinces le commerce n'a autant d'extension que dans le Kiang-nan, qui est au centre de l'empire.

La grande place vis-à-vis du temple du Tiēn-ho était bordée de mandarins, tant civils que militaires, dans leurs robes de cérémonie, et entourés de centaines de leurs gens prêts à nous recevoir. Il n'y avait pas de terme, aux complimens et aux questions sur Hou-hi-mi. Quoique le mécontentement fut peint sur le visage des mandarins, ils essayaient de

sourire, et nous assuraient qu'ils se trouvaient fort heureux de revoir leurs amis, et se réjouissaient d'avance de tout le plaisir qu'ils se promettaient dans leur compagnie. Notre pavillon flottait alors au gré du vent, et annonçait aux milliers de spectateurs présens, notre goût pour les voyages lointains. D'après les professions d'amitié que nous faisaient les mandarins, on aurait pu croire qu'ils étaient enchantés des démonstrations de satisfaction que nous donnait le peuple en général; mais ils jetaient de fréquens regards de colère, sur ces bonnes gens; qui au reste se souciaient très peu de leur approbation. Cependant avant que nous fussions entrés dans le temple ils se décidèrent à exercer leur vengeance. Un pauvre diable s'était peut-être avancé un peu trop, pour nous voir; il fut arrêté, fustigé, et ensuite mis au pilori, chargé de la cangue. Nos nerveux et robustes matelots produisirent sur eux une profonde impression, ils les regardaient souvent avec étonnement et devenaient pensifs.

Nous attendîmes six jours, mais personne ne s'approcha de nous. Le froid était rigoureux, et nos pauvres lascars, qui n'étaient pas encore bien remis du désastre de la côte du pays des Mandchoux, souffrirent beaucoup; cependant leur situation n'était pas aussi pénible que celle des pauvres soldats chinois, qui sous des tentes à terre, étaient chargés de nous surveiller. Nous avions réellement

pitié de leur misérable position, et nous sollicitâmes à plusieurs reprises leurs chefs, pour qu'ils les fissent retirer, mais nous n'obtînmes rien. Cependant les jonques de guerre qui avaient mouillé à peu de distance de nous, s'éloignèrent sur notre demande.

Quand nous retournâmes à la ville, pour nous informer du motif qui leur avait fait rompre leur convention, nous apprîmes, à notre extrême surprise, que Sing, aussi bien que Wang, niaient qu'ils eussent eu rien à faire avec nous. Les voir alléguer une ignorance totale d'un accord qu'ils avaient promis si solennellement de remplir, était plus que nous n'en pouvions supporter. Nous les accusâmes de mauvaise foi complète, et crûmes pouvoir alors sans scrupule faire avancer le *Sylphe*. Leur ayant déclaré notre intention, ils donnèrent ordre aux jonques qui étaient devant le temple, de se retirer, afin que le navire eût de la place. Malgré leurs remontrances mêlées de fanfaronnades, il montrèrent beaucoup de crainte que cet événement n'arrivât, et placèrent des sentinelles pour surveiller les mouvemens du navire, qui n'était qu'à quelques milles de distance.

Le tché-hien, persuadé que sa ruse réussirait, avait, aussitôt après notre première visite, affiché une proclamation dans laquelle il peignait *les Barbares* des couleurs les plus sombres, et s'attribuait le mérite de les avoir repoussés au-delà de Wou-soung. Mais à présent, nous étions devant lui, le navire était près de la ville, et les *Barbares*

étaient, du moins dans cette affaire, plus honnêtes que lui. Nous lui mîmes ses mensonges sous les yeux, il fut réellement honteux, et afin de se raccommoder avec nous, il déchira l'affiche, et fit placarder un édit de grande dimension écrit sur du papier rouge, et dans lequel il nous donnait des éloges pour avoir sauvé douze Chinois. Cela eut lieu pendant la nuit; pour donner plus d'importance à la chose, il fit placer deux lanternes près de l'affiche, ce qui attira l'attention d'une foule considérable.

Ce n'est que parce que nous n'avions que dix hommes effectifs à bord, que nous ne fîmes pas monter le navire jusqu'à la ville, ce qui eût pu changer toute l'affaire; car les remontrances ne servaient à rien. Pendant notre séjour à Chang-hai, nous avions eu liberté entière d'acheter tout ce que nous voulions. Dans une de nos excursions, nous recontrâmes l'amiral Paou, qui commandait les rivières et les canaux des environs. Aussitôt qu'il nous aperçut, il descendit de sa voiture, nous fit un profond salut, nous complimenta sur notre heureuse arrivée, et nous donna la permission de vendre et d'acheter toute ce qui nous conviendrait. Nous étions en ce moment en route pour la ville et nous lui demandâmes la faculté d'y entrer. « Bien certainement, » fut sa réponse, et se retournant vers un officier, il lui enjoignit de nous accompagner, et de nous faire tout voir. En même temps il donna ordre de

fermer les portes, nous salua et se retira promptement. A peine pûmes-nous en croire nos yeux, quand nous vîmes les portes fermées devant nous. Telle est la bonne foi des mandarins.

Les habitans continuèrent leurs démonstrations amicales, au grand déplaisir des mandarins. Nous communiquâmes librement avec les premiers. Pour détourner par la peur le peuple d'avoir rien à faire avec nous, et même de nous donner un coup d'œil bienveillant, ils firent arrêter un autre pauvre diable, qui fut battu sévèrement, ensuite ils le firent placer à la porte de notre logement, au pilori avec sa cangue sur laquelle on avait écrit « pour avoir « communiqué avec les Barbares, et transgressé les « lois. » Nous ne pouvions tolérer une telle infamie; nous demandâmes donc au tché-hïen la liberté de ce malheureux et nous l'obtînmes. Comme nous étions à court de provisions nous insistâmes beaucoup sur ce point. La seule condition que l'on mit fut que nous recevrions le tout gratis. Nous n'élevâmes pas d'objections, quoique nous offrissions de les payer en argent ou en marchandises.

Quand nous eûmes passé Wou-soung, nous reçûmes le tout à bord; mais ils s'en tinrent strictement à la lettre d'un édit impérial, qui leur défendait de nous donner du riz ou de l'eau. Nous n'avions pas besoin qu'ils nous fournissent le dernier objet, puisqu'il y en avait en abondance dans la rivière; et quant au premier nous n'en manquions pas. Ils

nous approvisionnèrent d'une grande quantité de bétail en vie, de farine, etc.

Une jonque ayant brisé une partie de notre arrière, les mandarins lui firent payer le dommage, apporter des planches et des clous et la chargèrent aussi d'une partie des frais de notre approvisionnement. Ayant adressé des remontrances sur ce point, on nous promit qu'elle ne supporterait pas cette injuste demande; néanmoins les pauvres gens ne furent mis en liberté que quand ils eurent acquitté toute la somme.

Un des mandarins militaires en exercice à l'entrée de la rivière avait présenté le bouton de son bonnet, marque de son rang à M. L. lors du séjour de l'*Amherst*, afin de faire connaître qu'il y allait pour lui de la dégradation pour n'avoir pas renvoyé le navire. Cet officier et un de ses collègues, accompagnèrent cette résignation de cette marque d'honneur, de pleurs affectés et de génuflexions, insistant pour qu'il acceptât ce qui n'avait plus de valeur pour lui. Peu de jours après le même homme avait l'effronterie de prétendre que c'était lui qui nous avait fait partir. Non seulement il ne fut pas dégradé, mais il était alors en route pour Péking, afin de recevoir un rang plus élevé, pour son mérite militaire. On avait rétabli dans leur grade tous ceux qui avaient été dégradés pour avoir souffert que l'*Amherst* longeât la côte, et personne n'avait été puni à cause de nous, excepté quelques pauvres diables, sur les-

quels tomba la colère des implacables mandarins.

Le 3 janvier nous prîmes définitivement congé de l'amiral Paou qui était descendu à Wou-soung. Il redoubla de politesses mais il nous donna une nouvelle preuve de sa versatilité. Kouang n'avait pas envie de nous voir, et nous n'étions pas non plus très désireux de lui rendre une seconde visite. Des troupes avaient été rangées le long du bord de la rivière; afin de nous donner un échantillon de leur talent militaire, on leur ordonna de faire feu, ce qui fut exécuté d'une manière si pitoyable, que les officiers en furent honteux et les soldats rirent à leurs propres dépens. Quelques centaines d'hommes bien habillés sortirent des forts, d'où beaucoup de coups de canons furent tirés. Une bordée de notre navire quand nous entrâmes, produisit une telle détonation que les Chinois désespérèrent de pouvoir même lutter avec nous. Afin de nous engager, à tout hasard, à nous porter vers le sud, on nous répéta que deux de nos compatriotes, qui avaient été à Wou-soung peu de mois avant, restaient à Ning-po, et que nous devrions les prendre à notre bord, et à cette effet nous rendre à Ning-po.

Tous les mandarins étaient d'accord sur un point. « Vous avez, disaient-ils, entière liberté de « commercer en dehors, et nous ne pouvons, ni ne « voulons y mettre obstacle ; » afin de nous empêcher de leur faire une autre visite à l'avenir, quelques jours après notre départ, ils établirent une

chaîne en travers de la rivière; mais nous n'avons appris ce fait que par ouï dire. Dans le rapport qu'ils envoyèrent à l'empereur, ils dirent que nous étions venus là pour acheter des planches et des clous!

Nous fûmes traités pendant notre séjour avec beaucoup plus d'égards que quand nous étions sur l'*Amherst;* le tché-hïen avait été très sévèrement reprimandé pour sa conduite violente.

On doit espérer que Chang-Hai, marché si important, ne sera pas négligé, et que bientôt il sera ouvert au commerce anglais.

Nous avions quitté Chang-Hai bien décidés à éviter toute communication avec les mandarins; le temps était très beau, le jour où nous mîmes à l'ancre près de la bouche du fleuve; nous pouvions de là apercevoir une partie de l'entrée du majestueux Yang-tse-Kiang. Le pays au nord du Wou-soung est très pleuplé; mais il n'y a, ni dans les villages, ni dans les villes près de la côte rien de remarquable, ni qui ait plus d'apparence que dans tout autre lieu de la Chine.

Le temps sombre et triste revint bientôt. N'étant pas restés au milieu du chenal, nous n'eûmes plus que trois brasses d'eau; mais quand nous eûmes reconnu notre erreur, il était trop tard, soit pour retourner sur nos pas, soit pour avancer, car il n'y avait plus que quatorze pieds d'eau.

Le lendemain nous fûmes favorisés d'une bonne

brise et bientôt hors de tout danger ; la marée court à l'ouest vers le groupe des Tchou-San, avec beaucoup de rapidité ; et la différence de la marée haute au jusant est de plus de vingt pieds ; les sondes sont très irrégulières, on peut trouver au premier coup vingt brasses, au second six, et aux troisième deux. Sur la côte du Kiang-nan au contraire les sondes sont très régulières, et l'eau diminue si graduellement, que l'on peut très facilement éviter les dangers, même quand il vente très fort. En général, dans ce pays les îles voisines de la côte ne sont pas habitées, ni très considérables ; les pêcheurs y demeurent pendant les mois d'été ; il y a un bon mouillage pendant la mousson du nord-ouest (car ici ce n'est pas le nord-est), près de l'île de Ta-tseh, qui a un pic remarquable, elle est en dedans de deux autres plus au nord. Ma-tseh, un peu plus au sud, est plus grande que la précédente, a un port assez bon, bien abrité, et un mouillage par trois brasses, fond de vase. On doit faire attention que par cette latitude, la mousson n'est pas du tout régulière, et que pendant la plus grande partie de l'année, les vents de nord-ouest sont les plus fréquens ; la mer n'est jamais aussi grosse que dans le canal de Formose, et les coups de vent ne causent jamais autant de ravages qu'à l'est de la côte de Canton.

Depuis les frontières de la province de Tché-Kiang, la côte s'élève graduellement, et les plaines sont parsemées de quelques monticules ; le pays est

extrêmement pittoresque, et les habitans ont encore, par leur travaux ingénieux, grandement ajouté aux beautés de la nature.

Le 7 janvier nous découvrîmes un mur très considérable qui s'étendait le long de la côte, nous apprîmes que c'était le-Kin-Chan, grande forteresse, construite par la dynastie des Ming, pour s'opposer aux invasions de Japonais. Les ouvrages prodigieux des anciens Chinois étonnent tous les étrangers; on les rencontre si fréquemment sur la côte, qu'on s'imagine que la Chine entière est entourée d'un mur: vus de loin ils paraissent magnifiques, et propres à défier les ravages du temps, mais quand on les examine de plus près, ils ne rappellent qu'une grandeur passée, et une destruction actuelle. Nous n'avons jamais aperçu aucune forteresse, ni un fort en bon état; ils sont pour la plupart entièrement dépourvus de garnison ou de canon, et on les laisse s'écrouler; le délicieux aspect du pays nous invitait à descendre à terre, mais nous ne pûmes satisfaire cette envie même dans notre canot, car la mer était basse, et la marée avait laissé sur la plage un demi-mille de fond vaseux.

Le 8 nous nous portâmes sur Tcha-Pou (Thapo), l'entrepôt du commerce du Japon; aucun de nous n'y était jamais allé, et nous n'avions aucune connaissance de la situation du port. Après avoir doublé la première grande pointe, nous découvrîmes peu à peu une ville de commerce considérable, et nous

apperçûmes un grand nombre de jonques à l'ancre ; nous ne pouvions plus méconnaître vers quel point nous devions nous diriger ; en face de nous il y avait une grande jonque ; nous pensâmes qu'elle devait être du port d'environ 10,000 pics ; c'était une des jonques du Japon, qui en trois ans font en général cinq fois le trajet d'un port à l'autre. Le cuivre étant très rare en Chine, ce métal est le principal objet que les Japonais y apportent ; en échange la Chine donne une grande quantité de produits bruts de son sol, et de ceux de ses manufactures. Le commerce étant un monopole impérial, qui emploie à peu près trois jonques de la plus grande dimension, est très lucratif ; aussi tous ceux qui y participent, jusqu'au moindre mousse, paient une somme déterminée pour avoir la permission de s'embarquer sur les jonques. Sachant qu'ils importent au Japon une grande quantité d'objets des manufactures anglaises, nous essayâmes d'aller à bord pour prendre quelques renseignemens sur cette matière, mais on ne voulut pas nous permettre de communiquer avec eux ; ce fut la première et la dernière marque de désobligeance que nous éprouvâmes.

Étant mouillés très loin du port, nous nous croyions délivrés de toutes les importunités des mandarins, mais nous étions dans l'erreur ; ils nous suivirent comme nos ombres. Un canot commandé par un lieutenant-colonel de marine, fut envoyé le long de

notre bord, et un mandarin d'un rang inférieur qui avait vu quelques-uns de nous à Ning-Po, peu de mois avant, l'accompagnait pour nous présenter son supérieur; comme il nous demanda d'envoyer un rapport, et de lui donner la note des vivres dont nous aurions besoin, nous repondîmes que d'après les lois du royaume du milieu, le rapport devait être remis au hoppo, aussitôt que le navire était entré dans un port, ou se trouvait en route pour y aller; et que notre intention n'étant pas d'entrer, nous ne pensions pas qu'aucun motif pût nous faire obtempérer à sa demande. Nous le remerciâmes en même temps de son offre honnête de vivres, et lui dîmes que dans le moment nous n'en manquions pas; afin de nous débarasser du tracas de toute relation future de ce genre, nous informâmes le porteur de la dépêche que nous n'avions rien à communiquer. Le colonel Sin vint enfin à bord; c'est un homme lourd et stupide; il fut presque terrifié à l'apparence guerrière du *Sylphe* : après avoir bégayé quelques excuses sur sa venue à l'improviste, il se retira précipitamment.

Voulant éviter à l'avenir tout embarras, nous prîmes la résolution de ne pas aller à terre; et de nous abstenir de toute communication avec les autorités; idée qui nous avait été suggérée par les mandarins de Chang-Hai.

Mais Tcha-Po offrait un aspect trop attrayant; cette ville est bâtie au fond d'une baie; le mouillage

n'est pas profond, et les jonques restent à sec, de mer basse. Il y a beaucoup de belles boutiques dans le faubourg, dont les rues sont étroites, et encombrées par la foule; la partie la plus importante de la ville est entourée d'un mur épais, qui tombe en ruines, et où il y a des brèches considérables. Des canaux traversent la ville, d'autres entrecoupent la campagne dans diverses directions, de manière à fournir une quantité suffisante d'eau pour la culture du riz. Quelques-uns de ces canaux peuvent porter des bateaux d'un grand tonnage, qui font la navigation intéri eure; ils en sont couverts. Le commerce donne un grand mouvement à ce lieu; plusieurs maisons de commerce sont très riches, et font des affaires considérables. Quand on regarde la ville du penchant de la colline, du côté de la mer, où il existe un fort bâti d'après un modèle portugais, elle présente une apparence magnifique. Les habitans ont beaucoup embelli le pays des environs, et la culture y est superbe; toute cette contrée ne forme qu'un village; et l'espace même destiné à la grande route est si étroit, qu'une charrette ordinaire ne peut y passer; et quand un terrain par son aridité n'est pas propre au labourage, on en fait un cimetière. Le peuple paraît vivre ici dans l'abondance; nul autre lieu de la Chine ne nous a montré une population qui eût l'air aussi satisfaite, et aussi aisée que celle des villages de ce canton.

C'est le fameux pays de la soie, qui attira les

marchands européens, dans les premiers temps de leurs relations avec la Chine. Les Portugais surent apprécier cet entrepôt, qui est si heureusement situé pour le commerce du Japon, et qui peut fournir les principales marchandises que l'on y recherche; ils y établirent une loge. Mais à présent, il ne reste aucune trace de leur séjour; à l'exception du temple de Bouddha construit sur la pointe élevée d'une montagne, avec un fort au-dessous qui ressemble à un couvent.

Voyant que nos précautions pour éviter tout contact avec les mandarins étaient inutiles, nous nous rendîmes à Tcha-po. Un déploiement de forces militaires plus considérables que ce que nous avions vu jusqu'alors nous y attendait. Un général tartare qui avait été appelé de Hang-tchéou, ville capitale et peu éloignée, donna ordre aux soldats de dresser leurs tentes le long du lieu de débarquement, et de se placer sur le quai, mèche allumée, pour nous forcer à nous en retourner. Ces héros paraissaient n'avoir échangé que très récemment la charrue pour le mousquet, et se conduisirent dans cette conjecture critique d'une manière au moins singulière. Aussitôt que nos matelots eurent mis pied à terre, l'armée se retira avec une telle précipitation que les tentes furent renversées par les flots de la populace accourue sur la plage pour nous regarder. Le général très courroucé de cette désobéissance à ses ordres, [illegible] leurs officiers

pour nous arrêter dans notre marche; mais plus ils essayaient de nous empêcher d'avancer, plus nous nous hâtions d'aller en avant, pendant que nous étions gaiement retenus par nos amis les Chinois, qui avaient mille questions à nous proposer, sans attendre la réponse. Au bout de peu de jours, les mandarins se convainquirent que le meilleur moyen de nous gagner, était de nous donner une entière liberté d'aller et venir, et de parcourir la campagne. Ils se fatiguèrent eux-mêmes de ces petites tracasseries, et nous accordèrent la permission que nous avions déja prise nous-mêmes, celle d'une libre communication avec les habitans: ceux-ci venaient toujours avec empressement autour de nous.

Le jour même que nous descendîmes à terre pour la première fois, le général nous invita à une audience. Nous regrettâmes de n'avoir rien à lui dire, et nous aurions refusé l'honneur qu'il voulait nous faire, si nous ne l'eussions considéré comme un objet de simple politesse. Nous attendant à voir un grand personnage du premier rang, allié à la famille impériale, nous entrâmes à pas comptés, dans l'édifice qu'il occupait; mais quel fut notre étonnement, quand on nous fit passer dans un appartement sombre et sale, où il n'y avait ni table, ni siége, excepté celui sur lequel le général était assis. L'écrivain de cet article fut un des premiers qui furent introduits. Li était un vieillard décrépit, vêtu d'habits de laine grossière, qui étaient tout râpés

de vétusté, et avaient perdu leurs couleurs. Si ce n'eût été le bouton de corail rouge qu'il portait à son bonnet, on aurait pu le prendre pour un des plus minces domestiques du temple voisin. Aussitôt qu'il nous vit, il donna ordre à un soldat tartare, de faire des génuflexions, et de se prosterner, afin qu'il nous servît de modèle pour les cérémonies que nous aurions à observer, comme ceux qui portent le tribut à Péking. Mais nos idées étaient trop barbares pour nous prosterner sur un sale plancher, ou de nous accroupir aux pieds de ce grand individu. Nous nous tournâmes donc sèchement vers lui, et lui dîmes : « Nous sommes venus ici croyant « vous être agréables, et pensant qu'un officier supé-« rieur du céleste empire connaissait les premières « lois de l'hospitalité. Comme il n'y a pas même une « chaise pour s'asseoir, nous ne devons pas nous « attendre à trouver la même politesse que notre « nation a l'usage d'exercer envers les étrangers, et « en conséquence nous allons nous retirer. » Le vieillard ne revenait pas de son étonnement : au lieu de nous voir prosternés à terre dans une attitude suppliante, il s'aperçut que nous nous en allions. Il envoya aussitôt un aide-de-camp après nous, pour nous faire mille excuses, et nous promettre des chaises, si seulement nous voulions retourner. Nous dîmes à tous les officiers qui nous pressaient de rentrer, que nous ne rétractions jamais notre parole ; et nous nous hâtâmes de regagner notre canot. Là

nous fûmes abordés par le hoppo, jeune Chinois aux manières les plus polies, et d'un très haut rang; il s'adressa à nous de la manière la plus engageante, nous parla des farouches Tartares et des vieux soldats, dont nous ne pouvions attendre aucune espèce de civilité, s'engagea à tout arranger; et il tint sa promesse. De ce moment les chefs devinrent accorts et obligeans; le vice-gouverneur rappella le général tartare, et les choses prirent une bonne tournure par l'entremise du hoppo.

Afin de connaître quel était notre dessein en entrant dans le port, le vice-gouverneur du Tché-Kiang envoya son aide-de-camp, qui était un mandarin mandchou, appartenant à la maison de l'empereur, pour s'informer de ce qui nous concernait. Peu de personnes de la cour de Chine sont comparables à cet homme. Il joignait aux manières les plus élégantes, une telle volubilité de langue, qu'il vous faisait dix complimens avant qu'on pût répondre à un seul. Bien supérieur à ses compatriotes dans son aptitude à observer, il examinait très munitieusement tout objet qui le frappait, et en traitait dans le plus grand détail comme aurait fait un procureur discutant un texte de loi. « La manière supérieure dont vos vaisseaux sont construits « l'excellence de leur équipement et de leur gré« ment, dit-il, annoncent une grande pénétration « d'esprit. J'ai été d'abord envoyé ici pour vous « féliciter, au nom du fou-yuen, qui est aussi un

« mandchou, sur votre heureuse arrivée. A présent « je suis tout-à-fait confondu à la vue de tant d'ob- « jets qui annoncent le génie le plus élevé. » Alors saisissant un fusil de chasse avec batterie à percussion il s'écria : « Quel instrument de destruction! si vous « étiez nos ennemis, quel effroyable carnage vous « pourriez faire parmi nous, et nous ne pourrions « pas y répondre; mais en ce moment nous pouvons « nous estimer heureux, car vous êtes nos amis. Per- « suadé qu'en venant ici, vous n'avez eu d'autre objet « en vue que le commerce; j'en parlerai dans ce sens « à mon chef, et j'adresserai à l'empereur un rap- « port, où je lui parlerai de votre affaire comme de « celle d'une nation. Croyez-moi, nous ignorons « ce que vous êtes réellement, et j'ose à peine « en croire mes yeux. Tout ceci devrait être conve- « nablement expliqué aux autorités supérieures; et « je m'y engage. J'ai vu votre dernière ambassade, « qui a été congédiée sans avoir pu obtenir la moin- « dre chose; j'en connais les causes, ayant été moi- « même employé en cette occasion. » Comme il n'y avait pas de fin à ses louanges, nous avions de la peine à croire tout ce que cet homme nous disait, mais nous étions certains qu'il avait été élevé dans les finesses de la diplomatie, et possédait par- faitement l'art de flatter; cependant nous sommes persuadés qu'il a rendu à Péking un compte exact de ce qu'il a vu.

Les mesures adoptées ici par les mandarins du

lieu furent telles qu'elles nous soumettaient à de grandes obligations envers eux, et nous n'ajoutions nulle foi à leur discours quand ils parlaient de la confiance qu'ils avaient en nous. Nous devons être reconnaissans des bons traitemens que nous reçûmes de tous les officiers du gouvernement. Même, quand le fou-yuen arriva en personne à Tcha-Po, nous ne fûmes pas soumis à des restrictions superflues. Nulle part la population n'avait pris autant d'intérêt à nous. Pendant ces journées si froides, ces Chinois restaient assis des heures entières à regarder notre navire. Quand nous allions à terre, toutes les maisons étaient ouvertes pour nous accueillir; on nous pressait vivement d'y entrer, et on nous y traitait avec la plus grande politesse. Les questions que nous adressaient les habitans annonçaient une intelligence supérieure à celle de leurs voisins, les habitans du Kiang-Nan; même, les petits enfans qui nous suivaient partout, se montraient au-dessus de leur âge. Nous nous plaisions souvent à considérer, du haut des collines qui bordent le rivage, les plaines étendues et les villages qui, par centaines, couvrent la surface de cette contrée. Quelle nation seraient les Chinois si seulement ils voulaient suivre la voie des progrès!

Un peu au nord de Tcha-Po, on voit une île vraiment romantique, sur laquelle est bâti un grand temple. Nous visitâmes ce vaste édifice et ses obscurs sanctuaires, repaires d'idoles hideuses et de statues

gigantesques de Bouddha. Il n'y a que des prêtres qui habitent ce monument. Plusieurs jeunes gens placés sous leur direction étudiaient et lisaient les livres bouddhisques, écrits en vieux langage, inintelligibles même pour les prêtres. Nos matelots ne pouvaient cacher l'horreur qu'ils ressentaient en voyant un édifice aussi considérable élevé en l'honneur de quelques images de terre dorée. C'est certainement une honte éternelle pour la Chine.

Le 17 de février, nous mouillâmes à King-Tang, la seconde île, pour la grandeur, du groupe des Tchou-San. Une escadre de jonques de mandarins nous y attendait. Le temps était orageux et sombre. Cette belle île, qui avait été si admirée par l'équipage de l'*Amherst*, était alors comme voilée de deuil. Les habitans avaient l'air de souffrir extrêmement du froid. Les collines, les plaines nous parurent couvertes de neige.

Nous ne voulions avoir aucune communication avec les mandarins, et cependant nous étions suivis par toute leur escadre, quand nous nous efforcions de les éviter : c'était un vrai supplice. L'amiral Tchin, homme de beaucoup d'esprit, vint à notre bord; nous le reçûmes avec les honneurs militaires, et nous réussîmes à captiver sa bienveillance. La terreur que nous avions inspirée à toute la flotte était si grande, que les mandarins envoyèrent leurs collègues, déguisés en marchands, pour traiter avec nous. Ils s'abaissèrent à toute sorte d'actes d'humi-

lité. Des hommes qui auraient moins connu leur véritable caractère auraient pu prendre leurs subterfuges pour le désir de nous obliger, et compter sur leurs promesses; mais nous ne pouvions pas être leurs dupes, et nous nous en tînmes littéralement aux propositions qu'ils nous firent. Ils auraient bien voulu rétracter leur parole, mais nous l'avions par écrit.

Le nombreux groupe des Tchou-San est très peu connu des navigateurs européens. On y voit la plus grande diversité d'îles qu'on puisse imaginer. Elles sont très peuplées, à l'exception de quelques îlots, où ceux qui les cultivent n'y demeurent que momentanément. Comme lieu d'entrepôt, elles sont de la plus haute importance, et peuvent devenir celui de notre commerce avec la Chine centrale et le Japon, si jamais nous pensions qu'il fût avantageux pour nous d'insister pour qu'on nous ouvrît les ports de ces parages. On en trouve un grand nombre d'excellens, et à l'abri de tous les vents. Quoique nos navires y trafiquent depuis à peu près un siècle, ces îles n'ont jamais été examinées avec soin. Vu la rapidité des marées qu'on y éprouve, et la diminution soudaine du fond, il serait très nécessaire de s'occuper d'abord de cette opération pour les îles principales avant d'établir un commerce permanent dans ces régions. On peut se procurer sur le continent voisin de la soie écrue, de la rhubarbe et du thé vert. Les îles sont habitées par des pêcheurs et

de petits marchands très entreprenans, qui possèdent plus de 300 embarcations, tant bateaux que jonques.

La grande Tchou-San, nommée par les habitans Ting-Hai-Hien, est très montueuse. La capitale n'est pas très considérable, mais le port est excellent. On y voit encore les ruines de la loge des Anglais, et on s'y souvient très bien de leur nom, mais leur commerce, qui, dans les circonstances actuelles, pourrait être plus florissant qu'à Macao, a, comme chacun sait, cessé depuis long-temps. Au lieu d'étendre nos relations avec la Chine, dans la même proportion que nous demandions plus de marchandises de ce pays, et que les produits de nos manufactures devenaient à meilleur marché, au lieu d'aller prendre les choses que nous exportions au lieu même où elles sont produites, nous avons reculé et nous en sommes venus au point d'applaudir à la restriction qui ne nous laisse ouvert que le seul port de Canton. A l'exception du Japon, l'histoire de notre commerce ne présente peut-être pas un pareil exemple. Les habitans eux-mêmes paraissaient étonnés qu'une nation aussi commerçante eût abandonné tant de canaux ouverts jadis à l'importation des produits de ses manufactures, et nous ne pouvions leur donner aucune réponse satisfaisante.

Nous visitâmes la plus grande partie du groupe des Tchou-San; nous restâmes quelque temps à Pou-tou, île entièrement habitée par des prêtres. Il est

digne de remarque qu'aucune proclamation ne fut affichée contre nous; et à Tcha-po, quand on eût placardé un bref avis au peuple, pour qu'il n'eût aucune communication avec les *barbares*, les magistrats l'arrachèrent eux-mêmes des murs, quand nous le demandâmes avec insistance. Les mandarins, dans quelques lieux du continent, s'avancèrent jusqu'à offrir une pipe à nos lascars. Si nous avions baissé la tête devant eux, ils nous auraient traités avec le plus grand mépris. Telle est la conduite invariable de ces orgueilleux dominateurs.

Pendant notre long séjour, le temps fut très rude; nous eûmes de la neige jusqu'en mars. Les habitans les plus pauvres paraissaient souffrir cruellement de besoin. Leur principale nourriture consistait en patates douces coupées en petits morceaux, et qui, après avoir été séchées, étaient réduites en une espèce de purée. Mais les Chinois ne sont pas une race aussi difficile à contenter que le sont nos pauvres d'Europe. Quelle que soit la grossièreté de l'aliment, pourvu qu'ils puissent remplir leur ventre, ils sont satisfaits. Nous avions souvent mal au cœur en voyant ce qui composait leur nourriture, dont l'eau faisait au moins la moitié pour que le poids s'y trouvât.

Avant que de déterminer cette relation, il est à propos de parler d'un beau port, ou plutôt d'un grand bassin au sud de Ning-Po; on le nomme Chih-po ou Sih-po. Il est d'un accès facile et si vaste qu'une

flotte entière peut y mouiller. Tous les habitans de cette contrée sont commerçans par caractère; ils connaissent la manière de bien employer leur capital, quoiqu'il ne soit pas considérable, et savent parfaitement faire tourner les choses à leur profit.

L'auteur de cette relation est complètement persuadé qu'il n'y a en Asie aucun pays qui possède autant de bons ports que la Chine; et quant à l'esprit commercial des habitans des provinces maritimes, il est si prononcé qu'il rend illusoire toutes les mesures coërcitives du gouvernement pour les empêcher d'avoir des communications avec les étrangers. Les mandarins des côtes en étaient très persuadés, et l'empereur se convaincra graduellement du grand bénéfice que ses sujets retireraient d'un commerce établi légalement avec l'étranger, tout le long du littoral de ses vastes États. (*Asiatic journal.*)

FRAGMENT

D'UN VOYAGE DE NEW-YORK

A BOSTON,

PAR FITZGÉRALD DE ROOS,

LIEUTENANT DE LA MARINE ROYALE BRITANNIQUE.

... Nous venions de Halifax sur la côte de la Nouvelle-Ecosse; après avoir eu connaissance du phare de Sandy Hook, où nous prîmes un pilote, le vent favorable continuant, nous ne tardâmes pas à traverser la vaste baie dont le Sandy Hook forme une extrémité, et vers huit heures du soir nous arrivâmes à l'entrée de la baie de New-York. Ce canal n'a pas plus d'un quart de mille de largeur. Les terres hautes et les sites pittoresques qu'on voit de chaque côté, préparent convenablement le spectateur à l'aspect de New-York. Cette ville magnifique que maintenant nous appercevions distinctement, est entourée des eaux de sa belle baie, d'où elle expédie ses innombrables navires à tous les pays du monde. Les rivages de la baie forment un jardin continu.

Nous fûmes pris par le calme dans les Narrows ou le détroit qui est entre Long-Island à l'est et Staten-

Island à l'ouest, alors le capitaine mit dehors son canot et guidés par les lumières de la ville, qui étaient reflèchies d'une manière ravissante par la surface brillante des eaux, nous arrivâmes à notre grande joie le 24 mai, au lieu de notre destination.

New-York est situé sur une péninsule qui sépare le fleuve Hudson de l'East-River. Quoique sa situation soit basse et que ses rues soient irrégulières, c'est certainement une très belle ville. Des arbres qui étaient alors en fleurs, sont plantés le long des trottoirs et forment des allées; le grand nombre de belles églises et la rue centrale nommée *Broad-Way* font une partie de ses traits les plus caractéristiques. Les maisons sont généralement en briques, et le long du Broad-Way bâties régulièrement. Les rues sont extrêmement propres; et pour se préserver de la chaleur du soleil en été, chaque boutique est munie d'un auvent, ce qui fournit une ombre agréable aux passans. Les quais pour les navires font presque entièrement le tour de la ville.

La position de New-York à l'embouchure d'un grand fleuve qui par des canaux communique avec les vastes lacs dont les eaux forment au nord une partie de la ligne des limites de l'Union américaine, en a fait le grand dépôt du commerce de cette contrée. La belle baie que cette ville a au sud, l'étendue de son port dont l'accès est facile et commode dans toutes les saisons, l'avantage qu'il a d'être toujours ouvert, même dans les hivers les plus rigoureux, y

ont naturellement amené la masse principale des affaires mercantiles des provinces septentrionales des États-Unis. Le Hudson y apporte toutes les denrées et les marchandises du pays que traversent ses affluens et les canaux qu'ils reçoivent; de nombreuses manufactures ont été établies le long de ses rives. Les productions d'une portion considérable de la Nouvelle-Angleterre, notamment celles du Connecticut et du Rhode-Island y trouvent un prompt débouché, et y prennent en échange les matières brutes nécessaires pour alimenter leurs fabriques.

Des navires venant d'Europe abordent en grand nombre à New-York; c'est aussi de ce port que partent régulièrement les paquebots qui sont destinés pour Liverpool en Angleterre et pour le Hâvre en France, et établissent une communication non interrompue entre le nouveau monde et l'ancien. Les progrès du commerce ont été prodigieux dans cette ville; ceux de la population ne sont pas moins remarquables; en 1790 on y comptait 33,000 ames, d'après le dernier dénombrement fait en 1830, le nombre de ses habitans dépassait 200,000.

Je m'embarquai sur le Hudson le 26 juin au matin. J'achetai, pour charmer les loisirs de mon voyage, et moyennant la somme de trois shillings trois pences, un roman en deux volumes qui venait d'être imprimé en quarante-huit heures à New-York sur un exemplaire unique arrivé tout fraîchement d'Angleterre.

Je ne m'amuserai pas à répéter ici tout ce qu'on a écrit sur les beautés du Hudson. En quittant New-York une élévation de terrain perpendiculaire d'environ deux cents pieds de hauteur, appellée les Palissades, se prolonge long-temps à la gauche du fleuve; sur la droite est l'île de New-York couverte de verdure et de nombreuses maisons de campagne; mais qu'elles sont loin de ressembler aux agréables et riches habitations qui ornent les rives pittoresques de notre Tamise. A quatre heures nous sommes entrés dans les Highlands; le temps était délicieux et l'air parfaitement calme. A mesure que nous avancions nous jouissions de plus en plus des charmes de cette belle et tranquille rivière qui semblait s'égarer au milieu des monts. On ne peut rien imaginer de plus ravissant et de plus enchanteur que les nombreuses et douces sinuosités qu'elle décrit entre ses hautes rives que couronne la plus riante verdure et qui s'élancent dans les airs presque perpendiculairement jusqu'à quinze cents pieds au-dessus des eaux.

Les montagnes de l'Amérique ont un caractère qui diffère entièrement de nos montagnes européennes. Leur cime n'est pas nue et escarpée et ne présente pas l'aspect de la stérilité. Gracieusement arrondies leur fertilité est la même depuis la base jusqu'au sommet, et elle sont entièrement tapissées d'arbres et d'arbustes dont le vert feuillage réjouit

la vue. Toutefois dans les Highlands du Hudson une roche immense dresse parfois sa tête pelée au-dessus des branches entremêlées de plantes grimpantes et montre ses flancs arides au noble fleuve.

Une courte halte à West-Point nous a permis de visiter l'école militaire des États-Unis. Cet établissement est dans un grand état de prospérité et il en sort tous les ans des officiers instruits et des ingénieurs habiles; ses bâtimens ne font pas honneur au goût de l'architecte qui n'a pas su tirer parti dans l'emplacement qu'il a choisi de la scène magnifique qui l'environne. Il n'est pas de voyageur qui visite ce lieu sans penser avec douleur au triste sort du major André.

En sortant des Highlands le paysage perd de son intérêt. Avant la nuit nous avons aperçu un moment les monts Catskil et dépassé les villes de Newberry et de Plough-Keepsie qui m'ont paru être dans un état florissant.

Le commerce du Hudson est très animé, et la vue est constamment récréée par de nombreux bâteaux à vapeur, des trains de bois et des sloops chargés de diverses marchandises, qui remontent et descendent d'Albany à New-York; c'est toujours avec un nouveau plaisir que ma mémoire me rappelle les différentes circonstances qui ont ajouté un puissant charme à cette partie de mon voyage.

Le 7 juin à trois heures du matin notre bateau à vapeur qui était d'une grande dimension et à haute pression, arriva à Albany après avoir parcouru l'espace de cent soixante milles en dix-sept heures, y compris le temps où il était obligé de s'arrêter. Malheureusement la malle-poste étant partie quelques minutes avant notre arrivée, il me fallut à mon grand désapointement prendre une diligence qui se rendait en trois jours à Boston, éloigné de cent soixante milles et je me blotis à contre cœur dans cette maudite voiture à huit heures du soir.

Albany, siège du gouvernement du puissant état de New-York, est une cité peu importante et bien inférieure sous tous les rapports à celle de New-Yorck. En route nous avons à Troye, notre premier relais, traversé le grand et magnifique canal qui conduit d'Albany au lac Erié et imprime la plus heureuse activité aux relations commerciales. Troye m'a paru une ville agréable et d'une grande propreté comme toutes celles de la Nouvelle-Angleterre; les maisons sont en général bâties en bois et les murs blanchis à la chaux sont ornés de volets peints en vert.

La machine dans laquelle nous étions entassés marchait fort lentement surtout à cause de la nature du pays qui était fortement ondulé. La chaîne des coteaux dans le Massachuset court du nord au sud, de sorte qu'en se dirigeant vers l'est, on

doit nécessairement la traverser. Nous avons vu plusieurs petits lacs, peu de terres en culture et presque partout de grands bois de hêtres, d'érables et de bouleaux. Nous sommes arrivés à une heure du matin à Cheshire pour y passer la nuit.

Je m'assurai avec beaucoup de peine la libre possession pour moi seul d'un lit dont l'étroite dimension se refusait à toute espèce de partage, et je m'y enfonçai en toute hâte, comme un homme qui ne voulait pas perdre un moment de sommeil. A l'abri de toute invasion dans ma petite couchette, je pus jouir en pleine sécurité du curieux dialogue qui préluda aux arrangemens nocturnes de mes compagnons yankos. Ils étaient au nombre de neuf, et finirent par se distribuer par tiers dans les trois autres lits qui garnissaient notre chambre hospitalière. Je ne sais si ce fut par économie, ou pour tenir moins de place, ou pour préserver leur linge de toute atteinte fâcheuse, mais il est certain qu'ils quittèrent leurs vêtemens à un point qui n'est pas d'usage en Europe. Leur discussion avait eu lieu et s'était terminée de la manière la plus pacifique, et il me sembla qu'il leur était indifférent d'occuper soit les côtés du lit, soit la position centrale qui était la plus chaude, à l'exception d'un gentleman qui se refusa à être placé contre le mur, alléguant pour motif de son refus qu'il avait l'habitude de mâcher du tabac, tout en dormant.

A quatre heures du matin, il fallut se lever, et comme il avait beaucoup plu pendant la nuit, nous trouvâmes les chemins fort gâtés. Les voyageurs se composaient de neuf personnes dans l'intérieur, une sur l'impériale dont la forme convexe ne me faisait pas envier son poste passablement périlleux, ou au moins fort incommode, et de trois autres dans une espèce de cabriolet, outre le conducteur qui, à raison de l'exiguité du local, fut obligé de s'asseoir sur les genoux d'un pauvre diable qui se serait bien passé de ce fardeau, surtout par la chaleur qu'il faisait.

Un cocher américain s'inquiète peu de la place d'où il doit diriger ses chevaux; en cela il diffère complètement de son prototype anglais, et malgré son costume plus que grotesque, il est d'une adresse extrême. Figurez-vous un homme bien sale avec des souliers en pantoufles, une veste de calicot rayé, un vieux chapeau de paille, descendant légèrement et assez fréquemment de sa voiture pour remettre en ordre les harnais délabrés de ses coursiers, remontant à son poste avec la même agilité, indifférent sur le bien-être des voyageurs, plein de confiance dans sa dextérité, galoppant dans les routes les plus cahottantes (1), ou au milieu de trous dont la vue seule ferait pâlir le conducteur le plus hardi

(1) Les routes dont parle M. de Roos s'appellent *Corderoy*, ainsi nommées parce qu'elles sont établies au moyen de troncs d'arbres posés transversalement.

de la Grande-Bretagne, tel est l'Automédon américain. Quand il n'a pas de fouet, la position qu'il occupe lui permet de corriger ses chevaux à coups de pieds qu'il leur prodigue volontiers.

Les manières de mes compagnons avaient quelque chose de rude et de grossier, mais l'air de bienveillance et le ton de cordialité qui régnaient entre eux et qui perçaient à travers cette écorce épaisse, me firent bientôt passer par-dessus leur manque de civilité, car ils ne me désignaient jamais que par le mot d'*Englishman*.

Après avoir franchi à huit heures les montagnes Vertes, chaîne de monts majestueux et arrondis au sommet, tous d'une forme à peu près semblable, et couverts de forêts impénétrables, nous traversâmes plusieurs jolis villages; mais l'aspect du pays n'avait d'ailleurs rien d'intéressant.

En approchant de la rivière de Connecticut, nous eûmes une route plus unie et meilleure; quoiqu'elle fût encore moins bonne que le plus mauvais chemin d'Angleterre; elle nous conduisit à Deerfield, beau village bâti dans une plaine bien cultivée, et où l'on voit encore quelques traces de la férocité des Indiens canadiens qui le dévastèrent pendant la guerre de la révolution. Près de la ville de Greenfield, nous avons passé, sur un pont, le Connecticut qui n'est pas navigable en cet endroit et dont les rives sont désertes et très hautes.

La journée avait été très fatigante et notre marche d'une lenteur insupportable, à cause de la nature montagneuse de la contrée; nous ne faisions continuellement que monter et descendre. Nous avons dîné à New-Salem à six heures, et arrivés à minuit à Petersham, nous y avons couché après avoir mis vingt heures à parcourir soixante milles.

Excédé de fatigue et brisé par les cahots de notre détestable char, j'eus encore pendant les derniers milles la crainte de voir ajouter à mes tribulations l'immense désagrément de passer la nuit avec ou entre deux de mes compagnons. Cette communauté me répugnait à un tel point que je me résignai à dormir plutôt sur le plancher; enfin, à ma grande joie et après une assez vive discussion, je réussis à m'assurer encore un lit pour moi seul, non cependant sans essuyer de gros mots de la part de l'hôtesse qui ne pouvait comprendre, disait-elle, mon défaut de complaisance et mon étrange égoïsme. Au reste, notre repos ne fut pas de longue durée, et il fallut sortir de nos draps à trois heures du matin pour nous remettre en voyage. Le pays était en grande partie boisé et inculte; mais, comme il n'était pas montueux, nous cheminions plus lestement. A mesure que nous approchions de Boston, il changeait de face, et tout s'améliorait autour de nous; des moulins, des manufactures, des fermes, des maisons de campagne embellissaient et animaient la

scène dont nous pûmes jouir à notre aise; car pendant les dix derniers milles la route était en très bon état et en plaine. Avant notre entrée dans la capitale de la Nouvelle-Angleterre, on me montra sur la gauche un monument insignifiant, sur la hauteur de Bunker's hill, lieu d'un combat célèbre dans les annales américaines.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyages en Arabie contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans, suivis de notes sur les Bédouins et d'un essai sur l'histoire des Wahhabites, par J. L. Burckhardt, traduits de l'anglais par J. B. Eyriès, ouvrage orné de cartes et de plans. 3 vol. in-8°, Paris, Arthus-Bertrand, libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

(PREMIER ARTICLE.)

Lorsque sir Williams Ouseley fit paraître le voyage de Burckhardt en Arabie, nous le signalâmes aussitôt à l'attention des lecteurs des *Annales*; mais nous fûmes loin de donner à notre extrait toute l'étendue qu'il pouvait avoir. L'occasion se présente aujourd'hui de réparer ce que nous regardons comme une lacune; nous la saisissons avec empressement. Burckhardt n'est pas de ces voyageurs qu'on lit à la hâte comme un romancier; de ceux-là qui effleurent la superficie des choses, ou qui voient par les yeux d'autrui. Burckhardt est un des meilleurs observateurs qui aient parcouru la terre. Lui sait l'art difficile de tout voir et de tout décrire sans jamais ennuyer, l'art d'exciter constamment

l'intérêt en instruisant toujours. Lui possède le secret d'être minutieux comme un guide et de vous attacher constamment à ses pas sans qu'il vous prenne envie d'échapper. Ce n'a pas été sans peine que Burckhardt est devenu si parfait voyageur. Vous savez quel était son véritable but : pénétrer au cœur de l'Afrique, s'asseoir sous la case du nègre à Timboctou, explorer le Soudan et résoudre le ci-devant problême du cours du D'hioliba. Savez-vous maintenant comment il se préparait à ce grand œuvre de patience et de courage? Croyez-vous que ce fut en assistant assiduement aux séances des académies, en escomptant sa gloire future dans les salons des hommes du jour, savans ou puissans, en se faisant le courtisan de leurs systèmes, le commis voyageur de leurs théories, et se ménageant leur appui pour l'heure du retour. Non, en vérité, Burckhardt est plus grand que cela; il comprend mieux sa mission et l'honneur de la science. Il ne se borne pas même à étudier dans les universités de Leipsig et de Gœttingen l'arabe, cet idiôme du monde musulman qui va remplacer, pour lui, les langues du monde chrétien. C'est dans l'Orient qu'il va se familiariser avec sa phraséologie et sa prononciation; c'est en Syrie qu'il va se métamorphoser complètement en sectateur du prophète, qu'il va s'exercer à toutes les privations du désert; là qu'il se fait à la sobriété des Bédouins, aux longues courses à pied, aux longues courses à cheval, plus fatigantes encore; là qu'il se promène tête nue au soleil de midi; là qu'il se couche à terre à l'ombre seule de son cheval; là qu'il dort dans le sable brûlant ou sous la bise froide des nuits; là qu'il vit de plantes sauvages et d'eau saumâtre; là qu'il s'habitue à tous les ennuis des solitudes, à ce rôle de Musulman si délicat au milieu de populations si défiantes; à ce rôle qu'un mot peut trahir et dans lequel sa tête était l'enjeu de tous les jours.

Voyez un peu ce que lui coûte son éducation de voyageur, et dites si la gloire qu'il s'est acquise n'est pas achetée à bon prix. Tout autre que Burckhardt, en attendant l'occasion de pénétrer en Afrique, se fût reposé soit dans les douces retraites du mont Liban, soit dans les jardins enchantés de Damas, soit dans cette ville du Caire, à moitié européenne par sa civilisation; et nous alors nous n'aurions rien de Burckhardt. Dieu merci, il entendait mieux ses intérêts et les nôtres. Il voulut préluder à son grand voyage par diverses excursions : il fit bien. Son grand voyage n'eut pas lieu, et le récit de ses excursions en Syrie, en Égypte, dans l'Arabie-Pétrée, en Nubie et dans le Hedjaz, cette sainte contrée des Musulmans, sont aujourd'hui ses titres à la reconnaissance du monde savant.

Si nous jetons un coup d'œil rapide sur les voyageurs chrétiens, prédécesseurs de Burckhardt, qui, comme lui, ont vu le Hedjaz de leurs propres yeux et se sont reposés dans les villes sacrées où n'entrent que les vrais croyans, nous trouvons dans les premières années du seizième siècle, le Bolonais Barthéma, aventureux personnage dont la sultane de Sana'a devient éperdument éprise, que le sultan de Sana'a veut faire empaler, et qui revient sain et sauf nous faire un récit fidèle, quoique succint, de Médine et de la Mecque, dont nous parle confusément, soixante-dix ans après, le fameux Vincent-le-Blanc, et très exactement, dans le siècle suivant, deux chrétiens esclaves, l'allemand Wilden et l'anglais Pitts, conduits par leurs maîtres au saint Pélerinage. Bien que Niebuhr n'ait pas pénétré dans l'intérieur du Hedjaz, ce qu'il en apprit dans l'Yemen, de la bouche des Arabes, ajoute une telle masse à nos connaissances et les rectifie en tant de points, qu'il y aurait injustice à ne pas le classer parmi ceux qui ont beaucoup fait pour la géographie de cette contrée. Elle s'est en-

core enrichie de nos jours par le voyage de Dominique Badia, qui, sous le nom d'Ali-bey el Abassi, entra un beau jour dans la Mecque sans éveiller aucun soupçon. On aime à voir ce compatriote de S. Ignace de Loyola affublé du turban, voyageant en grand seigneur, ne voyant que des grands seigneurs, des gens riches, des hommes puissans, des docteurs de la loi renommés pour leur savoir, leur prudence, leur sagacité, tromper tout ce beau monde, et le schérif de la Mecque comme les autres. Ce bon schérif qui prend Badia pour un saint, qui trouve parfait son accent arabe, qui l'invite à balayer la Ka'aba avec lui, à parfumer le sanctuaire avec lui, à jeter avec lui sur un réchaud embrâsé du bois d'aloès, et qui lorsque Badia a fait toutes ces choses comme il fallait les faire, le proclame serviteur de la maison de Dieu. Bahia ne se borne pas à mystifier les hommes de l'Orient. Il leur prend tout ce qu'il peut, tout ce qu'il veut leur prendre, de fort bons renseignemens géographiques sur le pays, la religion, les habitudes intérieures, les usages domestiques, puis il nous mystifie nous, à notre tour; il nous donne tout cela, du plus grand sérieux du monde, pour l'œuvre d'un Ali-bey, et lorsque nous avons deviné, il nous force alors à sourire de l'imperturbable sang-froid avec lequel il parle constamment en sectateur zélé de l'islamisme. Ce fut sous le même masque que Seetzen visita les mêmes contrées, dont il ne revint pas, et sur lesquelles nous n'avons de lui que des fragmens de récits; ils nous font vivement regretter la relation complète de ses voyages.

Comme Badia, comme Seetzen, ce fut en prenant le nom musulman de Scheikh Ibrahim que Burckhardt put mener à bien son voyage du Hedjaz entrepris à la suite de son excursion en Nubie. C'est de Souakin qu'il fit voile pour Djidda, où il aborda le 18 juillet 1814. Dans ce voyage,

Burckhardt décrit les villes de la Mecque, de Médine, de Djidda et de Yambo avec tant d'exactitude, que certainement peu de grandes cités d'Europe nous sont aujourd'hui aussi bien connues. Il ne se contente pas de parler des édifices sacrés, objet de la vénération musulmane, il nous initie aux mœurs, aux usages des habitans, et l'on ne peut assez admirer l'art avec lequel à propos d'un fait insignifiant au premier coup d'œil, il entre dans une foule de détails intéressans d'où sort une nouvelle lumière sur les coutumes des Arabes vivant dans des demeures fixes (1).

Ses notes sur les Bédouins méritent surtout de fixer l'attention. Avec quelle vérité de couleurs il peint cette grande famille de la nation arabe qui depuis les âges du monde historique conserve ses traits primitifs, qui de siècle en siècle maintient les vertus et les vices, les mœurs et les coutumes de ses ancêtres sans rien devoir aux autres peuples, sans se mêler avec un autre sang ! Quoique Burckhardt n'ait pu pénétrer dans les plaines du Nedjd, où depuis le temps d'Ismaël, fils d'Abraham, les principales tribus des Bédouins continuent d'errer avec leurs troupeaux; ses courses multipliées à travers les contrées voisines, le mirent à même de diriger des recherches actives et heureuses. Il se rencontra, dans les deux cités saintes, avec des Arabes de tous les cantons et de toutes les tribus; il se mit en communication avec des Bédouins du Nedjd, et de leur bouche il apprit sur eux-mêmes une foule de détails qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait pu obtenir si complets et si variés; car ceux qui les lui donnaient croyaient les confier à un Musulman. Aussi sa ré-

(1) Les ouvrages de Burckhardt ont été publiés après sa mort par les soins de M. le colonel Leake et de sir William Ouseley. C'est ce dernier qui a été l'éditeur du Voyage en Arabie et des notes sur les Bédouins et les Wahhabites.

colte fut tellement abondante qu'on peut assurer qu'il est impossible d'entreprendre aujourd'hui un tableau géographique de l'Arabie sans la mettre souvent à contribution. Sans les renseignemens de Burckhardt, on n'a pas une connaissance parfaite des mœurs des Bédouins et de la condition réelle de ce peuple extraordinaire et à traits si particuliers.

Un mérite aussi positif, aussi généralement reconnu par les juges compétens faisait vivement regretter que le voyage en Arabie de Burckhardt n'eût point encore été traduit dans notre langue. Plus d'une fois M. Eyriès, notre savant collaborateur, s'est vu sollicité d'entreprendre ce long travail; et lui, si digne d'apprécier Burckhardt, a vu son zèle long-temps paralysé par les circonstances. Enfin s'est rencontré un libraire tout dévoué à la géographie. M. Arthus Bertrand n'a pas hésité à publier cette traduction parfaitement faite de tout point, et dont un géographe connaît mieux que tout autre les nombreuses difficultés.

Un point de géographie fort curieux est discuté dans l'introduction de l'éditeur anglais; il s'agit des limites du Hedjaz, théâtre des observations de notre voyageur. Les Orientaux en font une grande région de l'Arabie, soit qu'ils divisent cette dernière en deux ou cinq provinces. D'Anville le comprend une fois dans l'Arabie-Heureuse, une autre fois dans l'Arabie-Déserte; d'Herbelot dans l'Arabie-Pétrée; Richardson explique le mot Hijaz par la Mecque et le pays voisin : tout cela ne dit rien de son étendue. On se demandera peut-être pourquoi Burckhardt si porté à prendre des informations, n'a pas appris de quelque indigène intelligent quelles étaient les limites du Hedjaz. A cette question, le passage suivant écrit par Burckhardt vers la fin de son journal peut servir de réponse et montrer que même aujourd'hui les habitans ne sont pas d'accord

sur le sens qu'ils donnent au nom de Hedjaz. « Ce mot, dit-il, n'est pas employé par les Arabes Bédouins dans son acception ordinaire. Ils nomment exclusivement Hedjaz tout le pays montagneux comprenant plusieurs vallées fertiles, au sud de Taïf et jusqu'aux cantons habités par les Arabes Asir, où le cafier commence à être cultivé abondamment. Les habitans de la Mecque et de Djidda s'en servent aussi en ce sens entre eux; mais quand ils conversent avec les étrangers dont ils ont la politesse d'adopter les idées, le nom de Hedjaz est attribué au pays situé entre Taïf, la Mecque, Médine, Yambo et Djidda. » C'est ainsi que M. Sidney-Hall le fait figurer sur la carte qu'il a rédigée pour le voyage de Burckhardt. Il serait possible cependant que les Bédouins eussent raison de regarder Médine comme appartenant au Nedjd. Elle me semble sortir de la ligne orographique qui sert de bornes au Hedjaz du côté de l'intérieur.

Bien que cette aride question ne soit pas sans importance géographique, hâtons-nous cependant d'en laisser l'examen pour aborder avec Burckhardt dans le port le plus fréquenté du Hedjaz, dans le port de Djidda, l'un des grands marchés de la Mer Rouge et le rendez-vous d'une bonne partie des pèlerins du monde musulman. Là, nous voyons notre intrépide voyageur à son début malade et sans argent, obligé de vendre son esclave fidèle, obligé de s'habiller à neuf pour n'avoir pas l'air d'un mendiant, ce qui n'est pas plus un titre de recommandation à Djidda qu'à Paris. Sa bonne étoile lui fait bientôt trouver 3,000 sequins. Le pacha d'Égypte lui fait remettre des fonds et l'appelle à Taïf, son quartier-général. Nous allons l'y suivre tout à l'heure, mais admirons auparavant comme Burckhardt sait mettre à profit son séjour forcé et tout ce qu'il trouve moyen de recueillir sur Djidda. C'est une triste ville qui passe pour im-

prenable dans un pays où l'on fait un siége avec de la cavalerie. Son petit chateau monté de huit à dix canons et la batterie qui commande tout le port et dans laquelle on voit sur son affut une énorme pièce d'artillerie qui porte un boulet de 500 livres, ne la défendraient pas contre une attaque en règle. Tous les voyageurs, et Burckhardt aussi, s'accordent à la trouver bien bâtie, à vanter ses rues larges bien aérées, ses portes en ogives, la bonne tenue de ses khans; mais tous également se plaignent de la blancheur de ses murailles qui fatigue la vue, de la stérilité de ses environs, de la rareté de ses eaux potables, du peu de ressources qu'elle offre pour la vie et du site sablonneux où elle est placée. Ces inconvéniens n'empêchent pas que Djidda ne soit un des points de l'Arabie le plus riche et le plus comparativement peuplé. Sa population a été diversement établie; les uns qui ne la voyaient que pendant le pélerinage, l'ont portée à 40,000 habitans, d'autres à 5,000; Burckhardt la croit de 12 à 15,000 en temps ordinaire, et peut-être du double pendant les mois d'été qui correspondent aux moussons. Toute cette population est entièrement étrangère. On y cherche en vain les descendans des anciens Arabes. Cette race indigène a péri sous la main des gouverneurs turcs ou elle est allée chercher la vie indépendante dans les plaines du Nedjd. Quelques schérifs, hommes savans attachés aux mosquées, sont les débris de la vieille race indigène. Mais l'Yemen et l'Hadramant lui ont envoyé des colonies. Une centaine de familles indiennes de Surate et de Bombay, des Malais, des gens de Mascate, des colons d'Égypte, de Syrie, de Barbarie, de la Turquie d'Europe et de l'Anatolie, y sont venus mêler leur sang. Le zèle religieux et l'amour du gain les ont successivement attirés et les y retiennent. Au temps du pélerinage, de riches négocians arrivent dans le Hedjaz avec des cargaisons considérables. Le besoin de ré-

gler leurs comptes y prolonge leur séjour; ils cohabitent suivant l'usage du pays avec de jeunes esclaves abissines; ils deviennent pères de famille et s'attachent à la ville qui renferme alors et leurs enfans et leurs trésors. Cette addition annuelle à la population de Djidda compense un peu la différence entre les décès et les naissances. Les premiers l'emportent de beaucoup sur les secondes.

Djidda n'est pas seulement le port de la Mecque, c'est celui de l'Égypte, de l'Inde et de l'Arabie. Elle était au temps de Burckhardt une des plus opulentes cités de l'empire turc. A ses négocians appartiennent plus de deux cent cinquante navires. Son nom même indique ce qu'elle est: Djidda ou la Riche. Elle compte des négocians qui possèdent de quatre à cinq millions de capitaux. Le commerce du café et celui de l'Inde avec l'Égypte font sa fortune. C'est une véritable loterie que celui du café; les variations dans le prix de cet article le rendent fort hasardeux, et l'arrivée de chaque navire de Suez détermine un mouvement de hausse ou de baisse que les hommes à capitaux considérables peuvent seuls supporter. Le commerce des marchandises de l'Inde est beaucoup plus sûr et plus profitable. Burckhardt entre là dessus dans de fort curieux détails. On voit assez qu'il voyageait pour les Anglais et qu'il avait ordre de s'occuper de ce qui les intéresse si vivement. Il nous fait la statistique la plus complète, et ce qui n'est pas commun, la plus animée et la plus agréable à lire, des boutiques et des articles de commerce de Djidda. Ce travail répand beaucoup de lumière sur la manière de vivre des habitans. On voit que le beurre fait le premier ingrédient de la cuisine arabe; il vient, soit de l'intérieur, soit de Souakin ou de Massouah: ce dernier est le meilleur. Les Arabes font peu d'usage de végétaux. Les fruits et les légumes sont fort du goût des Turcs; depuis qu'ils occupent le Hedjaz, le marché de

Djidda en est abondamment fourni. Excepté les raisins, les fruits vendus ici et qu'on envoie de Taïf sans être mûrs, sont fort malsains. L'Ouadi Fatmé approvisionne Djidda et la Mecque de plantes potagères; mais ce qu'on aime passionnément dans tout le Hedjaz, ce sont les dattes. La prééminence de ce fruit sur tout autre est une tradition du prophète. La pâte de dattes ou *adjoué* est la nouriture quotidienne de toutes les classes d'habitans. Le matin, les faiseurs de crêpes sont entourés par la foule, à midi, ce sont les marchands de soupe, et le soir les marchands de confitures et de dragées, que les confiseurs indiens font excellentes. L'Yemen et l'Égypte nourrissent le Hedjaz de leur froment, de leur dhourra, de leurs fèves et de leurs lentilles. Mohammed-Aly s'est réservé le monopole du blé. Qui croirait que dans le voisinage des pasteurs de l'Arabie, le lait est rare et cher, et le lait aigre surtout qu'on aime passionnément. Djidda spécule sur presque tous les articles de l'industrie étrangère; elle n'en a pas qui lui soit propre. C'est aux ouvrages de l'Inde qu'on donne ici la préférence. Les femmes se parent des étoffes de la Perse, de la mousseline de l'Hindoustan, des soiries de la Chine. Les Bédouines se parent de la verroterie de Venise façonnée à Hebron, de bracelets en grains de corne noire ou en succin, et chaque pélerin ne manque pas de rapporter à ses amis des chapelets de corail du golfe Arabique, ou de grains de Calambac odoriférant et de bois de sandal, apportés de l'Inde.

Mais de toutes les boutiques de Djidda, les plus fréquentées sont les cafés; c'est le rendez-vous des Hadji désœuvrés en attendant le jour du pélerinage. C'est le rendez-vous des classes ordinaires, des marins surtout; tous ont la pipe persane à la bouche et la tasse de mokha devant eux.

Heureux pays du Hedjaz, où l'on en boit, sans mal dormir, jusqu'à vingt-cinq tasses par jour, où l'ouvrier, le plus

pauvre n'en prend jamais moins de trois ou quatre. Tout en savourant cette divine ambroisie on cause de ses affaires ; on conclut un marché, on joue au mangal et au dama, espèce de jeu de dames un peu différent du nôtre. Burckhardt n'y a point remarqué de ces conteurs d'histoires qui sont si communs dans les cafés d'Égypte et encore plus en Syrie ; il n'a point vu non plus jouer aux échecs dans le Hedjaz, quoiqu'il ait entendu dire que c'est une chose assez commune et que surtout les schérifs les aiment beaucoup.

Quant aux habitans de Djidda et à leur caractère, Burckhardt en traite en parlant des Mekkaouis auxquels ils ressemblent beaucoup. Ces populations se confondent dans leurs habitudes et dans leurs intérêts, leurs familles les plus considérables ont des maisons dans ces deux villes et vont fréquemment de l'une à l'autre.

Burckhardt était à Djidda lorsque Mohammed-Aly combattait dans le Hedjaz les puissans Wahhabites et leur arrachait cette sainte contrée dont ils s'étaient emparés. Un ordre du pacha l'ayant appelé au quartier général de Taïf, cette circonstance lui fournit l'occasion de nous décrire la route qui sépare cette ville de l'intérieur du port de Djidda, route qu'il eut le malheur de faire souvent pendant la nuit et qui parcourt un terrain inégal, une succession de hauteurs et de vallées plus ou moins profondes et plus ou moins étendues. C'est la route de la Mecque dans laquelle cette fois Burckhardt ne fit qu'entrer sans s'y arrêter. La rangée la plus basse des collines au-dessus de Djidda offre rarement plus de 400 à 500 pied de hauteur ; elle est calcaire, mais les roches se changent bientôt en gneiss et en une espèce de granit avec du schorl, accompagnées de masses prédominantes de quartz et d'un peu de mica. Le granit commence dans le voisinage du Djebel Nour à l'est de la Mecque. A quelques heures de

distance au sud de Hadda, une montagne donne ce beau marbre qui a servi à paver la grande mosquée. La chaîne la plus élevée de la ligne que nous parcourons est l'ensemble de montagnes que l'on connaît sous le nom de Djebel Kora. Montons-les avec Burckhardt, nous voici avec lui à la tombe du compagnon (Kaber-er'-Refik); ce monument de pierres sèches posées l'une sur l'autre, a une histoire touchante. Un Bédouin revenant du pélerinage fut joint hors les portes de la Mecque par un voyageur qui suivait la même route que lui. Ils arrivèrent ensemble à cet endroit, où l'un d'eux se sentit si mal qu'il lui fut impossible d'aller plus loin, et le lendemain la petite vérole se déclara et le couvrit de boutons. Son compagnon ne voulut pas l'abandonner. Il construisit deux cabanes de branches d'acacia, l'une pour son ami, l'autre pour lui-même, et resta à le soigner demandant l'aumône pour son malade aux voyageurs qui passaient. A son tour il prit la même maladie, il fut soigné avec le même amour par le convalescent et mourut. Enterré à cette même place, sa tombe y atteste toute la générosité du Bédouin et invite à une bienveillance mutuelle les passans compagnons de route d'un jour.

Montant toujours, Burckhardt parvient à des huttes construites entre des rochers près d'une source abondante, et se trouve au milieu de Bédouins Hodheïl, généreuse tribu qui lui donne du lait et ne veut pas d'argent, vendre du lait est regardé par ces Arabes comme chose infâme. Sans cette idée ils pourraient en tirer grand profit à la Mecque, où le lait vaut deux piastres la livre. Les Bédouins Hodheïl sont de robustes montagnards, et ils doivent leur brillante santé à la salubrité du climat et à l'excellence de leur eau. Ils étaient fameux dans l'ancienne histoire d'Arabie, et bien qu'établis sur le territoire du schérif de la Mecque, ils conservaient une complète indé-

pendance, et plus d'une fois même ils firent la guerre au schérif.

C'est au sommet de la montagne et sur le plateau qui se prolonge au sud que l'on trouve le petit village de Ras el Kqra, c'est l'endroit le plus délicieux du Hedjaz et la situation la plus pittoresque et la plus ravissante que Burckhardt eût rencontrée depuis son départ du Liban en Syrie. Le sommet du Djebel Kora est plat, couvert de masses de granit noircies par le soleil comme celles qui dominent la seconde cataracte du Nil. Plusieurs petits ruisseaux partent de ces hauteurs et vont arroser une plaine couverte d'une verdure épaisse et d'arbres à larges ombres appuyant leurs troncs contre les rochers. Là se trouvent réunis les fruits et les céréales de l'Europe et de l'Asie. Tous ces champs furent dévastés quand les Wahhabites enlevèrent Taïf au schérif de la Mecque. Au grand étonnement de Burckhardt, pas une maison de campagne n'est bâtie sur cette belle plate-forme, pas un riche négociant de la Mecque n'y vient passer ses heures de loisir ; je crois que les Orientaux, et particulièrement les Arabes, sont moins sensibles aux beautés de la nature que les Européens. La bonté de l'eau de Ras el Kora est célèbre dans la province. Lorsque Mohammed Aly demeurait à la Mecque et à Djidda, on lui envoyait d'Égypte, par chaque flotte, sa provision d'eau du Nil dans de larges vases d'étain, mais en passant ici, il trouva les eaux si parfaites qu'un chameau expédié de Taïf lui en rapportait tous les jours.

Taïf, dont nous venons de parler, n'a pas été examiné avec assez de loisir par Burckhardt pour que sa moisson d'observations ajoute beaucoup à celles que nous avions déja, cependant elle n'est pas sans intérêt. Taïf était jadis une des jolies villes de l'intérieur du Hedjaz, bien que située au milieu d'une plaine aride enfermée par une chaîne

de montagnes peu élevées, dépendantes de la grande chaîne qui court nord et sud; ses rues sont plus larges que celles des autres villes de l'Orient, ses maisons mieux bâties. Taïf est renommé dans toute l'Arabie par la beauté de ses jardins situés au pied des montagnes, ils sont arrosés par des puits et des ruisseaux, ils sont couverts de roses, ils fournissent à profusion des figues, des coings, des grenades et des raisins très gros d'une saveur délicieuse, qu'on transporte dans tous les cantons de l'Hedjaz. C'est dans ces jardins, dont le charme s'augmente de l'aridité du sol environnant, que les habitans de Taïf viennent passer leurs jours de fête, là que les riches de la Mecque se retiraient pendant les grandes chaleurs, là qu'ils avaient des maisons meublées avec le genre de luxe qui plaît dans l'Orient. A Taïf se faisait un grand commerce; les Arabes, à plusieurs journées à la ronde, venaient y acheter leurs habits, les hommes de la plaine y conduisaient des blés de toute espèce et les Bédouins y transportaient à dos de chameau le café de l'Yemen. Mais au moment où Burckhardt vit Taïf, sa prospérité était évanouie; cette ville portait les haillons de la misère, bon nombre de ses maisons étaient abandonnées, et sa population, composée d'Arabes de la tribu de Thekif, de Mekkaouis et de familles originaires de l'Inde, diminuait chaque jour. Les Wahhabites l'avaient saccagée en 1802 et elle ne pouvait se relever de ce désastre.

Comme je cherche avant tout de la géographie dans le voyage de Burckhardt, je passerai sous silence son entrevue à Taïf avec le vice-roi d'Egypte, curieuse entrevue où la conversation roula sur les intérêts de l'Europe en 1814, sur la chute de Napoléon dont le bruit retentissait dans tout l'Orient. Mohammed-Aly ne fut nullement dupe de la fable que Burckhardt débitait à tout le monde: il le prit bien plus pour un espion du gouvernement britannique que pour un

dévot hadji. Il le renvoya au kadhi avec ordre de l'examiner sur la religion, et le kadhi qui n'avait pas la vue aussi perçante que Mohammed, trouva Burckhardt un véritable musulman. Il fut donc parfaitement libre de parcourir le Hedjaz et de visiter la Mecque, et c'est fort heureux, car je ne connais pas de description de la ville sainte plus complète et plus piquante que la sienne. Il est impossible de jeter plus d'intérêt sur de plus minutieux détails. On sait la Mecque quand on a lu Burckhardt. On a devant les yeux cette mère des villes, cette noble cité, cette patrie des fidèles dont les titres sont si nombreux dans l'Orient, que Firouz Abadi en a composé un traité tout entier. C'est là que se parle l'arabe le plus pur; là que tout musulman voudrait vivre et mourir; là qu'on a de saintes pensées et de brillans rêves; là qu'on vit au milieu d'une légion d'anges invisibles. Le fidèle croyant s'arrache à la douceur du toit domestique, passe plusieurs années en voyage, épuise toutes les fatigues des longues journées de route, toutes les privations des déserts sans eau, toutes les tempêtes de la mer pour tomber à genoux devant la Ka'aba couverte de son voile noir, pour presser de ses lèvres la pierre noire, pour faire sept fois le tour de la grande mosquée, pour boire l'eau du puits Zemzem et prier sur l'Arafat. Je le vois dans Burckhardt le dévot hadji; j'assiste à tous ses exercices religieux, à ses extases, à ses aumônes, à ses heures de béatitude. C'est au saint pèlerinage que nous le suivrons dans notre second article.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

Catastrophe arrivée à un navire dans le grand Océan.

Au mois de septembre 1833, le navire *Elisabeth*, capitaine Finnis, partit de Sydney, capitale du New-South-Wales, pour aller à la pêche de la baleine. Le 16 octobre, on eut connaissance au S. E. 1/4 E. d'un groupe d'îles basses qui ne se trouvaient portées sur aucune des cartes qu'on avait à bord : elles étaient à la distance de 12 milles; leur position fut déterminée à 40° 30′ de latitude S. par l'observation, et 168° 35′ S. de longitude E. par le chronomètre. Pendant la nuit on courut des bordées dans leur voisinage, et le lendemain on aperçut plusieurs pirogues qui s'en détachaient; une de ces embarcations vint le long de l'*Elisabeth*, et les naturels firent des échanges avec l'équipage. Bientôt après, les canots furent mis à l'eau; le premier et le troisième maître et des matelots, s'y embarquèrent avec deux fusils, deux coutelas, des cercles de fer, des hameçons, et d'autres objets pour trafiquer avec les indigènes. On avait ordre de ne pas débarquer, on pouvait permettre d'approcher aux pirogues montées par des naturels dont les intentions étaient amicales : s'il n'y avait pas d'apparence de pouvoir se procurer des vivres dont le navire avait besoin, les canots devaient revenir immédiatement; des ordres particuliers furent également donnés de n'offenser en rien les sauvages sous quelques prétextes que ce fut.

Le soir, les bateaux n'étant pas revenus, l'*Elisabeth* mit en travers devant l'île. Sur ces entrefaites, une trentaine de

pirogues remplies de naturels, s'assembla du côté d'où l'on s'attendait à voir les canots revenir. Le second jour au coucher du soleil, pas de signe des canots; le lendemain matin plusieurs pirogues s'approchèrent du navire, où l'on fit les préparatifs nécessaires pour repousser toute attaque de la part des sauvages : deux d'entre eux vinrent sur la lisse de couronnement; on empoigna l'un deux, l'autre sauta par dessus le bord. Le lendemain, le navire resta encore à courir des bordées dans le voisinage des îles, mais on n'eut pas le moindre indice de ces canots ni de leurs équipages. Au coucher du soleil, comme tout annonçait la venue du mauvais temps et qu'on n'avait nul espoir d'obtenir des nouvelles des malheureux marins embarqués dans les canots, ni de pouvoir leur porter secours, le capitaine de l'*Elisabeth* pensa que dans ces conjonctures, il valait mieux continuer son voyage; résolution adoptée peut-être fort sagement, quoiqu'on ne puisse s'empêcher d'exprimer le regret que de plus grands efforts n'aient pas été tentés pour délivrer les infortunés qui étaient allés à terre, ou pour punir les sauvages, dont la perfidie les avait fait périr.

Le capitaine Finnis fit voile avec son équipage diminué de plusieurs hommes : dans sa traversée, en revenant à Sydney, il recueillit à son bord le capitaine et le principal officier du navire la *Marie-Jane*, qui s'était perdu sur une des îles des Navigateurs.

L'insulaire dont le capitaine Finnis s'était assuré, et qui est maintenant à bord de son navire, raconte que les hommes qui étaient dans les bateaux, après avoir été pris, ont eu les mains liées derrière le dos, et ont été distribués comme esclaves, on le présume, dans les différentes îles du groupe.

(*Sydney Gazette.*)

Navigation de Kola à Saint-Pétersbourg sur une ladia.

Les voyageurs qui ont parcouru la Russie ont fait connaître les lourdes barques nommées *ladias*, employées sur les grands fleuves pour le transport des produits de l'intérieur, et qui de toutes les embarcations sont peut-être les moins propres à tenir la mer. Malgré les nombreux inconvéniens et les dangers que la construction et le gréement de ces sortes de barques offrent pour une navigation à l'intérieur, un habitant d'Arkhangel, nommé Ivan Pachine, a eu la hardiesse de partir de Kola sur une *ladia* nommée *le St.-Nicolas*, avec une cargaison de poisson, qu'il a salé pendant la traversée de ce petit port à St.-Pétersbourg, en doublant le cap Nord, et s'exposant aux tempêtes d'automne, qu'il a essuyées dans la mer du Nord et la Baltique. Le 27 octobre dernier il est arrivé dans cette capitale, après 72 jours de traversée, pendant laquelle il a éprouvé de fortes avaries dans le gréement de sa barque; mais sa coque a parfaitement résisté. *Le Saint-Nicolas* est en ce moment amarré devant le boulevart de l'Amirauté, et attire la curiosité des promeneurs, instruits de l'incroyable voyage accompli sur une telle embarcation avec un équipage de huit hommes seulement, événement unique peut-être depuis la fondation de Saint-Pétersbourg.

Kola est une ville et un port de mer de la Laponie Russe, qui ressortit du gouvernement d'Arkhangel: elle est située sur la rive gauche d'une rivière du même nom près du confluent de la Touloumá, sous 68° 52′ N. et 30° 40′ de longitude E, de Paris; elle est à 125 lieues au N.O. d'Arkhangel. C'est la ville la plus septentrionale de l'empire de Russie. Le peu d'habitans qui y vivent sont obligés, pour tout ce

qui est nécessaire à leur subsistance, de s'approvisionner à Arkhangel. Leurs terres produisent à peine quelques navets; ils sont mêmes contraints d'aller chercher à 50 lieues et plus, le poisson de rivière. Ils font cependant un commerce considérable de pelleteries de toute espèce, et de poissons de mer qu'ils salent et qu'ils fument en quantité, enfin, d'huile de baleine qu'ils vendent ensuite à Arkhangel. Tous les peuples qui font la pêche de la morue ou de la baleine dans ces parages, ne peuvent guère s'empêcher de relâcher à Kola; cette côte n'offrant pas de port où l'on puisse se mettre à l'abri d'un coup de vent.

Les fumeurs gênés à Liverpool

Les négocians de Liverpool viennent de prendre une résolution par laquelle l'usage du cigare est rigoureusement interdit, tant dans les magasins que sur les quais et dans les rues de la ville. On s'est convaincu que plusieurs incendies avait été occasionés par cette dangereuse manie. Les employés, commis ou hommes de peine qui seront surpris à fumer seront admonestés, et en cas de récidive, renvoyés de leurs magasins. La corporation se propose même de demander au parlement des pouvoirs étendus pour prévenir l'abus que l'on fait du tabac. Une commission de 26 membres, présidée par le maire, a été choisie pour veiller à l'exécution des résolutions de l'assemblée.

(*Globe.*)

Houilles de l'Aveyron.

« M. Lecour, propriétaire des mines de houilles de Bouquiès, qui, en 1825, commença l'exploitation des mines

du canton d'Aubin, et qui jeta les bases du vaste établissement de Decazeville, vient d'achever un travail extraordinaire qui l'a conduit dans un nouveau bassin houiller. En 48 jours, il a percé et boisé une galerie de 201 mètres au niveau du Lot, et est arrivé dans une couche de charbon presque horizontale, d'une étendue de plus de 2,000 mètres sur 1,800. Ces nouvelles richesses en combustible vont fournir les moyens d'établir des verreries en tout genre, des poteries, des faïenceries et autres usines, avec d'autant plus d'avantage que les matières premières nécessaires à ces industries se trouvent rendues sur les lieux.

« Cette importante découverte sera sans doute une nouvelle considération qui engagera le gouvernement à s'occuper enfin de rendre le Lot navigable. »

Colonie mexicaine du Texas.

Dans un rapport adressé au gouvernement mexicain, daté de Modova 24 septembre, le colonel don Juan Amonte, commissaire spécial de la province du Texas, annonce que la situation de cette colonie est florissante. Les plantations s'étendent, les produits augmentent avec rapidité; de Brazos seul, l'exportation du coton s'élèvera à 5500 balles, du poids de 450 livres chacune. A San Phelipe de Austin, on attend de la Nouvelle-Orléans un bateau à vapeur destiné à transporter des passagers et des marchandises dans l'intérieur. Après avoir exposé en détail beaucoup de travaux d'amélioration qui ne sont encore que projetés, mais dont l'exécution contribuera puissamment à la prospérité de cette colonie, le colonel Amonte termine en disant que le Texas deviendra avant peu de temps la plus riche des provinces qui composent la république mexicaine.

Caisses d'épargne dans l'empire Britannique.

En Angleterre, dans le pays de Galles et en Irlande, dont la population réunie est de 21,661,975 ames, on comptait le 20 novembre 1831, 484 caisses d'épargnes. Depuis novembre 1831, les dépôts dans ces établissemens ont subi une augmentation de 1,403,464 liv. st. En Irlande seule, dont la population est de 7,764,401 ames, il y avait, en 1833, 76 caisses d'épargnes; l'augmentation des dépôts depuis 1831 a été de 334,893 liv. sterl. (*Globe*)

Armée britannique.

L'armée du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande compte 6 feld-maréchaux, 1 commandant des forces, 90 généraux, 196 lieutenans-généraux, 216 majors-généraux, 295 colonels, 588 lieutenans-colonels, 810 majors, 1515 capitaines, 2198 lieutenans, 1618 enseignes et cornettes; 28 régimens de cavalerie y compris les gardes-du-corps, 106 régimens d'infanterie, 2 brigades de troupes légères, un régiment d'artillerie, un corps d'ingénieurs, un corps colonial africain, un corps d'état-major et trois compagnies de vétérans de Terre-neuve; la force effective de l'armée est de 89,000 hommes, l'artillerie de 12,237 hommes, et la force non effective générale est de 113,149 hommes. (*Globe*)

Goût bizarre de vêtement.

« Un gentleman du nom de Trethake, habitant de Liskeard, se promène depuis quelque temps, habillé, des

pieds jusqu'à la tête, de peaux de rats. Le costume, qu'il a fait lui-même avec des peaux de rats pris par lui, comprend habit, veste, pantalon, cravate, chapeau, guêtres, souliers et palatine. Le nombre de peaux qui composent ce bizarre accoutrement s'élève à 670; lorsque l'honorable gentleman en est revêtu, il ressemble parfaitement à un Esquimau. La palatine n'est pas la moins curieuse du costume; elle se compose de cette partie de peau qui recouvre la queue du rat. Il a fallu 600 queues pour compléter cet élégant chef-d'œuvre. Le gentleman assure tous les passans que le vêtement est essentiellement *waterproof* (imperméable) : il a, du reste, passé trois années et neuf mois pour se rendre ridicule!.... C'est beaucoup! Que de gens parmi nous n'y mettent pas autant de temps. »

Mémorial artésien.

Navigation par les bateaux à vapeur, appliquée aux paquebots des Antilles.

On écrit de Londres : Le navire à vapeur *Colombia*, que l'on arme en ce moment à Woowich, est, dit-on, destiné pour les Antilles, où il doit transporter des troupes; à la fin du mois de novembre, il pourra recevoir des détachemens à son bord.

Nous croyons que l'on a aussi l'intention d'employer des bateaux à vapeur pour le transport des dépêches entre les Iles-sous-le-Vent et la Jamaïque. D'après cela, les paquebots de Falmouth n'iraient plus à l'avenir que jusqu'à Tortola ou St.-Thomas, d'où ils reviendront directement en Angleterre. Il en résulterait une communication directe par paquebot entre les Antilles et l'Angleterre une fois par quinzaine, au lieu d'une fois par mois, comme actuellement. Les

avantages du nouveau système se feront particulièrement sentir dans le voyage de retour de la Jamaïque aux Iles-sous-le-Vent, entre lesquelles il y aura pour la première fois une communication directe. Car on sait très bien qu'en ce moment il n'est pas possible d'envoyer même une lettre de la Jamaïque aux Iles-sous-le-Vent, si ce n'est par la voie de l'Amérique du nord ou de l'Angleterre. L'établissement de ces moyens de communications faciles et assurées déterminera beaucoup de monde à se rendre de la Jamaïque aux Iles-sous-le-Vent, *et vice versa* des Iles-sous-le-Vent à la Jamaïque, ce qui est impossible aujourd'hui. Il résulte de là que les planteurs des îles des Antilles ne savent pas mieux ce qui se passe à la Jamaïque que ce qui se passe dans les îles Maurice et Ceylan. A son retour de la Jamaïque, le bateau à vapeur s'arrêtera à Tortola ou à St.-Thomas, et dans les principales îles du groupe des Caraïbes qui sont au nord de la Barbade. Qnand ces arrangemens seront terminés, il y aura au moins trois grands bateaux à vapeur du gouvernement dans les Antilles, et les avantages qui en résulteront frapperont tous ceux qui connaissent l'état des choses actuel. (*Globe.*)

Cabanes des paysans irlandais.

Les cabanes des paysans irlandais paraissent à un Anglais nouvellement débarqué très petites et, hélas! très chétives, incommodes et sales. On n'y observe pas le moindre effort pour en orner l'architecture, ni aucun symptôme qui annonce le désir de conserver propre ce qui aurait pu être joli. Les parois et la voûte sont trop souvent dans un état pitoyable de délabrement ou noircies par la fumée qui sort en tourbillons par la porte toujours onverte. On ne voit en

dehors ni des rosiers formant des touffes autour de l'entrée, ni des jasmins grimpant le long des fenêtres, ni des bordures de fleurs qui, si fréquemment, donnent un aspect si gai et si agréable aux habitations rurales de l'Angleterre. Devant les cabanes irlandaises, s'élève constamment le tas de fumier. Et aussi généralement on voit, ou bien on entend dans l'intérieur quelques cochons qui, de temps en temps, sont chassés avec violence par la maîtresse qui crie, ou par un enfant qui éclate de rire. L'un et l'autre n'ont jamais ni bas ni souliers, et très fréquemment le dernier n'est couvert d'aucune espèce de vêtement. Cependant il n'est pas rare de voir sortir de ces misérables et basses chaumières, quatre à cinq grands gaillards qui sont obligés de se plier en deux pour passer par la porte. Il est difficile de s'imaginer comment ils peuvent exister dans une demeure si disproportionnée à leur taille. (*Angler in Ireland.*)

ANNONCE.

Nouveau recueil d'ouvrages anonymes et pseudonymes, par M. de Manne. Paris, librairie Gide, rue St.-Marc, n° 23; 1 vol. in-8° — Prix 8 fr.

Nous rappelons à nos lecteurs ce volume qui, indépendamment des renseignemens utiles qu'il offre aux bibliographes, sert encore à combler la lacune qui existait depuis 1828, époque de la seconde édition du *Dictionnaire des anonymes* de Barbier. Une innovation importante et qui ne peut manquer d'ajouter un grand prix à ce recueil, c'est la réunion d'un bon nombre d'ouvrages anonymes *anglais*, *italiens*, *espagnols*, *etc.*

MONOGRAPHIE DE L'EURE (1).

Je reviens à mes rivières que j'aime d'un amour de prédilection. Je m'étais bien promis autrefois d'en prendre une à sa source obscure, cachée au milieu d'un bouquet de bois, à l'ombre d'un seul arbre, ou sortant sans bruit du pied de quelque monticule ignoré; puis de la suivre patiemment dans ses mille détours, de la voir se grossir petit à petit sur son chemin, de traverser avec elle les vallons, les hameaux, les villages; de compter les roues qu'elle ferait tourner, les usines dont elle deviendrait le moteur; de classer toutes les industries que son cours alimenterait; de rappeler surtout dans ma mémoire les faits curieux dont ses rives auraient été témoins, et de l'accompagner enfin jusqu'au point où, perdant son existence, et jusqu'à son nom, elle irait se mêler à un fleuve, qui lui-même

(1) A l'époque où Voltaire écrivait la *Henriade* au château de Sully-sur-Loire, on prononçait ce mot comme s'il eût été écrit sans *e* :

> Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure,
> Est un champ fortuné, l'amour de la nature.

ne tarderait pas à se perdre dans le grand lac où tout aboutit et se confond.

Entre les ruisseaux, les rivières et les fleuves qui baignent la France, je choisis, non le Rhône ou le Rhin impétueux dans leur cours, le Rhône ou le Rhin, ornement et richesse des cités populeuses : l'ouvrage eût été de trop longue haleine; ni la Loire capricieuse, avec ses bancs de sable immenses et mobiles; et ses crues subites, la terreur de mon pays; ni même la Seine, dont les eaux, grossies par la Marne jaunâtre, traversent la première ville du monde, et qui peut raconter toute notre histoire (cependant j'y reviendrai peut-être un jour); je veux prendre une rivière du troisième ordre, peut-être même du quatrième, que je me suis plu à étudier, que je connais à fond, et que j'aime, parce que l'hospitalité, la bienveillance, l'amitié délicate et attentive m'ont plus d'une fois accueilli sur sa rive.

J'étais à Maintenon, par un jour du mois de septembre, assis sur le gazon verdoyant, à l'ombre des saules argentés : pendant que le martin-pêcheur, aux ailes bleues, au poitrail ensanglanté, traversait, en sifflant, la prairie encadrée de frênes, je voyais couler un à un les petits flots de l'Eure, limpides, scintillant sur les cailloux, et soulevant des îles flottantes de cresson d'un vert mat, tout chargé de fleurs blanches, qui ondulaient sur sa surface. Livré à mes rêveries géographiques, je me demandais d'où venait cette eau qui coulait devant moi, quels

lieux elle avait déja parcourus, quels pays elle devait visiter encore en s'échappant de dessous ces arceaux délabrés de Maintenon, abandonnant ces longues et belles allées de peupliers qui prêtèrent leur ombrage et leurs inspirations à Racine, quand il composait les inimitables chœurs d'Esther et d'Athalie. Et dès ce moment je résolus, si les agitations du commerce finissaient un jour pour moi, s'il m'était libre, plus tard, de me livrer à mes études chéries, à l'investigation patiente des beautés de la nature, d'écrire l'histoire complète de ce ruisseau modeste, de raconter sa naissance, ses progrès, sa fin, depuis sa source presque inconnue, jusqu'à son embouchure. Aujourd'hui je tiens parole.

Aux confins du département de l'Orne, dans cette contrée de la France qu'on appelait autrefois le Perche, contrée riche et célèbre par ses chevaux, son chanvre, son cidre, sa cire, et par mille industries; près de la forêt de Longny, dans la commune de Lalande, commence à sourdre un petit filet d'eau que cachent des joncs et des herbes épaisses. Les enfans du voisinage qui jouent au bord de cette source, qui s'y désaltèrent eux et leurs troupeaux pendant les chaleurs de l'été; le bûcheron qui vient y remplir de grandes cruches de grès, le voyageur qui l'aperçoit à peine en traversant la forêt solitaire, ne pensent guère à la future destinée de cette eau rare et paisible, qui se traîne lentement, qui se

perd presque sous les feuilles, qui tarit même quelquefois, et qui un peu plus loin, à quelques lieues de là se sera fait un nom, une existence, une sorte de célébrité, et traversera deux départemens, l'un, plateau vaste et uniforme, chargé des plus belles moissons, et qu'on peut appeler le grenier de Paris; l'autre, plus frais, plus pittoresque, riche par son industrie et ses diverses récoltes, et couvert de ruines et de châteaux historiques.

A peine la rivière naissante s'est-elle un peu grossie, que ses eaux, recueillies, emprisonnées, vont alimenter quelques moulins à farine, ressource et providence de deux ou trois villages voisins, ou bien encore une petite papeterie, bien éloignée des perfectionnemens modernes; et pourtant cette usine, encore dans l'enfance de l'art primitif, sert à produire, avec ce qu'il y a de plus immonde, de plus infect, la matière la plus diaphane, la plus blanche, la plus légère; mais qui, une fois labourée par la plume de l'écrivain, ou noircie par l'encre indélébile de l'imprimerie, et pressée sous le cylindre mécanique, devient tour-à-tour une page morale, une page éloquente, la consolation du malheureux, le charme d'un esprit cultivé, une œuvre de génie qui fait palpiter les cœurs; ou bien une doctrine désolante qui les dessèche, un cri de révolte, un lévier qui remue le monde, une puissance capable de briser un trône, ou de le consolider. Quand de pauvres jeunes filles sont là qui détachent avec agilité

chaque feuille de papier, qui les visitent et les trient avec soin, les plient et les comptent pour en former des mains et des rames; que, dans une salle basse, humide, où la lumière incertaine arrive à travers des carreaux de papier huilé, elles vaquent, au bruit monotone de la roue et de la chute d'eau, à ce travail facile et innocent, elles ne se doutent guère du rôle que jouera, dans quelques mois, cette feuille de papier qui vole sous leurs doigts rapides au refrain de leurs chansons villageoises (1). C'est ainsi que la vie et le mouvement commencent sur les bords de l'Eure, qui ne fait que de naître, et plus loin le bruit assourdissant du claquet d'un moulin à farine annonce la découverte la plus utile que l'homme ait pu faire.

L'Eure est sortie de la forêt sombre qui la cache et la protège à son berceau; elle a quitté les prairies qu'elle fertilise, et la voilà qui pénètre dans les riches plaines de la Beauce, plaines fécondes s'il

(1) J'ai constaté ces détails, qui n'ont d'importance que par leur vérité, non loin de la source de l'Eure, à Tinchebray, département de l'Orne, petite ville fameuse par son industrie actuelle, et plus encore par la bataille qui s'y livra, dans l'année 1106, entre Henri II, roi d'Angleterre, et son frère le duc de Normandie, qui fut fait prisonnier, avec ses fidèles serviteurs et le roi saxon Edgar. Le propriétaire de l'usine, en sabots, et en guêtres de toile, au mois de novembre, ouvrier parmi ses ouvriers, ne ressemblait guère aux chefs de nos grandes papeteries mécaniques, dont les produits sont aussi perfectionnés qu'importans.

en fut, mais qui fatiguent bientôt l'œil; elle s'achemine lentement, tortueusement vers la capitale du département qui porte son nom. Elle passe à quelques mille toises de ce vieux château de Villebon, *fac simile* en pierre de la Bastille de Paris, si redoutée et pourtant si vide au jour de sa destruction; de ce manoir féodal, resté debout tout entier, avec ses salles immenses, à double cheminée, ses vieux portraits de chevaliers, bardés de fer, ses murs épais, ses tours crénelées, ses mâchicoulis et ses herses dentelées; de cette indestructible citadelle, bâtie par un des secrétaires de saint Louis, au retour des croisades; séjour triste et silencieux où vous croiriez retrouver l'ancien propriétaire, tant les armes du treizième siècle, les boucliers et aussi les palmes de la Judée et les fruits des arbres de l'Orient sont conservés avec soin dans la longue galerie qu'il a construite, et que Sully, qui la prit plus tard pour le lieu habituel de ses profondes méditations, avait encore enrichie de tout ce que la guerre moderne lui avait offert dans ses inventions meurtrières. Le ministre, ou plutôt l'ami du Béarnais, posséda ce château; l'on peut encore y toucher le lit de chêne, large dans ses proportions et grossier dans toute sa structure, où il rendit le dernier soupir, et la cuirasse honorablement percée, qu'il portait à côté de son royal maître, à la bataille d'Ivry.

La rivière a fait son chemin, elle s'est accrue,

elle est digne d'approcher du chef-lieu de département qui rappelle son nom accolé à celui du Loir, que le Perche aussi vit naître, et qui prenant une direction contraire, coulant dans un autre bassin, touche Bonneval et les ruines d'une vieille abbaye de Bénédictins, baigne le pied des murs de Châteaudun, que le feu dévora tout entier en 1723, ne laissant debout que la tour de *Robert le Tricheur*; plus loin il se voit sali par les tanneries multipliées de Vendôme, qui rappelle un héros avec des mœurs et des habitudes qui nous paraissent aujourd'hui bien étranges; arrive au Château-du-Loir, ville industrielle, ville riche et rajeunie, ville remarquable par des sites pittoresques, sa belle vallée et ses côteaux crayeux, où les indigènes se creusent des habitations souterraines, et va mêler enfin ses eaux poissonneuses à celles de la Sarthe, au village de Briolay.

Mais voici la ville des druides; voici encore de tous côtés sous vos pas les pierres brutes pour le sacrifice et les tombeaux des anciens Carnutes; voici sans doute l'emplacement de la forêt mystérieuse où se cueillait le gui sacré, où s'accomplissaient d'abominables cérémonies; les eaux tranquilles de l'Eure, qui serpentent de nos jours sous les saules et les peupliers, servirent plus d'une fois à laver les mains sanglantes des prêtres. Le christianisme mit fin à ces rites affreux; le bois sombre et sauvage des druides fut abattu, et le sommet du

monticule qui domine le vallon et les champs de la Beauce, vit s'élever à Chartres la première église faite pour une religion d'amour et de charité. Un temple rustique, qui témoignait de l'enfance et de la barbarie des arts, suffit d'abord au petit nombre des Chrétiens; plus tard une basilique immense remplaça des constructions grossières; des vitraux étincelant de couleurs éclatantes, n'y laissèrent pénétrer qu'une lumière douce et religieuse; la vie de J.-C. et de la Vierge fut sculptée autour du chœur avec cette simplicité du moyen âge qui croyait, avec cette foule de détails que trouvait sous son ciseau la féconde imagination des artistes de cette époque; des myriades de statuettes ornèrent les triples porches du temple, et enfin s'élevèrent ces deux tours d'un travail différent, d'une hauteur inégale, mais si curieuses, que le voyageur se plaît à regarder sous un ciel pur, et que le moissonneur salue au milieu de son champ; flèches majestueuses, élancées dans les airs, et qui se dessinent si bien au-dessus de la plaine dorée, mais prosaïque où elles ressemblent à deux pyramides dans la Mer de sable.

Comme cette eau dormante où l'on jette le lin et le chanvre pour les faire rouir; où l'on fait séjourner les bois de charronnage, afin de les priver de leur *amour* (de la sève), où le jeune homme, l'ouvrier inoccupé, le rentier à qui pèse son loisir, viennent se livrer à la pêche, œuvre de patience

et d'adresse, est bien en harmonie avec la cité paisible et bourgeoise de Chartres! Là, point d'autre bruit que celui que font, une fois ou deux par jour, les cloches de la cathédrale et les lourdes diligences, ou, chaque semaine, les exercices et la petite guerre d'un régiment de cavalerie qui consomme les foins récoltés sur les bords fertiles de la rivière; point d'autre événement remarquable dans l'année que la foire des *Barricades*, au mois de septembre, fête religieuse, commerciale à la fois, réunion joyeuse, attendue impatiemment par les riches fermiers et par ces laboureurs aisés que nourrit et qu'engraisse la terre fécondée par leur rude labeur; heureuse ville, qui, la première ouvrit, ses portes fidèles à Henri IV, et lui vit consacrer devant l'autel une couronne gagnée au prix de son sang; noble cité, qui donna le jour à Marceau, jeune guerrier de la république, digne des anciens temps...... et que la foule des voyageurs aperçoit à peine en traversant les jolis boulevarts d'une ville qu'elle ne connaît guère que par ses productions gastronomiques.

La rivière, dont nous essayons la biographie, arrivée au milieu de sa course, eut un moment d'importance et de célébrité. Ce fut quand Louis XIV, s'apercevant, mais trop tard, qu'il avait bâti Versailles dans un vallon stérile, au milieu de sables recouverts de bois, voulut à tout prix faire arriver dans la ville créée par lui, dans ce vaste palais élevé

comme par enchantement, le mouvement, la fraîcheur et la vie, Vauban et Lenôtre furent consultés; plusieurs plans, après avoir été présentés et débattus, furent rejetés; puis on se remit à dessiner, à chiffrer, à discuter de nouveau, et à la fin, le résultat de tous ces plans et de tous ces calculs fut que l'Eure, à l'aide d'un long aquéduc qui réunirait deux montagnes, pourrait porter la majeure partie de ses eaux dans les appartemens du grand roi, dans les maisons de Versailles, dans les parterres et les bosquets, où les nayades les verseraient dans des urnes de marbre, et les dieux marins avec leurs naseaux de plomb doré. On se mit à l'ouvrage, plusieurs régimens d'infanterie auxquels se joignirent un grand nombre d'ouvriers, exécutèrent pendant quelques années des fouilles et des terrassemens considérables, bientôt l'aquéduc éleva ses arceaux élégans au-dessus des vallons, et l'on crut un instant que le prince auquel rien ne devait résister allait vaincre la nature, et que la science des ingénieurs satisferait à tous ses désirs. Mais la terre de ces marais bouleversée, mais les eaux interrompues dans leur cours, exhalèrent des miasmes méphitiques, les maladies décimèrent les travailleurs, et Louis XIV se vit contraint de congédier ses troupes et de renoncer à ses projets; et l'Eure, qui devait orner et réjouir Versailles, le laissa tout aride, réduit à des eaux factices et dispendieusement amenées des étangs et des bois voisins; et la

vieille et assourdissante machine de Marly, avec ses rouages compliqués, ses masses de bois et de fer, fut l'unique ressource d'une cité bâtie si malencontreusement sur un sol sans eau et sans vie. Rendue à son cours naturel, la rivière coula comme auparavant, tout entière, au travers de la belle prairie, entoura les murs de Maintenon, demeure passagère de l'heureuse veuve de Scarron, et de l'adroite rivale de madame de Montespan; les arcades, désormais inutiles, ne furent plus qu'une décoration grandiose, une ruine au milieu d'un beau paysage, et la preuve vivante que Louis ne pouvait pas tout faire. Lorsque l'Eure est débarrassée des entraves que lui imposent les tanneries, les moulins et les lavoirs de laine semés sur sa route, devenue libre et forte, de petits bateaux commencent à se risquer sur son canal plus net, plus large et plus profond; c'est ainsi qu'elle va, sans traverser des lieux historiques ou pittoresques, jusqu'auprès de la ville de Dreux, qui vit naître Rotrou, le maître de Corneille, et Philidor, musicien et joueur d'échecs célèbre, dont la maison, annoncée fastueusement par une inscription en lettres d'or, est quelquefois saluée par des mélomanes, et plus souvent par ceux qui vont visiter les ruines du vieux château des comtes de Dreux, cherchant de ce point élevé l'emplacement exact où Louis de Bourbon fut vaincu et fait prisonnier par le duc de Guise. Nobles rivaux, ennemis généreux, sans rancune, qui

s'asseyent à la même table, boivent à la même coupe, et couchent dans le même lit après la bataille! Car entre braves, qui se sont bien battus, il n'y a pas de honte pour celui qui succombe : c'est une revanche à prendre le lendemain. Ensuite l'Eure s'approche du séjour enchanté que fit bâtir Henri II pour Diane de Poitiers : « Femme qui ne lui fut pas toujours fidèle, et qui causa tant de maux à la France. » Les vertus, l'esprit délicat, le bon sens d'un prince peu fait pour la corruption du dix-huitième siècle, avaient effacé ce qui était resté d'impur et de profane dans Anet (1). Au moins le duc de Penthièvre est mort vénéré dans ce château qu'il s'était plu à embellir, et par bonheur il n'a pas vu la hache révolutionnaire renverser un des chefs-d'œuvre de l'architecture renaissante.

Quel est le Français qui ne connaisse pas la bataille d'Ivry, livrée aux Ligueurs, le 14 mars 1590? Nous avons tous été bercés dans notre enfance avec le *Vive Henri Quatre*, et le récit de ce grand événement. Nous en avons lu cent fois les détails dans le

(1) Pendant que Henri IV gagnait son royaume de Normandie à la pointe de l'épée, Gabrielle d'Estrées habita souvent ce château, et trop de fois fit oublier au Béarnais sa couronne et ses intérêts. Il fallut la sévérité de son ministre et celle de Mornay pour le ramener à la raison et à la victoire; et

...L'amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher, loin d'Anet, sa colère et sa honte.

Ragois, modeste auteur d'une histoire sommaire de France, par demandes et par réponses, qui se perpétue dans nos écoles, avec des additions, des corrections, des mutilations quelquefois risibles, malgré de détestables figures en bois et de mauvais distiques; ou bien encore dans la vie d'Henri IV, par Péréfixe, archevêque de Paris, précepteur de Louis XIV, écrivain grave et mesuré. Nous avons tous entendu la musique qui porte le nom de cette mémorable bataille; mais aujourd'hui quel voyageur consciencieux, quel faiseur de statistique, quel collaborateur des voyages pittoresques, laisse la diligence de Cherbourg, voire même celle d'Evreux, pour aller le long de l'Eure retrouver, vérifier, *les Mémoires de Sully* (1) à la main, l'emplacement de ce combat si désisif? qui voyant les flots de la rivière rouler les uns sur les autres en silence, et réflétant les feux du soleil, place les troupes du Béarnais et celle de son antagoniste, aux lieux rapprochés qu'elles occupaient des deux côtés du fleuve, les fait s'attaquer et manœuvrer dans le vallon, au pied du coteau, charge avec Henri le lourd Mayenne, et remporte la victoire? Qui va chercher un des trois arbres donnés par le roi à ses compagnons pour lieu de ralliement? Peut-être y a-t-il dans les environs quelque

(1) Il n'y a guère, dans les historiens anciens et modernes, de pages plus attachantes que celles où Sully retrace avec chaleur et simplicité les détails de ce grand fait d'armes, dont la gloire lui revenait au moins pour moitié.

centenaire qui a recueilli, de la bouche de son père vieux comme lui, ces belles paroles traditionnelles d'Henri IV à ceux qui le serraient de près dans ce grand jour : « Enfans, si vous perdez vos enseignes, « cornettes et guidons, ne perdez point de vue mon « panache blanc, vous le trouverez tous au chemin « de l'honneur et de la victoire; » ou cette prière si généreuse à ses soldats vainqueurs qu'emportait la soif du pillage et l'amour de la vengeance : « Sauvez les Français. » Il semble que les vents les aient gardées, et les murmurent encore aux oreilles de tout bon Français qui veut les entendre. Il ne serait peut-être pas impossible de se reposer encore à l'ombre du poirier sous lequel Sully, blessé à la main, blessé à la jambe, blessé à la hanche, sans casque et séparé des siens, se réfugia comme dans une citadelle, et grace aux branches basses et entrelacées de cet arbre protecteur, lassa la patience d'un cavalier ennemi qui tournoya long-temps autour de lui et prit enfin la fuite.

Où sont les vrais patriotes qui se détournent un peu de la grande route pour aller saluer la pyramide qui doit, grace à Napoléon, éterniser le souvenir de cette belle et noble victoire? Je voudrais pouvoir me vanter de ce pélerinage; mais tout ce que je puis dire, c'est qu'en traversant le beau village de Pacy-sur-Eure, qui n'est éloigné d'Ivry que de quelques lieues, je m'informai curieusement, pendant qu'on relayait, de ce champ de

bataille; et si à cette époque j'avais eu, comme aujourd'hui, l'habitude des voyages, et le courage d'affronter un mauvais gîte et un mauvais dîné, j'aurais fait de grand cœur cette petite excursion historique. C'est un des regrets qui tourmenteront ma vie d'antiquaire et de géographe. J'engage les voyageurs à faire mieux que moi.

Non loin des bords de l'Eure, fut encore donnée la bataille de Cocherel, où Duguesclin défit les troupes du roi de Navarre. Le Breton s'était bien promis que « ces gars (les Anglais) y laisseraient « la pel (la peau), et fussent-ils trois contre un. » Il tint parole. Par une retraite simulée, ayant engagé l'ennemi à quitter une position favorable sur le haut de la montagne, il sut les amener dans la plaine; puis rebroussant chemin subitement, il se battit comme un lion, fit prisonnier de sa propre main le captal de Buch, général en chef des Anglais, et gagna deux batailles en un jour: car lorsque la victoire était tout-à-fait complète pour lui, un espion vint lui annoncer que six cents chevaux frais accouraient à toute bride au secours des Anglais. Les bras nus et ensanglantés, Duguesclin marche de nouveau au combat, et enveloppe si bien les assaillans, que pas un d'eux n'échappa sinon le capitaine, qui se sauva tout honteux, se hâtant de cacher son uniforme, éclatant de broderies d'or, sous un sac de meûnier qu'il avait trouvé sur sa route.

Ainsi l'Eure peut se vanter d'avoir vu sur ses bords de grands capitaines et deux batailles mémorables dans l'histoire de France ; l'une affermit la couronne sur la tête de Charles V, la seconde donna le sceptre au Béarnais.

Le bassin de la rivière s'est agrandi, car elle s'est grossie des eaux de l'Iton, après qu'il a rafraîchi les bois de Navarre, qui fut la demeure de Turenne et de Joséphine, et qui n'est plus qu'un lieu triste et abandonné. La prairie qu'elle traverse en serpentant est d'une grande fertilité, d'une admirable fraîcheur, grace aux irrigations multipliées que pratiquent les cultivateurs intelligens, quelquefois au désapointement des pauvres usiniers qui chôment pendant ce temps-là. De proche en proche, sur ses rives s'élèvent des manufactures florissantes qui portent autour d'elles la richesse et la vie ; des châteaux, dont les toits aigus dominent le sommet ; des platanes et des peupliers séculaires, ornent et varient le paysage ; des bois couronnent les coteaux et les horizons lointains ; la route d'Evreux à Louviers et à Rouen, qui tourne et suit le flanc du rocher, les ruines pittoresques de l'abbaye de Sainte-Barbe, d'où la vue embrasse l'ensemble si gracieux de la vallée et de la ville manufacturière, toute la pompe de ce spectacle gracieux annonce que l'Eure va faire son entrée dans une ville importante par son industrie.

En effet, la voilà aux portes de la ville, la voilà

qui se divise et se subdivise pour fournir à tous les besoins, à toutes les exigeances, à tous les caprices d'une activité rivale. On la saigne, on l'emprisonne, on lui creuse des canaux, on la vend à beaux deniers comptant; on voudrait la tenir captive, la posséder toute entière, la presser comme une éponge jusqu'à sa dernière goutte; c'est à qui profitera le mieux de ce trésor inappréciable, de cette bonne fortune, que la providence envoie aux habitans de Louviers. Chaque jour on calcule avec joie, avec anxiété, sa crue et sa décroissance; tantôt on lui rend une sorte de culte, tantôt on l'invective, on l'injurie comme les dieux de la fable : c'est un être que l'on personnifie, c'est le sujet habituel de tous les entretiens; comme on vit par elle, on vit pour elle.

Ici ses flots verdâtres et transparens comme ceux des lacs de la Suisse, ses flots où se cache la truite agile et tachetée, otent à la laine, encore vierge pour ainsi dire, les corps gras et étrangers qui l'altèrent et la rendent moins propre à la fabrication. Là, retenue dans un canal étroit et profond, ils donnent le mouvement à cette roue énorme qui, quelquefois masquée par des pans de bois, semblable à un pouvoir, à un agent mystérieux, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sixième étage, accomplit sa tâche, brise la laine, la carde, la file, la tisse, la tond avec une précision de mouvemens et une rapidité qui tiennent du prodige. On entend seulement les aubes de la vaste machine qui battent l'eau

régulièrement; puis cette eau s'échappe bouillonnante et couverte d'écume.

Vous voyez aussi flotter dans les bras de l'Eure multipliés sur tous les points de la prairie de larges bandes de drap bleu, de drap vert, de draps de toute couleur; elles ondulent mollement sur la surface du fleuve, qu'elles teignent pour ainsi dire de leurs nuances éclatantes. Des enfans viennent au milieu et à la fin du jour plonger leurs bras verts ou bleus dans le canal qui alimente leur manufacture, et laver, à plusieurs reprises, leur face barbouillée d'huile et de teinture; pendant que les femmes, avec leurs bonnets blancs aux ailes étendues, agenouillées sur le gazon, essaient avec plus de coquetterie de faire disparaître l'indigo qui s'attache à leur épiderme. Plus loin, les draps, presque terminés, sont attachés sous de longues allées de pommiers pour y sécher aux rayons pâles et rares du soleil de la Normandie. Sur un autre point, les teinturiers colorent diversement les eaux qu'ils ont renfermées dans des chaudières, et les rendent ensuite à la circulation, toutes vertes, toutes bleues, toutes noires. C'est une agitation continuelle, un mouvement sans fin; hommes, femmes, enfans, tous travaillent nuit et jour, tout vit de cette eau qui coule au milieu d'eux, source immense, intarissable de richesses, de bonheur, si l'on savait, si l'on voulait en profiter.

Car cette innocente rivière, qui ne devait couler

que pour embellir, pour fertiliser, pour enrichir le pays, est devenue, malgré elle, la cause journalière de discords affligeans... Au lieu de vous disputer, vous tous qu'un lien commun devrait unir, parce que la prospérité générale en résulterait, mettez fin à vos longs débats, réglez à l'amiable vos cours et vos prises d'eau, vos vannes de décharge et vos repères ; que celui qui a peu se contente de peu, sans harceler son voisin plus heureux que lui; que celui qui a beaucoup fasse jouir, si c'est en son pouvoir, ceux qui convoitent son luxe; et puisque vous êtes les uns sur les autres, ramassés, groupés dans un étroit espace, entendez-vous et tout ira bien! Réparez l'admirable porche de votre vieille église; faites disparaître ces poutres ignobles, qui le soutiennent encore pour quelque temps, et finiront par tomber en poussière avec les sculptures, les rosaces, les trèfles, et toutes les dentelles du ciseau gothique. Réunissez vos voix, vos forces et votre argent pour obtenir et hâter la réparation de ces arches crevassées, sans aplomb depuis si long-tems, et qu'une coupable incurie laissera peut-être s'écrouler sous le poids d'une diligence où seront vos femmes et vos enfans!

Je vous laisse en vous prêchant la paix; il me faut suivre le fleuve que vous avez tourmenté, garotté tant que vous l'avez pu, mais qui vous échappe et poursuit librement son cours. En deux bonds il arrive pour enceindre de ses bras le château du Vau-

dreuil, où l'on ne se souvient plus guère de la sanglante Frédégonde, prisonnière autrefois dans ses murs épais et crénelés, expiant là le meurtre d'un saint évêque de Rouen (1), et ses autres forfaits que

(1) La reine Frédégonde regardait toujours l'évêque Prétextat comme son ennemi capital, engagé qu'il était dans les intérêts de la reine Brunehaut. Comme elle était à Rouen, elle eut avec lui quelques paroles d'aigreur, et le menaça de le renvoyer en exil: mais il lui répondit avec fermeté, lui reprochant ses crimes et l'exhortant à redouter le jugement de Dieu. Le dimanche soir, il se rendit de bonne heure à l'église pour l'office, et après l'avoir commencé, il s'assit sur un siège près de l'autel. Alors un esclave de Frédégonde (qui avait reçu d'elle cent sous d'or) s'approcha de lui, et ayant tiré un couteau de sa ceinture, l'en frappa sous l'aisselle.. Prétextat fit un cri pour appeler le clergé à son secours; mais personne ne quitta sa place. Il étendit sur l'autel ses mains sanglantes, et après avoir fait sa prière, il fut porté dans sa chambre et mis sur son lit. Frédégonde vint aussitôt le voir et dit: « Nous n'avions pas besoin, saint évêque, nous, ni notre peuple, que cet accident vous arrivât... mais plût à Dieu qu'on découvrît le coupable. — Et qui a fait ce coup, dit Prétextat, sinon la main qui a tué les rois et tant répandu de sang innocent! » Frédégonde lui offrit ses médecins; mais il répondit: « Dieu me veut retirer de ce monde; mais toi, cause de tant de maux, tu sera maudite et Dieu vengera mon sang. » Après qu'elle se fut retirée, il mit ordre à ses affaires et mourut.

L'esclave qui, dans les tourmens, avait confessé son crime et nommé ceux qui l'avaient payé pour le commettre, fut tué sur-le-champ par le neveu de Prétextat.

balancent aux yeux des politiques quinze années d'une administration sage et vigoureuse, c'est tout au plus si l'on y garde la mémoire du beau Coigny que Voltaire a chanté (car il chantait tous ceux qui pouvaient le lui rendre); c'est tout au plus si l'on y répète encore les mordantes épigrammes de la douairière de Coigny, qui luttait avec son esprit malin, à la tête de l'ancienne noblesse, contre le pouvoir naissant de Napoléon, tandis qu'un général habile, un diplomate adroit, né en Corse comme le héros de l'époque, devait être un jour le petit-gendre de cette femme octogénaire (1).

Après avoir baigné les murs de ce vaste domaine, que traversait autrefois la route de Rouen à Paris, l'Eure approche du terme de sa course; la Seine qui coule le long des falaises nues et blanchâtres, va l'engloutir dans son sein. Son histoire est finie, elle n'a plus de nom.

Lorsqu'au mois de septembre, par un beau jour, mollement balancé sur une barque légère, comme il m'est arrivé, vous avez devant vous la *Côte des Deux Amans*, dont l'histoire fait pleurer les jeunes filles, la fonderie de Romilly, qui cache ses fourneaux toujours allumés depuis cent ans sous d'épais ombrages, le Pont-de-l'Arche qui se prolonge sur le grand fleuve, la jolie rivière et la fraîche vallée d'Andèle, et que vous devinez un peu plus

(1) Le Vaudreuil appartient aujourd'hui au comte Sébastiani.

loin celle de Fleury, si verte, si riche, si animée, vous jouissez d'un coup d'œil ravissant; et alors ceux qui se plaisent au bruit des eaux tournoyantes, à l'agitation des flots qui se succèdent; ceux qui aiment à voir le soleil couchant dorer la grève, les grands bateaux remonter ou descendre, aux cris des mariniers laborieux et buveurs, ceux qui s'abandonnent aux pensées mélancoliques à l'aspect de cette eau qui s'écoule comme nos jours, ne peuvent guère choisir un site et un moment plus capable de les porter à de graves méditations, et à de douces rêveries. A. E.

Luciennes, 3 novembre 1834.

NOTICES

DES

INDIENS VIVANT DANS LA GUYANE ANGLAISE,

PAR WILLIAM HILLOUSE.

La population indienne, renfermée dans les limites tracées par le cours du Rippanouney, peut être évaluée à quinze ou vingt mille individus. Ceux qui vivent sous la protection du gouvernement colonial, et qui en reçoivent des dons et des secours tous les trois ans, sont au nombre de quatre ou cinq milles; les autres n'ont point de demeure fixe, ne sont attachés à aucun gouvernement, et se transportent des vivres de l'Orénoque au Brésil, à Cayenne, à Surinam, suivant leurs besoins ou leurs caprices. Ils comptent en tout à peu près cinq mille guerriers sur lesquels la colonie peut en prendre un millier à son service.

Les différentes peuplades dont se compose cette population sont: 1° les Araouaaks; 2° les Accaouais; 3° les Caraïbiscs; 4° les Ouaraous; 5° les Macasi; 6° les Paramani; 7° les Attaraya; et 8° les Attamacka.

Nous allons d'abord nous occuper des Araouaaks qui, vivant dans le voisinage de nos établissemens, sont moins sauvages et de quelque utilité à la colonie. Mieux connus de nous, on pourra, d'après les notions que nous avons recueillies sur leur compte, se former idée, au moins approximative, des mœurs, des coutumes et du caractère des autres tribus.

Cette tribu peut mettre en campagne quatre cents hommes, tous familiers avec l'usage des armes à feu et capables de rendre de bons services dans un pays coupé et marécageux tel que celui qui avoisine les plantations; elle est répartie en vingt-sept familles, savoir :

1.	Les Maratakaïn,	14.	Les Nebehitaddi.
2.	Queyaranto.	15.	Siouideï.
3.	Owounesido.	16.	Djorobalima.
4.	Demaridi.	17.	Hadàadafanha.
5.	Corobahadi.	18.	Boeribetadi.
6.	Owarallikaddi.	19.	Caruafaddi.
7.	Ebesàana.	20.	Bakaracaddi.
8.	Dacamocaddi.	21.	Euboquaddi.
9.	Aramakania.	22.	Owakaïaddi.
10.	Baboana.	23.	Ehbehselio.
11.	Kanahea.	24.	Avarairobaquadi.
	Mackoveia.	25.	Aramkrita.
12.	Daharabetadi.	26.	Kariouhité.
13.	Carabanari.	27.	Eubotaddi.

La femme seule fixe les liens du sang, et l'on conconserve les généalogies avec un soin extrême afin

d'empêcher des liaisons qui seraient regardées comme incestueuses, les mariages étant défendus dans les mêmes familles. Ainsi, les enfans d'un père Maratakaïn ne peuvent être eux-mêmes Maratakaïns; mais si la mère est Queyaranto, ils sont également Queyarantos, et peuvent se marier dans la famille de leur père et non dans celle de leur mère.

Il arrive fréquemment que les parens contractent des unions pour leurs enfans dès leurs plus jeunes ans. Dans cet état de choses, le garçon est tenu de porter aide aux père et mère de sa femme jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge de nubilité; il l'emmène alors où il lui plaît, et ils forment un nouveau ménage. Les jeunes gens des deux sexes, parvenus à un certain âge, et qui sont parfaitement libres, ne consultent que leur propre inclination, et se marient sans aucune cérémonie, et du consentement de leurs parens qui ne le refusent jamais, s'il n'y a pas d'inimitiés de familles.

La polygamie est permise et fréquente parmi ceux qui peuvent entretenir plusieurs femmes, et particulièrement chez les chefs qui en ont souvent trois ou quatre. Il est rare que la discorde n'agite pas les harems araouaaks, et l'intervention sévère du seigneur et maître est parfois nécessaire pour y rétablir le calme.

Les services des parens de ses femmes sont acquis au chef ou capitaine dans des circonstances convenues, et, en retour, il est tenu de se rendre partie

principale dans tous leurs débats, et d'exercer, à leur égard, l'hospitalité la plus étendue. En cas de disette ou de maladie, ils peuvent venir en foule chez lui avec la certitude d'être bien reçus et de vivre à ses dépens. Ses provisions étant épuisées et ses champs de manioc ne lui présentant plus aucune ressource, ce qui a lieu fréquemment, il détache son hamac, met sa famille dans sa pirogue et fait un cours de visite auprès de ses amis qui le nourrissent, lui et les siens, jusqu'à ce qu'une nouvelle récolte lui permette de revenir dans sa case.

L'habitude des visites est générale et occupe toujours trois mois dans l'année; ainsi, l'Araouaak, en préparant son champ de manioc, se contente de compléter un approvisionnement de neuf mois pour sa famille et ses hôtes, et jamais le secours de ses amis ne lui manque pour les trois autres mois.

La taille des Araouaaks s'élève rarement à plus de cinq pieds quatre pouces; ils sont gros et gras à proportion, mais peu musculeux. Ils ont le col court, les jointures minces, les pieds et les mains d'une petitesse extrême, surtout chez leurs femmes; leurs yeux se dressent obliquement vers les tempes, et leur front est plus déprimé que celui des Européens. Ce trait de physionomie peut être regardé comme l'indice d'une infériorité d'intelligence, car leur crâne a beaucoup plus de capacité que celui des nègres dont les facultés intellectuelles sont aussi inférieures à celles de l'Indien que celles de ce dernier le sont à celles de l'Européen.

Quelques-unes des castes ont un teint qui approche de celui des Espagnols et des Italiens, tandis que celles qui habitent près de la mer sont d'un noir brunâtre et quelquefois d'une nuance pareille à celui d'un nègre à la peau jaunâtre; mais une chevelure raide, épaisse, noire, de petits traits et des membres bien proportionnés feront toujours distinguer un Indien d'un Africain, lors même que la couleur serait semblable.

A la naissance d'un enfant, le mari, couché dans son hamac, reçoit les félicitations de ses amis pendant que les voisines donnent tous leurs soins à la femme. Les Araouaaks montrent beaucoup de tendresse pour leurs enfans, et ils ont même la faiblesse de souffrir des offenses de leur part plutôt que de leur infliger le plus léger châtiment.

Les enfans reçoivent à tout âge un nom du *pè-i-man* (*padjé*) ou sorcier auquel on fait en cette occasion un cadeau considérable, car plus son salaire est élevé plus ses charmes passent pour avoir de vertu. Un Indien sans nom est regardé comme une victime nécessaire de la première maladie ou du premier malheur qui pourra lui survenir; aussi les plus pauvres seuls n'en ont point. Ils ajoutent souvent à leurs noms indiens d'autres noms d'Européens, surtout quand ils leur ont quelques obligations, et ils prient souvent les Européens de donner un nom à leurs enfans, parce qu'ils savent

que les Européens y joindront toujours quelques présens.

L'attachement que les Indiens avaient voué aux anciens colons hollandais provenait de ce que ces derniers, prenant des femmes indiennes pour tenir leur ménage, apprenaient leur langue et faisaient en quelque sorte partie de leur parenté. L'Indien est fier de semblables liaisons, et s'il ne se fait aucun scrupule de tromper les Européens qui n'ont avec lui aucun rapport de ce genre, rien n'égalera la fidélité et l'affection qu'il se croira obligé d'avoir pour un Européen qui entrera dans sa famille, et qui lui parlera dans sa propre langue. Les Anglais se conduisent avec beaucoup plus de réserve que les Hollandais, aussi ces liens bienveillans n'existent plus, et aujourd'hui, les Indiens ne cherchent uniquement qu'à tirer le plus grand profit possible de leurs relations avec les blancs.

Les naturels, ayant peu de penchant pour le commerce, se bornent à cultiver, pendant trois ou quatre mois, un espace de terrain assez grand pour produire les denrées nécessaires à la subsistance de leur famille, et ils emploient le reste du temps à chasser, à pêcher, à visiter leurs amis, à boire et à danser. Leur vie, comme on le voit, est presque entièrement vouée au plaisir, et c'est avec répugnance qu'ils se livrent à un travail pénible qui ne leur paraît pas absolument indispensable, et qu'ils renoncent à une jouissance actuelle dans l'espoir

d'augmenter leur bien-être à venir. La pensée du lendemain ne les occupe jamais, et cette insouciance, due particulièrement au climat, est assez excusable chez des hommes qui se passent de vêtemens et qui ne peuvent mourir de faim dans une contrée où un sol fécond et une nature généreuse fournissent abondamment à leurs besoins.

La loi du talion est rigoureusement observée parmi eux, et une des causes qui s'opposent à l'accroissement de leur population, mais l'influence des Européens a produit à cet égard d'heureux résultats; en effet, quoiqu'un Indien se refuse toujours à un accommodement qui lui sera proposé par un des siens dans une querelle de sang, il se rendra cependant aux conseils pacifiques d'un Européen qu'il regarde comme son ami, et pour lequel il a de la déférence, et consentira à une transaction, même lorsqu'il s'agit de la vie de son parent le plus cher, si elle lui est présentée par son backra matti; hors le cas de cette intervention, la mort d'un seul individu entraîne souvent l'entière destruction des deux familles du tué et du meurtrier. La plupart de ces sanglans démêlés prennent leur source dans des passions jalouses et dans le désir de venger des offenses conjugales qui excitent chez les Indiens les plus vifs ressentimens et les haines les plus invétérées.

Jamais nation barbare n'a montré une telle générosité dans l'exercice des devoirs de l'hospitalité.

Si un étranger, et particulièrement un blanc, entre chez un Indien, aussitôt les femmes apprêtent la boisson poivrée et cuisent des gâteaux de cassave; on lui offre une jatte de *caséri* (préparation de patates fermentées), et le chef de la famille se fait un plaisir d'aller au devant de tous ses besoins. Les jeunes gens quittent leurs hamacs pour aller à la chasse et à la pêche; tout ce qui est dans le carbet est mis à sa pleine disposition, armes, mobilier, provisions, effets, tout enfin à la seule exception des jouets des enfans, et il est accablé par l'excès de la bienveillance et de l'obligeance de son hôte.

Au reste, une pareille réception n'est pas sans inconvéniens, car elle semble demander de la réciprocité, et cependant, quand un Indien rend visite à un Européen, la différence de la valeur des objets qu'il pourrait convoiter est trop grande pour qu'il soit possible de satisfaire à toutes ses fantaisies, et ce bon Indien de dire : « Quand vous venez chez « moi, je vous abandonne tout ce que je possède au « monde, et lorsque je vais chez vous, vous me refu« sez même les choses qui ont le moins de prix à « vos yeux. » Aussi, quoique les naturels n'hésitent pas à nous reconnaître une supériorité intellectuelle, ils nous taxent d'avarice et d'inhospitalité, et, tout en nous accordant les qualités de l'esprit, ils nous refusent les qualités du cœur, et prétendent que nous ne pensons qu'à une seule chose, l'argent.

Chez eux les biens ne sont pas en commun; ils

reconnaissent des propriétés particulières, mais cette propriété est d'une nature si simple, elle s'acquiert si aisément, qu'ils font continuellement des emprunts et des prêts sans s'inquiéter aucunement du paiement, et dans leurs achats de courials (arbres creux) et de pirogues, qui forment le plus fort article de leurs dépenses, l'acquéreur obtient souvent un crédit à un terme si éloigné que nous le trouverions ridicule, surtout lorsqu'il n'existe que rarement des moyens de forcer le débiteur à s'acquitter.

Il est mal séant selon eux de faire quelques caresses à une femme ou même de lui porter quelque attention en public, et nos usages sur ce point leur paraissent très blâmables; mais rentré dans son intérieur, l'Araouaak se livre à ses affections domestitiques avec autant d'abandon que l'homme le plus civilisé; et quoiqu'il soit enclin à se laisser dominer par les plus violentes passions quand il est en proie à la jalousie ou excité par l'intempérance, il est en général bon mari, bon parent, bon ami, père tendre et indulgent.

On croit assez généralement que les Indiens manquent de courage, c'est une erreur; il est vrai qu'étant de petite et faible stature, ils ne peuvent lutter corps à corps avec des Européens ou même des nègres, mais dans les guerres qu'ils se font entre eux où tout est égal de part et d'autre, ils déploient une grande résolution, méprisent toute espèce de

dangers et combattent toujours à *toute outrance.* Un Indien qui veut tirer vengeance d'un ennemi s'attachera à ses pas pendant des années entières, publiant hautement son projet qu'il n'abandonne qu'avec la vie.

Les qualités les plus remarquables de cette race d'homme est l'adresse, l'agilité et surtout cette sagacité merveilleuse qui leur permet de reconnaître les traces les plus cachées au milieu des bois et des fourrés les plus épais. Un Européen ne pourra apercevoir le moindre indice sur le même terrain où l'Indien distinguera la marche de tel ou tel nombre d'individus, dira le jour où ils ont passé et jusqu'à l'heure, si c'est dans la journée même. Cette faculté précieuse rend leur aide absolument nécessaire lorsqu'on poursuit des déserteurs et qu'on est à la recherche d'un campement des nègres marrons, car sans un guide indien, de semblables expéditions n'auraient aucune chance de succès.

Les Indiens fabriquent avec beaucoup d'habileté des arcs, des flèches, des hamacs, des paniers, leurs courials, leurs pirogues et leurs instrumens pour la pêche; mais là s'arrête leur talent, ils ne sortent point de leur routine ordinaire, et ne tentent point de s'élancer hors de ce cercle étroit. Il en est de même de toutes les nations barbares jusqu'à ce qu'elles commencent à travailler le fer; cette nouvelle industrie, en agrandissant leurs idées, étend à l'infini la voie des améliorations, tandis que, dans

les ouvrages où l'on n'emploie que le bois, les os ou la pierre, on arrive assez vite, à force de patience, à un point de perfection qu'on ne peut plus dépasser.

La finesse de leurs sens est vraiment étonnante et la célérité de leur marche dans leurs forêts et dans les terrains difficiles est telle, que les Européens les plus agiles ont de la peiné à les suivre, même à une petite distance. Il n'y a pas de soldats blancs capables d'égaler la rapidité des mouvemens des régimens indiens de l'armée de Bolivar, et un corps composé d'Indiens fera, dans un temps donné, trois fois plus de chemin que les troupes européennes les plus lestes. Cette supériorité dans la marche double leur force au milieu des contrées sauvages qu'ils connaissent parfaitement. D'ailleurs, ils ont l'avantage immense de trouver facilement à vivre dans des lieux où une armée européenne mourrait de faim, et ils n'ont pas besoin d'une administration des vivres et de son dispendieux et encombrant attirail; avec dix livres de pain de cassave, un Indien peut tenir campagne pendant trois semaines ou un mois; son fusil et ses munitions sont toujours en bon état; il est impossible de le surprendre, et avec un chef qui lui inspire une pleine confiance, un éclaireur indien sera préférable au meilleur soldat pour guerroyer dans les contrées intertropicales et sous le soleil ardent de la ligne.

Accaouais. Les Accaouais qui occupent les can-

tons situés entre les rapides et les hautes chaînes de l'intérieur, et dont le nombre se monte à environ sept cents sur les rives du Demerari, et à quinze cents sur celles du Massarouni, ne sont pas d'une taille plus élevée que les Araouaaks, mais leur peau est d'un rouge foncé, et ils montrent en général une détermination plus ferme dans leurs entreprises. Ils sont faciles à reconnaître, par une tige de roucou fichée dans leur chevelure au devant de la tête, et ils retirent de cet arbre une substance rouge avec laquelle ils se peignent le corps pour inspirer la terreur à leurs ennemis et se garantir de la morsure des maringouins et autres insectes.

Ces Indiens sont turbulens, querelleurs, belliqueux et peuvent supporter les plus grandes fatigues, mais toute espèce de subordination leur est insupportable, et leurs chefs ont moins d'ascendant sur eux que dans les autres tribus. En temps de guerre, il n'y a point de dangers qu'ils ne soient capables d'affronter s'ils reconnaissent des qualités supérieures dans leur capitaine, sinon ils seront sourds à sa voix.

Redoutés de toutes les autres tribus qui abandonnent le voisinage des lieux où ils s'établissent, ils pourraient aisément, à raison de leurs forces supérieures, les subjuguer et les assujétir, s'il y avait de l'union parmi eux; mais les querelles sanglantes qui les déciment sans cesse arrêtent l'accroissement de leur race, et les peuplades plus tranquilles con-

servent leur liberté sous le patronage du gouvernement colonial.

Ils font le métier de colporteurs sur toute la côte orientale, et leurs déplacemens fréquens ne permettent pas d'apprécier leur populatiou d'une manière exacte; elle varie chaque année et même chaque mois de l'année à cause de leurs courses perpétuelles et de leurs émigrations à l'Orénoque, au Brésil, à Cayenne; mais partout où ils vont, ils trafiquent ou se battent, et leur équipage est composé de manière à pouvoir faire le commerce ou saccager un village. S'ils manquent d'ordre et de prévoyance, comme presque tous les Indiens, ils ne se trompent pas sur leurs intérêts, et on trouve toujours des Accaouais dans les endroits ou il y a quelque gain à faire.

Aussi hospitaliers que querelleurs, ils sont toujours prêts à recevoir un ami ou un ennemi, et les visites nombreuses et inattendues qu'ils reçoivent de leurs compatriotes les obligent à avoir de grands approvisionnemens; leur culture est beaucoup plus étendue que celle des autres peuplades.

Il n'y a pour eux de repos que pendant la saison sèche, et ils en profitent pour planter leurs vastes champs de manioc; aussitôt qu'ils ont amassé assez de provisions pour subvenir à leurs besoins et à ceux de tous les allans et venans, ils se mettent à fabriquer des armes et des instrumens de guerre de toute espèce, et si, en les vendant, ils peuvent se procurer, par échange, quelques armes à feu et une pacotille

de marchandises d'Europe, ils gagnent les frontières du Brésil et de la Colombie pour les troquer contre des chiens, des hamacs, du fer.

Plusieurs familles se réunissent alors comme dans les caravanes asiatiques, après avoir eu auparavant le soin unique de faire une ample provision de pain de cassave; à une marche de trois jours succède une halte de deux jours pendant lesquels les hommes chassent et boucanent le gibier; dans le cours de ces voyages qui durent souvent deux ou trois mois, jamais les vivres ne manquent. Comme il y a plusieurs sortes d'alimens qui ne peuvent s'imbiber de sel assez promptement pour empêcher une putréfaction rapide dans un climat aussi chaud, les Indiens élèvent un petit échafaud sous lequel ils font un feu de bois clair, et posent dessus des viandes, du poisson, des oiseaux qu'ils boucanent, de manière à les conserver plusieurs semaines : ce procédé, ils l'appellent *barbacoter*.

A leur approche d'un village, n'importe à quelle nation il appartienne, ces bandits se disposent d'abord à l'attaquer; s'ils trouvent les habitans préparés à les recevoir et assez forts pour leur résister, ils concluent avec eux un traité de commerce, mangent ensemble et trafiquent franchement et sans arrière-pensée; mais si les malheureux habitans ne sont pas sur leurs gardes ou trop faibles pour repousser leurs ennemis, tout ce qui se défend est massacré et le reste traîné en esclavage.

Rien n'égale leur audace dans ces excursions. Lorsqu'un parti peut réunir huit ou dix armes à feu, il n'hésite pas à se glisser au milieu de hordes qui habitent les montagnes, quoiqu'en guerre ouverte avec elles; et par la rapidité de ses marches et de ses entreprises nocturnes, qu'ils appellent *kanaïma*, il cache son petit nombre et répand la terreur au loin.

Au retour d'une expédition heureuse, on fait, pour la célébrer, les préparatifs d'une orgie générale et épouvantable, dont on ne trouve d'exemple que chez les Indiens. Plusieurs jours auparavant, toutes les femmes des environs se réunissent, et assises autour d'un bon feu, elles font cuire des galettes de cassave de près d'un pouce d'épaisseur, jusqu'à ce que la pâte ait acquis une couleur brunâtre. Chacune d'elle mettant ensuite un peu d'eau dans sa bouche, mâche un morceau de galette jusqu'à ce qu'il soit bien saturé de salive, et le pressant toujours dans la bouche, elle finit par rejeter la partie humide exprimée dans un vase destiné à la recevoir. Quand on a obtenu une quantité suffisante de ce produit singulier, qu'on appelle *piouri*, on y ajoute de l'eau, et on jette le tout dans un *courial*, approprié à cet usage, qui contient quatre ou six cents pintes; on laisse fermenter cette liqueur, et aussitôt qu'elle commence à aigrir, les convives s'assemblent, et pendant deux ou trois jours, ils boivent sans aucune interruption, jusqu'à épuisement du nectar.

Ces réunions bachiques, fréquentes chez les nations indiennes, excitent toute la fougue de leurs passions, et engendrent ces querelles et ces haines sanglantes qui accélèrent leur destruction, et il est vraisemblable que le caractère plus irritable et plus violent des Accaouais est dû principalement aux excès énormes auxquels ils se livrent dans ces fêtes, où les autres peuplades montrent un peu plus de modération.

Le piouri est très diurétique, et malgré l'état d'insensibilité dans laquelle l'ivresse plonge les buveurs, il en résulte peu d'inconvéniens pour leur santé. Quelquefois l'air frais des nuits et l'humidité de la terre, qui leur sert alors de lit, leur donnent des fièvres légères, mais ces fâcheux résultats ne sont rien auprès de ceux que produit l'usage du rhum.

Les femmes, à force de mâcher le piouri, contractent une maladie scorbutique qui affecte particulièrement les gencives; aussi ont-elles souvent mal aux dents, qu'elles perdent de bonne heure.

Quoique les diverses tribus de la Guyane diffèrent de coutumes et de langages, elles aiment toutes le piouri avec fureur, et partout sa fabrication est la même. On en remplit la coupe de l'étranger pour célébrer sa bien-venue, et c'est encore cette liqueur qui accompagne les souhaits de bonheur prodigués à son départ, et quoique l'estomac d'un Européen puisse se révolter contre la manière dont il est préparé, le refus qu'il ferait de l'accepter serait regardé

comme une grave injure à la maison et à la personne de son hôte.

Pendant la saison sèche, l'autorité des capitaines et des chefs de famille est plus grande qu'à aucune autre époque de l'année. Ce sont eux qui sont chargés de pourvoir à la quantité d'approvisionnemens nécessaires à la consommation de l'année. En cette qualité le chef appelle auprès de lui les jeunes gens et les hommes en état de travailler, et après avoir fait choix d'un bon terrain, il fait abattre les arbres dont il est couvert, et qu'on laisse sur place pour les faire sécher; six ou huit semaines après, on les réunit en tas et on y met le feu. Les cendres mêlées avec la terre formant un excellent amendement, on plante le manioc, et au bout de neuf mois sa maturité est parfaite. On ne peut obtenir plus de deux récoltes dans le même champ. Un Indien avec sa femme, peut nettoyer et planter deux ou trois acres en autant de semaines, et sept à huit acres suffisant à sa provision annuelle, en dix ou douze semaines il a terminé ses travaux, et passe le reste du temps à s'amuser, à chasser, à pêcher.

Ceux qui dans ces occasions sont absens ou négligent leur tâche, sont punis sévèrement ou chassés du village, et comme le caractère du sauvage, impatient de tout frein, ne lui permet de souffrir le moindre châtiment sans manifester un sentiment d'insubordination, le châtiment qui en pareil cas lui est infligé par le *moussy* ou la massue entraîne

souvent la mort. Dans d'autres temps un pareil acte d'autorité de la part du chef soulèverait toute la horde contre lui, mais à raison de l'urgence des circonstances, il jouit alors d'une espèce de dictature, et jamais on n'a cherché à tirer vengeance de ses actes de rigueur.

Les Accaouais sont d'un caractère gai et facétieux, et dans leurs rapports familiers ils se désignent et s'interpellent par des sobriquets. Ils ne voient pas deux fois un Européen sans ajouter à son nom une épithète piquante; ni titre, ni dignité, même celle de gouverneur, ne mettent personne à l'abri de cet usage, qui n'est pas d'après nos mœurs, il faut l'avouer, fort agréable pour ceux de qui ils ont à recevoir des ordres; il semble que ce soit une espèce d'épreuve qu'ils font subir à tout le monde. Quand on n'y attache aucune importance, ou si on en rit, ils obéissent avec un zèle qu'on ne trouve pas dans les autres tribus. On a remarqué en effet, que quoiqu'il soit plus difficile à des étrangers d'obtenir de la docilité des Accaouais que des autres Indiens, lorsqu'on ne leur montre pas d'humeur, et qu'on laisse de côté toute susceptibilité, ils sont aussi affectueux et aussi dévoués qu'un Européen. La première impression chez eux est ineffaçable, et si elle est défavorable, c'est en vain qu'on cherchera à la faire changer. Un Accaouai, une fois votre ami, l'est toujours, mais aussi son inimitié ne meurt qu'avec lui.

Ces Indiens ne s'acquittent de leurs dettes qu'à la dernière extrémité; sans foi dans leurs opérations mercantiles avec des personnes indifférentes, ils demanderont à une personne pour laquelle ils auront de l'attachement, moitié moins de ce qu'ils proposeront à toute autre.

Ils manipulent un poison nommé *ouorali*, dont ils se servent à la chasse du gibier ailé, en l'appliquant à la fibre ligneuse du centre de la feuille du palmier. Ils chassent au loin cette fibre en soufflant dans un long tube de dix pieds, creusé dans un petit palmier qu'ils garnissent intérieurement d'un roseau également creux et lisse; cette espèce de sarbacane s'appelle *södi*. L'ouorali, comme on le prépare généralement, produit peu d'effet sur les animaux d'une certaine grandeur, mais celui des Macasi a beaucoup plus de violence, et peut même tuer l'homme et les plus grosses bêtes. Après avoir été témoin de différentes manières de le composer, je suis porté à croire que l'ouorali ordinaire doit sa qualité à une infusion d'énormes fourmis appelées *manniri*, et l'ouorali le plus actif aux dents de reptiles venimeux, et particulièrement du *counycoutchi*, le plus dangereux des serpens connus. Une piqûre du manniri donne une fièvre de douze heures accompagnée des douleurs les plus cuisantes, et une décoction de deux ou trois cents de ces insectes suffit pour ôter la vie à un petit animal.

Les Accaouais n'ont pas l'air ouvert et déterminé

qui caractérise les *Caraïbisces*, mais ils l'emportent incontestablement par leur courage sur les autres peuplades indiennes, tandis que par leur population plus considérable, quoique toujours décroissante, et par leurs continuelles relations avec l'intérieur, ils se rendent plus utiles à la colonie que toutes les hordes qui habitent dans l'enceinte de son territoire.

Caraïbisces. Les Caraïbisces occupent la partie supérieure de l'Essequebo et du Coiouni, vers les confins de la colonie où ils se sont retirés à l'époque du premier établissement des Hollandais sur l'Essequebo inférieur. Renommés par leur bravoure, ils sont les plus crédules, les plus bornés, les plus obstinés et les plus vindicatifs de tous les Indiens. Rien ne peut les faire départir d'une opinion à laquelle ils se sont d'abord arrêtés. Incapables de raison, de prudence, leur nombre diminue rapidement, et cette tribu, qui comptait il y a vingt ans un millier de guerriers, aurait de la peine à en réunir une cinquantaine dans les cantons situés au-dessous des chutes. Le reste de la peuplade s'est enfoncé si avant dans les terres, que nous ne pouvons en obtenir aucun service; mais comme ils ont conservé beaucoup d'attache pour la colonie, la plus légère marque d'intérêt les ferait certainement revenir.

Les Caraïbisces, qui diffèrent en ce point des Accaouais, ne font presque jamais la guerre dans des vues de commerce ou pour se procurer des esclaves.

Leurs hostilités n'ont lieu que pour des injures personnelles ou des violations de territoire, et leurs guerres sont toujours des guerres d'extermination. Sur les frontières du Brésil ils font quelquefois des prisonniers et les vendent; mais jamais auprès de la colonie où ils ne trouveraient pas d'acquéreurs.

Ils ont, d'après quelques traditions, habité jadis les îles Caraïbes, et cela n'est pas invraisemblable, car les noms de plusieurs rivières, promontoires, pointes, îles, etc., à la Trinité et aux îles Sous-le-Vent sont entièrement *caraïbisces*. On peut croire aussi que la différence de caractère qui distingue encore aujourd'hui les Caraïbisces des Accaouais provient de ce que les uns descendent de pères insulaires, tandis que les autres ont toujours été attachés au continent, car leur langue est presque la même, mais les Caraïbisces ont conservé une sorte de fierté farouche et un amour d'indépendance qu'on rencontre souvent chez les insulaires, et rarement au même degré chez les peuples continentaux.

Leurs cases sont bâties avec deux rangs de perches d'environ vingt pieds de long, fortement assujéties en terre et formant à l'extrémité supérieure un arceau qui se termine en pointe; on les couvre avec des feuilles de palmier placées horizontalement depuis le bas jusqu'au faîte. Les Accaouais ont adopté, ainsi que les Araouaaks, la forme carrée ou conique, comme le pavillon d'une tente. Ces dernières s'appellent *oui-*

mahs, sont bien closes, bien couvertes, chaudes, et sans aucune ouverture pour la fumée qui n'a d'autre issue que la porte. Les Macasis et plusieurs tribus insulaires préfèrent aussi la forme des *ouimahs*.

Toute espèce de nourriture animale paraît convenir aux Caraïbisces, car ils mangent les tigres, les chats, les rats, les grenouilles, les crapauds, les lézards, les insectes comme le poisson et le gibier; cependant le poisson est l'aliment qu'ils préfèrent; ils le prennent en barrant les criques pendant les hautes eaux, et en faisant détremper dans les bas-fonds le *haï-arri* ou le *gonami*, dont les qualités enivrantes forcent le poisson à s'élever à la surface de l'eau, où il flotte dans un état complet d'insensibilité. Ils le tuent aussi à coups de flèches, et ils emploient principalement ce moyen dans la saison pluvieuse, parce qu'alors les graines et les fruits tombant des arbres voisins dans l'eau engagent les poissons à s'approcher de terre pour les manger. Dans les temps de sécheresse les poissons abandonnent le bord des rivières, et on ne peut plus les prendre qu'à la ligne et à l'hameçon dans les bas-fonds, excepté aux chutes, où on les tue à leur passage.

Ouaraous. Les Ouaraous qui habitent la côte de Pommeroun, depuis *Morocco Crik* jusqu'à l'Orénoque, et dont le nombre n'excède pas sept cents individus des deux sexes, étant presque tous constructeurs de bateaux, tirent un grand profit

de la vente de leurs pirogues et de leurs *courials*.

Il y a lieu de s'étonner que les qualités particulières de cette peuplade, parfaitement appropriées aux besoins d'une nation maritime comme la nôtre, n'aient pas fixé jusqu'à ce jour l'attention de notre gouvernement. Le *mora* fournit de superbes pièces de bois courbes de toutes dimensions, et le *silvaballi*, léger, facile à travailler, et presque inattaquable par les vers, est préférable à tous les bois connus pour le planchéiage du fond des navires. Avec de tels matériaux, et en donnant quelque instruction aux Ouaraous, on pourrait établir au Pomeroun un chantier de marine où nos croiseurs et nos bâtimens marchands trouveraient à réparer leurs avaries à peu de frais.

Les grandes pirogues et les courials faits par les Ouaraous peuvent porter une centaine d'hommes et une pièce de trois. Construites sans règle ni compas, et sans la moindre notion d'hydrostatique, ces embarcations sont remarquables par leur vitesse, leur élégance et leur solidité; on n'y voit ni jointure, ni souture; il n'y entre ni clou ni cheville, et on peut les regarder comme le résultat le plus extraordinaire d'une industrie qui doit tout à la nature, et rien à l'étude et à la science. Les Espagnols les achètent presque toutes, et ils ne se font aucun scrupule assez souvent de s'en emparer de vive force et d'en fixer le prix eux-mêmes. Ils les équipent comme des chaloupes; elles sont admirablement

adaptées à la course et trop souvent à la piraterie. Il serait du devoir de notre gouvernement de s'opposer aux actes de violence des Colombiens, et de protéger sur notre propre territoire les propriétés des Ouaraous qui peuvent être d'une si grande utilité à la colonie.

Dans ces derniers temps les Ouaraous ont fait des pertes sensibles par la rougeole et la petite vérole. Cette dernière maladie accuse l'incurie de l'administration qui n'a pas eu la facile prévoyance de répandre parmi eux les bienfaits de la vaccine, tandis que l'inoculation est connue et en usage dans les autres tribus.

Les Ouaraous s'embarquent souvent en qualité de matelots sur les navires coloniaux, et composent la majeure partie des équipages des felouques et des chaloupes qui voguent sur l'Orénoque; ils acquièrent promptement une bonne connaissance pratique de l'art de la navigation, et étant déja des pêcheurs habiles, ils deviennent bientôt d'excellens marins, mais ils ne sont nullement propres au service de terre.

Ivrognes, querelleurs, insubordonnés, l'honnêteté est étrangère à toutes leurs conventions commerciales, et comme ils ont peu de goût pour l'agriculture ils se nourrissent principalement de poisson dont ils consomment en un seul repas une quantité suffisante pour trois Européens. Sans vanité personnelle si commune chez les Indiens, sans

orgueil national, ils s'allient indifféremment avec les blancs, les nègres et les mulâtres.

La vente de leurs pirogues leur procurerait une grande aisance si leur gloutonnerie et leur intempérance ne dissipaient pas promptement leurs bénéfices. Pendant un mois ils seront bien vêtus, bien nourris, et le mois suivant se trouvant dans un dénûment complet; ils s'occuperont avec ardeur de leurs constructions pour se procurer de nouvelles ressources qu'ils gaspillent de nouveau. On pourrait tirer un parti avantageux de cette imprévoyance fâcheuse à la vérité pour eux, mais qui d'un autre côté les force au travail.

La côte qu'ils habitent est couverte de bois et infectée de moustiques, véritable fléau de toute la Guyane; pour se garantir de leurs cruelles morsures ils se frottent le corps avec une huile extraite du carapi, ce qui lui donne une teinte si brune que, à l'exception de la chevelure, on pourrait les prendre pour des nègres à la peau jaune.

Leur manque de bonne foi est tel que s'ils demandent à emprunter quelque chose, il faut les refuser ou consentir à leur en faire cadeau, car lorsqu'un Indien devient votre débiteur, il y a dix à parier contre un que vous ne le reverrez jamais, à moins qu'il ne croie que vous ne pensez plus au service que vous lui avez rendu. Au reste cette observation s'applique plus ou moins à toutes les tribus; quelques-unes à la vérité n'ont souvent pas les moyens

de satisfaire à leurs obligations, tandis que les autres regardent comme une chose légitime de prendre tout ce qu'il leur est possible aux blancs.

Le palmier *ita* (*mauritia*), est d'une grande ressource pour les Ouaraous. Ils emploient les jeunes feuilles à fabriquer des hamacs, des cordes, des corbeilles; avec les vieilles ils couvrent leurs cases; ils débitent le tronc en planches qui servent à des clôtures et à des planchers. La fibre de la grande nervure de la feuille fendue longitudinalement fait une voile pour le courial, et en élevant la fibre de cette nervure et plaçant un chevalet par-dessous, les Ouraous font un espèce de violon grossier au son duquel ils dansent. Ils mangent le fruit dont le goût a quelque rapport avec celui du fromage, et ils font avec la moëlle une sorte de pâte qui a la consistance du sagou. Ils barbacotent aussi et salent une grande quantité de *querrimah* (poisson du genre *mugil*) qu'ils vont vendre le long de la côte, et jusqu'à Demerari.

Je noterai ici que toutes les peuplades connaissent depuis un temps immémorial les qualités de l'acide pyroligneux.

Quoique les Ouaraous soient peu propres à toute espèce de service qui n'ait pas de rapport à leurs habitudes maritimes, ainsi que j'en ai déjà fait l'observation, ils sont, cependant, même actuellement, d'une aussi grande utilité à la colonie que les autres tribus, à raison de la position qu'ils occupent dans

un district autrefois inhabité, et qui pose à l'ouest une barrière à l'émigration des nègres.

Macasi. Nous avons si peu de notions sur ces Indiens qu'il est difficile d'en tracer le portrait avec exactitude, mais si l'extrême misère a droit à la pitié, la situation de cette tribu doit exciter celle de tous les cœurs généreux et sensibles. Toutes les fois que les autres peuplades sont en guerre, elles la terminent aux dépens des Macasi, et après s'être concertées pour entrer à l'improviste sur leur territoire, elles entraînent tous ceux qui ne peuvent leur échapper et les vendent aux Portugais brésiliens; aussi la population de ces malheureux Indiens est-elle presqu'entièrement éteinte dans le Demerari, et ce qui en reste s'est retiré dans des cantons peu fréquentés de l'intérieur, où la rareté des subsistances les garantit contre les attaques de leurs ennemis.

Timides, taciturnes, soumis et passablement industrieux, ils sont d'une petite stature, faibles de corps et d'une teinte plus jaune que les Accaouais avec lesquels ils ont d'ailleurs quelque ressemblance. Doués de peu de force et de courage, ils ont recours, dit-on, pour venger leurs injures, à la ruse, au poison, à l'assassinat; mais probablement ce dernier penchant est exagéré par ceux dont ils sont les victimes, et qui veulent ainsi trouver une excuse à leurs hostilités continuelles contre ces malheureux.

Paramani, *Attaraïa*, *Attamacka.* Ces trois

peuplades sont si enfoncées dans les terres, que la colonie n'a aucun rapport avec elles. Le peu de renseignemens que nous avons obtenus sur le compte de ces Indiens nous ont été fournis par les Accaouais qui quelquefois leur achètent des esclaves. Ces derniers les dépeignent comme étant à la fois belliqueux, sanguinaires, pillards, comme la plupart des montagnards, et déterminés à ne souffrir aucun blanc sur leur territoire. Quoiqu'il en soit, il est certain que jusqu'à présent aucun Européen n'a tenté de dépasser leurs frontières. Malgré leur réputation de férocité, jamais ces Indiens n'ont été accusés ou soupçonnés de cannibalisme, et dans mes rapports multipliés avec plusieurs tribus, je n'ai pas entendu citer un seul fait qui pût donner lieu à une pareille supposition. Les Caraïbisces, à la vérité, façonnent des flûtes avec les os de leurs ennemis, mais l'idée de manger leur chair et de boire leur sang leur inspire une véritable horreur, et ce sentiment m'a paru général chez tous les naturels de la Guyane.

Sol. — Climat. — Remarques topographiques et facilités de colonisation.

Les cantons habités par les Indiens sont beaucoup plus sains que ceux qui bordent la côte; quoique voisins de l'équateur, l'élévation des terres tempère la chaleur, et l'épaisseur des forêts entretient une fraîcheur salutaire. L'air des rivières passe en gé-

néral pour engendrer de graves et nombreuses maladies, mais cette observation s'applique seulement à celles qui coulent à travers un terrain bas et marécageux où s'amassent des exhalaisons morbifiques que les brises de mer ne sont ni assez fortes ni assez continues pour dissiper. Dans toute l'étendue des terrains salés et où séjournent des eaux saumâtres, les fièvres sont très communes, mais au-delà des irruptions de la marée, les bords des rivières ont une telle réputation de salubrité, que lors même que la population serait dix fois plus considérable, elle donnerait peu d'occupations à la médecine.

Quand on se rapproche des hauteurs sablonneuses de l'intérieur, l'écoulement naturel des eaux est si complet, et les torrens ont un cours si rapide, qu'ils entraînent toutes les matières impures, et les eaux surabondantes qui franchissent leur lit sont aussitôt absorbées par le sable.

Des bois épais règnent généralement auprès des ruisseaux dont la température descend environ à cinq degrés au-dessous de celle des rivières qui, par la largeur de leur surface, donnent plus de prise à l'action du soleil. Pendant les nuits où le thermomètre est de sept à huit degrés moins élevé que dans le jour, on peut comparer l'eau de la rivière à un bain chaud, et c'est à midi que sa température est la plus basse quand la chaleur est la plus forte, la rivière n'ayant pas encore recouvré celle qu'elle avait perdue vers la fin de la nuit.

L'évaporation étant, dit-on, à peu près dix fois plus considérable dans les environs de l'équateur que beaucoup plus près des pôles, les pluies y sont aussi plus abondantes et plus fréquentes, et dans ces régions, toute végétation cesserait si l'humidité n'était pas plus grande que dans les climats tempérés. Sur les hauteurs d'où l'eau s'écoule promptement, une plus grande quantité de pluie est plus nécessaire que dans les vallées où l'eau peut séjourner et où elle pénètre plus aisément et plus profondément dans la terre : on a donc calculé que, sur les points les plus élevés de la Guyane et éloignés de la mer, il tombe trois fois plus d'eau que sur la côte sans qu'il en résulte d'inconvénient.

Cette différence serait moins sensible si on n'avait pas abattu les forêts qui couvraient les vastes plaines voisines de la mer pour les mettre en culture; des pays boisés recèlent toujours plus d'humidité que les terrains bas dénués d'arbres et sur lesquels les nuages passent sans verser de pluie, faute de points d'attraction. L'importance de ce fait n'a pas été, jusqu'à présent, prise en assez grande considération. Une plaine nue sous les tropiques, et qui n'est pas arrosée par les pluies, se change bientôt en un désert stérile, les arbres seuls pouvant pomper l'humidité des nuages. Il est donc à désirer que le gouvernement colonial veille à la conservation d'une partie des arbustes et des buissons épars sur la côte, et enjoigne aux propriétaires de planter des

arbres à fruits et forestiers autour de leurs champs, car l'experience a démontré que tout terrain déboisé devient sec et infécond, et surtout peu propre à la culture de la canne à sucre.

Dans l'intérieur des terres, les vents n'ont pas une direction aussi uniforme et aussi constante que sur la côte. D'avril en juillet ils viennent plus fréquemment du sud que de tout autre point, et les vents de terre qui soufflent par intervalles dans l'année, en arrêtant le cours des nuages poussés par les brises, sont une autre cause de l'augmentation des pluies.

L'extrême salubrité du climat, les mœurs simples et la vie nécessairement frugale des Indiens donnent lieu de supposer qu'avant de connaître le rhum, ils parvenaient à une vieillesse même avancée, car leurs breuvages fermentés sont si doux et si diurétiques qu'il y a peu d'inconvéniens à en faire excès; mais leur système numérique est si imparfait qu'ils ne peuvent calculer ni leur âge ni celui de leurs enfans.

Une puberté précoce est ordinaire dans les pays chauds et ne paraît cependant pas abréger le cours de l'existence quoique les traces de la jeunesse disparaissent promptement.

Les filles indiennes sont nubiles et se marient souvent à douze ou treize ans, les garçons à quinze ou seize; et quoiqu'à vingt-cinq les femmes aient perdu tous les agrémens de leur sexe, les hommes

ne paraissent pas, à quarante ans, plus vieux que les Européens de cet âge.

Il n'est pas douteux que si la main du cultivateur s'étendait jusqu'aux collines de l'intérieur, et que ses soins et son intelligence pussent ajouter à la fertilité naturelle du sol et à tous les avantages qu'il présente, les cantons occupés par les Indiens seraient les plus agréables à habiter et les plus féconds des régions équinoxiales; on pourrait s'y procurer facilement et en abondance du poisson, de la viande, de la volaille, des plantes potagères, de l'eau excellente, et on n'a pas à y craindre la fièvre et les piqûres des moustiques.

La géologie de Demerari offre peu de variété. Le canton de Pomeroun et les côtes sont principalement composés d'une argile alluviale bleuâtre entremêlée d'une faible couche de sable, et sur la côte de Mahaïca, de sable et de débris de coquillages. Toute cette partie de la colonie convient parfaitement à la culture de la canne à sucre, du coton et des bananes, et il n'existe peut-être pas dans le monde entier une terre d'une fécondité aussi admirable; jamais elle n'a besoin d'amendement, quoiqu'elle produise par acre jusqu'à six mille livres de sucre et vingt milliers pesant de bananes par année.

En avançant dans l'intérieur, l'argile perd sa teinte bleue et devient graduellement jaune; dans ce dernier état elle est toujours revêtue d'une couche de résidu végétal appelé *pégas* qui, formé de végé-

taux à moitié pourris à plusieurs pieds de profondeur en beaucoup d'endroits, rendent la culture très difficile. La banane ne réussit pas dans un pareil terrain, mais il est favorable au café qu'on y cultive principalement et dont les produits sont abondans et d'une excellente qualité.

Au-delà des terres *pégas*, règnent des chaînons de monticules sablonneux coupés par des vallées et où se trouve un léger mélange d'argile. Ces cantons sont propres à la culture du café, du cacao, du roucou, de diverses sortes de fruits et de nombreuses productions alimentaires. Dans leur direction parallèle à la côte elles sont occupées par les Araouaaks.

Au midi de cette ceinture commence la région des roches, composée d'une suite de collines isolées et coniques, qui reposent sur des bases formées de grès, de granit, de cristaux siliceux contenant une grande variété d'ocres et de minérai de fer, du mica, des cristaux hexagones et en quelques endroits de légères indications de métaux précieux.

Quoiqu'il existe probablement des mines d'or et d'argent dans les montagnes primitives des côtes septentrionale et occidentale, cependant il n'en a jamais été apporté d'échantillons par les Indiens. Les Hollandais à la vérité s'étaient livrés à des recherches, et avaient entrepris quelques travaux dans leur premier établissement d'Essequibo, mais le minérai était si peu abondant qu'ils les ont abandonnés. Je crois qu'on trouverait des richesses métalli-

qués dans les montagnes des Attaraya et Attamacka, mais ces nations sont trop éloignées pour que l'on puisse faire la moindre tentative d'exploitation.

La contrée rocailleuse est au pouvoir des Accaouais et des Caraïbisces, au milieu desquels on rencontre çà et là quelques Macasis et quelques Paramanis qui habitent principalement des cantons en litige aux pieds des montagnes, et qui sont alternativement les victimes des montagnards et des Indiens de la côte.

Superstitions.

Les Indiens reconnaissent un dieu créateur universel et plusieurs tribus croient aussi à l'existence de puissances subalternes, qu'ils invoquent comme leurs protectrices. Chez les Arraouaks, *Alaberi* est la divinité suprême et *Kararamanni* le patron de cette nation; ce dernier a deux femmes, savoir : *Ouourecaddo* et *Emehseouaddo*; le nom de l'une signifie celle qui travaille dans l'obscurité, et celui de l'autre le *coutchi*, ou la grande fourmi rouge qui perce la terre : réunies, elles sont le type de la création de toutes choses.

Les Caraïbisces et les Accaouais appellent leur dieu *Maconaïma;* ce nom veut dire aussi celui qui travaille dans l'ombre. Voici leurs idées sur la création : il y avait un arbre aussi ancien que *Maconaïma*, et ce dieu étant monté sur cet arbre immense et séculaire coupa avec une hache de pierre des mor-

ceaux de bois, les jeta dans l'eau, aussitôt ils se changèrent en des êtres animés. Les détails de cette tradition sont aussi absurdes et aussi obscènes que la mythologie des Hindous et indiquent cependant d'une manière assez claire qu'ils reconnaissent un être suprême. Il est incontestable que les Indiens ont un principe religieux, mais comme ils n'ont ni prêtres, ni forme de culte, ce principe a dégénéré comme chez tous les peuples plongés dans l'ignorance, en superstitions et en croyance à la sorcellerie.

Le méchant esprit est selon eux l'auteur de tous les maux qui affligent l'humanité; cette puissance ténébreuse leur inspire la plus grande terreur, et rien n'égale le respect et la considération qu'ils portent au *pé-i-man* qui prétend pouvoir l'exorciser. Toute tentative pour les convertir sera donc sans résultat si on ne parvient pas à gagner ce personnage qui vit aux dépens d'une crédulité stupide, et qui doit sa grande influence à la persuasion qu'il a donnée de son pouvoir surnaturel.

Langues.

Il n'y a pas de matière dans l'Amérique méridionale sur laquelle on ait obtenu aussi peu de notions positives et précises que sur les langues des nations indiennes à l'est des Andes. Les missionnaires espagnols, loin d'être animés de ce zèle qui permet à ceux des Anglais de se vanter de connaître vingt-sept idiomes différens des nègres, ne paraissent pas

s'être beaucoup attachés à apprendre les langues des naturels de leurs juridictions (1). Ils ont allégué pour excuse que ces langues sont pauvres, vagues, sans force, circonscrites dans un cercle étroit, incapables de se prêter à la moindre description, comprenant, dans ce jugement plus que sévère, les langages et des idiomes qui n'ont entre eux aucune analogie. Cependant quand on considère l'immense quantité de sujets divers dans toutes les branches de l'histoire naturelle qui enrichissent les contrées intertropicales, et que tous ont des noms particuliers chez les Indiens, tandis qu'en Europe nous sommes souvent obligés d'emprunter aux langues anciennes des dénominations que nous ne trouvons pas dans les nôtres ; il est démontré qu'à cet égard les langues indiennes ne peuvent pas être accusées de pauvreté.

Les Indiens étant d'admirables naturalistes, il y a lieu de supposer avec raison que leurs langues, qui expriment tous les mots indicateurs de leurs innombrables plantes, ne doivent pas être muettes sur tous les objets qui s'y rapportent, et si nous manquons ici d'une démonstration rigoureuse, au

(1) Cette critique, comme beaucoup d'autres, manque de justice et de vérité. Des missionnaires espagnols et portugais ont composé des grammaires et dressé des vocabulaires de plusieurs langues de l'Amérique méridionale. (*Voir le Mithridates* d'Adelung, *les Voyages de M.* de Humboldt *et l'Histoire du Brésil de* Southey.)

moins est-il probable, d'après les raisons que nous venons de déduire, et d'après l'excessive fécondité de leur sol, que ces langues doivent être abondantes, figurées et harmonieuses, comme dans les régions orientales.

D'après les différentes théories que des esprits spéculatifs se sont plu à créer sur l'origine de la population américaine, il n'y en a pas qui repose sur des bases plus simples et plus naturelles que celle de la conformité des idiomes. Personne, en comparant la langue des habitans des États-Unis de l'Amérique septentrionale avec la langue anglaise, ne pourra se tromper sur les rapports intimes qui existent entre les deux peuples, et en adoptant ce principe, il est évident que dans l'absence de toute tradition chez les Indiens, si on veut se livrer à des recherches sur la nation de laquelle ils descendent, il faut principalement qu'elles portent sur le langage.

Les circonstances locales agissent sur les mœurs, les habitudes, et même sur les traits, la forme extérieure, et établissent à la longue une grande disparité entre les fils et les pères. Dans les déserts et les immenses plaines de l'Asie, l'Arabe et le Tartare sont des pâteurs errans, parce qu'ils n'ont d'autres moyens de subsistance que leurs troupeaux, et que la terre ne les récompenserait pas de leurs peines; mais placez ce même Tartare au sein de forêts de la Guyane où il n'y a point de pâturages

et beaucoup de gibier, et où la fertilité du sol ne demande qu'un léger travail, il deviendra chasseur, et s'adonnera même un peu à la culture. Cependant malgré ce changement dans sa manière de vivre, son langage n'éprouvera aucune altération pendant des siècles entiers, et indiquera son origine; et c'est sous ce point de vue que la population américaine offre des particularités qui ne permettent pas de supposer que cette origine lui soit commune.

Les Indiens de l'Amérique septentrionale ont des dialectes qui diffèrent de ceux des Mexicains, des Péruviens et des naturels de la Guyane. Ils couchent accroupis sur la terre enveloppés de peaux de bêtes, boivent une liqueur faite de maïs fermenté, scalpent leurs prisonniers et leur font subir les plus cruelles tortures. La jeunesse chez eux est soumise aux plus rudes épreuves; ils ne font point le commerce d'esclaves, et aucune tradition ne donne à croire qu'ils aient jamais été réunis sous un même empire.

Les Péruviens et les Méxicains ont formé de grandes monarchies, leurs langues n'ont aucune analogie avec celles des autres nations américaines. Ils connaissent depuis long-temps et savent travailler les métaux précieux; leurs almanachs et leurs hiéroglyphes démontrent une civilisation infiniment supérieure à celle de ces Indiens chasseurs, pêcheurs, distribués en petites tribus isolées et indépendantes; enfin, ils ont même un corps de doctrine religieuse bien coordonné.

Il n'en est pas de même des habitans de la Guyane. Leur langage se rapproche davantage des langues de l'Asie orientale; ils reposent dans des hamacs d'une construction uniforme, quoique fabriqués de matériaux divers; rien ne rappelle à leurs souvenirs qu'ils aient obéi à un même chef; ils se livrent avec ardeur au commerce d'esclaves; leur boisson fermentée (le piouri), est extraite de la cassave, et ils ne pratiquent aucun culte religieux.

Les anomalies que nous venons d'exposer sont peut-être encore plus sensibles lorsqu'il s'agit des Patagons et des autres peuplades presque entièrement inconnues à l'extrémité de l'Amérique méridionale.

Il faut beaucoup de sagacité et une grande persévérance pour acquérir une connaissance assez étendue de langues non écrites qui permette de démontrer leurs qualités respectives et comparatives. Ce n'est pas sous l'influence de cette idée présomptueuse que nous joignons ici les vocabulaires qui suivent; notre seul objet a été d'offrir aux savans et aux polyglottes des termes de comparaison avec les langues orientales de l'Europe et de l'Asie qui puissent les autoriser à croire que les Indiens de la Guyane sont d'origine tartare, opinion que nous sommes tentés d'admettre, à raison de la similitude de la stature, de la couleur, des traits et particulièrement de la direction des paupières des deux nations.

Vocabulaire de quatre-vingt-deux noms et nombres dans

FRANÇAIS.	ARAOUAAK.
1. Homme.	Ouadeli.
2. Femme.	Hêrou.
3. Garçon.	Elantchy.
4. Fille.	Hedaza.
5. Vieillard.	Habettou.
6. Vieille femme.	Daca-tay.
7. Frère.	Dalou-keytchay.
8. Sœur.	Dayou data.
9. Oncle.	Dada yin tchy.
10. Tante.	Darey.
11. Cousin.	Daouentchy.
12. Grand'père.	Dadou coutchy.
13. Grand'mère.	Dacoutah.
14. Petit-fils.	Daalekentchy.
15. Tête.	Daseye.
26. Col.	Danourou.
17. Yeux.	Dacousy.
18. Nez.	Dasiry.
19. Bouche.	Daliroco.
20. Cheveux.	Daharra.
21. Oreilles.	Dadihi.
22. Bras.	Dadenaina.
23. Mains.	Dacabbou.
24. Doigts.	
25. Os.	Dabounah.
26. Peau.	Dada.
27. Chair.	Dasiroquâ.

les quatre langues indiennes de la Guyane Anglaise (1).

	ACCAOUAI.	CARAÏBISCE.	OUAROUA.
1.	Ouinaou.		Nibourou.
2.	Ebouetei.	Ououre.	Tida.
3.	Ouiaofatounoh.	Meh.	Noboto.
4.	Yemourikoh.	Yemoroh.	Annebacka.
5.	Tompoco.		Edamou.
6.	Ouabotorei.	Pipeh.	Natouit.
7.	Sayaouh.	Siouaoh.	Daheyey.
8.	Yeinoutei.	Ouah ouah.	Daacouey.
9.	Yaaouh.	Yaayaououh.	Daatou.
10.	Ouaapoh.		Daacatey.
11.	Baatomoh.		Hesenga.
12.	Taamoh.	Taameoh.	Nobo.
13.	Pipeh.		Naata.
14.	Eupaaarey.		Naatousenga.
15.	Eupopo.	Eubouboh.	Maqua aou.
16.	Yeouasacorouey.	Yenasally.	Mahaabey.
17.	Yenorou.		Maama.
18.	Yenattary.		Mayheccady.
19.	Eubottary.	Endarry.	Maroho.
20.	Eyansettey.	Ensetty.	Maaheo.
21.	Paanarrey.		Mahohoco.
22.	Yabourey.		Mahaara.
23.	Yeynarrou.	Yenarry.	Maamahou.
24.	Yeynarrou-siteireh,	Yenarry ettideh.	Mamahou.
25.	Yep hoh.		Mouha.
26.	Eupihpoh.		Mahoro.
27.	Paacah.	Eubonoh.	Matoumeh.

(1) Lorsque les mots *accaouais* et *caraïbisces* sont identiques, on a omis un des deux.

FRANÇAIS.	ARAOUAAK.
28. Dos.	Dah borouh.
29. Ventre.	Dadeybayou.
30. Poitrine.	Dalouasebou.
31. Cuisses.	Daboukisa.
32. Jambes.	Dadaauah.
33. Pieds.	Dacouty.
34. Sang.	Courisa.
35. Feu.	Ikhe-ki.
36. Vent, air.	Aoua douley.
37. Eau.	Ouanney-iabbo.
38. Terre.	Ororou.
39. Ciel.	Ourarou. Casaako.
40. Arc.	Semaara-haaba.
41. Flèche.	Semaara.
42. Corde de l'arc.	S. H. Timy.
43. Hamac.	Dacorah.
44. Maison.	Batcheh.
45. Pirogue.	Coriaâl.
46. Pagaie.	Aahaaley.
47. Pot.	Daouadda.
48. Couteau.	Eda oualla.
49. Crochet.	Bodey hey.
50. Calebasse.	Eoui dah.
51. Massue.	Moussi.
52. Verroteries.	Coraara.
53. Toile.	Caremarry.
54. Sucre.	Secaraco.
55. Sel.	Pamou.
56. Poivre.	Haatchey.
57. Fusil.	Aracabousa.
58. Poudre.	Calbara.
59. Plomb.	Bala.

	ACCAOUAI.	CARAÏBISCE.	OUAROUA.
28.	Yaabouh.	Enganarry.	Maahah.
29.	Youembou.	Euenboh.	Mobounah.
30.	Epopourah.	Eupoboroh.	Maameyhou.
31.	Eupatouh.	Eupiteh.	Marolo.
32.	Eusaïrah.	Eusideh.	Maahah.
33.	Eubobourah.	Pobouroh.	Moumou.
34.	Moinouroh.		Hotah.
35.	Ouaatah.		Ikkounuh.
36.	Pepeitoh.		Ahaaka.
37.	Tounah.	Touniah.	Ho.
38.	Itoh.		Hotah.
39.	Caabeh.		Naahamoutah.
40.	Oureibah.		Ataborou.
41.	Pouleouah.		Atabou.
42.	Labarey-omouteh.	Ocreybah amouteh.	A. Ahoutah.
43.	Eubaatey.		Hah.
44.	Yeoaouateh.		Hanouko.
45.	Couriaala.		Ouayey backa.
46.	Abagoeta.		Haaheh.
47.	Toumayeng.	Toumaany.	Hahleh:
48.	Maria.		Daabo.
49.	Kehouiy.	Kahoueh.	Oscibokay.
50.	Couahey.		Matala.
51.	Eubodouroh.	Poudah.	Douseh.
52.	Casouroh.		Naascey.
53.	Tebouroh.	Camisa.	Hêkaarah.
54.	Asecara.		Secaramatah.
55.	Ouaaeya.		Bam.
56.	Poueimay.	Poumeh.	Houca.
57.	Aracoubsa.		
58.	Calbara.		Henehbouah.
59.	Piroto.	Birotoh.	A. Ama.

FRANÇAIS.	ARAOUAAK.
60. Tabac.	Yeury.
61. Soleil.	Hadalley.
62. Lune.	Caatchey.
63. Etoiles.	Ouiouah.
64. Pluie.	Ouanney.
65. Vent.	Aouadouley.
66. Tonnerre.	Acoullia calli.
67. Eclair.	Beylebeliro.
68. Montagnes.	Ororou-aya mantâh.
69. Forêts.	Conoco.
70. Rochers.	Siba.
71. Sable.	Martouko.
72. Iles.	Cai-iry.
73. Un.	Abaara.
74. Deux.	Bêma.
75. Trois.	Cabouin.
76. Quatre.	Bi-y-bitch.
77. Cinq.	Aba-daccabbo.
78. Six.	Aba temainy.
79. Sept.	Bema temainy.
80. Huit.	Cabouin-temain.
81. Neuf.	Bi-y-bitch temain.
82. Dix.	Bema dacabbo.

ORAISON DOMINICALE EN LANGUE ARAOUAAK.

Courouroumannay hamarai kaliray oboraday betchoutay diouit boussa-baynsi perokan, beyin so perika-yêhêbou ororou êdayeko-mihiratchibeyn dêkotounâyah-ibihey nibihidaou ouèkêyêhay odomay-mayirê tounibah deyênsey boboro têlaïdey; hidouaïney.

ACCAOUAI.	CARAÏBISCE.	OUAROUA.
60. Taamouy.	Taamah.	Aoha.
61. Ouieyya.		Yah.
62. Nounoh.		Ouaanebah.
63. Iremah.	Siregah.	Keorah.
64. Conobo.		Naahaa.
65. Pepeytoh.	Beybeytah.	Ahaaka.
66. Gonomara.		Nahaa.
67. Cabeyta.		Abeylebeyleh.
68. Oueybouey.	Ouoouboh.	Hotaquay.
69. Itoh.		Daounah.
70. Toeboh.		Hoeya.
71. Sacaou.		Kahemrah.
72. Paah-oh.	Paahah.	Balohoh.
73. Téghinah.		Hesatcha.
74. Asagreh.		Monama.
75. Osoraouoh.		Diênêma.
76. Asagreyney.		Manebi nahatakatanah.
77. Tèghenehseh.		Mahabass.
78. Meah daroy.		Mohmatena hesecka.
79. Yacombeh.		M. Manam.
80. Tosoroouą-nobeh.		M. Diênêma.
81. Yecombeh-nelly.		M. nahakatanah.
82. Yama-caouah.		Moureycrouit.

Les faibles connaissances de l'auteur ne lui ont pas permis de faire l'analyse grammaticale de la traduction de cette prière, mais on peut présumer, d'après sa construction, que cette langue ne manque ni d'harmonie ni d'expression.

Les *Araouaaks* prennent un ton particulier lorsqu'ils s'informent de la santé bonne ou mauvaise

de ceux qui sont malades ou bien portans, et l'accent est toujours approprié à l'état des personnes auxquelles ils s'adressent. Quoiqu'ils n'aient ni hiéroglyphes ni almanachs symboliques tels que ceux qui ont été décrits par Roberston et M. de Humboldt, cependant ils ne sont pas entièrement dénués de connaissances astronomiques. Toutes les étoiles et les constellations ont chez eux une dénomination propre à chacune d'elles, et ils jugent des saisons d'après la marche de quelques-uns de ces corps célestes. Leurs époques pour planter et semer se règlent d'après l'âge de la lune, et quand les *Accaouais* font une course à travers les plaines pierreuses de l'intérieur, ils se guident pendant la nuit d'après la position des étoiles et dans le jour par la chaleur des pierres.

Quant aux observations du célèbre M. de Humboldt sur les langues des Indiens, il est à regretter que la seule qui ait attiré son attention, le *tamanaca* ou *cheyma*, l'ait conduit à des conclusions qui ne sont pas applicables à la structure générale des langues de la Guyane.

Ses remarques sur les Caraïbisces, quant aux mœurs et au langage, ne sont pas évidemment le résultat de ses recherches personnelles; il paraît cependant, d'après ses investigations, que le tamanaca est non pas une langue mère, mais un mélange de la langue des Araouaaks de la Guyane avec celle des Incas; car, dans l'idiome cheyma, on

trouve un grand nombre d'expressions qui dérivent de ces deux langues. Le tamanaca est en usage sur les frontières du vieil empire péruvien et des contrées habitées et parcourues par les tribus indépendantes de l'est.

Le caraïbisce est la langue la plus répandue aux environs de ces frontières, les langues araouaak et ouaroua ne venant qu'en seconde en troisième lignes ; toutes trois diffèrent dans leur composition et n'ont aucun rapport entre elles.

Dans le vocabulaire ci-joint, l'accaouai est offert comme *spécimen* d'un dialecte caraïbisce et fournit un exemple curieux des déductions qu'on peut tirer de leur analogie comparée ; ajoutons ici que les Caraïbisces donnent le nom de frères aux Accaouais.

Selon nous, la conformité du langage est l'indication la plus certaine de l'origine commune des peuples, et quoique quelques savans semblent en douter, l'embarras dans lequel les jette la comparaison des différens idiomes démontre suffisamment la justesse de cette assertion.

GOA.

En longeant la côte de Malabar, de Mangalore à Bombay, au mois de décembre 1832, j'ordonnai au tindal (1) de mon patamare (2) de le diriger sur Goa. Agréablement bercé par les chants de mes matelots maures qui me rappelaient ceux des paysans de l'Espagne méridionale, j'entrai dans le hâvre extérieur, bassin vaste et magnifique, entouré par la terre de tous côtés et dominé par un monticule, une tour et un fort délabré. Un vaisseau de guerre portugais y était à l'ancre, mais à voir la mauvaise tenue du bâtiment et de l'équipage, qui aurait pu croire que de tels marins étaient les descendans de ces argonautes intrépides qui les premiers doublèrent le cap des tempêtes et pénétrèrent dans les mers des Indes?

Je descendis dans le canot, et assis sous un tendelet, je franchis rapidement la seconde barre, un instant après j'abordai le rivage où est situé le nouveau Goa, petit port, à quelque milles de la vieille cité qui a été abandonnée et dont il ne reste

(1) Capitaine.

(2) Petit bâtiment côtier.

plus que des débris à l'exception de ses couvens, de ses églises, de ses palais, de ses prisons que la solidité de leur construction a sauvés de la ruine générale. Rien n'est plus misérable que l'aspect de de cette chétive ville, et je ne pus y trouver un logement convenable que dans la maison d'un marchand d'où j'adressai une lettre au gouverneur pour lui demander la permission de visiter le vieux Goa. Tous les habitans que je rencontrai dans les rues annonçaient l'indigence et la fainéantise, et cependant leurs habillemens sales et mesquins n'étaient pas dépourvus d'une certaine recherche, fille de la vanité la plus bizarre; je ne vis un peu de propreté que sur les soldats d'un régiment arrivé tout récemment de Lisbonne.

Au retour de mon domestique muni du permis du gouverneur, je remontai dans mon bateau. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une plantation plus belle que celle des magnifiques cocotiers qui garnissent les bords de la rivière à l'approche du vieux Goa dont les églises et les couvens s'élevaient avec un air de grandeur calme au milieu de leur épaisse verdure. Après avoir amarré notre embarcation aux marches du couvent ou collége de Saint-Thomas, j'allai droit à ce somptueux édifice, mais comme la chaleur était brûlante, et que c'était l'heure de la sieste, je ne rencontrai personne qui pût me servir de guide et de *cicerone*. Je me déterminai donc à parcourir, sans cet aide, les cloî-

tres et les galeries qui les surmontent et où je n'entendais que le retentissement de mes pas ; enfin, ayant aperçu dans une pièce dont la porte était ouverte une longue figure maigre, j'entrai et me trouvai dans la pharmacie du couvent. J'exposai à ce blême cénobite les causes qui m'avaient amené dans ce lieu, et je le priai de prévenir ses supérieurs que je désirais passer la nuit dans le monastère. Il sortit aussitôt pour porter ce message dont il avait bien voulu se charger, et je sortis du couvent; puis, après avoir donné ordre à mon domestique de préparer mon dîner sur le bord de la rivière et d'y étendre mon tapis, je gravis une hauteur qui domine le couvent des Augustins. Jamais je n'oublierai le son lugubre de ses cloches dont le branle prolongé vint frapper mes oreilles à l'heure de vêpres; c'était le premier bruit qui m'apprenait qu'il y avait encore quelques êtres vivans dans cette ville déserte. L'église est grande et belle; la voix de l'officiant, celle des chantres, le tintement fréquent de la sonnette qui faisait agenouiller et relever les religieux avec toute l'exactitude des mouvemens militaires, avaient une résonnance si faible dans cet immense vaisseau, qu'ils semblaient ajouter à la tristesse profonde de la solitude qui a succédé à l'ancienne splendeur et à l'ancienne activité du vieux Goa.

En quittant l'église, je me rendis dans les cloîtres dont les murs sont couverts de peintures à

fresque d'une faible exécution, mais dont les sujets, relatifs à des scènes de martyrs, ne manquent pas d'intérêt ; quelquefois le peintre a fait contraster assez heureusement la figure pâle du moine résigné avec celle du maure noir et féroce. Comme j'avais manifesté le désir de visiter le tombeau de saint François Xavier, un des frères-lais eut la complaisance de m'y conduire. Ce monument funèbre est placé dans une petite église à peu de distance des vastes bâtimens en ruines du collége des Jésuites. Un jeune sacristain m'ouvrit la chapelle obscure qui le renferme. Il est richement orné; au-dessus est un coffret d'argent où, dit-on, sont déposées ses cendres, et tout autour sont suspendues des lampes du même métal; au-dessous on voit quatre beaux bas-reliefs représentant plusieurs actes de la vie de ce célèbre apôtre des Indes et sa mort.

Je vis sans déplaisir les spacieux édifices de l'inquisition ouverts de toutes parts à la curiosité publique et tombant en ruines; mais ce n'est pas dans les mêmes sentimens que je m'arrêtai devant le palais des Gouverneurs; les Albuquerque et les De Castro n'étaient pas des hommes ordinaires, et c'est à eux que la gloire du Portugal doit son plus grand éclat. J'errai ensuite à travers des sentiers étroits bordés d'arbres superbes, et je visitai encore deux autres couvens avant le coucher du soleil. La population de ces différens monastères, à l'exception

de celui des Jésuites, a beaucoup diminué depuis assez long-temps. En général, les pères prieurs et un ou deux des personnages les plus importans, sont Européens ou d'origine européenne; les simples religieux, et les novices nés dans l'Inde, descendent à la vérité d'Européens pour la plupart et ont conservé des noms européens, mais à cette exception près, ils ne diffèrent aucunement des Hindous, et ils en ont toute l'ignorance.

Après avoir pris un léger repas, je trouvai, au lieu du rendez-vous que j'avais assigné à mon domestique, un jeune frère qui me conduisit au couvent où je devais passer la nuit, et me présenta à son supérieur. Ce dernier, qui était né dans l'Inde, et avait le teint d'un jaune foncé, me reçut avec beaucoup de politesse et de cordialité, et me régala d'un verre d'excellent vin de Porto; d'ailleurs il me parut très préoccupé; muni d'un énorme trousseau de clés, il était toujours ouvrant et fermant des portes et des armoires et dans un mouvement continuel. Son extrême agitation dont il m'était impossible de soupçonner le motif, ne me permit pas de lui adresser quelques questions et de prendre auprès de lui divers renseignemens sur des objets qui avaient attiré mon attention, mais dans la position où je me trouvais, je jugeai plus convenable de me retirer et de gagner ma cellule où je me reposai de mes fatigues dans un fort bon lit.

Le lendemain, je me levai de grand matin au son

de la cloche des Augustins, et après avoir parcouru de nouveau l'église et les cloîtres, je m'acheminai vers la cathédrale dont les stalles étaient occupées par dix chanoines. Le doyen officiait; les sacristains, les bedeaux, les chantres étaient à leur poste, mais les fidèles étaient rares; un seul vieux gentilhomme portugais était placé à l'extrémité de la nef, près du chœur, car je ne puis mettre en ligne de compte quatre vigoureux esclaves africains, porteurs du *manchila* (1) du doyen qui chuchotaient et ricanaient dans un des bas-côtés du temple; toutefois je reconnais qu'au moment où la sonnette annonça l'élévation, ils se mirent à genoux et firent le signe de la croix. Entièrement nus, la peau très noire et luisante, ils avaient des formes athlétiques, les dents blanches comme l'ivoire, la lèvre épaisse, la chevelure laineuse et crépue, les yeux fins et perçans, les mouvemens libres et faciles, et le gros rire de sauvages à moitié civilisés.

Dans l'origine de la conquête, le gouvernement portugais a affecté de grandes propriétés territoriales aux environs de Goa, à l'entretien de cette cathédrale, et il en a été de même pour les couvens, en sorte que les prêtres et les moines, forcés de rester auprès des biens qui les font vivre, sont à peu près les seuls habitans du vieux Goa; aussi cette ancienne cité offre-t-elle un tableau qu'on ne trouverait dans aucune partie du globe; on n'y rencontre

(1) Sorte de litière dont on se sert sur la côte de Malabar.

que des capuchons, des robes blanches, brunes, noires, des soutanes en soie, en bure, des surplis garnis ou non de dentelles plus ou moins riches; les pasteurs abondent, mais où sont les troupeaux?

Goa, la ville d'or, a disparu! Goa où le vieux Gama a terminé sa glorieuse carrière, Goa qui a répété les chants et vu les infortunes de l'immortel Camoëns, Goa n'est plus qu'un vaste cimetière que l'herbe couvre de toutes parts, et il semble que sa triste population d'ecclésiastiques et de cénobites n'a été épargnée que pour célébrer des cérémonies funèbres.

(*Sketches of India*).

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Voyages en Arabie contenant la description des parties du Hedjaz, regardées comme sacrées par les Musulmans, suivis de notes sur les Bédouins et d'un essai sur l'histoire des Wahhabites; par J. L. Burckhardt ; traduits de l'anglais par J. B. Eyriès ; ouvrage orné de cartes et de plans. 3 vol. in-8°, Paris, Arthus-Bertrand, libraire de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 23.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Les beaux jours du pélerinage ne sont plus. La foi musulmane a perdu sa sève de jeunesse. L'indifférence, cette incurable plaie des religions d'âge avancé, couvre aujourd'hui la grande société qui fait son évangile du Koran. L'ancienne générosité des princes de l'Orient et de tous les Orientaux en général envers la mosquée de la Mecque s'est fort refroidie, et si les pélerins sont toujours nombreux, ils le sont beaucoup moins que dans les siècles passés. C'est un dur métier que celui d'un dévôt pélerin. Burckhardt le fit en toute conscience. Nous le connaissions avant lui ; avec lui nous assistons à toutes les scènes de ce drame religieux. Jetons d'abord un coup d'œil sur le théâtre. Le

théâtre c'est la Mecque, la mosquée, la Ka'aba et le mont A'rafat. La Mecque c'est une ville ouverte, dans une vallée stérile entourée de rochers brûlés par le soleil ; c'est une ville comme Djidda, à l'aspect oriental, bien bâtie, à rues plus larges que les autres villes de l'Orient, à rues non pavées, sans police, sans éclairage, déserte quand les pélerins ont repris la route de leur pays; toute animée, toute bruyante, toute pleine pendant le temps si court du hadj.

La vallée, qui renferme la ville de Mahomet, varie dans sa largeur de 100 à 700 pas. La Mecque s'étend surtout dans cette dernière partie et couvre une longueur de 1,500 pas, et de 3,500 avec ses faubourgs. Pas un arbre ne couronne les hauteurs environnantes, hauteurs de 200 à 500 pieds, et qui, si elles étaient convenablement défendues, présenteraient un véritable rempart contre toute tentative ennemie. L'intérieur de la ville est beaucoup plus gai et beaucoup plus européen que celui des villes d'Egypte ou de Syrie; elle doit cette physionomie à ses maisons hautes, à ses fenêtres nombreuses ouvertes sur la rue, à ses jalousies de minces roseaux qui laissent entrer l'air frais et préservent des mouches et des moustiques.

La seule place publique de la Mecque est la cour de la grande mosquée. On n'y voit ni beaux édifices publics, ni khans pour les voyageurs. Il semble que la vénération des habitans pour leur temple les ait empêché d'élever aucun monument qui puisse lui opposer quelque rivalité. Pour la Mecque, la grande mosquée est tout, c'est sa gloire, sa merveille, sa fortune.

Il est à peu près impossible de calculer avec exactitude la population des villes de l'Orient, où l'on ne tient pas de registres, ou le nombre des maisons peut à peine être constaté. Le résultat des recherches de Burckhardt donne à la Mecque

de 25,000 à 30,000 habitans domiciliés, en y comprenant les faubourgs, à quoi il faut ajouter 3,000 à 4,000 Abissins et esclaves noirs; mais la ville peut loger une population triple de celle-là. Dans l'année 923 AH., sous le règne du sultan Sélim I, elle comptait 12,000 habitans; dans les temps antérieurs, sa population était beaucoup plus considérable.

Il règne à la Mecque, et généralement dans le Hedjaz, beaucoup plus de liberté, beaucoup plus de tolérance que partout ailleurs. Burckhardt a vu des officiers anglais en costume européen se promener dans les environs de Djidda, on les regardait mais on ne les insultait pas. Seulement quelques femmes dévotes disaient tristement en les voyant passer, il faut que la fin du monde soit proche puisque le sol sacré est foulé par les pieds des kafirs.

La Mecque et ses environs ont été décrits dans les voyages de Niebuhr, d'Ali bey et dans les fragmens de Seetzen que nous connaissons, mais nulle part plus en détail que dans la relation de Burckhardt. Lui n'oublie rien, quartiers, rues, édifices, boutiques, cafés; il fait plus, il trouve le secret de faire lire cette minutieuse statistique en l'accompagnant d'histoires de mœurs et de comparaisons ingénieuses. On ne s'attend guère, dans un pays où l'administration est à peu près nulle, où l'on ne fait pas grand'chose pour le bien-être des habitans, à trouver un des plus utiles établissemens de la civilisation européenne, la poste aux lettres. Le service entre la Mecque et Djidda se fait à ânes, et le départ a lieu tous les soirs. Les lettres sont taxées à 2 paras. Le bureau de la poste est situé dans le plus beau quartier de la Mecque, dans le quartier de Schebeïka, dont la rue principale est bordée de cafés, de magasins et des plus belles maisons de la ville. Les riches, les négocians, les principaux pélerins habitent cette autre Chaussée-d'Antin.

Pour les pauvres hadjis, toujours les plus nom breux, sont les rues étroites et sales du quartier de Haret bab el Omra; ils s'y entassent; ils les préfèrent surtout parce qu'elles sont dans le voisinage de la mosquée : car eux les pauvres hadjis ne font pas, comme les grands seigneurs musulmans, un voyage de plaisir sous le prétexte d'un voyage religieux. Ils ne viennent pas ici pour vendre et pour acheter, comme les marchands; ils viennent pour prier. Pélerins à foi vive, leur sommeil est souvent troublé par leurs préoccupations religieuses; ils veulent avoir le temple à leur portée pour chasser les mauvais rêves. On voit souvent au milieu de la nuit des hommes courir à la mosquée, vêtus comme on l'est au lit. Ils font le tour de la Ka'aba, ils baisent la pierre noire, ils récitent une courte prière, ils boivent de l'eau du puits Zemzem, reviennent se coucher et s'endorment dans les pensées d'un paradis de délices et de récompenses éternelles.

N'allez pas croire, je vous prie, que tous les pélerins ont cette foi-là. C'est la fleur des pélerins qui vient à la Mecque pour prier. Voulez-vous connaître le pélerinage sous son véritable jour. Le pélerinage, c'est l'association de l'esprit religieux et du génie commercial, la réunion de l'enthousiasme et du calcul. La Mecque pendant ce temps-là c'est une grande et belle foire avec prières du jour, prières du soir, illumination de la Mecque, illumination des tentes des pachas et des seigneurs, courses à l'A'rafat, jeux et divertissemens, feux d'artifices et nombreuses salves d'artillerie. Alors si les gens pieux font leurs affaires avec le ciel, d'autres gens, et ce n'est pas le plus petit nombre, font leurs affaires avec la terre. Les Hindous, les Malais musulmans, les Cachemiriens, les hommes de Boukhara et de Samarcand, de la Tartarie, de la Perse, des côtes de Melinde, de Mombaze et de tous les points de l'Arabie se mettent en

rapport avec les hommes de l'Occident, avec les peuples de l'Afrique septentrionale et intérieure, avec les Égyptiens, avec les Turcs, les Albanais, toute l'Asie mineure, et même des Grecs et des Arméniens qui se mêlent partout. Il faut reconnaître qu'aujourd'hui les spéculations lucratives du commerce sont le principal mobile du voyage du Hedjaz, et Mohammed Aly le sait si bien, qu'il traite un peu les pèlerins comme une marchandise, en les soumettant à une taxe fort élevée, pour leur passage de Suez à Djidda, passage dont il fait un véritable monopole.

Le pèlerinage, comme notre conscription, a ses remplaçans. Les gens riches y envoient en leur nom quelque pauvre diable qui ne craint pas la fatigue et trouve une existence dans ce métier assez lucratif. Le remplaçant fait le voyage soit pendant la vie du riche, soit après sa mort. Quelquefois les héritiers du défunt, s'ils sont dévots et que la succession en vaille la peine, louent un de ces pèlerins publics et l'envoient à la Mecque s'acquitter de l'obligation que leur parent avait négligée pendant sa vie. Au retour, ce remplaçant reçoit son salaire sur l'attestation de quelque imam qu'il a rempli toutes les formalités requises.

La description de la grande mosquée, et de la Ka'aba occupe une place fort étendue dans la relation de Burckhardt; elle est d'autant plus curieuse, qu'elle met la réalité à la place de ces magnificences mensongères dont les géographies enrichissent le plus saint des temples de l'islamisme, moins beau que la plupart des autres temples de l'Orient, et qui n'est vraiment remarquable que par la Ka'aba qu'il renferme. Si l'on veut prendre une idée générale de cette mosquée, il faut se figurer une place oblongue de 250 pas sur 200, entourée de trois ou quatre rangs de colonnes unies entre elles par des arcades.

à ogives, colonnes irrégulières en marbre, en porphyre, en pierre commune de 20 pieds de haut, de 18 pouces de diamètre environ ; les unes offrant à leur base des traces du style grec, d'autres à leurs chapiteaux des traces du style sarrasin grossier; d'autres sur lesquelles on lit des inscriptions en caractères arabes ou cufiques. La plupart de ces colonnes et les murs de l'intérieur sont couverts de peintures à couleurs vives, disposées par larges bandes, sur lesquelles on n'aperçoit nulle part ces fleurs si communes dans les édifices de ce genre. Ici rien qui puisse servir à l'histoire de l'art chez les musulmans; toutes ces constructions sont plus ou moins modernes, le temple ayant été souvent ruiné et souvent réparé. Sept chaussées conduisent de la colonnade à la Ka'aba qui s'élève au centre de la mosquée sur une base de quelques pieds. C'est un lourd et massif édifice, long de 18 pieds, large de 14, haut de 35 à 40, et, comme son toit est plat, son aspect, à une certaine distance, est celui d'un cube parfait. La Ka'aba n'a d'autre ouverture qu'une porte au nord qui ne s'ouvre que trois fois par an. Elle est toute revêtue à l'extérieur d'une grande tenture de soie noire, et lorsque le plus léger souffle de vent agite cette grande tenture, la foule, saisie de respect, attribue ces ondulations au mouvement des ailes d'un des soixante-dix mille anges chargés de la garde du sanctuaire sacré. L'intérieur ne consiste qu'en une seule pièce qui ne reçoit la lumière que par la porte, et dont le toit est supporté par deux colonnes. Le plafond et les murs jusqu'à la hauteur de 5 pieds au-dessus du pavé, sont garnis de tentures en soie rouge, richement ornés de broderies en argent représentant des fleurs et des inscriptions. Cette pièce est pavée de dalles de marbre de diverses couleurs. Un grand nombre de lampes d'or ou peut-être dorées sont suspendues entre les colonnes.

Avant Mahomet, quand l'Arabie était idolâtre, sur l'emplacement qu'occupe la Ka'aba, un temple célèbre, orné de 360 idoles et rendez-vous de toutes les tribus, existait déja. Comme aujourd'hui, après avoir fait sept fois le tour de l'édifice sacré, les Arabes baisaient avec respect la pierre noire, puis les poëtes de chaque tribu célébraient dans des chants passionnés la gloire de leurs ancêtres. Le poète, en exaltant la bravoure de ses frères, portait défi de rivaliser avec eux. A cet appel de l'orgueil répondaient les chants orgueilleux d'un autre poète, et des paroles de dédain. Puis des inimitiés profondes sorties de ces luttes patriotiques allaient plus tard ensanglanter le désert. Mahomet fit taire ces chants provocateurs, et il écrivit dans le Koran : « En finissant ton pélerinage, rappelle-toi Dieu, comme autrefois tu te rappelais tes ancêtres, et célèbre ses louanges avec encore plus de ferveur que tu ne célébrais leur courage et leur générosité. » On sait que le même Mahomet fit abattre les 360 idoles de la Ka'aba. Des érudits se sont demandé si ces idoles n'étaient pas les génies des jours de l'année, et si le dieu *Hobal*, placé sur le sommet du temple n'était pas le soleil?

Cette fameuse pierre noire dont nous venons de parler, enchâssée près de la porte, ressemble assez à un morceau de lave composé de divers fragmens réunis par un ciment. Sa surface est ondulée et toute usée par les baisers de plusieurs millions de pélerins. Non loin de là le puits Zemzem nous offre une des merveilles de la mosquée. Qui a lu quelque chose de la religion de Mahomet et ne connaît pas le puits Zemzem et ses miracles? Là, dès le point du jour et jusque bien avant dans la nuit la foule se presse, avide de se désaltérer de son eau parfaitement douce et de couleur laiteuse. Toute la Mecque en boit aussi; elle n'est point profanée aux usages domestiques; le fidèle croyant la ré-

serve pour lui seul, il s'en sert pour ses ablutions ; elle est près de lui à l'heure de la prière ; il la regarde comme un remède infaillible pour toutes les maladies. Burckhardt a vu des pèlerins qui seuls avalaient une quantité presque incroyable. Un d'eux, en proie à l'ardeur d'une fièvre intermittente, allait tous les soirs au Zemzem, et buvait jusqu'à ce qu'il fût près de se trouver mal ; puis il restait plusieurs heures étendu sur le dos, puis il revenait se gorger d'eau. Il ne tarda pas à recueillir le fruit d'un tel régime : il lui advint ce qui advenait aux malades du Dr Sangrado : il fut bientôt à deux doigts de la mort ; mais dans ce piteux état, mon homme au lieu de se repentir de son incontinence, déclarait aux assistans que le progrès de sa maladie venait uniquement de ce qu'il n'avait pas eu la force d'avaler une plus grande quantité d'eau. Burckhardt ne dit pas si le pauvre diable succomba. D'autres pèlerins se font verser sur le corps des seaux entiers de l'eau du Zemzem, et croient leur cœur purifié lorsqu'ils sont trempés de la tête aux pieds. Il n'est pèlerin qui parte de la Mecque sans en emporter avec lui pour sa famille, pour ses amis. On la donne en présent, et plus souvent on la vend dans les contrées éloignées, et même on la vend plus cher que nous ne payons notre vin de la Romanée ou du Clos-Vougeot.

Rien ne ressemble moins à notre sentiment religieux que celui des musulmans, à notre respect pour les temples que le leur. Un temple chrétien à toute heure est saint et mystérieux ; ce n'est qu'aux heures de la prière que les mosquées sont des édifices consacrés à la divinité. Quand on n'y prie pas, c'est tout simplement un point de réunion ; les uns lisent le Koran, d'autres, étendus sur des nattes, causent, mangent ou dorment. Là on entend crier des gâteaux à vendre ; les barbiers y rasent leurs pratiques ; les

commerçans y font des affaires ; des enfans jouent dans la grande cour ; des troupes de pigeons sauvages, inviolable propriété de la mosquée, s'y ébattent de toutes parts ; et s'y nourrissent du grain que les dévots leur jettent. Tournez les yeux d'un autre côté, vous apercevez, gisant sous la colonnade, de pauvres malades qui rembrunissent de leur présence les scènes animées que nous venons d'indiquer. Mais, au coucher du soleil, c'est un tout autre spectacle : l'imam se place près de la porte de la Ka'aba, et la prière commence. Pas le moindre mouvement, pas le plus léger bruit, pas même un discours à voix basse ; la parole de l'imam remplit seule la grande mosquée ; puis, la prière terminée, les oisifs reprennent leur conversation, les enfans leurs jeux, leurs courses et leurs bons rires, et la mosquée sa physionomie mondaine.

Durant le ramadhan de 1814, dit Burckhardt, la mosquée fut extrêmement brillante. C'était l'époque de la plus grande chaleur de l'année. On s'y rassemblait le soir, pour les dévotions de la fin du jour. Dès que l'imam eut fait entendre du haut du sommet du Zemzem le cri d'*allah akbar* (dieu est grand), chacun se hâta de boire de l'eau du puits et de manger quelque chose ; puis on alla achever de souper chez soi, puis on revint ensuite au temple pour réciter les oraisons de la dernière soirée. Toutes les cours et les colonnades furent illuminées par des milliers de lampes. Chaque pélerin avait sa lanterne posée à terre, devant lui. L'éclat de ce coup d'œil et le vent frais qui se faisait sentir dans la cour engagèrent la plupart des hadjis à y veiller jusqu'à minuit. Là je fus témoin de l'enthousiasme d'un hadji Darfourien, arrivé à la Mecque la dernière nuit du ramadhan. Après un long voyage à travers des déserts arides et solitaires, entrant dans le temple illuminé, il fut tellement frappé de ce brillant éclat

et saisi d'une telle crainte religieuse à la vue de la Ka'aba couverte de son voile noir, qu'il se prosterna le visage contre terre, et resta long-temps ainsi adorant en silence. Enfin il se releva, il répandit un torrent de larmes, et, dans son émotion profonde, au lieu de réciter les prières ordinaires prescrites par le rituel, il s'écria : « O Dieu ! prends mon ame ; car ceci est vraiment ton paradis. »

La fin du pélerinage est comme la fin de la vie, triste et toute chargée de douleurs. Les fatigues de la route, l'insalubrité des logemens de la Mecque, la mauvaise nourriture et toutes les privations de la misère remplissent la ville de maladies, et la Mosquée d'agonisans et de cadavres. Les premiers veulent expirer dans l'enceinte sacrée, les regards fixés sur la Ka'aba; pour les seconds on vient demander les prières de l'imam. Lorsque ces pauvres pélerins se sentent à leur dernière heure, ils se couvrent de leurs vêtemens en lambaux, et souvent tout un jour se passe sans qu'on s'aperçoive qu'ils ne sont plus.

L'orgueil des mendians espagnols n'est rien auprès de l'orgueil des mendians de la Mecque. Ces mendians sont une plaie du pays. La Mecque semble leur appartenir; ils remplissent les rues, pénètrent dans les maisons, assiègent la mosquée. A leur insolente importunité on pourrait croire qu'ils ont un titre légal pour rançonner les pélerins qu'ils poursuivent au nom de Dieu, et qu'ils ne remercient jamais lorsqu'ils en ont reçu quelques aumônes. C'est Dieu, disent-ils, ce n'est pas toi qui nous donnes. On en voit même qui fixent la somme dont ils ont besoin, et qui finissent souvent par l'obtenir. Burckhardt nous peint les Mekkaouis sous des couleurs favorables. Leur caractère est généralement plus vif que celui des Syriens et des Égyptiens ; on ne voit ni à la Mecque, ni à Djidda de ces automates silencieux et graves, si communs dans les autres contrées de l'Orient. Dans ces deux

villes on aime le luxe dans la toilette, dans les ameublemens, dans les dîners. Les riches marchands vivent d'une manière très splendide. Les mets variés et délicieux du pays, placés sur de belles porcelaines de l'Inde et de l'Égypte, couvrent la table des Djeïlani, des Sakkat, des Elnour, ces riches négocians du Hedjaz; cinquante à soixante domestiques les servent. La barbe des convives est aspergée d'eau de rose, et la salle remplie de parfum d'aloès brûlé sur les narghilès. Il règne dans ces maisons beaucoup de politesse sans cérémonie, et il n'y a pas d'hommes qui se montrent sous un jour plus aimable que les gens de distinction de la Mecque exerçant l'hospitalité envers leurs hôtes. Il n'est pas aussi de pays où règne plus généralement la passion de faire fortune, où la cupidité soit plus active. On y exploite les étrangers de toutes les manières. Il y a à la Mecque une classe de fainéans et de paresseux qui s'empare des pélerins pour les guider dans leurs exercices religieux, pour les initier à toutes les pratiques du rituel. On nomme *delils*, ces espèces de directeurs; on les marchande comme des laquais, et leur exigence est extrême. Souvent douze pélerins se mettent sous la direction d'un seul delil, afin d'avoir meilleur marché. Quelqus-uns de ces delils ont un emploi très singulier : la loi musulmane défend à toute femme non mariée de faire le pélerinage; elle veut même que toute femme mariée soit accompagnée de son mari, ou au moins d'un de ses parens. Cependant arrivent de Turquie de riches veuves qui veulent voir la Mecque avant de mourir, ou des femmes qui ont perdu leurs maris pendant le voyage. Ces femmes trouvent à Djidda des delils prêts à prendre le titre de leurs maris, pour leur faciliter le moyen de parcourir le territoire sacré. Le contrat de mariage est dressé devant le kadhi, et la femme, avec cet époux à gages, visite la Mecque et l'A'rafat. Il est

bien entendu que ce n'est qu'un mariage nominal, et que le delil doit répudier sa femme à son retour à Djidda; s'il s'y refusait, la loi ne peut l'y contraindre, sa femme serait bien à lui; mais il perdrait son métier lucratif de delil. Aussi ces gens remettent leur dépôt intact. On ne put citer à Burckhardt que deux exemples de delils qui n'avaient pas voulu rendre leurs femmes. L'amour avait triomphé de la cupidité, ou peut-être la cupidité l'avait emporté sur l'honneur.

Je ne suis pas surpris que les pélerins de bonne compagnie, ce qui dans l'Orient veut dire les pélerins riches, se plaisent à la Mecque, et qu'ils y arrivent long-temps avant les ennuyeuses et fatigantes cérémonies religieuses. Ils y savourent à longs traits le *dolce far niente*, le bonheur suprême des Asiatiques. Lire le Koran, fumer sa pipe dans les rues ou dans les cafés, prier et causer dans les mosquées, jouir d'une liberté illimitée, et de tous les charmes d'une égalité parfaite, se faire ainsi des droits au ciel, en acquérant le titre si honorable, si respecté de hadji; tout cela compose une telle douce vie qu'il n'est pas étonnant que tous les musulmans mettent cette partie de leur séjour dans la ville sainte, au premier rang des délices du pélerinage.

Mais qu'elle est triste et solitaire, la ville sainte, après cette grande foire religieuse. Les boutiques brillantes ont disparu, la foule ne remplit plus les rues, dont les seuls mendians s'emparent; et sans commerce, sans industrie, sans littérature, sans occupation scientifique, toute jonchée de cadavres de chameaux, toute couverte d'immondices, toute empestée, toute haletante de chaleur, la Mecque se laisse aller à un sommeil de quelques mois, et ne se réveille qu'au premier cri des premières caravanes.

Burckhardt passe en revue toutes les diverses caravanes

qui arrivent chaque année à la Mecque. C'est une inspection fort intéressante pour un voyageur; il serait à désirer que les sociétés géographiques de l'Europe envoyassent un observateur dans le Hedjaz, pour se mêler à cette masse d'étrangers de tous les pays du monde musulman, depuis Timboctou jusqu'à Samarcand; et depuis la Géorgie jusqu'à Borneo. Si l'envoyé ne pouvait pénétrer dans la cité sainte, au moins pourrait-il, sans peine, séjourner à Djidda. Là, donnant quelques secours à de pauvres pélerins, se faisant leur patron et leur bienfaiteur, les attirant chez lui à l'aide d'un peu d'argent, de marchandises et de vivres, habilement distribués, il pourrait recueillir beaucoup de renseignemens sur les contrées de l'Afrique et de l'Asie les plus éloignées et les moins connues.

Je ne suivrai point Burckhardt pas à pas dans sa route de la Mecque à Médine, bien qu'elle présente quelques détails topographiques que je n'ai point rencontrés ailleurs. Je me bornerai à ceux qu'il donne sur la vallée d'El Ssafra, et sur le village du même nom.

Cette étroite vallée est célèbre dans tout le Hedjaz, par ses champs de dhourra, par ses cultures de céréales, par ses vignes, ses citroniers, ses bananiers, et surtout par ses belles plantations de dattiers qui couvrent les pentes des montagnes environnantes, et se mêlent aux maisons du village. Ces dattiers s'étendent sur un espace de quatre milles; ils sont arrosés par un ruisseau assez considérable dont les eaux distribuées avec art, leur portent la fraîcheur et la vie. Ils sont la richesse du pays et la propriété des gens de la vallée et des Bédouins des environs. Ils passent d'une personne à une autre, dans le commerce: on les vend isolément, et quelquefois deux ou trois d'entre eux composent toute la dot d'une fille. Cette délicieuse vallée serait partout un séjour agréable; c'est une espèce de paradis, dans ce Hedjaz,

contrée de sables, de montagnes rocheuses et de terres brûlées du soleil. El Ssafra est remplie de sources, de puits, de jardins, de petits vergers entourés de murs, de maisons isolées ou de hameaux ombragés. On y trouve quelques grands châtaigniers sauvages, les seuls que Burckhardt ait remarqués dans tout le Hedjaz.

Ssafra est le grand marché de toutes les tribus voisines; c'est là qu'on vend les dattes les plus exquises et les plus sucrées; là qu'on vend le meilleur miel, transparent comme le cristal; là qu'on trouve le baume de la Mecque dans sa pureté naturelle, baume si souvent falsifié, que l'Orient tient à si haut prix, auquel il attribue tant de qualités merveilleuses, et que les riches font même entrer dans leur café comme le plus puissant des toniques.

Dans cette relation, les détails topographiques sur Médine sont moins nombreux, moins minutieux que ceux qu'on trouve sur la Mecque. Ce n'est point à la paresse ou à l'indifférence de Burckhardt qu'il faut s'en prendre, mais à cette longue et cruelle maladie qui le mit ici aux portes du tombeau, et qui, minant sa constitution robuste, fut, plus tard, en Égypte, la cause première de sa mort. Toutefois, comme Médine est fort mal connue des Européens, les renseignemens d'un témoin oculaire ont, pour la science, un prix tout particulier.

Il semble que l'heure de la destruction ait sonné pour les cités intérieures du Hedjaz; celles qui ne sont pas, comme les villes des rivages de la mer Rouge, en contact avec l'Européen et sous la protection du commerce maritime. Dans ce tribut de décombres que lève le temps impitoyable, Médine apporte une ample part. Bon nombre de ses maisons construites en pierre et de formes élégantes tombe en ruines. La guerre et la progression décroissante du pélerinage ont porté un coup mortel à la prospérité de

cette vieille cité qui n'a plus pour se défendre de la misère que le tombeau du prophète. Je demande la permission d'insérer ici quelques détails qui pourront servir à rectifier plus d'un article de dictionnaire.

Médine, assise aux confins du grand désert d'Arabie, est tout près de cette chaîne de montagnes qui court du nord au sud comme une continuation du Liban. Les dernières ondulations de ces montagnes touchent la ville au nord. La plaine, à quelque distance, est coupée au N.-E. et au S.-S.-E., dans la direction du Nedjd, par des collines basses. Elle s'étend au sud à perte de vue. Médine, bâtie dans sa partie inférieure, reçoit les eaux des montagnes de l'ouest. Des jardins, des bouquets de dattiers, des champs cultivés l'entourent de tous côtés interrompant pour elle la libre circulation de l'air. Médine, grace à son château assis sur une éminence rocailleuse, à ses casemates à l'épreuve de la bombe, à ses murs épais hauts de 40 pieds, flanqués de 40 tours, passe pour la principale forteresse de Hedjaz et pour une place imprenable. Là point d'édifices publics, mais de jolies maisons particulières, avec des jardins bien plantés, des puits dont l'eau employée à l'irrigation remplit aussi des bassins de marbre auprès desquels l'indolent habitant passe des heures entières assis sous des hangars, à l'abri du soleil. Ses faubourgs plus étendus que la ville dont ils sont séparés par un grand espace vide où s'arrêtent les caravanes, ressemblent à des agrégations de hameaux; ils sont habités par des cultivateurs, souvent dans les temps de troubles, en guerre les uns avec les autres. Médine est approvisionnée d'eau douce par un beau canal souterrain, profond de 25 à 30 pieds. Cette eau amenée de Koba, à trois quarts de lieue de la ville, laissée une demi-heure dans un vase en couvre les parois d'une croûte blanchâtre et nitreuse.

Tiède à sa source, sa température est encore élevée à Médine. Dans tous les quartiers de cette ville l'eau se trouve en abondance à une profondeur de 25 pieds, mais elle est généralement saumâtre. Un torrent d'hiver qui porte le nom de Seïl el Medina traverse les faubourgs de Médine où sa largeur est de 40 pieds. Il coule du sud au nord et va se perdre au nord-ouest dans une vallée pierreuse; circonstance commune à tous les torrens des environs qui se perdent aussi dans l'El Gha'ba, terrain bas des montagnes de l'ouest. Ce canal, ces puits multipliés, ce grand nombre de torrens font de ce canton le point le mieux arrosé du nord de l'Arabie. Aussi y trouvait-on un établissement considérable et une ville populeuse long-temps avant que ce territoire ne devînt sacré chez les musulmans, par la fuite, le séjour et la mort de Mahomet.

C'est à son tombeau que Médine doit l'honneur d'être regardée comme l'égale de la Mecque, et de lui être même préférée par quelques écrivains arabes. C'est son précieux joyau ainsi que la mosquée qui le renferme. L'état de souffrance de Burckhardt l'empêcha d'en lever un plan correct. C'eût été d'autant plus à désirer, que les figures de cette mosquée publiées par Niebuhr et Mouradja d'Ohsson sont très inexactes, et ne reproduisent probablement que d'anciens dessins arabes. Dans cette mosquée s'accumulaient depuis des siècles les dons des fidèles et les présens de princes de l'Orient. Elle a été dépouillée d'une partie de ses trésors par les Wahhabites. Il est probable qu'elle fut plus d'une fois volée par ses propres gardiens. La population de Médine est, comme celle de la Mecque, une réunion d'étrangers venus de tous les points de l'Orient. Il s'y trouve peu de ces vieilles familles arabes dont les ancêtres s'y établirent avec Mahomet. Parmi ces derniers sont quelques descendans des Abassides, pauvres aujour-

d'hui et auxquels il ne reste plus de leur ancienne grandeur que le titre de *khalifié*; ce titre qu'ils portent avec orgueil atteste une origine qui remonte aux khalifes.

Tout à Médine se rapproche plus des Turcs que des Arabes du sud. Il n'y a pas de costume national, mais beaucoup de richesse dans l'habillement parmi les familles opulentes. Les Bédouins des faubourgs sont mis comme leurs frères du désert de Syrie. Le commerce de Médine est borné à la consommation de la ville et à la vente des objets nécessaires aux Arabes du désert. Tout ce que cette ville vend elle le tire de Yambo; car son industrie est entièrement nulle. Elle reçoit beaucoup de blé du Nedjd. Celui qu'elle récolte sur son territoire suffit à peine à sa consommation de quatre mois. Les dattes y suppléent en partie. La récolte de ce fruit a pour elle la même importance que celle du froment en Europe : quand elle manque, c'est une calamité générale.

Les mœurs et les usages des habitans n'ont pu être observés en détail par Burckhardt. Cependant sa relation n'est pas ici sans intérêt. Dans les honneurs que les Médinaouis rendent aux morts, ils ne se conforment pas à ce qui se pratique généralement dans l'Orient. C'est la seule ville où les femmes ne font pas entendre des cris et des hurlemens à la mort d'un des membres de la famille. On n'y connaît pas les pleureuses à gages, et la veuve défend même à ses enfans les sanglots et les lamentations. Elle ne porte pas le deuil de son mari.

La littérature ne fleurit guère plus à Médine que dans les autres parties du Hedjaz; cependant les hommes de cette ville y passent pour des olémas plus accomplis que les Mekkaouis. Ils vont étudier les sciences musulmanes à Damas et au Caire. Plusieurs d'entre eux possèdent de belles bibliothèques. Burckhardt en visita une dans la maison

d'un scheikh, où trois mille volumes au moins étaient entassés. Malheureusement il ne put les examiner. Il parait que les Wahhabites, en abandonnant Médine, emportèrent plusieurs charges de livres. Quand on connaît la passion des Wahhabites pour les lettres, on a lieu de s'étonner d'un pareil pillage. Le langage de Médine est moins pur que celui de la Mecque; il se rapproche plus de celui de l'Egypte. Les Syriens qui s'y établissent conservent pendant plusieurs générations une teinte de leur dialecte national. Quelques mots de turc se sont introduits dans la conversation.

Ce fut probablement à Médine que Burckhardt recueillit la plus grande partie des détails qu'il nous donne sur le Nedjd et sur les Bédouins du désert. Ces curieux renseignemens auraient été plus nombreux encore et plus précis, si l'habile voyageur avait pu visiter cette partie de l'Arabie si imparfaitement connue, et qui attend encore un observateur européen.

Ce que nous savions de plus curieux sur le Nedjd, avant Burckhardt, nous le devions à Niebuhr. Lui l'apprit dans ses entretiens avec les hommes des caravanes qui viennent commercer dans l'Yemen. L'Arabie Déserte, division inconnue aux Arabes, est pour eux le vaste territoire du Nedjd, réunion de sables et d'oasis, célèbre dans tout l'Orient par ses beaux pâturages, beaux surtout après les pluies; par son excellente race de dromadaires, par ses chevaux du sang le plus pur. Ses plaines sont fréquentées par des bandes innombrables de Bédouins. La tribu des A'nezé était la plus nombreuse et la plus puissante avant les Wahhabites; à elle appartenaient les meilleurs pâturages que leur disputait une seule tribu, les braves Meteïr, qui vivent dans le désert, entre le Caseïm et Médine. Chaque printemps la terre était rougie du sang de ces deux grandes familles à la fortune desquelles s'attachaient d'autres tribus

plus faibles et moins riches. Le chef des Wahhabites a tout soumis sous sa loi. A lui maintenant la force et le tribut, à lui la police des déserts, et la soumission des camps et des villes. Celles-ci sont habitées et par les Bédouins les plus paisibles et par les Arabes sédentaires entre les mains desquels se trouve le commerce du pays, et que l'on rencontre comme marchands-voyageurs à Damas, à Bagdhad, à la Mecque, à Médine et dans l'Yémen. Les Bédouins indépendans les pillent quand ils peuvent; c'est leur genre d'affaires et le meilleur de leur revenu.

La principale des villes du Nedjd c'est Deraïeh, ville ouverte, lieu remarquable, qui a pris une assez grande extension depuis qu'elle est devenue le siège de la puissance et de la doctrine des Wahhabites. Elle est cachée dans une vallée dont les issues au N. et au S. sont tellement étroites, qu'un seul chameau peut y passer à la fois. Deraïeh s'étend sur les pentes des deux montagnes qui dessinent cette vallée. On y voit des maisons de pierre assez bien bâties, mais pas de khans ou d'hôtelleries; l'étranger n'a d'autre ressource que de loger chez les habitans. Le Cassïm, territoire du Nedjd le plus rapproché de la Mecque, a aussi sa capitale, A'neïzi, qu'on dit aussi grande que Siout, dans la Haute-Égypte. Elle est plus commerçante que Deraïeh ; elle a des bazars et compte parmi ses habitans de riches marchands arabes. Burckhardt nous donne la liste de beaucoup d'autres villes et villages de cette partie de l'Arabie, mais sans détails sur ces points divers qui n'ont probablement qu'une importance relative, et dont la position n'est qu'approximativement déterminée. Nous lui devons aussi des notices géographiques sur les routes du Hedjaz, dans le Nedjd, et du Nedjd en Syrie, à Damas, à Bagdhad, et sur le Golfe-Persique. Ces espèces d'itinéraires doivent être mis à contribution avec beaucoup de réserve.

On rencontre dans le Nedjd quelques familles des diverses tribus de l'Arabie, et comme un échantillon de toute la population de la presqu'île.

C'est là que les fugitifs se réfugient pour échapper à leurs ennemis. Ce pays n'est pas seulement le siège du gouvernement wahhabite, mais c'est le plus important des territoires intérieurs de l'Arabie, par sa fertilité, sa population, sa position centrale, et la facilité des communications avec les autres provinces. Pour connaître parfaitement les Bédouins, il serait nécessaire de les examiner dans le Nedjd, où les mœurs conservent leurs couleurs primitives, où l'influence des conquêtes ne s'est pas fait sentir, où le contact de l'étranger n'a point laissé de traces. Excepté la caravane de pélerins venant de Bagdhâd, et ne faisant que passer, jamais étranger n'a traversé le Nedjd. Cette raison doit faire considérer cette contrée et les montagnes entre Taïf et Sana'a, comme les portions les plus intéressantes de l'Arabie, et comme fournissant plus d'objets de recherches à un voyageur que toute autre partie de la presqu'île.

LARENAUDIÈRE.

MÉLANGES.

D'un monument à élever à M. Schœll par la ville de Strasbourg.

Il s'est, depuis peu, formé à Paris, une *Société d'Encouragement pour les Lettres et les Beaux-Arts*. Si pour réussir, il suffisait de se proposer un but noble et généreux, nous pourrions lui prédire un brillant succès. Il était difficile d'entrer dans la carrière d'une manière plus heureuse,

puisque ses premiers efforts tendent à appeler la reconnaissance de la patrie sur deux hommes qui, dans des genres différens, ont bien mérité d'elle.

« Engager les villes, dit le journal de cette Société, à ériger des monumens aux hommes qui, par de belles actions ou de bons ouvrages, ont contribué à leur illustration, est un devoir que la Société d'encouragement se plaira toujours à remplir. Déja, élevant sa voix en faveur d'une entreprise de ce genre, elle a fait un appel aux amis des arts pour l'érection d'un monument à Poussin ; et nous avons lieu d'espérer qu'ils ne refuseront pas leur concours à un projet vraiment national, dont l'exécution mettrait enfin un terme aux reproches que l'on fait à la France d'être ingrate envers la mémoire du plus grand peintre qu'elle ait produit. M. Pihan de la Forest, un de nos collègues, doit bientôt proposer à la Société de prendre de nouveau l'initiative pour engager la ville de Strasbourg à élever un monument à la mémoire de M. Schœll. Cet homme vraiment remarquable, que ses nombreux et savans ouvrages placent au rang le plus distingué des historiens anciens et modernes, a certainement un droit incontestable à cet honneur, et la place naturelle de son mausolée est entre ceux que Strasbourg à élevés à deux autres gloires de l'Alsace, Schœpflin et Koch. En attendant que M. Pihan de la Forest vienne appeler sur ce sujet l'attention de la Société, nous croyons devoir mettre sous les yeux des lecteurs un passage de l'*Essai* qu'il a publié sur la Vie et les Ouvrages de M. Schœll (1), dans lequel il exprime ce vœu.

« . . . . En traçant la dernière ligne de ce grand ouvrage, M. Schœll a pu s'écrier avec une juste confiance :

(1) Un fort vol. in-8° de 500 pag. Chez l'auteur, rue des Noyers, 37. Prix, 8 fr.

Exegi monumentum ære perennius
Regalique situ pyramidum altius;
Quod non imber edax, non Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, et fuga temporum (1).

« Rarement les contemporains ou la postérité ont refusé des statues à ceux qui ont pu, sans présomption, tenir un pareil langage; et presque toujours le pays natal de ces hommes illustres s'est plu à honorer leur mémoire par quelque monument. La patrie adoptive de M. Schœll, dont il a enrichi le domaine littéraire de quatre ouvrages plus importans les uns que les autres, se montrera-t-elle moins reconnaissante envers l'historien des *Littératures grecque et romaine*, des *Traités de paix* et des *Etats européens*, qu'envers l'auteur du *Tableau des révolutions de l'Europe* qui, à la vérité, n'eût-il rien publié, aurait encore bien mérité du pays et des lettres, ne fût-ce qu'en découvrant et en cultivant dans son jeune élève le germe des vertus et des talens qui ont porté d'aussi heureux fruits?

« Naguère conduit en Alsace dans le but d'y recueillir des matériaux que nous voulions ajouter à ceux que nous avons déja réunis pour un ouvrage sur les villes de France, après avoir admiré ce que Strasbourg et peut-être l'Europe présente de plus merveilleux, cette tour aérienne auprès de laquelle tout est nain, tout est massif, et dont la flèche s'élance dans l'espace avec tant de hardiesse et de légèreté qu'on a pu croire qu'elle balançait, comme un vigoureux peuplier, sa tête dans les nues, nous diri-

(1) Je l'ai achevé ce monument plus durable que le bronze, plus élevé que les pyramides, somptueux ouvrage des rois, monument que ne saurait ébranler l'Aquilon, que la pluie, cet élément rongeur, ne saurait miner, que la suite des temps et les siècles ne sauraient détruire.

geâmes nos pas vers l'église de Saint-Thomas. Nous savions que là nous trouverions le mausolée du maréchal de Saxe, érigé par la reconnaissance de Louis XV au vainqueur des ennemis de la France; et nous voulions juger par nous-même ce qu'il y a de vrai dans les éloges et les critiques que nous en avons entendu faire; nous ne pouvons trop nous hâter de dire que nous l'avons trouvé digne et du héros qui combattait comme Maurice, et du monarque qui récompensait comme le donateur de Chambord, et de l'artiste qui immortalisait comme Pigalle.

« A droite du chœur où est placé le monument du maréchal de Saxe, se voit le mausolée du célèbre Schoepflin, un des savans les plus distingués de son siècle. Ce monument représente l'entrée d'un sépulcre dont l'intérieur offre une urne en marbre blanc, placée sur un piédestal, entre deux colonnes corinthiennes. Au-dessus de l'urne est le portrait en bronze du savant historien de l'Alsace, fait par Pertois.

« En face du mausolée de Schoepflin nous avons aperçu avec attendrissement le monument de son digne élève Koch. Le buste de Koch, de grandeur plus que naturelle, retrace parfaitement, nous a-t-on assuré, les traits de ce célèbre professeur (1). Auprès du piédestal est une femme costumée à l'antique, le front ceint d'une couronne murale, qui lui en présente une de feuilles de chêne, attributs nobles et expressifs, heureusement choisis pour désigner la reconnaissance d'une ville à laquelle l'illustre Koch a rendu de grands services comme savant et comme fonctionnaire public. Auprès de cette figure est un génie tenant sous le bras des rouleaux de papiers, qui indiquent les ouvrages de Koch.

(1) Ce monument est dû au ciseau de M. Ohmacht.

« La base de ce monument porte l'inscription suivante :

CHRISTOPHORO GUILIELMO KOCH,
HISTOR. ET JUR. PUBL. IN ACAD. ARGENT. PROFESSORI
PER CUMULATARUM DIGNITATUM MUNERUMQUE
HONORIFICUM DECURSUM
DE RE CIVILI, ECCLESIASTICA, LITERARIA
PRÆCLARE COMMERITO
GRATÆ CIVITATIS INTERPRETES
COLLEGÆ THOMANI POSUERE.
OB. A. MDCCCXIII. VIXIT A. LXXVI (1).

« Certes, si jamais une place doit être choisie pour un monument à élever à M. Schoell, c'est entre ces deux mausolées, et nous ne doutons pas qu'aussitôt que des jours plus heureux et plus tranquilles le lui permettront, la ville de Strasbourg, qui n'a jamais été ingrate envers les Alsaciens dont les actions et les écrits ont contribué à sa prospérité et à sa gloire, ne s'empresse de payer ce tribut de reconnaissance à l'un des plus savans enfans de l'Alsace. Ce sera honorer à la fois deux noms illustres ; car les rayons de gloire qui s'échapperont du monument de l'élève, donneront plus d'éclat encore à ceux qui entourent la tombe du professeur. »

Ceylan.

Quatre régimens de ligne sont cantonnés dans cette île, indépendamment d'un régiment de chasseurs irlandais in-

(1) Ce monument a été élevé à Christophore-Guillaume Koch, qui, dans le cours honorable d'une vie passée dans les emplois publics et les dignités, a bien mérité de la ville, de nos églises, des lettres et de l'instruction publique, par ses collègues de Saint-Thomas, interprètes de la reconnaissance des Strabourgeois. Il mourut l'an 1813, à l'âge de 76 ans.

digènes, et de deux compagnies d'artillerie. Le régiment indigène est composé principalement de Malais et fait le service aux postes où les Européens peuvent être le moins employés.

Colombo est la capitale de l'île et regardée comme le siége du gouvernement; cette ville est bien fortifiée, elle renferme la demeure du gouverneur, les bâtimens destinés aux autorités publiques, et à une population nombreuse. Elle est bâtie sur une langue de terre dont trois côtés sont baignés par la mer, le quatrième est en grande partie bordé par un lac dont l'eau est douce, et qui est assez vaste pour que des gondoles y naviguent commodément. L'espace entre ce lac et la mer est nommé plaine de Gallé; les troupes y sont exercées le soir, on y fait aussi les courses de chevaux. Dans le voisinage des fortifications, il y a une grande quantité de maisons bien bâties, chacune entourée d'un mur en terre et ombragée par des cocotiers. Elles sont généralement habitées par des employés civils ainsi que par quelques officiers qui ont obtenu la permission de demeurer en dehors des remparts. Chaque lundi matin, toute la garnison fait l'exercice, et tous les jours il y a parade.

Le ton de la ville est social et agréable; indépendamment de beaucoup de réunions particulières, un bal public a lieu tous les mois; et de même les militaires arrangent des pique-niques et quelquefois des parties pour le soir. Il y a un libraire qui loue des livres et chez lequel on peut lire aussi les gazettes et les journaux; chaque régiment à sa salle de billard qui est très fréquentée aux heures où l'excès de la chaleur ne permet pas de s'exposer aux rayons du soleil. Les promenades aux environs de Colombo sont charmantes, surtout dans les vastes jardins de cannelliers; toutefois on fait moins d'attention à leur

odeur aromatique, que ne l'ont raconté quelques étrangers; parce que des milliers de fleurs sauvages qui croissent entre les touffes de canpelliers, remplissent l'air des parfums les plus suaves. A l'exception des mois les plus froids, le gouverneur et les commandans des régimens demeurent à Candy ou à Nevera-Ilia.

Candy est dans la partie haute de l'île à 75 milles de Colombo, sur un beau plateau élevé de 1,700 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un grand chemin aussi beau qu'aucun de ceux d'Angleterre, et qui fut terminé sous le gouvernement de sir Edouard Barnes, mène à cette ville; il fut construit avec l'aide des ingénieurs, et grâces à la persévérance de ce gouverneur, car le terrain montagneux présentait de grandes difficultés à vaincre, le pays entre Colombo et Candy est singulièrement agréable; tout ce que les forêts, les montagnes, les eaux peuvent présenter de beautés, s'y trouve réuni. Une journée de marche s'étend rarement au-delà de douze milles anglais, et se termine à sept heures du matin. L'après-midi, les soldats s'occupent principalement à chasser dans les halliers.

A quatre milles de Candy, coule le Mahavilla Ganga que l'on passe sur un pont de bois d'une seule arche de 206 pieds d'ouverture; elle a 22 pieds de large et une élévation de 67 pieds.

Candy est dans une vallée entourée de coteaux assez hauts; la température y est un peu plus modérée et plus supportable pour les Européens que celle de Colombo. De grand matin, le thermomètre marque 65° (15° 1/2 R.); mais dans le jour la chaleur monte quelquefois à 81° (21° 1/2). L'aspect de cette ville a beaucoup gagné par le grand nombre de maisons neuves qu'on y a bâties récemment. Le pavillon où demeure le gouverneur est un joli édifice, et le palais des derniers rois de Candy a été affecté au loge-

ment des employés civils (1). Les casernes sont bâties sur un emplacement frais et aéré. Il a aussi un grand hôpital, c'était autrefois un sérail; il renferme le logis des officiers de santé, et des promenades ombragées pour les malades; enfin on trouve dans son enceinte un lac, et dans le voisinage une bonne bibliothèque, ainsi qu'un local considérable pour une réunion.

Les environs de Candy sont si montagneux qu'il n'est guère possible de les parcourir en voiture; en revanche on peut, en se promenant, soit à pied, soit à cheval, jouir de la magnificence du paysage. A quatre milles de Candy, on voit le jardin botanique; une bonne auberge à l'européenne a été établie sur ce point, et une voiture publique conduit maintenant à Colombo.

A 15 milles plus avant dans l'intérieur, on arrive à Nevera-Ilia, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est de 7,000 pieds, ce qui en rend le séjour très salubre pour les Européens; beaucoup de végétaux d'Europe y réussissent : les fraises y sont très abondantes, et le rhododendron y parvient à une hauteur considérable. Le Pédrogalla, montagne voisine, s'élance à 1,000 pieds au-dessus du plateau de Nevera-Ilia, et a, par conséquent, 100 pieds de plus que le pic d'Adam; une route a été ouverte jusqu'à son sommet d'où l'on jouit d'une perspective superbe. Le pays est si beau entre ce lieu et Candy où l'on arrive en cinq heures par une route excellente, que l'on n'en peut pas contempler de plus pittoresque en Suisse ni dans le pays de Galles.

(*Extrait d'une lettre d'un officier anglais.*)

(1) Les *Nouvelles Annales des Voyages* offrent une vue et une description de ce palais (t. I, p. 113 de la troisième série).

Climat du pays haut de Ceylan.

Nevera-Ilia est un lieu miraculeux : les malades européens qui arrivent à moitié morts, n'ont besoin que d'une semaine pour devenir forts et robustes, et bien que quelques-uns aient été envoyés ici comme dernière ressource, je ne crois pas qu'il en soit mort un seul. On compte à peu près 200 soldats européens dans cette station : pas un seul n'a été à l'hôpital, depuis quelque temps, quoiqu'ils soient occupés toute la journée à faire des bâtisses, à construire des routes, à abattre du bois; on les prendrait à leurs joues colorées pour des fermiers anglais très bien portans et vigoureux. Quelques-uns en arrivant du pays inférieur, n'avaient pas l'air plus forts que ceux que l'on voit généralement à Calcutta; en une semaine ils se sont refaits et ont recouvré leur appétit. Le climat est également salubre pendant toute l'année, bien que la pluie ne cesse pas de tomber pendant des mois entiers. En décembre, janvier et février, la terre est couverte de givre, le matin le thermomètre est descendu jusqu'à 28° (—1°. 78). On suppose que l'élévation de ce lieu au-dessus du niveau de la mer est de 6,700 pieds; l'air y est extrêmement vif; on n'y voit pas de fourmis blanches, et les insectes de tout genre y sont très rares. Les éléphans sont les seuls gros animaux de ce canton; ils sont très nombreux, mais ne font jamais de mal. La viande se conserve fraîche ici pendant dix à douze jours, et les jambons ainsi que le petit salé que l'on y prépare y sont bien meilleurs que ceux qu'on reçoit d'Angleterre. Le fer ne se rouille presque jamais ici; les verroux et les gonds des portes semblent avoir été posés de la veille.

La malle-poste fait trois fois la semaine le voyage entre Colombo et Candy : et je pense qu'au 1er janvier 1834

nous aurons d'ici à Candy une route sur laquelle les voitures pourront rouler; la distance est de 52 milles, et même aujourd'hui on ne l'évalue qu'à une journée de voyage. Sur tous les chemins publics de l'île il y a de douze en douze milles des maisons de repos pour les voyageurs; quelques-unes sont en partie meublées; trois familles peuvent y loger.

Un officier écrit en date du 30 août. Aujourd'hui je suis habillé en drap, de la tête aux pieds, et j'ai de la flanelle sur la peau; mon appartement est soigneusement fermé, et je vous assure que je puis à peine tenir ma plume. En ce moment, le thermomètre est à 60° (12° 43), et dans deux ou trois heures il sera à 54° (9° 77) dans l'intérieur de la maison. Le matin et le soir, on ne peut se passer de feu. J'en ai dans ma chambre à coucher, quand je dors, et je trouve que deux couvertures de laine ne sont pas de trop.

Nous avons en abondance toutes sortes de plantes potagères, mais nous manquons de pâturage pour le bétail, l'herbe étant grossière; cependant les graminées d'Angleterre viennent à merveille, bien qu'il n'y en ait qu'un petit champ près d'ici. Au fort Macdonal, à 13 milles de Nevera-Ilia, où le climat est bien plus doux, on voit beaucoup de pâturages très beaux; on dit que tous les végétaux de l'Inde ou de l'Angleterre y viennent à merveille.

On peut se procurer dans toute l'île des terres voisines de routes à la macadam, ou de rivières navigables; le prix fixé par le gouvernement britannique à Londres est de cinq shillings l'acre. (*Asiatic journal.*)

Tombeau antique découvert à Kertch.

Dans une fouille que l'on a faite à Kertch, pour la construction d'une chaussée de la ville, beaucoup de terre ayant été enlevée d'un tumulus, on aperçut quelques pierres. M. Kareïcha, chargé de recherches archéologiques pour le cabinet de S. M. l'empereur, employa aussitôt des ouvriers, et le lendemain il découvrit un tombeau d'une construction assez commune, et de pierres de taille, d'environ 2 archines de long sur 1 de large et 1 d'épaisseur. Le couvercle ayant été enlevé, on en vit l'intérieur long d'environ une sagène et haut d'une archine et demie. M. Kareïcha y trouva une superbe urne noire, dans le genre étrusque, et d'une grande dimension, ornée de rebords en relief et dorée dans quelques parties. Elle était placée aux pieds du défunt, sur la tête duquel brillait une couronne d'or en feuilles de laurier, artistement exécutée et pesant 36 zolonitkes, ou 13 onces environ d'or très pur. Auprès d'une des épaules, il fut trouvé une pièce ronde en or assez semblable à une médaille, ayant d'une part la figure en relief d'une femme, et de l'autre celle de Mercure en habit de berger. Outre ces objets, le tombeau renfermait un strigile en fer, et un autre objet du même métal entouré d'anneaux de cuivre. Sur le couvercle de ce cercueil il y avait une urne ordinaire en terre cuite, pleine d'ossemens d'oiseaux sacrifiés probablement aux mânes du défunt. M. Kareïcha dirigea ses recherches d'un autre côté où l'on voyait, auprès de ce tombeau, quelques débris de vases en argile. Au bout de quelques heures, un second tombeau, parfaitement semblable à l'autre, fut découvert; mais il renfermait un bien plus grand nombre d'objets et d'un travail bien supérieur aux premiers, dans le genre de ceux trouvés en 1830 dans le fameux tumulus de construction cyclopéenne. (*Journal d'Odessa.*)

Antilles anglaises.

Depuis l'établissement des colonies des Antilles, les exportations qu'elles ont faites pour l'Angleterre se sont élevées à la valeur de onze milliards. Celles de la Grande-Bretagne aux colonies, à cinq milliards deux cents millions environ.

La valeur annuelle des exportations de ces colonies en Angleterre s'élève à 200 millions; celle des exportations d'Angleterre aux Antilles, à 100 millions. Cent millions de la somme des exportations des colonies sont dépensés en Angleterre.

Le seul port de Liverpool exporte par année l'immense quantité de 350,000 tonneaux de sel ou 350 millions de kilogrammes environ. La valeur de ces exportations s'élève à cinq millions de francs; ce qui met le sel au prix de moins d'un centime et demi le kilogramme, ou 13 francs les mille kilogrammes. (*Globe.*)

Portrait de Copernic.

On a retrouvé à Dantzick le portrait original du fameux astronome Copernic, en déménageant un cabinet de curiosités et d'histoire naturelle. Sur le revers du tableau, on lit que Charles Husarzewsky le posséda en 1783. C'est le même tableau d'après la copie duquel a paru dernièrement en Angleterre une gravure sur acier, faisant partie de la galerie des portraits des hommes célèbres.

Nicolas Copernic était né à Thorn, en Prusse, le 19 février 1475. Il mourut le 24 mai 1543, peu d'instans après avoir reçu l'exemplaire de son ouvrage qu'un de ses amis

avait fait imprimer à Nuremberg, et dans lequel il établissait le système astronomique auquel on a donné son nom.

Antiquités trouvées en Prusse.

A cinq milles de Kœnigsberg, on a découvert un trésor d'antiquités qui peut avoir de l'importance pour l'histoire monétaire du pays : en labourant, on a trouvé un vase qui contenait des monnaies et des ornemens dans de la toile bien conservée ; 2,650 pièces d'argent y étaient enfermées. Ces pièces remontent aux temps des grands-maîtres de l'ordre teutonique ; aucune ne dépasse la bataille de Tannenberg (1410). (*Journal allemand de Francfort.*)

Statistique électorale de la Grande-Bretagne.

Au moment où le nouveau parlement vient de s'assembler, les documens suivans extraits d'un rapport fait par M. Léopold Malepeyre, à la société française de statistique universelle, méritent de fixer l'attention.

Angleterre.

	Electeurs.	Députés qu'ils nomment.
40 comtés,	544,564	144
185 villes ou bourgs,	254,659	327
Totaux,	799,223	471

Pays de Galles.

12 comtés,	25,815	15
14 districts de bourgs,	11,309	14
Totaux,	37,124	29

Écosse.

30 comtés,	33,115	30
76 villes ou bourgs,	31,332	23
Totaux,	64,447	53

Irlande.

30 comtés,	60,607	64
34 villes et cités,	31,545	41
Totaux,	92,152	105

Il résulte de ce calcul, que le nombre des électeurs inscrits en Angleterre et dans le pays de Galles était, en 1832, de 656,337, et dans le royaume-uni de 812,936. Le nombre des représentans étant de 638, il en est résulté la proportion suivante : dans la Grande-Bretagne, il y a un député sur 1,303 électeurs; dans le royaume-uni, un député sur 1,235 électeurs seulement.

Les 114 comtés du royaume-uni envoient 253 députés, et 309 villes ou bourgs 405 députés.

En Angleterre, il y a un représentant sur 27,794 habitans. Dans le pays de Galles, un député sur 27,799 individus, tandis que, en Écosse, il n'y a qu'un représentant sur 44,624 habitans, et en Irlande un seul pour 73,975 ames.

Le nombre des électeurs étant, dans l'Angleterre proprement dite, 619,213, le nombre des mâles de l'âge de vingt ans et au-dessus étant de 3,199,984, il y a un électeur pour cinq mâles de vingt-ans et au-dessus. Dans le pays de Galles, c'est à peu près la même proportion. En Ecosse, il y a un électeur sur huit mâles de vingt ans au moins, et en Irlande un électeur sur vingt mâles.

Le calcul comparatif donne 2,302 électeurs de comté par

représentant et seulement 839 électeurs de ville ou bourg par député pour l'Angleterre ; 1,103 électeurs de comté et 1,363 électeurs de ville ou bourg par député pour l'Ecosse; 947 électeurs de comté et 769 électeurs de ville ou bourg par député pour l'Irlande.

Jusqu'à présent, la construction des *booths and polling places* (lieux où l'on recueille les suffrages), a été aux frais des candidats. Le comité nommé dernièrement par le parlement pour rechercher quels ont été les frais des dernières élections, propose que ces dépenses soient désormais supportées par les comtés, villes ou bourgs.

Le même comité, convaincu que c'est surtout dans la nuit du premier au second jour du scrutin que les tentatives de corruption sont faites, propose de ne pas permettre que le scrutin des élections reste ouvert pendant plus d'un jour. Les dépenses à la charge des paroisses, des comtés et surtout des candidats sont énormes ; le comité s'est occupé des moyens de les diminuer.

Le nombre des élections contestées en 1832 a été très considérable. En voici le tableau.

Angleterre.

	Contestées.	Non contestées.
Comtés,	19	21
Bourgs,	139	46
Totaux,	158	67

Écosse.

Comtés,	20	10
Bourgs,	16	5
Totaux,	36	15

Irlande.

Comtés,	19	13
Bourgs,	30	4
Totaux,	49	17

Pays de Galles.

Comtés,	2	10
Bourgs,	5	9
Totaux,	7	19

Dans les 114 comtés et sections de comté du royaume-uni, 60 élections ont été contestées, et 54 non contestées. Dans les 254 cités ou bourgs, 190 élections ont été contestées, et 64 ne l'ont pas été.

Cet aperçu curieux de la statistique électorale de la Grande-Bretagne est authentique, car il est extrait des documens volumineux que vient d'adresser l'honorable M. Joseph Hume, membre du parlement anglais, à la société française de statistique universelle.

Jean Natterer.

On avait beaucoup d'inquiétudes sur le sort de Jean Natterer, naturaliste autrichien, dont on n'avait plus de nouvelles depuis plusieurs années; mais on vient de recevoir de lui une lettre datée de Para. Il a visité les provinces septentrionales de Rio-Negro, Venezuelas, Guiana et Para; il a fait une riche collection d'objets ethnographiques et d'histoire naturelle, et il a formé une ménagerie de 135 animaux les plus rares.

Eponge gigantesque.

M. Dubuisson, conservateur du muséum d'histoire naturelle, à Nantes, vient de communiquer la note suivante à la société académique de cette ville.

« Les collections du muséum viennent d'être enrichies « d'une pièce extrêmement rare et curieuse ; grace aux soins « obligeans de M. Verger aîné, membre de la société royale « académique de la Loire-Inférieure : c'est une éponge gi- « gantesque, dite *coupe de Neptune*, dont je joins ci-après « les proportions :

« 1° Sa hauteur est de 22 pouces ; 2° son tronc a 3 pieds « 10 pouces de circonférence ; 3° la profondeur de sa coupe « est de 15 pouces 6 lignes ; 4° son plus grand diamètre in- « térieur, 1 pied 6 lignes ; 5° sa tige ou son support est « d'un pied 6 lignes de circonférence.

« Cette éponge a été apportée de l'Inde par Henri Auger, « capitaine au long cours.

« Les formes végétales que les zoophites et les éponges « affectent les ont fait confondre avec les plantes, par les « anciens naturalistes, ce qui a fait dire à quelques-uns, où « commence le règne végétal et où finit le règne animal ? « Ces questions ont été long-temps insolubles : ce n'est « que depuis que la physique et la chimie se sont donné la « main pour les résoudre, qu'on est parvenu à leur assigner « des caractères distinctifs. L'on a observé que, lorsqu'on « soumettait les zoophites à l'incinération, ils dégageaient « une odeur de corne ou de cheveux brûlés, ce qui n'a pas « lieu pour les végétaux. Un autre procédé, qui est beau- « coup plus certain, est de mettre une demi-once de car- « bonate de potasse dans 8 onces d'eau, avec un fragment « de la tige de l'une des deux substances que l'on veut re-

« connaître : on fait bouillir le tout pendant une demi-« heure ; et au bout de ce temps l'on verra que si c'est un « zoophite il sera dissout, et que si c'est un végétal, il ne « sera pas attaqué.

« Ce moyen peut être employé utilement pour reconnaî-« tre les draps dans la confection desquels on a fait entrer « du coton. »

Remorqueur contre la glace.

Les Américains viennent de faire une application extrêmement importante de la navigation par la vapeur. Des ingénieurs habiles ont construit dernièrement à Baltimore, pour le compte d'une des compagnies d'assurance de cette ville, un bâtiment à vapeur destiné à faire forcer le passage à d'autres bâtimens pour l'entrée et la sortie des ports complètement fermés par les glaces. Ce bâtiment, nommé *le Secours*, a commencé son service dans les premiers jours de janvier 1835, après une semaine d'un froid plus intense qu'on n'en avait éprouvé depuis bien des années.

Le premier jour, *le Secours* est sorti ayant un brig à la remorque, et, au grand étonnement de tout le monde, s'est ouvert facilement un passage à travers la glace qui avait plus d'un pied d'épaisseur. Le Patapsco était pris dans toute sa longueur, et *le Secours* a eu les mêmes obstacles à surmonter jusqu'à ce qu'il eût atteint la partie la plus large de la baie de Chesapeak. Ayant conduit le brig hors des glaces et dans un endroit d'où il pouvait gagner sans difficulté la haute mer, il se rendit à Annapolis, dont le port se trouvait fermé d'une manière aussi complète que celui de Baltimore.

Le lendemain il sortit d'Annapolis pour aller au-devant du bâtiment à vapeur *le Colombien* destiné pour Norfolk, et avec ce bâtiment à la remorque, il rentra à Baltimore le

même soir. Deux jours après, *le Secours* repartit pour Annapolis remorquant, non plus un seul, mais quatre bâtimens à la fois, et sa machine se trouva avoir assez de force pour qu'il pût traîner ces navires en même temps qu'il brisait les glaces.

Ces expériences ne laissent rien à désirer, et l'on peut regarder comme certain que désormais la navigation marchande des Etats-Unis ne sera plus interrompue par les hivers les plus rigoureux, ce qui doit être d'un avantage immense pour le commerce.

Le Secours a l'avant sensiblement aplati et relevé, et sa carène a à peu près la forme d'une cuiller, de manière que quand la machine se met en mouvement, cette partie du bâtiment, au lieu de heurter la glace, monte dessus. Ses roues à aubes sont en bois et en fer, et d'une force extraordinaire, et lorsqu'elles viennent à atteindre la glace, elles la brisent avec facilité, le bâtiment avance, et la partie de la glace sur laquelle porte l'avant cède au poids du bâtiment et passe par-dessous. On pourrait se faire une idée de la force des roues quand on saura qu'il entre dans chacune 12 milliers pesant de fer. Quelques personnes pensent que l'on pourrait substituer à ces roues qui brisent la glace par le choc, d'autres roues qui la scieraient, et n'auraient par conséquent pas besoin d'être, à beaucoup près, aussi fortes. Il en résulterait en outre qu'on pourrait employer une machine moins puissante, et par conséquent faire une grande économie de combustible. (*Courrier.*)

Phénomène à Kiakhta.

On mande de Kiakhta, poste russe sur la frontière de Chine, 6 décembre 1834 :

« Un phénomène fort extraordinaire a été observé le 12

et le 13 novembre dernier, dans les environs du fort de Tsouroukhaïtou. Le 12, vers deux heures de l'après-midi, le ciel parut s'obscurcir sur les montagnes du voisinage, et en peu de temps cette obscurité embrassa toute l'étendue visible de l'horizon. Elle augmenta peu à peu à tel point, qu'avant la nuit, toute la contrée était plongée dans de profondes ténèbres, qui ne permettaient pas de rien apercevoir autour de soi, et qui interceptèrent totalement la vue des étoiles.

« Le lendemain 13, l'état de l'atmosphère resta le même, le soleil était caché et la clarté du jour ne pouvait se comparer qu'à celle du crépuscule, une demi-heure au plus après le coucher de cet astre. La seule différence que l'on observa, fut que l'air paraissait rempli d'une fumée qui, du reste, n'avait aucune odeur, et qui fut entièrement dissipée vers minuit par le vent de nord-est qui s'était levé à quatre heures de l'après-midi et qui, dans la soirée, avait doublé de force de temps en temps. A la suite de ce phénomène atmosphérique, on a remarqué sur les rives et la glace de l'Argoun, une poussière brune, inodore, mais d'un gout âcre et salé; l'herbe était couverte d'une poussière semblable mais dont la couleur tirait davantage sur le rouge. En passant à cheval dans les hautes herbes, on faisait soulever une assez grande quantité de cette poussière qui occasionait une certaine irritation dans le nez et dans la gorge.

« Le fort de Tsouroukhaïtou, dont il est ici question, est situé dans le gouvernement d'Irkoutsk, district de Nertchinsk, sur la rive gauche de l'Argoun, qui forme, jusqu'à son point de jonction avec la Chilha, notre frontière limitrophe de la Daourie, où ces deux rivières prennent le nom d'Amour. Le département asiatique du ministère impérial des affaires étrangères a reçu un échantillon de la poussière déposée à la suite du phénomène extraordinaire dont nous

venons de donner la description, et qui, autant qu'on en a connaissance, n'avait jamais été observé dans ces contrées. »

Evénemens à la Nouvelle-Zélande.

Il y a quelques mois, le navire *Fortitude* échoua près de Hokianga, dans la Nouvelle-Zélande; il fut à l'instant abordé, et ses papiers ainsi que la partie la plus précieuse de sa cargaison furent saisis par une tribu d'indigènes persuadés qu'il ne pourrait se relever, et que par conséquent il était de bonne prise. Le chef, aidé de son frère Moetra et d'un autre frère, insista sur la restitution; mais la tribu envahissante refusa positivement; il s'ensuivit un combat, les frères de Moetra, plusieurs de ses parens et des hommes de sa tribu furent tués; néanmoins le parti de Moetra réussit à faire rendre le bâtiment. Moetra est devenu, par la mort de ses frères, le chef de la tribu. Un missionnaire étant venu à Hobart-Town, capitale de la Terre-Van-Diemen, raconta ces faits au gouverneur de cette colonie; ce dernier profita du retour du missionnaire à la Nouvelle-Zélande, pour écrire à Moetra une lettre dans laquelle il lui exprimait sa satisfaction de la belle conduite des hommes de Hokianga, et cette dépêche fut accompagnée d'un beau sabre doré et d'un habit militaire.

Quand le missionnaire revint à Hokianga, Moetra était mal à son aise depuis quelque temps, et, de même que tous ses compatriotes atteints d'une maladie, extrêmement abattu. Au moment où le missionnaire entra chez Moetra, celui-ci était entouré de plusieurs chefs; dès que le missionnaire lui eut présenté le sabre et le manteau, ses yeux brillèrent de joie et il exprima hautement le plaisir qu'il ressentait. L'émotion produite par cet incident fut très salutaire à sa santé. A la grande joie des Européens du canton envers lesquels

Moetra se conduit en frère, il invita près de mille personnes à un régal; il fit voir à l'assemblée les belles choses qu'il avait reçues et s'efforça de convaincre les chefs de l'avantage qu'il y avait pour eux à être les amis des Européens; près de deux cents cochons furent rôtis pour la compagnie.

M. Oakes, le missionnaire dont il vient d'être question, a acheté de Moetra un vaste espace de terrain, mais ces achats ne sont pas toujours de l'espèce la plus stable; en effet, on n'est pas sûr, après qu'ils ont été conclus, que d'autres indigènes ne viendront pas élever des réclamations pour leurs droits à la propriété, et il n'y a pas d'autres moyens de les apaiser que de payer une seconde fois. M. Busby, résident anglais, n'a, par cette raison, que peu ou pas d'autorité, et est principalement utile seulement comme observateur impartial de ce qui se passe autour de lui.

A la baie des îles, on remarque des symptômes d'une sorte de demi-civilisation, ce qui est dû au long séjour des missionnaires et au concours des Européens qui y sont toujours réunis. Les indigènes y demeurent dans des cabanes ou maisons très propres; les murs en sont faits d'une espèce de roseau qui met bien à l'abri des injures de l'air; la couverture est formée de tiges de phormium.

Le pays est presque aussi montagneux qu'à la Terre-Van-Diemen, mais par malheur la plaine n'offre qu'un terrain stérile, couvert de fougères; de sorte que les moutons ni le gros bétail ne pourront jamais y être nombreux. Les meilleures terres que l'on connaisse, sont celles des rives du Thames dans l'île du Nord, et de quelques emplacemens de l'extrémité septentrionale de l'île du Sud. A Hokianga, le terrain est si maigre, qu'il peut à peine produire quelque chose. (*Hobart-Town's Courier*, avril 1834.)

Prétendue découverte.

Une gazette française a pris la peine d'annoncer qu'un voyageur anglais avait récemment découvert en Sicile la plante du *papyrus*, dont les anciens Égyptiens avaient les premiers fait usage pour écrire.

Quand on communique de pareilles nouvelles sans y ajouter aucune réflexion, on ne donne pas une preuve bien positive de son zèle pour les progrès des connaissances. La note était probablement empruntée d'une feuille imprimée au-delà de la Manche. Dans ce cas, l'écrivain britannique a montré que son savoir était bien mince, et le voyageur qu'il aura sans doute vanté en compatriote consciencieux, est un ignorant ou un hableur, ou peut-être l'un et l'autre tout à la fois.

Quiconque a la plus légère teinture des sciences, connaît l'existence du *cyperus papyrus* en Sicile. Linné, dans la seconde édition de son *Species plantarum* (Stockholm, 1762), parle de cette plante comme se trouvant en Sicile; mais comme tout le monde ne lit pas les livres de botanique, passons aux voyageurs qui ont vu le *papyrus* en Sicile. Le comte de Borch, qui visita cette île en 1776 et qui publia ses *Lettres sur la Sicile* (Turin, 1782, 2 vol. in-8°), parle du *papyrus*, p. 138 du t. I. Il donne aussi la figure de cette plante et celle de sa racine. Le *papyrus* pousse seulement dans les eaux du Cyane, petite rivière qui se jette dans l'Anapus, un peu au-dessus de l'embouchure de celui-ci dans le port de Syracuse. Denon, voyageur français, vint en Sicile en 1778. Voici ce qu'il dit, p. 220 de son *Voyage* (Paris, 1788, 1 vol. in-8°): « Nous arrivâmes bientôt à un « angle où la fontaine de Cyane vient se joindre à l'Anapus. « Nous abandonnâmes le fleuve pour la fontaine... On ne « la découvre presque qu'en écartant les roseaux dont elle

« se couvre. Nous trouvâmes bientôt le *papyrus*, cette cé-
« lèbre et curieuse plante qui n'existe dans le monde que
« sur les marais que forme le Nil dans ses débordemens, et
« sur cette fontaine tranquille... Elle était dans sa beauté
« alors. Cette plante, telle que la décrit Pline, en parlant
« de celle du Nil, est encore appelée par les paysans du
« pays *pampera*, avec la même prononciation que se pro-
« nonce le mot Παάνρος. On n'en fait usage que pour lier le
« grain dans le temps des récoltes. »

Cependant un digne magistrat de Syracuse, le chevalier de Landolina fit en 1780 des essais pour fabriquer du papier avec une substance médullaire que contient la tige. La description du procédé qu'il employa fut donnée par J. H. Bartels, qui vint en Sicile en 1785. Son ouvrage intitulé *Briefe über Calabrien und Sicilien*; Goettingen, 1791, 3 vol. in-8° (Lettres sur la Calabre et la Sicile), contient, t. III, p. 51 etc., tout ce qui concerne le *papyrus*; il relève des erreurs de Borch et loue la sagacité du comte de Caylus, qui, dans un *Mémoire sur le papyrus des anciens* (*Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVI, p. 294), avait deviné le procédé de fabriquer le papier.

A. G. Kephalides, autre voyageur allemand qui était en Sicile en 1814, a vu également le *papyrus* à Syracuse. Nous avons donné, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, un extrait de son *Voyage en Italie et en Sicile*. Leipzig, 1822, 2 vol. in-8°.

Tous ces livres et d'autres encore qu'il serait fastidieux d'énumérer, pouvaient bien n'être pas connus d'un hardi personnage parti des rives de la Tamise ou de celles du Humber, pour aller faire des découvertes en Sicile; mais il doit paraître prodigieux qu'un habitant de la Grande-Bretagne ne sût pas qu'un de ses compatriotes avait rencontré

le *papyrus* en Sicile. C'est Swinburne, qui était à Syracuse en janvier 1778. « Un matin de bonne heure, dit-il, je « louai un bateau et je traversai le grand port... Nous gou- « vernâmes vers l'embouchure de l'Anapus... Nous remon- « tâmes cette rivière qui est limpide et profonde... La ri- « vière serpente au travers de broussailles de *papyrus*... « Nous remontâmes ensuite une rivière plus petite qui s'y « jette; la quantité de plantes aquatiques qui y croissent, « retardait notre marche... Nous finîmes par arriver à l'é- « tang circulaire où est sa source; l'eau sort du fond en « bouillonnant; elle était jadis consacrée à la nymphe « Cyané. » (*Voyage dans les Deux-Siciles*, 1777 à 1780, p. 397, etc. du t. III de la traduction française.)

Voilà bien assez de citations. Mais il était bon de prouver que le prétendu découvreur n'a découvert que ce qui était très connu.

Expédition dans l'Afrique méridionale.

Le *Cape Literary gazette* annonce le départ d'une expédition qui doit se porter au nord. Elle a quitté la ville du Cap le 3 juillet 1834, au milieu des cris de joie de spectateurs nombreux qui faisaient des vœux ardens pour son succès. Les personnes qui la composent, sont le docteur Smith qui en a la direction, le capitaine Edye, M. Charles Bell, M. Burrow. Quelques autres l'accompagneront jusqu'à Lattakou.

Missions de la Cochinchine.

Une lettre signée Jean-Louis, évêque de Bauropolis, vicaire apostolique de la Cochinchine, du Camboge et du Tsiampa, et datée de Singapour, 16 juillet 1834, a paru dans le *Singapore Chronicle*. Le prélat se plaint des impu-

tations injustes élevées contre les missionnaires catholiques de la Cochinchine, et notamment de l'assertion insérée dans ledit journal, qu'ils ont été chassés de ce pays à cause des graves soupçons qu'on y avait que les chrétiens avaient pris part à une révolte. L'évêque prouve de la manière la plus évidente l'inexactitude de ces accusations. « Le décret de persécution contre la religion catholique, dit-il, fut publié le 6 janvier 1833 et mis aussitôt à exécution : tandis que la révolte dont les chefs étaient d'anciens officiers du vice-roi de Saïgon, mort l'année précédente, et sont tous païens, éclata le 6 juillet de la même année, par conséquent sept mois après la promulgation du décret. Pho ve mien ngaï, chef des rebelles, avait dû être exécuté ce jour là ; instruit des intentions du gouvernement à son égard, il vint à bout, dans la nuit précédente, de briser les portes de sa prison ; il tua le gouverneur de Saïgon et leva l'étendard de la rébellion. En très peu de temps, il fut rejoint par un grand nombre d'officiers et de soldats païens, et par plusieurs milliers de Chinois. En très peu de jours, il se rendit maître de toute la province, presque sans résistance, tant le peuple était bien disposé pour lui, chacun s'écriant : « Miracle ! miracle ! le doigt de Dieu est ici ; il nous envoie un « libérateur pour nous affranchir de la tyrannie du roi « Minh Mang ! » Je sais que le chef de la révolte eut recours à tous les moyens pour engager les chrétiens à grossir son parti ; mais je sais aussi que les chrétiens rejetèrent ses propositions et lui répondirent que la religion de Jésus-Christ qu'ils professaient, leur recommandait la soumission et la fidélité envers le légitime souverain, et leur défendait de prendre aucune part à la rébellion. Néanmoins quand ce chef de la révolte eut obtenu toute l'autorité et fut en possession complète du pouvoir, les chrétiens furent obligés, comme les païens, de se soumettre au joug,

car qu'auraient-ils pu opposer à une force supérieure?

« Le roi de la Cochinchine n'a chassé aucun missionnaire; au contraire il voudrait les avoir tous sous sa main pour les faire mourir. M. Isidore Gagelin, provicaire, a été étranglé le 17 octobre 1833. La sentence prononcée contre lui portait, non pas qu'il eût aidé les rebelles, mais qu'il avait osé transgresser les ordres du roi, en traversant les provinces afin de prêcher la religion perverse d'une personne nommée Jésus. Beaucoup de chrétiens ont versé leur sang pour la défense de leur foi, d'autres ont été bannis; on leur demandait seulement d'apostasier. Ceux qui consentaient à marcher sur le crucifix étaient mis en liberté. Telle est la récompense donnée par un monarque ingrat à ceux auxquels il est redevable du trône qu'il occupe. Son père, chassé de son royaume par des rebelles, errant de côté et d'autre, manquant de tout, et sans espoir de recouvrer le trône de ses ancêtres, eut le bonheur de rencontrer monseigneur Pigneau, évêque d'Adran, mon prédécesseur. Ce prélat eut compassion du prince infortuné, le nourrit, le vêtit; il alla même en France solliciter des secours pour le monarque détrôné, et tant avec ses propres moyens qu'avec l'aide de généreux Français secondés par la bravoure et le zèle des chrétiens de la Cochinchine, il réussit à rétablir le roi Gia-Long sur son trône.

« Quant à moi, je fus averti secrètement, au mois de février 1833, que le roi de Cochinchine avait expédié un ordre d'arrêter tous les missionnaires chrétiens et de les envoyer à Hué, sa capitale. Alors, avec trois de mes confrères missionnaires, je me conformai au précepte de notre divin Sauveur, qui a dit à ses apôtres : « Quand on vous persécutera dans un « pays, fuyez dans un autre. » Je me suis enfui au royaume de Siam, d'où, grâces à Dieu, j'ai également eu le bonheur de m'échapper. » (*Singapore Chronicle.*)

Ivrognerie à la Nouvelle-Zélande.

Le journal de M. W. Yates, missionnaire à la Nouvelle-Zélande, contient les renseignemens qu'on va lire sur l'usage des liqueurs fortes parmi les habitans de ces îles; c'est un des effets de leur contact avec les Européens.

« Les pauvres et infortunés indigènes qui ont des liaisons avec Ororarika, ce lieu horrible, ont récemment commencé à boire des liqueurs fortes, qu'ils distribuent dans tout le pays autant que cela leur est possible. Les effets en sont très manifestes, et le péché duquel auront à répondre les premiers qui ont introduit cette boisson, et qui l'ont fait connaître à ces sauvages, est énorme. Une tentative a été hasardée de faire pénétrer les liqueurs fortes parmi les indigènes des établissemens des missionnaires, mais nous en avons été instruits à temps et elle a manqué.

« Dimanche, avant la fin du service, nous fûmes dérangés par des jeunes gens du pays qui étaient ivres, et boxaient à l'anglaise. Les principaux personnages étaient un fils d'Ouarèrahi et un fils de Reoua. Après qu'ils furent partis, ce qui n'eut pas lieu sans beaucoup de difficulté, ils attaquèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent, sans distinction de jeunes ou de vieux, et les jetèrent à terre. Ce nouveau fléau ne tardera pas à produire de grands ravages. Actuellement le rhum est importé en quantités considérables, et plusieurs chefs y prennent goût. »

Le *Missionary Register*, après avoir fait des observations sur les conséquences pernicieuses de la funeste introduction des liqueurs fortes parmi les indigènes de la Nouvelle-Zélande, continue ainsi :

« Il s'agirait de savoir jusqu'à quel point la législation pourrait intervenir relativement à ce mal, et se montrer comme auxiliaire puissant de la religion, de la décence pu-

blique et de l'humanité; c'est un superbe problême que la nation britannique aura maintenant à discuter presque pour la première fois. »

Longue durée de la faculté de germination.

Des graines recueillies par M. Charles Desmoulins, à la Mouzie-Saint-Martin (Dordogne), dans des sépulcres qui, d'après M. Jouannet, pouvaient remonter au troisième ou au quatrième siècle, et qui avaient été renfermées au moment de l'inhumation dans un petit trou rond de 6 à 8 centimètres de diamètre, sous la tête du mort, ont été confiées à la terre par un jardinier de Bergerac. Ces graines séculaires ont germé rapidement, ont parcouru toutes les périodes de la végétation, et ont bientôt donné des fleurs de bleuet (*centaurea cyanus*), de trèfle (*trifolium minimum*), et d'héliotrope (*heliotropium europæum*). Ces tombeaux datent du temps des premières époques du christianime dans les Gaules.

Les débris de constructions gallo-romaines, les mosaïques, les restes d'aquéducs que l'on a trouvés dans les campagnes voisines, le mélange de rites païens et de rites chrétiens que l'on remarque dans ces sépultures, annoncent une époque où les deux cultes se partageaient encore les croyances religieuses de la population du lieu. C'est donc au troisième ou au quatrième siècle qu'il faut faire remonter les graines qui ont germé en 1834 chez le pépiniériste de Bergerac. (*Bulletin médical de Bordeaux.*)

Hindou voyageur.

Le *Darpan* du 4 juillet 1833, journal qui s'imprime à Bombay, annonce que le 28 du mois précédent le navire

Triumph était entré dans le port. Parmi les passagers se trouvait Samaldass Dessabhâï ê Desséï, de Neriad en Guzerat; il s'était dans le temps embarqué pour Bordeaux d'où il avait gagné l'Angleterre... Il est encore à Bombay, dit le gazetier, et a reçu la visite de plusieurs de nos compatriotes curieux de voir un Hindou qui avait bravé les préjugés de caste et les dangers de la mer, et d'entendre de sa bouche des détails sur sa manière de vivre en Angleterre, ses sentimens sur le pays et ses habitans, enfin le récit de ses aventures. Nous apprenons qu'il parle avec ravissement de la magnificence de Londres et de la conduite des gens qu'il y a vus. Les Anglais auxquels il a eu affaire, dans la capitale, lui ont paru des êtres d'un ordre différent des Anglais de l'Inde, car, au lieu de la fierté et de la morgue des emplois qui distinguent ceux-ci, il n'a éprouvé de la part de tous ceux qu'il a rencontrés en Angleterre qu'une politesse extrême, des attentions et des prévenances; tous ceux qui apprirent qu'il avait quitté sa patrie pour chercher en Europe la justice qui lui avait été refusée dans l'Inde, devinrent ses amis et lui rendirent tous les services imaginables, comme si aider quelqu'un qui ne demandait que justice, eût été à la fois un devoir et une source de vive satisfaction. Nous apprenons que, d'après un ordre de la cour des directeurs de la compagnie des Indes à Londres, le gouvernement a ordonné qu'on restituât à cet Hindou ce qu'on lui retenait injustement à Neriad et qu'on lui payât les arrérages.

(*Asiatic journal.*)

Régence d'Alger. — Marché de Bouffarick.

Les détails suivans, communiqués par un colon, permettent d'apprécier sous plusieurs rapports la situation actuelle de la régence d'Alger.

Alger, 31 janvier 1835.

Il y a chaque jour des progrès. On ne sait pas en France ce que c'est que le marché de Bouffarick que bien des habitans d'Alger n'ont jamais vu et sur lequel beaucoup n'ont que des connaissances imparfaites.

Il serait fort difficile aux bourgeois de Paris de se faire une juste idée de ce marché qu'ils comparent peut-être aux foires de Pontoise, mais dont en réalité l'importance est immense.

Il n'y a à Bouffarick ni maisons, ni tentes, ni cabanes ; ce n'est pas un village construit où vivent des tribus avec leurs troupeaux ; rien à la vue ne rappelle l'idée d'un marché ; Bouffarick est un nom donné à une vaste étendue de terrain que signalent seulement un marabout à gauche et un bouquet de gros oliviers avec un puits à droite.

Chaque lundi, à deux ou trois cents pas de ce groupe d'arbres, les Arabes de la plaine et de la montagne viennent planter, pour quelques heures seulement, les piquets de leurs tentes et étaler les denrées de leur pays ; des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, des chevaux, des graines, des légumes, des tissus, enfin toutes les productions naturelles ou fabriquées de leurs haouchs et de leurs douars (fermes et villages).

La première fois que je vins au marché, il y a quatre mois, je vis rassemblés dans cette plaine immense quatre à cinq mille Bédouins qui, depuis 7 heures du matin jusqu'à deux ou trois heures après midi, vendirent et achetèrent. Les Européens qui allaient alors par hasard au marché, n'osaient quitter l'escorte de l'état-major qui circulait à cheval entre les tentes ; jamais ils ne s'aventuraient à mettre pied à terre et à se promener seuls au milieu des Arabes ; le changement est complet aujourd'hui ; la dernière fois que j'y suis allé, et il y a peu de jours, plusieurs Français venus

par curiosité visitèrent en toute sûreté tous les détails du marché, à pied, loin des troupes et pendant trois ou quatre heures; pourtant il n'y avait que deux ou trois gendarmes pour maintenir l'ordre parmi les indigènes.

Au centre du marché, entre les huttes où siégent le cadi et le kaïde, M. le docteur Pouzin, médecin du gouverneur, avait élevé une petite tente dans laquelle les Arabes malades venaient le consulter; un interprète traduisait leurs plaintes et leur expliquait l'usage des remèdes que le docteur leur remettait gratuitement. La curiosité m'engagea à visiter l'intérieur de la tente, et pendant deux heures que j'y restai je vis plus de cinquante indigènes, parmi lesquels plusieurs femmes, venir tour à tour; beaucoup d'entre eux étaient descendus des montagnes situées fort loin de là, d'autres venaient de Bélida ou de Coléah.

C'était un des spectacles les plus intéressans que j'aie jamais vus; plusieurs de ces Arabes n'apparaissaient que pour remercier le jeune docteur de leur complète guérison, puis faisaient place aux malades.

L'influence exercée par cette médecine européenne implantée au milieu de la plaine dans le marché le plus important, peut devenir immense et donner les plus beaux résultats par la confiance qu'elle inspire aux indigènes qui viennent là chaque lundi chercher des conseils et des remèdes pour leurs maux.

Quoique les Arabes fussent encore tous armés, ce n'était pas avec des intentions hostiles, mais bien pour leur sûreté personnelle dans les voyages qu'ils ont à faire dans la plaine, et pour être prêts à tout événement, si quelque querelle survenait entre les tribus.

Déja les Européens vendent et achètent au marché, peu il est vrai, mais ce n'en est pas moins un commencement de relations directes qui deviendront chaque semaine plus

étendues, si surtout, comme il paraît, un camp retranché est décidément établi aux environs de Bouffarick et gardé par une garnison française. Alors les Européens pourront, avec la plus entière confiance, se livrer à leur commerce, et le marché prendra une plus haute importance.

Voilà des progrès positifs qui donnent les plus belles espérances pour l'avenir de la colonie.

ANNONCE.

Histoire générale, civile et religieuse du pays des Carnutes ou du pays Chartrain, vulgairement appelé Beauce.

Elle commence aux premières migrations de la nation gauloise et se termine à la fin du 17e siècle de notre ère, à la dernière scission du territoire chartrain, par l'érection de la ville de Blois en évêché l'an 1697. Elle est suivie d'éphémérides ou tablettes chronologiques depuis 1697 jusqu'à l'avénement au trône de Louis-Philippe, roi des Français.

Dédiée à S. A. R. Mgr le duc d'Orléans, par M. J. F. Ozeray, auteur des *Recherches sur Buddou* (Foë), instituteur religieux de l'Asie orientale, et de l'*Histoire de l'ancien duché de Bouillon*.

L'ouvrage sera donné au public par souscription, et formera 2 volumes in-8°, en caractère cicéro, papier fin. Prix : 10 fr.

On souscrit à Paris, chez Brunot-Labbe, libraire de l'université royale, quai des Augustins, no 33.

A Chartres, chez Garnier fils, imprimeur-libraire, principal correspondant pour le département d'Eure-et-Loir, place des Halles.

En Belgique :

A Luxembourg, chez M. J. Lamort, imprimeur.

A Bouillon, chez M. Ozeray fils, notaire.

EXCURSIONS

DANS

LA PROVINCE DE RIO-GRANDE-DO-SUL

AU BRÉSIL.

(1834.)

EXTRAIT D'UN VOYAGE INÉDIT,

PAR ARSÈNE ISABELLE, DU HAVRE.

PORTO-ALÈGRE.

A l'extrémité occidentale d'une colline venant de l'est, sous le 30e parallèle de latitude australe et le 54e degré de longitude occidentale du méridien de Paris, s'élève en amphithéâtre sur une pente d'environ 60 mètres, la jolie petite ville de Porto-Alègre, dont les toits roses, un peu relevés et saillans, se détachent admirablement, en couronnant des maisons blanches d'une architecture simple mais élégante.

Cinq rivières, apportant le tribut de leurs eaux et se réunissant là pour former le Rio-Grande-do-

Sul, présentent en face de la ville un vaste bassin parsemé d'îles nombreuses très boisées et ornées d'habitations champêtres. En arrière de la ville, à distance d'une lieue, une chaîne de monts élevés de 200 mètres, plus ou moins, décrit un demi-cercle et se dirige au sud, en bordant inégalement le fleuve l'espace de 8 à 9 lieues. Entre cette chaîne de monts élevés et la colline sur laquelle est bâtie la ville s'étend une plaine basse, unie, de 3 à 4 lieues de circuit, qui se trouve enclavée par les montagnes du sud, par des collines à l'est et au nord, et par le Rio-Grande à l'ouest, lequel fier du volume de ses eaux prend son cours majestueux vers le sud et va former dans sa course la *Lagoa dos Patos*, dont nous parlerons dans la suite.

A vrai dire, la position de Porto-Alègre est au milieu de deux grandes baies séparées par la colline sur laquelle la ville est située : l'une au nord, qui forme la rade et le port; l'autre au sud, abandonnée en partie par les eaux, qui forme déja comme une ville basse embellie par des jardins, des prairies, des fabriques, etc. Il serait facile de former une île de Porto-Alègre en coupant la colline à l'est et ouvrant un canal de jonction avec une petite rivière qui serpente dans la plaine.

Voulez-vous jouir maintenant d'un spectacle comme on en donne peu, même au grand Opéra? Placez-vous au point le plus élevé de la colline, sur la place principale : vous avez au-dessous de vous,

au nord (qui comme vous savez est le midi de l'hémisphère austral), la ville qui se déroule; la rade couverte de navires; les îles et le cours sinueux des cinq rivières qui s'étendent exactement comme une main ouverte dont les doigts seraient écartés; puis les maisons de plaisance qui bordent en demi-cercle le rivage ombragé de la baie; les vallées boisées se prolongeant parallèlement aux collines du nord-est; la plaine qui est en arrière de la ville, avec ses jardins d'orangers, de bananiers, de palmiers, de cactus, tous entourés de haies épaisses de mimoses jaunes, rouges et blancs, presque toujours couverts de fleurs; et encore au-delà de cette plaine qui repose si agréablement la vue, de jolies maisons de campagne (*quintas*, *fazendas*, *etc.*) bien bâties, pittoresquement placées sur la pente des montagnes....

Supposez que vous avez choisi pour jouir de ce tableau délicieux une de ces belles journées si communes sous cette belle zone, un temps calme, l'heure où Zéphir fait la *siesta*, ce moment qui donne au bassin et au fleuve même l'apparence et les propriétés d'un immense miroir, ce sera pour vous un panorama des plus pittoresques et des plus animés!... Tout ce que vous avez vu se double en se réfléchissant. Les îles et leurs bestiaux, les maisons et leurs plantations de la zone torride, les navires à la voile et une foule d'élégantes gondoles, barriolées de couleurs vives, sillonnant les cinq confluens. Enfin si vous portez vos regards à l'horizon, vous voyez, si

vous n'êtes pas myope, à distance de quinze lieues, la chaîne de montagnes de là *Serra-Geral*, qu'une atmosphère vaporeuse voile en partie, par une coquetterie toute féminine, comme pour irriter votre curiosité.

Sachez que l'on ne jouit pas seulement d'une vue agréable à Porto-Alègre, on y jouit encore d'une bonne santé; jamais climat ne fut plus convenable à des Européens. Ce ne sont pas les chaleurs suffoquantes de Rio-Janeiro, les *polvaderas* et les nuits froides de Buenos-Ayres; c'est un air tempéré, pur et salubre; aussi les médecins n'y font-ils pas fortune. Les pharmaciens même y sont réduits à se faire parfumeurs.

Les saisons commencent à être marquées et à faire sentir leur influence dans cette partie du Brésil; cependant j'ai remarqué une transition brusque entre la chaleur et le froid, qui ne doit s'attribuer qu'à l'influence du vent minuaro ou *pampero* (S.-O.), qui, après avoir passé sur la Cordillère des Andes et traversé les Pampas, vient refroidir subitement l'atmosphère. Ce phénomène a lieu vers la fin de mai; alors une partie des végétaux ligneux perd ses feuilles : on peut évaluer au quart le nombre des arbres forestiers qui se dépouillent pendant la saison froide. L'eau gèle quelquefois.

Voici du reste le résultat de quelques observations météorologiques faites pendant mon séjour à Porto-Alègre : les quatre mois suivans correspondent à l'automne et à une partie de l'hiver.

MARS.

Vingt-six jours de beau temps, quatre jours nuageux, cinq jours d'orage et de pluie abondante. Maximum de chaleur 25° 1/3; minimum 12° 1/3 Réaumur. Vent dominant E., variable du N.-E. au S.-E.

AVRIL.

Treize jours de beau temps, dix nébuleux jusqu'à dix heures du matin, trois jours de pluie fine, quatre jours orageux. Maximum de chaleur 23°, minimum 12° 1/4. Vent dominant S.-E. et S.

MAI.

Seize jours de beau temps, sept nébuleux le matin, six de pluie ou vent, deux de pluie forte. Maximum de chaleur 22° 1/4; minimum 2°. Vent dominant S.-S.-E.

JUIN.

Vingt jours de beau temps, cinq de brouillard, quatre de pluie, un d'orage. Maximum de chaleur 18° et minimum 0°. Vent dominant S.

Je ne peux guère complèter une description physique sans employer quelques mots techniques. Dussé-je être accusé de pédantisme, je ne crois pas devoir m'abstenir de laisser glisser au bout de ma plume des termes scientifiques toutes les fois que j'en connais l'acception, parce que nous sommes arrivés à une époque où la science est devenue, sinon populaire, du moins assez intelligible pour ceux

qui veulent s'instruire; or, le moyen de s'instruire et de s'entendre est d'employer des mots connus dans toutes les langues.

GÉOLOGIE. — Le sol de Porto-Alègre, de même que celui de presque toute la province, appartient à deux périodes bien distinctes et faciles à reconnaître, les périodes alluvienne et diluvienne, c'est assez dire qu'il s'agit d'un sol de transport et de sédiment. Toute la plaine et les vallées situées entre la ville et les montagnes sont un terrain d'alluvion nouvelle, composé d'argile limoneuse et d'argile plastique, avec lesquelles on fabrique la tuile, de la brique et de la poterie d'une excellente qualité. Le rivage et les ravins sont couverts de sables et graviers micacés.

Les collines et les montagnes sont formées de rochers clastiques ou de conglomérats, mêlés d'argile ferrugineuse, et provenant de la décomposition des roches cristallines primitives qui, formant la base de la Serra-Géral ou *chaîne orientale*, sont mises à nu vers les points culminans du groupe de la *chaîne centrale*. Il existe bien ici quelques roches de granit, mais on voit qu'elles ne sont que subordonnées au sol de transport. On voit avec surprise, sur la cime des hauteurs les plus élevées du sud de la plaine des blocs énormes de ces conglomérats arrondis par le frottement des eaux, comme le galet du bord de la mer, et qui semblent d'abord être tombés du ciel, car il

est évident qu'ils n'ont pas été formés là. Malheureusement le merveilleux est bientôt détruit quand on vient à savoir qu'à trois lieues de distance il existe un groupe de montagnes plus élevées, que nous visiterons plus tard.

Ainsi, Porto-Alègre est bâti sur un sol de transport sédimentaire, appartenant à la période diluvienne. La roche qui forme la colline n'est pas massive, elle est argiloïde, traversée par des filons et des amas de feldspath, de quartz et de gneiss rendus très chisteux par la présence du mica lamelliforme ou pulvérulent, si abondant et si brillant à la surface du sol, que bien des gens, trompés par l'apparence, ont cru que cette colline contenait une mine d'or.

Il n'existe pas de calcaire aux environs, du moins on n'a pu encore en découvrir malgré les recherches soigneuses qui ont été faites. La chaux, qui est employée à la construction des maisons, vient de Sainte-Catherine, où, là même, on ne l'obtient que de la calcination des coquilles du bord de la mer.

Les pierres nécessaires à la construction des édifices sont extraites des environs de la ville, à très peu de distance. Ce sont des grès blancs, roses, granitoïdes, et des grès grossiers, à l'état de poudingue. Ceux-ci sont plus particulièrement employés au pavage des rues.

L'eau surgit de toutes parts au pied de la colline;

il suffit de creuser de quelques pouces pour obtenir une eau claire et potable.

Voici les noms que portent les cinq rivières qui se réunissent en face de Porto-Alègre pour former le fleuve du Rio-Grande : le Jacuy, le Cay, le *Rio-dos-Sinos*, le Gravatay et le Riacho. Le premier est la rivière principale; elle forme comme le pouce de la main. La dernière est comme le petit doigt; celle-ci seule n'est pas navigable pour les grandes pirogues.

J'ai déja dit que les maisons, quoique d'une architecture simple, n'étaient pas dépourvues d'élégance; ceci s'applique aux maisons de nouvelle construction. Bâties en briques et en pierre de taille, elles sont généralement à un seul étage, mais très élevées, d'une forme le plus souvent carrée, percées d'un grand nombre de fenêtres au premier, et seulement de portes au rez-de-chaussée; celles-ci dont la hauteur est de quinze à dix-huit pieds, sont étroites et multipliées; les croisées ont aussi beaucoup d'élévation, elles sont généralement doubles, à deux battans, à grands vitraux diversement taillés en losange, en carré, en hexagone, en octogone. Un balcon en fer bien découpé, souvent doré, occupe toute la façade; quelques arceaux légers le surmontent de distance en distance, pour recevoir une tente festonnée, à l'époque des chaleurs. Le toit, formé de tuiles rondes, déborde en relevant à la manière des toits chinois, une corniche richement sculptée, cette partie du toit est peinte en rouge et tranche admirablement

sur les moulures de la corniche peinte en blanc.

Les maisons d'ancienne construction sont basses, garnies de fenêtres à coulisses et de portes à jalousies; mais depuis que Don Pédro Ier fit abattre, un jour de mauvaise humeur, toutes les *rotulas* de Rio-Janeiro, elles disparaissent aussi peu à peu dans les autres villes de l'empire.

Rien de plus désagréable à voir que ces *rotulas*, espèces de portes ou croisées à clairvoie, tenant lieu de jalousies; figurez-vous une longue rue garnie de chaque côté par des *rotulas*, servant de retranchement, de parapet, de chemin-couvert et de parasol à de jolis minois (du moins vous aimez à les supposer tels); que vous entendez ricaner à vos dépens sans pouvoir même vous venger par un regard d'admiration ou de dédain!

Vous êtes seul dans cette rue, car vous ne pouvez pas décemment, malgré votre philantropie, vous croire en société avec les boucs, les chèvres et les nègres abrutis qui vous entourent; vous vous croyez donc seul : vous rougissez d'abord de pudeur en voyant les *rotulas* se soulever et se refermer précipitamment comme si vous étiez colporteur du choléra; puis vous vous impatientez; on rit davantage; vous vous fâchez on rit à gorge déployée..... Vous en êtes donc réduit à maudire la barbarie des Portugais qui, confinant ainsi leurs femmes dans des espèces de *harem* les rendent si ignorantes, que la vue d'un étranger est pour elles une ombre chinoise,

une fantasmagorie! Tel était pourtant Rio-Janeiro avant l'arrivée de don Pédro, et telles sont encore beaucoup de petites villes.

A Porto-Alègre on n'éprouve pas tout-à-fait les mêmes mystifications; les Portugais et les Brésiliens n'y sont pas moins jaloux, il est vrai, qu'à Rio, à Bahia, à Pernambouc et ailleurs, mais leur jalousie ne se manifeste pas d'une manière aussi choquante. Le voisinage des *Castellanos* (c'est ainsi qu'ils désignent les habitans des provinces de la Plata) contribue beaucoup à modifier leurs mœurs. Le temps n'est plus éloigné où les femmes de cette partie intéressante du Brésil obtiendront la somme de liberté dont jouissent les Montevidéennes et les Buenos-Ayréennes : mais cette heureuse époque n'est pas encore venue, et en attendant elles subissent le joug de leurs ennuyeux maris, je pourrais dire de leurs tyrans domestiques, espèce d'Argus vigilans qui, non contens de les maintenir dans la plus honteuse ignorance, les confinent encore dans un appartement retiré, comme des esclaves de l'hyménée.... Il est fort difficile d'être introduit dans ce sanctuaire mystérieux. La sévérité des maris ne se relâche un peu que lorsqu'un étranger, ayant séjourné quelque temps dans la ville, prouve par sa bonne conduite qu'il peut être présenté sans danger à la famille du Brésilien auquel il a été recommandé, ou dont il a fait la connaissance. Alors le sanctuaire lui est ouvert; mais il ne doit user de cette faveur insigne

qu'avec la plus grande réserve, la plus grande circonspection..... Malheur! catastrophe! à celui qui trahirait la confiance de l'Argus..... *Une volée de bois vert* ne lui échapperait pas.

Le caractère ombrageux et jaloux des Brésiliens contribue donc à l'isolement dans lequel leurs femmes paraissent condamnées à vivre. J'en ai connu d'enjouées, de jolies, d'aimables, de..., j'allais dire gracieuses, qui n'auraient pas demandé mieux que d'aller souvent à la promenade, en société, et d'embellir, d'animer par leur présence les réunions d'hommes que je trouvais fort tristes et souvent insipides, pour ne pas dire maussades. O Voltaire! ô Legouvé! pourquoi vos éloquentes réponses aux satyres aussi injustes que mordantes des Juvénal, des Boileau ne peuvent-elles être lues par les Brésiliennes! Elles en acquerraient du moins un juste sentiment d'amour-propre qui leur révélerait ce qu'elles valent, ce qu'elles peuvent valoir et leur bouche ne resterait pas muette lorsque les lourds sophistes du gothique Portugal prétendent leur inculquer des principes réprouvés du monde civilisé.

Le commerce est actif à Porto-Alègre; j'ai toujours vu une cinquantaine de navires tant nationaux qu'étrangers occuper la rade, indépendamment d'une grande quantité de pirogues de toute grandeur, de *chalanas* destinées au transport des marchandises sur les cinq rivières que j'ai déja nommées, et qui facilitent si admirablement les com-

munications avec les populations de l'intérieur.

Le *Jacuy* (prononcez Jacouï), principalement, est constamment sillonné par des allèges, des chalanas et d'élégantes gondoles occupées à transporter les productions d'Europe, de l'Amérique du Nord, ou des autres provinces du Brésil à *Rio-Pardo*, à *la Calchucira*, petites villes susceptibles de prendre beaucoup d'accroissement; la première surtout peut passer pour l'entrepôt du nord de la province qui comprend la *Serra* proprement dite et les missions de l'Uruguay.

Les navires européens au-dessous de deux cents tonneaux peuvent venir jusqu'à Porto-Alègre. En parlant de la *Lagoa-dos-Patos* (lac ou lagune des canards), je ferai connaître les difficultés qui peuvent quelquefois entraver la navigation.

Il n'y a que trois maisons françaises établies à Porto-Alègre; une seule fait le commerce direct avec la France; une autre tire les articles français de Buenos-Ayres et de Rio-Janeiro, où ils sont parfois à meilleur marché qu'en fabrique.

La troisième maison fait un commerce étendu avec les Etats-Unis; elle est tenue par M. Pradel, agent consulaire français, homme fort estimable et généralement estimé, ce qui est plus rare. Il est vrai de dire (et ceci doit servir d'exemple au commun de nos agens consulaires) qu'il est difficile de voir un homme plus désintéressé, plus obligeant, plus disposé à rendre service que M. Pradel. Il n'a

voulu accepter aucuns émolumens; trait de patriotisme trop rare pour n'être pas divulgué; il peut ainsi conserver une noble indépendance.

Mais ce n'est pas là son plus grand mérite; sans faire parade de ses sentimens tout patriotiques, il pousse le désintéressement, je dirai même la libéralité, jusqu'à ne percevoir aucune rétribution pour les différens actes ou signatures qu'on réclame de lui. On le trouve toujours prêt à défendre nos droits ou nos intérêts près de l'autorité du pays, et malgré son titre modeste de simple agent consulaire, il sait se faire rendre justice et faire respecter la nation.

Voilà les hommes qui devraient être choisis pour défendre nos intérêts commerciaux en pays étranger.... Si tous n'avaient pas son désintéressement, tous pourraient avoir son expérience pratique de la législation, des mœurs, du caractère de la nation où ils sont appelés à représenter; ils contribueraient ainsi puissamment à prévenir les différends entre commerçans ou entre particuliers, en conseillant mieux les uns et les autres lorsqu'ils sont consultés. Cet hommage rendu à un patriote modeste ne doit pas paraître suspect de ma part, qu'il suffise de savoir que je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. Pradel.

La plupart des navires qui viennent à Porto-Alègre, sont des Américains du nord, des Brésiliens, des Italiens et quelques Anglais. On voit de temps à

autre un bâtiment français venant de Marseille ou de Bordeaux, mais il est rare qu'ils fassent de bonnes affaires, parce que les cargaisons sont mal composées, les articles de mauvais goût, mal assortis, ou ne convenant pas au pays.

C'est du port de Marseille surtout que sortent les expéditions les plus extravagantes, les plus mal calculées.... Leurs vins, leurs salaisons sont d'une qualité détestable.

Ce n'est pas seulement à Porto-Alègre qu'il vient des cargaisons extravagantes, il en est de même dans les autres port du Brésil et de la Plata; à cet égard, il y a beaucoup à dire; j'en ferai un article spécial.

On connaît déja les articles de consommation française au Brésil, beaucoup conviennent à Porto-Alègre; cependant le voisinage des Orientaux et de Buenos-Ayres fait que leurs goûts sont en quelque sorte *mixtes;* il faut donc séjourner quelque temps dans le pays pour les connaître bien, et surtout ne pas commettre d'ordres en fabrique sans être muni d'échantillons, de modèles ou de mesures, car les meilleures notes, les détails les plus minutieux ne donneraient qu'une idée imparfaite des goûts et des besoins des habitans.

Porto-Alègre est une ville toute neuve; elle ne compte pas plus d'une soixantaine d'années de fondation; peu avant cette époque, son emplacement n'était couvert que de forêts qui donnaient asile à

des tigres, des lions et des caïmans; à présent c'est la capitale de la province de Rio-Grande-do-Sul ou de Sao-Pedro; elle peut avoir 12,000 habitans, mais elle compte au moins 15,000 ames, à cause de la population flottante d'étrangers qui viennent de toutes parts pour y commercer. C'est surtout dans les dernières années qu'elle a commencé à prendre un accroissement rapide qui va toujours en augmentant : je ne restai pas peu émerveillé quand on m'assura qu'il y a deux ans il se bâtissait une maison par jour!

La ville est aussi bien bâtie que peut le permettre l'inégalité d'une colline un peu rapide, surtout vers le haut. On s'occupe d'ailleurs chaque jour de niveler le terrain et d'aligner les rues, qui sont toutes bordées de trottoirs et dirigées est et ouest, nord et sud; ces dernières sont les moins agréables à fréquenter, parce qu'elles sont dans le sens de la hauteur. Celles qui sont parallèles à la direction de la colline sont plus belles; deux entre autres, la rue *da Praia* et celle *da Igresia*, sont remarquables par le nombre de jolies maisons qu'on y voit. La première, tout-à-fait dans le bas, est la plus commerçante; c'est là que sont les magasins et les principales maisons de commerce. L'autre est sur le plateau de la colline : on y trouve la maison du gouvernement, la Trésorerie, l'église principale, tous édifices qui n'ont de remarquable que leur extrême simplicité. C'est aussi le rendez-vous du beau monde dans

les jours de fêtes civiles ou religieuses; on y vient jouir de la fraîcheur d'une belle nuit et du coup d'œil enchanteur dont j'ai essayé de donner une idée.

Tout-à-fait dans le bas de la ville, au bord de l'eau, on a construit et l'on construit journellement d'assez belles maisons; ce sont celles du port, exposées parfois à des inondations, comme il est arrivé à la fin de l'année dernière; mais un projet était arrêté pour former des quais, au moyen desquels on espère reculer beaucoup les eaux et augmenter d'autant l'emplacement de la ville.

Au bord du fleuve est bâtie la douane, édifice carré, solidement construit et disposé pour le plus grand avantage du commerce : de la porte qui donne sur le quai part une jetée ou môle en bois supporté par des piliers en maçonnerie, qui se prolonge d'une centaine de pas dans le fleuve. A son extrémité est un vaste hangar où l'on a placé des grues; les bâtimens peuvent accoster le long de ce hangar pour charger ou décharger. Les fardeaux sont transportés par des nègres dans la cour de la douane pour y être visités; de là d'autres nègres (car la race africaine fait au Brésil l'office de chevaux et de mulets) les transportent à leur destination. J'aurai occasion de dire un mot sur le sort des esclaves dans la province de Rio-Grande. Des voyageurs qui avaient été témoins de la barbarie impitoyable des colons français et anglais, ont pu trouver le joug des esclaves plus supportable au Brésil; mais moi qui ai vu les

nègres libres, industrieux, et au rang d'hommes dans la république argentine; il me sera permis de trouver leur sort déplorable au Brésil et de dévoiler l'infamie des Européens, qui n'ont pas honte de pousser l'immoralité jusqu'à faire encore clandestinement le commerce de *chair humaine*.... O vénérable abbé de Pradt! vous eussiez gémi comme moi, mais vos gémissemens eussent retenti comme la foudre parmi ces hommes qui se disent civilisés, tandis que les miens n'auront d'écho que dans le cœur de quelques hommes aussi obscurs que moi.

Il y a cinq églises à Porto-Alègre, un hôpital, une maison de bienfaisance, un arsenal, deux casernes et une prison nouvellement construite. Il y a d'autres édifices publics *en projet*; un plan a été proposé pour faire une nouvelle ville dans la plaine (appelée *Vargem*) qui est en arrière de la ville actuelle; on construirait alors un Muséum avec un jardin botanique, ce sera certainement par la suite l'une des plus belles villes du Brésil et des plus importantes sous le rapport commercial.

L'éducation est fort négligée dans la province de Rio-Grande, et cela se reconnaît tout d'abord; les jeunes gens destinés au barreau, à la médecine ou au sacerdoce sont envoyés à l'université très estimée de Saint-Paul. Il n'y a que quelques écoles primaires élémentaires à Porto-Alègre, de même que dans les autres villes; cependant un jeune Belge (M. Gielis) conjointement avec un Portugais d'Eu-

rope venait d'établir une école primaire supérieure; les talens et le zèle de ce jeune homme contribueront sans doute à répandre le goût de l'instruction, généralement étouffé par une passion effrénée pour le jeu et la débauche. Il se publie quatre ou cinq journaux périodiques entièrement consacrés à la politique; les habitans, de même que tous ceux des autres villes de l'empire, sont divisés en deux partis, celui des *caramurus* (prononcez caramourous) qui comprend tous les partisans et défenseurs du gouvernement monarchique, et celui des *farrupilhas* (prononcez ferroupillas, mouillé) ou sans-culottes, partisans du gouvernement républicain. Les derniers sont en force, et la majorité des Brésiliens paraît être pour la république. Mais ceux-ci même sont en dissidence entre eux; les uns veulent adopter la forme *unitaire*, les autres la forme *fédérative*, ici l'égoïsme remplace le patriotisme; la province de Rio-Grande, qui peut se passer des autres et qui leur est en même temps très nécessaire, voudrait la fédération, les autres de se récrier! ce qui fait qu'on ne s'entend guère. Cette difficulté de s'accorder sur *la forme* retardera peut-être le terme du *mouvement*, et amènera probablement l'anarchie entre les républicains. Il est à craindre que, de même que dans la confédération du Rio-de-la-Plata, l'isolement ne soit préféré, et que nous n'ayons à compter dix-huit républiques au lieu d'une.... On ne doit chercher d'autre cause à ces dissidences que celle de

l'ignorance grossière dont la politique du Portugal ou du système colonial a cherché à envelopper le germe des sentimens généreux qui perce souvent chez les Brésiliens malgré leur manque de lumières.

Il n'y a pas encore de théâtre à Porto-Alègre, car on ne peut, sans faire rougir Thalie jusqu'aux oreilles, donner ce nom à un vieux magasin à demi souterrain où l'on donne de temps à autre quelques réprésentations. Il y en a un en construction qui sera très beau, m'a-t-on dit, il est à regretter seulement qu'il soit situé au haut d'une rue qui devient une véritable cataracte les jours de pluie. En attendant qu'il soit construit, je veux vous faire assister à une comédie bourgeoise dans le local qui tient lieu de théâtre.

C'était un jour de fête nationale, un jour où les *farrupilhas* avaient remporté une victoire complète sur les *caramurus*; c'est-à-dire qu'un gouverneur *caramuru* avait été destitué, chassé et remplacé par un autre gouverneur *farrupilha* : celui-ci promettait beaucoup, suivant l'usage, or, on était content, il y avait de l'allégresse, on tirait des pétards dans les rues, et l'on avait permis aux dames de se montrer, et puis il y avait encore une illumination de fanaux de papier. On voit qu'il y avait de la gaîté.

J'obtins par faveur un billet d'entrée. Je crus en me présentant à la porte m'être trompé grossièrement, car il me semblait voir une chapelle ardente, même luxe de bougies, de clinquant, de gases, de

galons, de velours, de fleurs artificielles; c'était déja le spectacle pour moi. La salle était très petite; deux rangs de loges l'entouraient; le premier ressemblait à nos baignoires, le second n'était à vrai dire qu'une galerie découverte, coupée de distance en distance pour renfermer quatre personnes; la devanture en était à claire voie, ce qui procurait la jouissance d'apercevoir un pied mignon, une jambe bien faite et peut-être une jolie jarretière, suivant le degré de coquetterie des belles qui prenaient place. Les banquettes du parterre étaient numérotées, ce qui est vraiment fort commode, puisque cela évite l'embarras de marquer sa place ou le désagrément de se quereller pour l'avoir. La salle et le théâtre étaient illuminés par des bougies de spermacéti placées dans des flambeaux et des girandoles d'argent; la réunion était nombreuse et bien composée. Les dames sont généralement seules dans leurs loges, les hommes vont au parterre et l'on se regarde. Je suis fâché de le répéter, mais c'est une verité que je ne puis taire, les Brésiliennes ne sont ni belles, ni gracieuses; en vain elles se chargent et se surchargent de bijoux, de clinquant, de fleurs, tout cela n'anime pas leur teint, ne donne pas de l'expression à leurs yeux, ni enfin cet air de liberté dans les mouvemens qui séduit d'abord chez les *Porténas* (les femmes de Buénos-Ayres, prononcez Portégnas, mouillé). On cherche en vain à lire sur leur physionomie l'état de leur ame, elle n'indique rien,

pas même de l'ingénuité; c'est une figure d'automate, voilà ce qu'en ont fait les Portugais.... On dit qu'elles sont toutes de feu dans l'intimité, passionnées à l'excès, mais passionnées pour elles-mêmes.... Ce sont des dédommagemens qu'elles cherchent.

La grande parure est une robe de satin blanc, brodée en or ou en argent, souliers et gants de satin, beaucoup de bijoux; coiffure en cheveux avec des fausses fleurs. Le costume ordinaire est différent; quoiqu'elles suivent volontiers les modes françaises, elles aiment surtout les couleurs tranchantes, les dessins bizarres. Comme elles sont très économes et sédentaires, elles prennent le plus grand soin de leurs effets, aussi les modistes ne font pas plus fortune que les apothicaires. Un chapeau dure une éternité. Ce sont au surplus les modes passées chez nous depuis six ans qui font merveille au Brésil. J'y ai vu de ces énormes chapeaux de sparterie et de taffetas surchargés de nœuds de ruban; des manteaux écossais ou à la dame Blanche, des robes rouges, des gants bleus brodés de rouge, etc.

Les hommes suivent les modes parisiennes; ils ont généralement meilleur air que les femmes quoiqu'ils aient un défaut commun, celui d'avoir le nez trop prononcé.

Peu avant le lever du rideau, l'honorable souffleur alluma ses flambeaux à l'orchestre et entra dans son trou par-dessus le théâtre. Le rideau se leva et la pièce commença. Je serais bien embarrassée de dir

ce qu'on représenta, car je n'y ai absolument rien compris. Les *amateurs* étaient des machines animées par la voix du souffleur, qu'on entendait jusqu'au fond de la salle. Le rôle de la seule femme qu'il y eût dans la pièce était rempli par un joli garçon habillé avec la recherche et la coquetterie d'une Parisienne, quoique la scène se passât, je crois, à l'époque de la conquête d'Amérique. Mais le pis, c'est que ce joli garçon, sous les colifichets d'une jolie femme française, avait les sourcils comme un tyran de mélodrame, et il tenait ainsi les propos les plus amoureux. On l'écouta froidement; dans les entr'actes différentes personnes lurent et déclamèrent des pièces de vers composées pour la circonstance; on applaudit, on trépigna, on prodigua les *viva!* on ne se donna pas de coups de pieds; mais en revanche on donna force coups de patte aux pauvres *caramurus* et à leurs bons amis les *pes de chumbo*. (C'est ainsi qu'on désigne au Brésil les Portugais d'Europe, qui à leur tour appellent les Brésiliens *pés de cabra*, pieds de chèvre.)

Après la comédie vint un ballet pantomime qui fit rire beaucoup les hommes; ce n'était qu'une misérable farce comme on en joue sur les théâtres de foire. J'observai que lorsque les dames brésiliennes se laissaient entraîner par hasard à un mouvement d'hilarité, elles reprenaient aussitôt leur sérieux avec une contenance froide et réservée, comme si elles eussent regretté de s'être abandonnées un instant.

Le spectacle fini, les hommes sortirent d'abord et les maris attendirent leurs femmes à la porte. Il ne faut pas qu'un homme, autre que le mari ou le frère, ou le cousin, s'avise d'offrir son bras, *Deos nos libre!* il s'exposerait pour le moins à un refus sec, peut-être à quelque chose de plus qu'un mauvais compliment. Un ami qui m'accompagnait commit cette faute grave, en y ajoutant celle d'un compliment flatteur à une jeune personne fort agréable dont il visitait la famille assez souvent : on s'éloigna de lui comme d'un excommunié.

VOYAGES DE M. CAMILLE CALLIER

EN

ASIE-MINEURE, EN SYRIE, EN PALESTINE

ET DANS L'ARABIE PÉTRÉE.

RAPPORT FAIT A L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES PAR SES COMMISSAIRES, MM. HASE, RAOUL-ROCHETTE, LETRONNE ET WALCKENAER.

Vous avez entendu, Messieurs, dans votre dernière séance, la notice qui a été lue par M. Callier, capitaine d'état-major, sur le voyage qu'il a exécuté, par ordre de M. le ministre de la guerre, en Asie-Mineure, en Syrie et en Arabie-Pétrée.

L'intérêt que cette lecture vous a inspiré vous a déterminé à nommer une commission chargée de faire un rapport propre à vous faire connaître plus particulièrement les travaux de ce voyageur.

MM. Raoul-Rochette, Letronne et moi avons été chargés pour vous de cette tâche, assistés de M. le vice-président, dont la coopération toujours utile était cette fois essentielle, nous nous sommes rendus, lundi dernier, ainsi qu'il avait été convenu,

chez M. Callier, pour nous livrer à l'examen des matériaux de son voyage.

M. Callier nous a fait voir quelques inscriptions relevées par lui, et quelques dessins d'édifices, quelques profils de montagnes qui n'ont que faiblement occupé votre commission; son attention s'est principalement dirigée sur les documens géographiques qui, par leur nouveauté et leur nature, lui ont paru mériter cette préférence.

Ces documens sont de trois sortes,

1° Des plans topographiques des routes parcourues par le voyageur, dessinés sur les lieux mêmes, avec cette habileté qui n'appartient guère qu'à ceux qui, comme M. Callier, font partie du corps des ingénieurs géographes de l'armée, pour qui c'est le premier devoir de chercher à exceller dans l'art d'apprécier presque instantanément de l'œil les distances des objets entre eux, et de savoir rendre par un dessin habile, avec promptitude et précision, les formes générales et les principaux accidens du terrain; car de leur talent en ce genre peut dépendre, un jour, le gain d'une grande bataille et le sort de toute une armée.

2° D'un itinéraire écrit où les distances et les directions des routes sont exactement indiquées, au moyen d'un chronomètre et d'une boussole de poche.

3° De plusieurs cahiers d'observations faites au moyen d'un petit sextant à réflexion, pour fixer, à l'aide d'observations astronomiques, les positions

d'un certain nombre de villes et de lieux, propre à former, sur une carte générale, des points fixes, dans les intervalles desquels on puisse encadrer et intercaller les détails des routes, et les reliefs du terrain, donnés par les plans topographiques.

Ces documens, Messieurs, ont paru, à votre commission, promettre les plus importans résultats pour la géographie positive des vastes contrées visitées par M. Callier.

Si votre commission se sert ici du mot *promettre*, ce n'est pas qu'elle pense que les matériaux qui lui ont été soumis ne donnent encore que des espérances.

Elle a reconnu, au contraire, que, dès à présent, les plans topographiques rapportés par M. Callier, et ses observations sur les cours des rivières et la direction des montagnes, de plusieurs parties de l'Asie-Mineure et de la Syrie, étaient de véritables découvertes et des perfectionnemens déjà assurés à la géographie de ces contrées; mais si ces observations et ces documens n'avaient pas la précision nécessaire pour les coordonner avec ce qui est déja connu, ils perdraient beaucoup de leur importance et de leur crédit. C'est donc relativement au travail difficile qui reste à faire à M. Callier, pour former un ensemble des matériaux qu'il a rapportés que votre commission croit devoir s'exprimer avec réserve, et aussi sur la possibilité de former cet ensemble avec ces matériaux, chose dont elle n'aurait pu ju-

ger qu'autant qu'on aurait déja essayé de le faire.

Si M. Callier nous avait seulement présenté un canevas de sa carte, où les routes eussent été tracées et les principaux points indiqués, votre commission aurait examiné si les lieux fixés astronomiquement par M. Callier se trouvaient d'accord avec d'autres observations, de l'exactitude desquelles on ne peut douter, parce qu'elles ont souvent été répétées et faites par des hommes dont l'habileté en ce genre est connue.

Elle aurait recherché si le gisement de certaines parties des côtes déterminé dans ces derniers temps par des marins et des hydrographes qui méritent toute confiance, confirmaient ou détruisaient les calculs et les observations du nouveau voyageur.

Elle aurait surtout soumis à une analyse exacte le tracé des routes et la position des lieux donnés sur la carte, afin de voir s'ils étaient conformes à l'évaluation des distances et aux directions de l'itinéraire écrit. Par là elle aurait pu savoir si les itinéraires se croisent et se coupent bien entre eux, comme disent les géographes, c'est-à-dire si les distances parcourues en des sens opposés, ou divers, concourent à donner la même position à un même lieu. Bien entendu, Messieurs, qu'il ne s'agit dans un pareil travail que d'obtenir des résultats approximatifs, et non pas rigoureux et mathématiques, auxquels on a bien de la peine à parvenir, même dans les opérations géodésiques exécutées avec soin. Sans doute, Messieurs, cet examen de votre com-

mission eût été long et pénible, mais elle s'y serait livré avec zèle, et elle eût pu du moins se former une opinion exacte sur le degré plus ou moins grand du mérite des travaux de M. Callier, et vous mettre à portée de les apprécier vous-mêmes.

Un autre motif encore devait porter votre commission à s'exprimer comme elle l'a fait, sur les matériaux que M. Callier lui a présentés.

De tels matériaux ne peuvent être mis ensemble que par celui qui les a recueillis, et, nous le répétons, ce n'est plus là une tâche de voyageur ou d'ingénieur, c'est une tâche de géographe qui n'est pas sans difficulté. Supposez que M. Callier ne puisse pas ou ne veuille pas s'en occuper, il est certain que les documens qu'il a soumis à votre commission perdraient encore la plus grande partie de leur importance.

Persuadée, au contraire, que M. Callier est très capable de justifier toutes les espérances que fait naître la vue de ses travaux, et qu'il a la ferme volonté de les réaliser, votre commission a cru devoir, dans l'intérêt de ce voyageur, considérer les matériaux qu'il lui a soumis, moins encore par ce qu'ils sont en eux-mêmes, que par ce qu'ils pourraient devenir s'ils étaient rédigés sous la forme d'un voyage accompagné de tous les plans topographiques relevés par notre voyageur, assujétis à une même échelle, assemblés et coordonnés dans une carte générale.

M. Callier n'a pas non plus négligé les inscriptions antiques; il a recueilli toutes celles qu'il a rencontrées quand les circonstances lui permettaient d'en prendre copie. Ces inscriptions sont peu nombreuses, et en général d'un faible intérêt. Mais la manière dont le voyageur les a copiées d'après les originaux, souvent très frustes, atteste encore l'exactitude qu'il a mise dans toutes ses observations. On voit bien qu'il n'a pas tenu à lui que sa moisson en ce genre fût plus abondante et plus précieuse. Déihr et Kalaa, en Syrie, est le seul lieu d'où il en a rapporté quelques-unes de peu d'intérêt. Les autres appartiennent à divers lieux de l'Asie-Mineure.

Elles sont en grande partie tumulaires. Il en est quelques-unes d'honorifiques d'où l'on peut tirer plusieurs indications utiles. La plupart sont inédites; les plus importantes et les plus longues sont celles du temple d'Aïzani, jusqu'à présent inédites.

Elles ont été recueillies par notre confrère M. Al. de Laborde; mais comparaison faite avec les copies de M. Callier, celles-ci sont loin d'être inutiles; elles donnent quelques bonnes leçons ou fournissent les moyens de trouver les véritables; elles rectifient surtout une grave erreur des premières copies, lesquelles empêchaient de rien comprendre à deux longues inscriptions latines, qui sont des lettres administratives d'un assez haut intérêt.

D'après les détails dans lesquels nous venons d'entrer sur les voyages de M. Callier, et auxquels

il aurait pu être donné plus de développement si le rapporteur de votre commission ne craignait pas, Messieurs, de fatiguer votre attention, nous avons l'honneur de vous proposer les conclusions suivantes :

Considérant que si les matériaux géographiques rapportés par M. Callier étaient rédigés et publiés sous la forme d'un ouvrage où seraient gravés, réduits sur une même échelle, les plans topographiques qu'il a dressés, et où ces plans seraient coordonnés entre eux dans une carte générale; un tel ouvrage ne pourrait manquer d'être d'une grande utilité pour la géographie, l'histoire et l'archéologie, l'académie

Décide :

Que le désir qu'elle a de voir promptement publier un tel ouvrage sera consigné au procès-verbal.

Et que M. le secrétaire-perpétuel sera autorisé à délivrer à M. Callier copie du rapport et de la présente délibération.

Signé à la minute : Hase, Raoul-Rochette, Letronne et Walckenaer, *rapporteur*.

L'Académie adopte les conclusions de ce rapport.

Certifié conforme,

Le secrétaire-perpétuel de l'Académie,

Signé le baron Silvestre de Sacy.

SUR LES VOYAGES RÉCENS

DES FRANÇAIS

EN ASIE-MINEURE, EN MÉSOPOTAMIE, EN SYRIE ET EN ARABIE-PÊTRÉE,

PAR

M. LE BARON WALCKENAER.

M. Callier, capitaine au corps royal d'état-major, a lu, dans une des séances particulières de l'académie des inscriptions et belles-lettres de l'Institut, une notice sur ses voyages en Orient, et a témoigné le désir que l'académie voulût bien faire examiner les matériaux qu'il a rapportés. L'académie a en conséquence nommé une commission composée de MM. Letronne, Raoul-Rochette, Hase et Walckenaer pour se livrer à cet examen, et pour lui faire un rapport sur les voyages de M. Callier. D'après le rapport qui lui a été fait, l'académie a porté le jugement le plus favorable sur l'importance

des travaux de M. Callier, et a témoigné le désir qu'ils fussent promptement rédigés et publiés, et, par exception spéciale, elle a autorisé son secrétaire-perpétuel à délivrer copie de ce rapport et de sa décision à M. Callier.

M. le baron Walckenaer, rapporteur de la commission, indépendamment du rapport qu'il avait rédigé pour l'académie, lut à ses confrères membres de la commission des observations qui lui étaient particulières sur les voyages de M. Callier, qui toutes concouraient à justifier les termes dans lesquels étaient rédigés le rapport de la commission, et les conclusions qu'il s'agissait de soumettre à la délibération de l'académie. La commission a jugé que ces observations, quoique rédigées rapidement, étaient de nature à intéresser l'académie, et a engagé M. le baron à en faire la lecture dans une de ses séances, et M. le baron Walckenaer a déféré à l'invitation qui lui était faite. L'auteur qui s'intéresse vivement aux succès de nos *Annales*, et que nous aimons à compter au nombre de nos collaborateurs, a bien voulu nous donner une copie de ces observations que nous nous empressons de publier.

On remarquera que ces observations sont accompagnées de quelques notes où se trouvent citées des recherches de M. Hase. Ces recherches n'ont point été publiées; elles ont été remises en manuscrit par leur auteur à M. le baron Walckenaer. Après que M. Hase eut entendu la lecture du rapport fait à la

commission dont il était membre et des observations qui y étaient jointes. M. le baron Walckenaer a donné verbalement à l'académie des détails sur l'importance des recherches faites par son savant confrère sur la géographie de l'Asie-Mineure au temps des croisades, et a fait comprendre par quelles raisons il avait dû devoir rejeter en notes le petit nombre d'additions aux observations qu'il avait rédigées, que cette lecture lui avait donné occasion de faire.

Observations jointes au rapport qui a été fait à l'académie sur les voyages de M. CALLIER, *par M. le baron Walckenaer, membre de l'institut de France.*

Messieurs, la notice très courte que M. Callier vous a lue sur ses voyages ne pouvait vous donner qu'une idée incomplète de leur importance. Le rapport, auquel cette notice a donné lieu, destiné seulement à l'exposition des motifs du jugement qu'avait porté votre commission, sur les matériaux que M. Callier avait rapportés, était encore moins propre à vous faire connaître le degré d'intérêt que pouvait avoir, pour vos savantes recherches, les divers pays parcourus par le voyageur.

Il avait remis au rapporteur de votre commission une carte de M. Lapie sur laquelle l'itinéraire de son voyage se trouvait tracé.

Une autre carte de l'Asie-Mineure, également de M. Lapie, mais plus récente et meilleure que la précédente, quoique sur une petite échelle, avait été remise aussi au rapporteur, par un de ses confrères, pour lui faciliter la rédaction de son rapport. Sur cette carte était tracé l'itinéraire de M. Callier, celui de notre confrère M. de La Borde, et celui de M. Bernard, lieutenant ingénieur géographe. Tous les matériaux imprimés sur le voyage de M. Texier furent aussi remis, par le même confrère, au rapporteur de votre commission. Le rapporteur fut frappé, en considérant ces divers documens, de l'abondance, de l'étendue, et de la nouveauté des travaux exécutés par des Français, dans ces derniers temps, sur ces régions classiques, théâtre des plus anciens événemens de l'histoire, et il ne put s'empêcher de penser, que s'ils étaient tous mis au jour, les Français seraient placés les premiers en tête de l'Europe savante, pour la géographie et les découvertes archéologiques en Asie-Mineure et en Syrie, comme ils le sont déjà à l'égard de l'Égypte et de la Grèce. C'est avec cette pensée que le rapporteur a examiné l'itinéraire de M. Callier, et en le comparant sans cesse aux itinéraires des autres voyageurs français, et aussi avec ceux des voyageurs anglais qui, pour ces contrées, tiennent encore la palme que la publication des derniers voyages des Français pourrait leur ravir. En se livrant à cet examen, le rapporteur a jeté par écrit quelques observations destinées à justifier les con-

clusions de la commission sur les matériaux de M. Callier, et à faire ressortir la pensée qui le dominait durant la rédaction de son rapport. Le rapporteur a rédigé ces observations dans l'espace de quatre à cinq matinées, parce qu'il se trouvait forcé de renoncer à les écrire, s'il ne les achevait pas avec cette rapidité. La commission s'était assemblée le lundi, et avant le dimanche suivant, M. Callier avait besoin de sa carte. La petite carte remise par notre confrère au rapporteur pouvait lui être enlevée du jour au lendemain, puisque dressée pour l'usage de M. Texier, on n'attendait qu'une occasion pour la lui envoyer. Enfin le rapporteur ne prévoyant pas alors le travail auquel il se condamnerait pour écrire son rapport, avait promis de le soumettre au jugement de la commission, de manière à être lu dans sa séance à l'académie, le vendredi qui suivait le jour de la réunion de la commission, et il tenait à l'exécution de sa parole. Pourtant en relisant ses observations, écrites avec tant de rapidité, le rapporteur a cru qu'elles pouvaient être de quelque utilité; et faisant taire son amour-propre, dont les intérêts lui sont beaucoup moins chers que ceux de la science, il a désiré que l'académie voulût bien en entendre la lecture.

Les voyages de M. Callier se divisent en six parties distinctes.

PREMIER VOYAGE.

La première comprend sa route de Smyrne à Constantinople par terre.

Durant ce trajet il a franchi les cols élevés du mont *Sipylus* au pied duquel il a trouvé *Magnesia ad Sipylum*. Strabon, Pline, Tacite, Tite-Live, Appien, Pausanias, et les historiens byzantins, et les médailles, font mention de ce lieu dont le nom se trouve en partie conservé dans celui de Manissa, et qu'ont visité et décrit dans leurs voyages, Chandler et le major Keppel. Mais pour l'éclaircissement des auteurs anciens depuis Homère jusqu'à Athenée la topographie du mont *Sipylus*, le Saboundji-Dagh des Turcs, quoique si près de Smyrne, laisse beaucoup à désirer; et nous ne voyons pas que les voyageurs modernes aient retrouvé le lac *Sale* ou *Saloe* dont Pausanias atteste l'existence, ni déterminé l'emplacement de la ville de *Sipylus*, autrefois nommée *Tantale*, si célèbre dans la mythologie grecque, et que Strabon dit avoir été détruite par un tremblement de terre.

Nous ignorons si les travaux de notre voyageur donnent un moyen de remplir ces lacunes.

Après avoir traversé l'*Hermus* il a gagné *Thyatire* et la vallée du *Rhyndacus*.

Cette ligne nous paraît neuve, et nous semble n'avoir été parcourue par aucun voyageur, du moins en entier, et cependant tous les auteurs anciens, que

nous avons déja cités, auxquels il faut joindre ici Polybe dans ses fragmens, peuvent recevoir de grands éclaircissemens de la description géographique de ces contrées. *Thyatire* nous est connue par l'histoire depuis les temps les plus anciens, jusqu'après la conquête des Turcs qui l'ont nommé Akh-hissar, forteresse ou château blanc, et J. T. Smith, Spon, Wheler Chishull ont parlé de ses ruines.

En allant de *Thyatire* dans la vallée du *Macestes* et du *Rhyndacus*, M. Callier a visité successivement *Lopadium*, *Apollonia* et le lac auquel cette dernière ville donne son nom. Sestini et Chishull ont décrit ces lieux, mais leurs descriptions laissent beaucoup de problêmes à résoudre pour la géographie ancienne. L'antique *Apollonia* est l'Aboullonia des Turcs, et non pas Ulubad comme le croyait Chishull; ce dernier lieu est *Lopadium* (1), et Ulubad donne aussi son nom au *Rhyndacus*, nommé par les Turcs riviere d'Ulubad, le *Macestes* des anciens est leur Sousougherli.

Dans la notice qui vous a été lue par M. Callier, et que nous avons eue sous les yeux pour la rédaction

(1) M. Hase fournit de curieux détails sur la géographie de *Lopadium* et des environs; il en résulte que le faubourg de cette ville, nommé *Exopolis* par Anne Comnène, était situé dans l'isthme de la presqu'île où *Lopadium* est situé; et le savant helléniste indique aussi très bien l'emplacement de la forteresse de Mélopa et du bourg de Maricati, p. 4, ch.

de notre rapport, il n'est jamais fait mention des lieux qu'il a parcourus, que sous leurs noms anciens. Nous croyons que c'est un tort. Quoiqu'il ait été utile sans doute que M. Callier, pour son voyage, ait pris connaissance des descriptions des anciens, bien souvent plus précises et plus abondantes pour ces contrées, que celles des modernes, cependant c'est surtout par les moyens que lui donnaient ses talens d'ingénieur et sa connaissance de la langue turque, pour déterminer avec exactitude la géographie positive des contrées qu'il a parcourues, que ses travaux nous intéressent. Pour cette partie, s'il achève avec succès son ouvrage, il peut espérer de faire quelquefois autorité. Mais il n'en est pas de même de ses explications des auteurs anciens; ses opinions à cet égard, quelque vraies qu'elles puissent être, ne seront pas admises sans examen.

Pour nous bien rendre compte des pays parcourus par M. Callier, nous avons été obligés de rétablir nous-mêmes la synonymie des noms anciens avec les noms modernes des lieux que M. Callier a mentionnés dans sa notice, et pour y parvenir nous avons eu souvent besoin de recourir aux voyageurs originaux : la carte de la Grèce et de la Turquie d'Europe, dressée en 1816 par le savant géographe M. Lapie, sur laquelle M. Callier a tracé sa route et qu'il nous a remise, est, à cause de sa date déjà ancienne, de la petitesse de son échelle, et par d'autres motifs encore, tout-à-fait insuffisante.

A cet égard, je ne puis me résoudre à quitter cette partie de la Mœsie sans faire mention d'une question intéressante qui fut faite par notre confrère M. Hase à notre voyageur, et à laquelle celui-ci ne répondit pas; c'était de savoir s'il avait découvert les ruines de *Pœmaninus*. Anne Comnène fait mention de *Pœmanidus* comme d'une ville très forte; Aristide nous apprend qu'il y existait un temple à Esculape (1), et nous avons des médailles qui dé-

(1) Je vois, d'après les savantes recherches de M. Hase sur la géographie du moyen-âge de cette partie de l'Asie, que dans le treizième siècle il y avait à *Pœmaninum* une superbe basilique dédiée à saint Michel, chef de la milice céleste, p. 3. — Notre savant confrère a coordonné ses notes géographiques d'après les dénominations classiques, elles commencent ainsi : *Bithynie* (*treizième siècle*) : mais dans le déclin de l'empire romain ces dénominations, du moins sous le rapport administratif, n'existaient plus et les divisions de pays avaient changé; toute la partie de la Bithynie à l'est du *Sangarius* se nommait *Honeriah*. Il est donc probable que les auteurs et les historiens, si bien commentés par M. Hase, ne se servent que rarement des divisions qui nous sont données dans la Notice de l'empire. Celles-ci se trouvent clairement indiquées une carte de d'Anville, intitulée : *A general Map of the Roman empire according to the division of Provinces under Constantine and his successors*, by M. d'Anville, First geographer to the King of France and member of the royal academies of belles lettres and sciences at Paris, M DCC LXXVII. Cette carte, qui fut dressée et gravée à Paris, pour l'ouvrage de Gibbon, ne fut pas terminée. Je crois que les épreuves en sont rares, du moins je n'en ai encore vu qu'une seule, et c'est celle que je possède.

montrent l'autonomie de cette ville. Elle est nommée aussi dans Etienne de Byzance; si, ainsi que nous le croyons, c'est la même ville que le *Phemenio* de la table de Peutinger, le *Pomenion* de l'anonyme de Ravenne, elle ne doit pas être aux ruines de Doulockein comme le prétend M. Mannert, mais plutôt à celles de Hamanli de Chishull; et alors notre voyageur ne pouvait rencontrer ces ruines sur la route qu'il parcourait, il les laissa sur sa gauche ou à l'ouest. A la vérité il s'en approcha d'environ cinq lieues, mais il en était séparé et par le lac Mikalitcha, *Miletopolitis palus*, et par les montagnes dont ce lac doit être environné. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit trop recommander aux voyageurs futurs d'explorer la route qui doit se diriger droit au sud de la presqu'île de Cysique jusqu'à Kirk-Agatch, ou un peu à l'orient de ce lieu : non-seulement c'est la direction de la route romaine, mais c'est aussi le chemin qu'a dû suivre Alexandre-le-Grand pour se rendre à Sardes, et aucun voyageur moderne ne l'a parcouru.

D'*Apollonia*, M. Callier s'est dirigé sur *Prussa ad Olympum*, c'est-à-dire Brousse. Les deux Pline, Strabon, Etienne de Byzance font mention de Prusa, ainsi que Dion Chrysostôme qui y était né. Le courageux voyageur qui nous a fait connaître le Dar-four, M. Browne, a donné suivant nous la meilleure description de Prusa et de ses environs; on la trouvera dans le tome II du Recueil de Walpole; nous devons

dire pourtant que nous n'avons point encore lu le Voyage que M. Hammer a publié de Constantinople à Brousse; nous avons aussi de Sestini un Voyage de la Cizico à Brousse. M. Texier, l'année dernière, a passé à Brousse, mais il s'y est peu arrêté (1).

De *Prussa ad Olympum*, M. Callier s'est dirigé sur *Myrlea*, et de là s'est embarqué pour Constantinople.

Myrlea, l'ancienne Apamée dont parlent Scylax, Mela, les deux Pline, Strabon et Etienne de Byzance, était proche du lieu nommé aujourd'hui Moudania, et ses ruines ont été visitées et décrites par divers voyageurs, et entr'autres par Wheler, Pockoke et Paul Lucas.

DEUXIÈME VOYAGE.

Dans un second voyage, M. Callier s'est rendu à *Nicomédie*, Nik-mid, cette célèbre capitale de la Bithynie, sur laquelle Pline le jeune, Nicephore, Ammien Marcellin, Phisostrate, l'orateur Libanius, Procope nous donnent d'intéressans détails. Dans le mois de mai dernier, M. Texier, partant de Constantinople, s'est rendu par mer à Nik-mid, et a commencé ainsi son voyage en Anatolie. Sa lettre à M. Guizot, imprimée dans le Moniteur, contient des renseignemens curieux, quoique succincts, sur

(1) Lettre à M. Guizot dans le *Moniteur* du 16 juillet 1834.

l'état présent de cette ville et les ruines de l'antique Nicomédie. Après Nicomédie, M. Callier a visité, dit-il, *Sophon* et son lac. M. Texier, depuis, a suivi la même route, et lui, aussi bien que M. Callier, fait mention de *Sophon* comme d'une ville ancienne.

« De Nicomédie je me suis rendu à Sabandja, l'ancienne *Sophon*, dit M. Texier. On y trouve si peu de traces d'antiquité, que l'on pourrait douter si l'on est sur l'emplacement d'une ville ancienne. »

Je le crois bien, comme il n'a jamais existé (1)

(1) Il paraît, d'après les extraits de M. Hase, qu'il est fait mention de *Sophon* pour la première fois par George Pachymère dans le commencement du quatorzième siècle, ou la fin du treizième, comme d'une position militaire. Il est dit dans cet historien que les Turcs vinrent camper à *Sophon*. D'après les recherches du savant helléniste, il paraîtrait aussi que le lac *Sophon* avait pris dès le onzième siècle le nom de lac Baam, et que c'est ainsi qu'il est nommé par les auteurs bizantins de cette époque. M. Hase dit qu'il ne sait d'où vient ce nom, mais ne pourrait-on pas conjecturer que c'était le nom grec de Sa-Bandja, et que le nom de la ville aura été donné au lac, tandis que dans les auteurs postérieurs le nom du lac a été donné à la ville. Les Grecs construisirent, près de *Sophon* ou Sabandja un fort nommé *Sidero-Castron* pour la défense de Nicomédie. Aucun auteur ancien n'a pu nous fournir le nom de *Sophon* même en parlant du lac, mais il me semble que Pline le jeune, dans sa lettre à Trajan, parle de ce lac sans le nommer.

dans l'antiquité de ville nommée *Sophon*, il est bien naturel qu'on n'en trouve pas de traces.

Cedrenus et quelques auteurs de son siècle font mention d'un lac nommé *Sophon*, et de montagnes nommées *Sophones* ou *Siphones* qui l'environnent, mais ne parlent pas de villes de ce nom.

Je sais bien (et cela excuse suffisamment nos voyageurs) que d'Anville en a inscrit une sur sa carte de l'Asie-Mineure, mais il lui eût été impossible de produire un texte, ou un monument ancien, pour autoriser cette position (1), pour une carte de l'*Asia-Minor* des anciens; d'Anville l'a empruntée à des auteurs comparativement très modernes.

M. Callier dit avoir visité *Pons*, *Sangarii*, *Nicée*, *Agrilium* et *Leucæ*, dont nous avons, ajoute-t-il, fixé la position.

M. Texier a aussi visité la vallée du *Sangarius* (Sakaria) et *Nicée*, dont il donne une description

(1) Pour éclaircir les nombreux détails topographiques sur le pays qui environnait Nicée à l'époque de l'invasion des Turcs recueillis par M. Hase, il faudrait un plan détaillé, et sur une grande échelle, de ce canton de l'Asie, et c'est alors seulement qu'on pourra déterminer les positions des bourgs de Belocoma, Angelocoma, Anagurdes, Platama, Crulla, Catœcia, de Zulupas. Ces déterminations sont nécessaires pour bien comprendre les historiens. — Le savant helléniste, qui a resserré en si peu de lignes tant de recherches curieuses, a lui-même compris l'insuffisance de nos cartes pour faire une juste application de ces noms géographiques.

détaillée et très intéressante dans la lettre déjà citée. M. Leake, dans son voyage en Asie-Mineure, et un Mémoire de Browne inséré dans le tome II de la Collection de Walpole, nous font aussi bien connaître *Nicée*, et le lac *Ascanius* sur les bords duquel a été construite cette ville célèbre.

Où notre voyageur place-t-il *Agrilium*, mentionné seulement par Ptolémée et la table de Peutinger? Est-ce à Vizirkhan, comme le colonel Leake. Il nous semble que c'est surtout pour ces positions obscures qu'il faudrait donner des noms modernes. M. Callier dit avoir fixé définitivement la position de *Leucée*; tant mieux: cependant ce lieu mentionné par Anne Comnène, sur la route de *Dorylée*, nous paraissait avoir été assez bien déterminé par le voyage de Leake à Lefkée, et Lefkée est au sud de Nicée, et non pas à l'est de cette ville, comme le place à tort M. Lapie, sur la carte où la route de M. Callier se trouve tracée; mais le géographe qui a dessiné cette carte, en 1816, ne pouvait connaître le voyage de M. Leake qui n'a paru qu'en 1824. Il n'en est pas de même de M. Callier qui partit pour commencer son voyage en 1830, et auquel on n'a pas dû laisser ignorer la carte du colonel Leake et ses travaux.

M. Callier nous dit qu'il a visité ensuite Dorylée, *Cotyæum* et *Azanie*, sur laquelle, dit-il, on n'a encore rien publié.

Dorylée, cette ville si belle et si bien située sous les empereurs grecs, dont une grande bataille il-

vrée entre les Turcs et les croisés a illustré le nom, est placée par le colonel Leake à Eské-Sher, où pourtant s'est trouvé peu de restes d'antiquité. Les historiens byzantins font souvent mention de *Dorylée*; mais Cicéron, Strabon, Pline, Ptolémée, Étienne de Byzance, Athenée, et les médailles, qui portent le nom de cette ville au temps d'Auguste et de Trajan, lui donnent un intérêt plus classique.

Cotyaeum, qui retient encore son ancien nom dans le nom moderne de Koutayeh, n'a offert au major Keppel que peu de vestiges d'antiquité. Browne, et plus anciennement Paul Lucas, et d'autres voyageurs encore, ont passé à Koutayeh, qui paraît s'être accru en importance dans nos temps modernes. Cependant nous avons des médailles de cette ville, et Strabon, Pline, Étienne de Byzance, en font mention. Les écrivains byzantins lui donnent le titre de capitale de la Phrygie. Suidas prétend que c'est le lieu de naissance d'Ésope (1).

Enfin nous arrivons à *Azanie* sur laquelle, dit M. Callier, il n'a encore été rien publié. C'est une erreur.

Vous vous rappelez, Messieurs, que c'est à *Azanie* que M. Texier a trouvé ce beau temple Périptère,

(1) Notre confrère M. Amédée Jaubert m'apprend qu'un voyageur français, M. Edouard Cadalvène, a rapporté de ses voyages en Asie-Mineure des plans exacts de Koutayeh et de ses environs, et des descriptions détaillées des antiquités que ce lieu présente.

et tant de monumens curieux dont on vous a entretenu. M. Texier a donné une courte et intéressante description des ruines d'*Azanie*, dans sa lettre à M. Guizot. Quoiqu'on ait lu dans le sein de cette académie une relation où on disait qu'il les avait découvertes, et qu'on ait répété cela dans plusieurs journaux, non seulement il ne dit pas cela dans sa lettre, mais il dit le contraire.

Les ruines d'*Azanie* avaient été décrites très bien dans l'appendice du voyage du major Keppel; sa description est accompagnée de plans et d'esquisses fournis par le docteur Hall, qui le premier a découvert ces ruines; le premier les a fait connaître. Le docteur Hall a voyagé aux frais et d'après les instructions du docteur Radcliffe (1).

Ainsi donc Hall et Radcliffe son patron, et Keppel, ensuite La Borde notre confrère, puis Callier, puis enfin Texier, tels sont, dans leur ordre chronologique, les noms des découvreurs, des explorateurs et des descripteurs d'*Azanie*. J'espère qu'on ne verra pas, dans ce soin que je prends de rendre à chacun ce qui lui appartient, le dessein de diminuer, en rien, la gloire et le mérite d'un jeune voyageur français digne de tout notre intérêt. Au contraire, après avoir admiré les beaux dessins que M. Texier a fait parvenir en France; après avoir lu dans sa

(1) Keppel's *travels*, p. 221-233. — Note à la page 234. Appendix to *Keppels travels*, p. 444.
Cramer's *Asia-Minor*, vol 2, p. 14.

lettre à M. Guizot une relation si pleine de faits intéressans et si instructive, je ne puis m'empêcher de déplorer, avec tous les hommes instruits, qu'il ne soit pas fourni à un artiste aussi habile et aussi zélé les moyens pécuniaires pour terminer son utile et honorable entreprise.

Nous avons des médailles d'*Azanie* où le nom de cette ville est écrit sous deux formes différentes; Strabon, Pausanias, Étienne de Byzance, Ptolémée, Hiéroclès, en ont parlé. M. Texier dit que les restes d'*Azanie* occupent l'emplacement de plusieurs villages dont il ne nous donne pas les noms. Le major Keppel fixe la position de cette ancienne ville au village de Tchaoudiri-Hissar qui est, dit-il, bâtie entièrement avec les riches matériaux fournis par ses ruines, et où l'on trouve le plus grand nombre d'inscriptions.

Un savant géographe anglais a regretté que M. Keppel qui, à *Azanie*, se trouvait sur les bords du *Rhyndacus*, n'ait pas exploré le cours inconnu de cette rivière ainsi que du *Maeestes*. Cette lacune dans la géographie de l'Asie-Mineure a été remplie par M. Callier, qui a parcouru les montagnes où ces deux rivières prennent leur source; et, d'après le peu qu'il dit de cette exploration, il paraît qu'elle a été féconde en découvertes importantes.

M. Callier nous apprend qu'il a regagné ensuite Smyrne en traversant la *Mœsie*, et il termine ainsi, sans donner d'autres détails, ce qui dans sa notice concerne son second voyage.

Le tracé de sa route sur la carte indique cependant un trajet dans les monts Dyned, *Dyndimenes*, ou Morad-Dag, dans un pays bien peu connu; trajet qui promet des résultats neufs pour la géographie.

TROISIÈME VOYAGE.

Dans son troisième voyage, M. Callier a commencé par explorer la célèbre vallée du *Caystre* (ou Koutchouk-Minder, le Petit-Méandre), puis il franchit le mont *Tmolus* pour aller à *Philadelphie* (Ala-Schir ou Ala-Cheher), qu'il quitta bientôt pour remonter la vallée de l'*Hermus* (Kédous ou Sarabat).

Ces lieux ont été en partie visités et décrits par Chandler, mais plus en antiquaire qu'en géographe. Chandler a décrit la ville de *Philadelphie*, célèbre à plus d'un titre aujourd'hui. M. Callier a successivement passé à Kola, à Afioun-Kara-Hissar, et ensuite aux ruines de l'ancienne *Synnada*, quoiqu'il n'en dise rien dans sa notice; mais il en a beaucoup parlé à votre commission. Il a aussi visité les carrières d'où l'on tirait, dans les temps anciens, le beau marbre de *Synnada*, et qui sont placées assez loin de cette ville. La marche du consul Manlius, le voyage de Ciceron qui a passé à *Synnada*, et ce beau marbre dont il est souvent fait mention dans les anciens, ont donné de la célébrité à ces lieux. M. Texier les

a aussi visités, et donne de *Synnada* la description la plus instructive et la plus intéressante. Les anciens nommaient *Docimia* ou *Docimium* l'endroit précis où se trouvait le marbre. M. Texier ne nous donne pas le nom du village où il a trouvé les carrières ; ne serait-ce pas Doyhanlou ? Au reste, l'exploration de ce pays par M. Texier, où il dit avoir découvert les catacombes de l'antique *Acmonia* et la ville de *Prymnesia* à Kara-Hissar (des géographes la plaçaient déjà dans ce lieu, et peut-être à tort), et surtout sa découverte des ruines qui sont à trois lieues à l'est de Serri-Hissar (1), dans un endroit nommé Baldahar, et qu'il croit être celle de *Pessinunte*, nous semblent offrir des résultats neufs pour la géographie, et du plus grand intérêt. Il en est de même du trajet de M. Callier pour cette partie de l'Asie-Mineure, si peu connue avant nos deux voyageurs.

M. Callier a établi avec soin les points de partage des eaux du Caystre et du Méandre : les sources du Méandre doivent être reculées jusqu'au pied des monts *Dyndimenès*, et il faut les séparer d'une part de la vallée de l'Hermus, et de l'autre des eaux qui se rendent dans le plateau central.

M. Callier s'est ensuite avancé au milieu de tribus nomades, dans ces immenses plaines ondulées et coupées de ravins qui forment le centre de l'Asie-Mineure. Ces plaines ont été traversées par divers

(1) Cramer sur sa carte place *Archelaium* à Sevri-Hissar, c'est probablement Serri-Hissar qu'il faut lire.

voyageurs; la ligne qu'a suivie M. Callier paraît à peu près la même que celle de Pocoke en 1740.

M. Callier, dans ce trajet, a trouvé les affluens du *Sangarius* et d'autres cours d'eau qui n'ont point d'issue, et il est arrivé à Angor ou Angoura, l'ancienne *Ancyre*, je veux dire celle de Galatie, sur laquelle Pausanias, Arien, Tite-Live, nous donnent d'intéressans détails, et dont il est étonnant que Strabon parle si brièvement. M. Texier a aussi visité Ancyre, et nous a fait part de l'affligeante dégradation qu'a éprouvée dans ces derniers temps son célèbre monument.

Après Angor, notre voyageur a franchi les montagnes qui séparaient ce pays de la vallée de l'Halys; il a étudié cette vallée géographiquement jusqu'au pied du mont Argée (Argisch), où il a trouvé Kaïsarieh, *Cesaria ad Argaeum*, l'ancienne capitale de la Cappadoce, plus anciennement Mazaca. Chose singulière, M. Kinneïr a mangé les meilleurs légumes, et les fruits les plus exquis, dans cette ville dont Strabon nous peint le territoire comme un des plus stériles, des plus secs, des plus sablonneux qui se puissent rencontrer; tous cependant sont le produit du sol environnant, et ils sont non seulement en plus grande abondance que dans tout le reste de l'Asie-Mineure, mais il y en a aussi un plus grand nombre d'espèces et de variétés. C'est du sommet de l'Argisch que Strabon dit qu'on apercevait les deux mers, mais M. Kinneïr affirme qu'il

est impossible de gravir sur son sommet, et qu'en octobre, lorsqu'il se trouvait à Césarée, dix pieds de neige couvraient le sol de cette montagne, à plusieurs milles de distance de sa cime.

M. Callier nous a donné verbalement, sur l'Argisch, des détails très intéressans, et qui paraissent plus vrais que ceux de Kinneïr, et exempts de toute exagération. M. Callier a réussi à gravir presqu'en entier cette majestueuse montagne du Taurus, et ses travaux géographiques dans cette partie de l'Asie-Mineure si difficile à explorer, et où il courut des dangers, nous promettent des résultats aussi neufs qu'importans.

En s'éloignant de Césarée, M. Callier a remonté le bassin de l'*Halys* jusqu'à Sivas, *Sebaste*; il nous apprend que cette ville renferme les plus beaux restes d'architecture mauresque : cette ligne est toute neuve, et je ne connais parmi les voyageurs européens dont on a publié les travaux, aucun qui l'ait parcourue. Elle est d'autant plus intéressante pour la géographie ancienne que c'est une de celles qui sont données par les itinéraires romains, et que son tracé géographique servira à fixer l'emplacement de plusieurs lieux anciens qui se trouvaient sur cette route. M. Callier, dans la notice qu'il vous a lue, dit « Sébaste, plus anciennement Cabira ; » c'est bien là l'opinion de d'Anville, consignée sur sa carte de l'Asie-Mineure ancienne : ce fut aussi avant lui celle d'Ortelius, le plus érudit, à mon sens, de

tous les géographes sans aucune exception; mais cette opinion est pleine de difficultés, ou plutôt elle me paraît inconciliable avec les textes des anciens. Il semble plutôt, d'après les textes comparés d'Appien, d'Eutrope, de Strabon, de Pline, de l'itinéraire d'Antonin, de Ptolémée, de Grégoire de Nysse, auteur de la vie de saint Macrin, cité par Wesseling, dans ses notes sur l'itinéraire, que *Cabyra*, cette résidence favorite de Mithridate, que Lucullus dévasta, que Pompée agrandit, à laquelle il donna le nom de *Diopolis*, nom qu'elle conserva jusqu'à ce que Phitodore, après l'avoir embelli, lui ait donné celui de *Sebaste*, est le *Sebastopolis* de l'itinéraire; lieu que cet itinéraire place à 72 milles de Sebaste. Dans le travail de M. Lapie, non encore publié, mais imprimé, sur l'itinéraire d'Antonin, Sebastopolis se place à Turkhall, non sans un grand désaccord entre les mesures modernes et les mesures anciennes. M. Reichard le place à Kidzil-Dgick (1), position qui est de l'itinéraire imprimé du général Gardanne, mais avec un doute, et sur les distances et sur la direction de la route, exprimé dans une note de son *Thésaurus topographicus*. Quant à Sivas, plusieurs voyageurs y ont passé, et entre autres Otter, Jackson, Niebhur, Gardanne, etc. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte sur ce point difficile de géographie ancienne, la plus inadmissible, selon nous, est celle de M. Mannert qui identifie *Cabyra*, *Sebaste*

(1) Kidzil-Dgick est à l'ouest de Turkhal.

et *Neocesarea*. Pline, les itinéraires, et d'autres autorités, distinguent formellement *Sebaste* de *Neocesarea*. Les voyages de M. Texier, qui a je crois été à Nicksar (où il faut placer Neocesarea), et ceux de M. Callier, s'ils sont publiés, nous aideront puissamment à résoudre ces problèmes, dont la solution importe à la clarté des récits que les anciens nous ont faits sur plusieurs événemens importans de l'histoire.

De Sivas, M. Callier s'est engagé dans la Petite-Arménie, au milieu des hautes montagnes qui séparent l'*Halys* de l'Euphrate, jusqu'au lieu où les deux grands bras de Bayazides et d'Erzeroum viennent se réunir: puis il a traversé la chaîne Taurique pour descendre avec les affluens du Tigre jusqu'à Diarbekir. Rien de plus neuf, rien de plus intéressant pour la géographie moderne et ancienne que cette marche de M. Callier, exécutée au milieu de grands dangers; et je crains bien qu'on ne le recommence pas de longtemps.

M. Callier s'est ensuite rapproché de l'Euphrate, pour trouver le point où ce fleuve s'ouvre un passage à travers les montagnes. Après avoir réussi dans cette importante recherche, M. Callier a étudié avec soin le cours du fleuve, qu'il a passé à l'ancienne *Zeugma* pour aller gagner Alep.

Comme M. Callier, dans la notice qu'il vous a lue, n'a communiqué aucun détail sur cette partie de son voyage, elle ne peut donner lieu de notre part à

aucune observation; tout ce que nous pouvons vous dire, c'est qu'elle en est une des plus curieuses, une de celles qui doit donner le plus grand nombre de résultats neufs, pour la géographie moderne, comme pour la géographie ancienne.

D'après son itinéraire tracé sur les cartes de M. Lapie, il paraît que de Sivas M. Callier s'est rendu à Devrighi, qui est peut-être la ville de *Nicopolis* fondée par Pompée, mais c'est bien certainement, comme d'Anville le dit, le *Tephrice* des auteurs byzantins.

M. Callier a ensuite passé près d'Arabkir, a circulé dans les montagnes du Taurus, qu'il a franchies près des mines d'Argana (Argana-Maden).

De Diarbekir, il s'est rendu à un lieu nommé Tchemmouk, dont il fixe la position à l'ouest de Diarbekir, puis il a passé à Roumkala, à Aïntab, et enfin à Alep. Par suite de cette exploration fatigante et périlleuse, M. Callier eut le malheur de perdre M. Stamaty, son ami et le compagnon de ses travaux, et quatre de ses gens.

QUATRIÈME VOYAGE.

M. Callier ne s'est pas laissé décourager par les pertes cruelles qu'il avait faites, et son quatrième voyage nous paraît avoir été le plus important de tous, par la nouveauté des résultats géographiques.

Visitant d'abord *Antioche* (Antioka), et retour-

nant vers Kaïsarieh d'où il était parti, en passant par les défilés d'Alexandrette et d'Abi-Chéid, il a étudié les enchaînemens du Taurus et la manière dont les eaux se partagent; et il a suivi le plateau jusqu'à Erdgick-dagh (l'*Argeus-Mons* dont nous avons déja parlé); il a contourné cette montagne célèbre pour s'engager au milieu de toutes les chaînes qui composent l'*Anti-Taurus* et le *Taurus*, afin d'en étudier les formes et de déterminer les limites qui séparent le bassin du *Sarus* de celui du *Pyrame*. D'après les détails qu'il nous a donnés verbalement et les plans qu'il nous a montrés, tous les bassins, c'est-à-dire, tout le plan des montagnes et le cours des rivières de cette partie de l'Asie-Mineure, devront être changés d'après son travail, et par conséquent aussi les positions d'un grand nombre de villes et de villages, qui sont situés sur des cours d'eau qui coulent dans un sens tout différent et souvent opposé de celui où on les place.

Je soupçonne que beaucoup de reproches témérairement faits à Strabon par M. Mannert au sujet du *Pyramus* et du *Sarus* tomberont devant les nouvelles découvertes faites par notre voyageur, et que les corrections hasardées, que le géographe de Nuremberg a voulu faire au géographe d'Amasie, seront jugées inutiles.

M. Callier vous dit dans sa notice : Je suis parvenu à fixer l'emplacement des Pyles Syriennes et Ciliciennes, et celui de la bataille d'Issus infructueuse-

ment cherché jusqu'à ce jour. Nul doute que par les plans topographiques qu'il a dessinés, et par ses exactes explorations, M. Callier ne parvienne à jeter un grand jour sur ces questions intéressantes, mais d'autres voyageurs instruits (et même géographes), entre autres Kinneïr ont traversé ces défilés des montagnes de Syrie et de l'Asie-Mineure, sans que pour cela les érudits puissent être bien d'accord sur les cols auxquels on doit appliquer particulièrement les noms de Pyles Syriennes, Pyles Ammaniques, Pyles Ciliciennes. La difficulté de cette question tient, non pas seulement au défaut de connaissance des lieux, mais à l'interprétation de certains passages des auteurs anciens, dont les textes ne sont ni bien clairs, ni bien assurés, et à l'accord qu'il s'agit d'établir entre eux.

Notre opinion à cet égard, c'est-à-dire relativement aux dénominations anciennes, est différente de celle que M. Callier nous a exposée verbalement, ce qui ne prouve pas que la sienne ne soit la bonne, nous dirons seulement que les plans topographiques qu'il nous a produits peuvent bien éclairer la question, mais ne la tranchent pas d'une manière aussi décisive qu'il le croit.

Au reste un savant anglais a traité de ces problèmes curieux de géographie ancienne dans un volume publié il y a quelques années, et il faut, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, souscrire à la manière dont il les a résolus, si après informations prises,

on acquiert la certitude qu'il s'est concilié l'approbation et les suffrages des deux individus auxquels il lui a plu de dédier son livre. Voici cette dédicace qui n'est pas longue : *To the Memory of Xenophon the Athenian, and Alexander the Macedonian by the author.* A la mémoire de Xénophon l'Athénien, et d'Alexandre le Macédonien, par l'auteur.

M. Callier se trouve à l'égard de ces questions géographiques dans une position plus favorable que celle de l'auteur de l'ouvrage dont je parle, malgré sa dédicace; car il peut interroger avec plus d'autorité cet Athénien et ce Macédonien et leur dire : Je connais mieux que vous ces pays que vous avez simplement traversés; ainsi dites-moi donc les lieux par où vous avez passé, les noms par lesquels vous les avez désignés. De l'application qu'il mettra à bien préciser les éclaircissemens qu'il peut obtenir d'eux, et de sa sagacité à bien les comprendre, dépendra le succès de ses recherches.

CINQUIÈME VOYAGE.

L'expédition d'Ali en Syrie obligea notre voyageur de différer les explorations qu'il se proposait d'y faire; il s'embarqua pour l'île de Chypre où il resta plusieurs mois.

Dans sa notice il se contente de dire que les notes et les itinéraires, qu'il a recueillis, ajouteront beau-

coup aux connaissances que l'on avait déja sur cette île célèbre.

Nous ne savons donc rien de son voyage dans cette île que ce que nous apprend le tracé de sa route, et nous y voyons qu'il a successivement visité tous les points de la côte Famagouste, Limasos, Batto, Crusco, Cerina, Agathon, et dans l'intérieur Lefkoscha ou Nicosie la capitale, et qu'il a gravi le sommet du mont Ste.-Croix, l'Oros Staveros des Turcs.

Tous ces points ont déja été visités par d'autres voyageurs, mais nul doute que M. Callier n'ait profité de ses talens comme ingénieur pour perfectionner la géographie de cette île, dont il a déja essayé, à ce qu'il nous a dit, de dresser une carte générale.

SIXIÈME VOYAGE.

Dans son sixième et dernier voyage M. Callier a parcouru la Syrie. L'étude du mont Liban lui a fourni des documens précieux sur la nature et l'enchaînement de ces montagnes. « Un grand nombre d'erreurs, dit-il dans sa notice, disparaîtront maintenant des cartes qui sont presque toutes en contradiction; on connaîtra exactement la véritable source de Nahr-Beyrout et de Nahr-el-Kelb, le cours inférieur du Leontes, et une foule de villages inconnus qui peuplent la plaine de Balbek. »

M. Callier s'est rendu ensuite de Beyrout à Jérusalem, et après à Hébrou d'où traversant le désert,

il est parvenu à Akaba à l'extrémité orientale de la mer Rouge; puis de là au Caire par Suez.

M. Callier quittant ensuite l'Egypte où rien n'était à faire pour un géographe livré à ses seules ressources individuelles, s'est embarqué à Alexandrie pour Jaffa, et a repris l'étude de la Syrie. Il a complété ses explorations dans les montagnes de Nabebous. Il a visité Sichem, Sebaste, Tiberiad, Safid, puis il a porté ses recherches sur le cours du Jourdain et sur les chaînes de montagnes qui concourent à la formation de sa vallée. Il est parvenu ainsi jusqu'à Damas, d'où il est parti pour explorer la chaîne de l'Anti-Liban, le cours intermédiaire du Leytani, et la séparation inconnue des bassins de Nahr-el-Kelb et de Nahr-Beyrout (au milieu des contreforts du Liban). Il a ensuite exploré toute la partie orientale des montagnes du mont Liban, et toute la côte qui s'étend entre Tripoli et Beyrout.

Aucun des matériaux qui concernent cette belle partie des voyages de M. Callier n'ont été soumis à votre commission, ils sont restés à la guerre; et comme lui-même dans sa notice ne nous donne aucun détail sur ces divers trajets et ne nomme aucun lieu ancien qui puisse donner lieu à des remarques, nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur ses travaux, en vous faisant observer cependant combien heureusement ce qu'il a été forcé de négliger dans les vastes contrées qu'il a parcourues se trouve

complété par les travaux de M. Texier et de notre confrère M. de La Borde.

Ainsi la Caramanie, toute la partie méridionale de l'Asie qu'il n'a point vue, a été en partie explorée par M. de La Borde dans la direction de Konieh; et M. Texier a encore visité Satalia et une partie de la Pamphilie. Si M. Callier en partant d'Afnoun-Kara-Hissar et se dirigeant sur Diarbekir, a laissé de côté sans la parcourir toute la partie septentrionale de l'Asie-Mineure, M. Texier y supplée en visitant successivement Tokat, puis Niksar et d'autres lieux. Enfin une route tracée depuis Nicée, Is-Nick jusqu'à Bayazid et qui passe par Angora, Youzgat, Erzeroum, qu'a parcourue M. Bernard, lieutenant ingénieur géographe, promet de remplir encore l'intervalle que laissait entre eux les itinéraires des trois autres voyageurs en Syrie. Si M. Callier s'est rendu d'Alep à Alexandrette et s'est embarqué pour se rendre par mer à Tripoli et ensuite à Balbek, M. de La Borde a fait par terre le chemin d'Alep à Tripoli, et rejoint l'itinéraire de M. Callier à Balbek. Comme M. Callier, M. de La Borde traverse la chaîne du Liban pour se rendre à Damas, mais c'est dans une direction différente et beaucoup plus orientale, et il a visité les déserts de Palmyre que n'a point vus M. Callier. Les voyages de MM. Léon de La Borde et Linan dans l'Arabie-Pétrée sont dans une ligne fort éloignée de celle qui a été parcourue par M. Callier. Du Caire M. Callier a été à Alexandrie,

et de là par mer à Jaffa. Du Caire M. de La Borde a été par terre à Jaffa en passant à El-Arisch, à Gaza, en explorant tout le rivage de la Palestine jusqu'à St.-Jean d'Acre, trajet que n'a point fait M. Callier qui a marché droit sur Jérusalem, et s'est ensuite enfoncé dans les vallées de Naplouse. Ainsi nos voyageurs français embrassent par leurs explorations toute l'Asie-Mineure, une partie de la Mésopotamie, toute la Syrie et les déserts limitrophes de la Mésopotamie, de l'Arabie et de l'Egypte. Jamais plus riche moisson n'a été promise à la géographie classique. J'avais donc raison de vous dire en commençant ces observations, Messieurs, que si les travaux de nos derniers voyageurs en Orient étaient publiés, la France serait en première ligne pour les progrès des sciences géographiques, historiques et archéologiques, de cette belle portion de l'ancien monde.

Nota. La Notice de M. Callier sur ses voyages qui a donné lieu aux observations de M. le baron Walckenaer a, depuis que ces observations ont été remises aux rédacteurs des *Annales des voyages*, paru dans le Bulletin de la société de géographie, mais avec quelques corrections, que les observations de M. le baron Walckenaer, dont M. Callier avait entendu la lecture, ont suggérées au voyageur. Ces observations ne s'appliquent donc pas toutes à la notice imprimée, mais à la notice manuscrite qui fut lue à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et remise par son auteur à M. Walckenaer.

LETTRE

DE M. CAMILLE CALLIER

A

M. LE BARON WALCKENAER.

MONSIEUR,

Les limites étroites dans lesquelles j'avais renfermé la note que j'ai eu l'honneur de lire à votre académie, m'ayant empêché d'entrer dans des détails dont l'absence vous a frappé plus particulièrement lorsque vous vous êtes occupé de la rédaction d'un rapport sur mes voyages, je ne puis me dispenser de venir vous soumettre quelques explications sur les lacunes de cette note rapide, et sur les parties qui ne paraissent pas avoir eu pour vous le sens que je leur avais supposé. Je tiens trop, Monsieur, à l'opinion que vous pouvez avoir de mes travaux, pour que je néglige de vous donner les éclaircissemens que vous avez témoigné le regret de ne pas avoir, et qu'il m'eût été si agréable de vous fournir avant le rapport et les observations que vous avez lus à l'académie. J'aurais sans doute diminué

la peine que ce travail vous a coûtée, je serais peut-être parvenu à vous donner une idée plus nette de mes explorations, et votre savante et judicieuse critique aurait peut-être eu moins d'erreurs à relever.

Je reconnais comme vous, Monsieur, toutes les difficultés de la tâche qui me reste à remplir pour coordonner les divers matériaux réunis dans le cours de mes explorations, mais, malgré le temps et les travaux qu'il faut y consacrer, je m'y dévouerai entièrement, et je ferai tous mes efforts pour m'en acquitter avec tout le zèle dont je serai capable. Cette assurance, Monsieur, diminuera sans doute les craintes que vous pourriez avoir conçues de voir mes matériaux sans application. La bienveillance que M. le colonel Lapie veut bien m'accorder, et l'appui que me promettent l'expérience et les conseils de ce célèbre géographe, dans la rédaction de mes cartes, vous rassureront d'ailleurs sur la manière dont ce travail sera exécuté.

J'ai vivement regretté de ne pouvoir, selon votre désir, présenter à la commission dont vous avez été le rapporteur un canevas de carte où j'aurais tracé ma route et placé les positions que j'ai déterminées. C'eût été, Monsieur, vous donner les moyens de juger exactement du mérite que pourront avoir mes travaux, mais il m'était malheureusement impossible de vous soumettre une pareille carte, car c'est précisément là le travail qui me reste à faire et que vous avez pu craindre de ne pas voir terminer.

Vous savez, Monsieur, mieux que personne que, durant tout le cours de mes voyages, j'étais obligé de ne rien porter avec moi qui pût faire soupçonner la nature de mes travaux. J'étais alors privé de tous les moyens de calculer les positions que je déterminais par des observations astronomiques; j'étais d'ailleurs toujours intéressé à me séparer des notes que je recueillais pour ne pas les associer aux dangers de mes explorations, il m'était donc entièrement impossible d'avoir à vous soumettre une carte aussi avancée.

Si je n'ai fait mention des lieux que j'ai visités que sous leurs noms anciens, c'est que cette dénomination m'avait paru plus intéressante et plus intelligible pour des savans qui s'occupent surtout de l'archéologie et de la géographie de l'antiquité. J'ai à regretter, Monsieur, que vous ne m'ayez pas demandé la synonymie que j'adoptais, j'aurais pu vous satisfaire et vous éviter les recherches que vous avez dû faire pour établir cette synonymie de noms anciens et de noms modernes.

J'ai à vous remercier, Monsieur, de la bonté avec laquelle vous m'excusez d'une erreur que j'ai commise au sujet de Sophon. C'est du reste une erreur qui m'est commune avec beaucoup de voyageurs et de géographes. D'Anville est lui-même au nombre des coupables, un aussi important témoignage a suffi pour m'entraîner. D'ailleurs, la ville de Sophon n'est pas purement imaginaire, puisque d'a-

près les extraits de M. Hase, il en est fait mention par Georges Pachymère comme d'une position militaire vers le commencement du quatorzième siècle ou vers la fin du treizième.

Quant à la position de l'ancienne Leucæ, il vous a paru, Monsieur, qu'elle était assez bien déterminée par le voyage de Leake à Léfké. Cette opinion n'était sans doute pas celle des géographes qui discutaient encore cette position lorsque je quittai la France. On me recommanda d'aller à Léfké pour qu'on pût établir, d'une manière certaine, l'emplacement contesté de cette ville. J'ai été à Léfké, et comme je n'étais pas d'accord avec les cartes que je possédais, j'ai cru pouvoir dire que j'avais fixé la position de cette ville.

Leake, qui peut sans doute faire autorité, lui donne une fausse position. D'après lui, elle serait sur le Gallus, tandis qu'elle est réellement sur le Sangarius. Si j'ai prétendu que je l'avais déterminée, ce n'est donc pas que les travaux de ce voyageur m'étaient inconnus, mais c'est que je ne pouvais adopter son opinion.

J'ai sans doute eu tort de dire d'une manière trop générale qu'il n'y avait encore rien de publié sur Azanis, mais j'ai entendu dire par là que je ne connaissais en France aucune publication sur cette ville; il me semble en effet qu'il n'en a point encore paru. Le major Keppel est le seul qui ait fait connaître ces superbes ruines en Angleterre.

J'espère, Monsieur, que vous accueillerez avec bienveillance ces courtes explications; elles ont été dictées par le désir d'éclairer votre opinion sur mes travaux, à laquelle j'attache le plus grand prix.

JOURNAL

D'UNE DAME DE PROVINCE BELGE (1).

Elle se lève ordinairement à sept heures pourvu que les enfans qui couchent tous dans sa chambre lui aient permis de reposer aussi tard. Sa toilette n'est pas longue; un jupon noir étant la seule addition qu'elle fait au bonnet et à la camisole de cotonnade brune qu'elle porte dans son lit. Dans cet équipage, un enfant sur les bras, et suivie d'une demi-douzaine d'autres, elle descend déjeûner : ce repas est pris dans la cuisine, et ne dure que quelques momens, au milieu des cris et des disputes de la petite troupe pour les tartines de beurre et les tasses de café.

Ce tumulte apaisé, la dame commence la toilette de ses enfans, opération qu'elle accomplit toujours avec beaucoup de soin et de propreté; puis ils sont envoyés à l'école.

Une revue générale de la maison vient ensuite; et malheur aux domestiques, si quelque bout de chandelle de la veille a brûlé trop long-temps, si un seul

(1) Cette esquisse a été prise par une une jeune Anglaise dans une ville du second ordre.

atôme de poussière paraît sur les meubles, ou s'il se trouve une tasse ou une assiette cassée; car des crimes sémblables deviennent souvent le sujet des reproches les plus véhémens. Enfin on entend sonner la messe, et un habit du matin, assez peu élégant, succède au premier costume; une mante noire à capuchon recouvre le tout; et la dame, un panier au bras, s'achemine vers l'église, et de là au marché et à d'autres affaires de ménage.

Cette période, la plus heureuse de sa journée, se prolonge jusqu'au dîner. Pendant ses courses diverses, elle rencontre des femmes de sa connaissance, et de petits commérages innocens se passent entre elles; c'est alors qu'elle apprend que madame ... a donné beaucoup plus qu'il ne fallait pour un turbot, et qu'elle doit être par conséquent une très mauvaise ménagère; tandis qu'au contraire madame ... est si minutieuse, si tracassière, qu'elle a marchandé, plus d'une demi-heure, de petits poissons. Madame ... veut renvoyer sa bonne; madame ... a un enfant malade; et le curé a fait une visite de plus d'une heure à mademoiselle ...

Midi sonne, et le dîné rappelle tout le monde au logis. On ramène les enfans de l'école; le tapage et les querelles recommencent, et les petits vauriens font de leur mieux pour rendre ce repas aussi fatigant que le déjeûné. Cependant le dîné est servi dans une belle pièce ornée de glaces, de tapis, etc.; mais on n'y voit pas une seule de ces petites inven-

tions qui constituent l'élégance et la commodité d'un appartement. Là, tout est beau et décent, mais tout est massif et triste. On voit que les habitans de cette demeure connaissent les besoins de la vie animale, et bien peu de chose au-delà. Le repas est bon et abondant, la conversation nulle. Le dîné fini, et le dessert distribué entre les enfans, la paix est une seconde fois rétablie par leur départ pour l'école. La dame alors se met à la fenêtre, avec son ouvrage qu'elle continue sans interruption jusqu'à l'heure des vêpres, après lesquelles elle donne à souper aux enfans et les met au lit; ensuite elle se déshabille, met ses papillotes, fait sa prière, et en attendant le retour de son mari, elle s'amuse quelques instans dans la cuisine à babiller avec ses servantes. Un mari de bonne conduite ne rentre jamais plus tard que neuf heures; dès qu'il paraît on sert un souper solide, et à dix heures toute la maison est plongée dans un profond repos.

Cette vie, à peu d'exceptions près, est celle de toutes les dames de . . .

Si leur esprit n'acquiert pas un grand développement par cette façon de vivre, leur embonpoint et leur fraîcheur prouvent du moins qu'elle convient à merveille à leur santé. Que peuvent-elles désirer de plus ? un Flamand se marie pour avoir une ménagère qui ne le vole pas; son dîné ponctuellement servi, ses enfans proprement tenus, et ses bas raccommodés : c'est là tout ce qu'il demande; et s'il l'ob-

tient, il est parfaitement content. Le mari et la femme sont heureux. Que faut-il de plus? Rien.... excepté de n'être pas le témoin d'un bonheur aussi insipide (1).

(1) La jeune Anglaise eût dû compléter son tableau, en nous apprenant de quelle manière le mari flamand passe sa vie. Sans doute la culture des fleurs, l'éducation des pigeons, et l'estaminet, plus ou moins rempli par la fumée du tabac, en occupent la meilleure part. Pour les affaires, on s'y livre peu : je pourrais citer, comme preuve de l'apathie et de la nonchalance des Belges, un notaire de M... qui consentait de très bon cœur à recevoir dans sa maison un client français, à lui donner de son meilleur vin et la chair la plus délicate, à le conduire dans sa voiture au spectacle, à la campagne ; mais qui ne pouvait prendre la peine d'établir un compte qui comprenait plusieurs années. Ce n'était pas, le brave homme, qu'il voulût garder des fonds ; car, dans son insouciante probité, il offrait une somme plus considérable que celle qu'il croyait devoir, et demandait quittance... Le tout pour se débarrasser d'un vieux compte. (A. E.)

(*La Belgique et l'ouest de l'Allemagne en* 1833, par Mrs Trollope.)

SYNAGOGUE

DE FRANCFORT SUR LE MEIN.

(1833.)

CIMETIÈRE.

MESURES PRISES APRÈS LE DÉCÈS DES CITOYENS.

Comme je n'étais jamais entrée dans une synagogue, je pensai que je trouverais à Francfort l'occasion la plus favorable de satisfaire sur ce point ma curiosité; en conséquence nous donnâmes rendez-vous à quelques amis pour aller tous ensemble, le vendredi soir, voir ces cérémonies juives, dont j'avais entendu dire tant de choses, et dont je n'avais cependant aucune idée précise. Décrire le lieu où nous entrâmes serait fort difficile; la variété et la confusion des objets y défieraient l'analyse; le bâtiment, sans être grand, est très noble. Ce qui me sembla le plus frappant, au premier coup d'œil, ce fut la multitude immense des lumières. D'innombrables girandoles dorées, chacune avec des branches à n'en plus finir, étaient suspendues à la voûte

par des chaînes de fer d'un riche travail. Pas un coin de la salle ne manquait de ce genre de décoration, sans compter les candélabres placés dans tous les endroits suscéptibles d'en recevoir, et les énormes chandeliers, tels qu'ils sont représentés dans les anciennes gravures de la Bible, et qui sont sur l'autel. Au milieu du temple est une élévation carrée capable de contenir une douzaine de personnes, autour de laquelle on voit encore des chandeliers; on monte à cette tribune par deux escaliers; des siéges sont rangés sur trois côtés, et le livre de la loi, ouvert sur un pupitre, occupe le quatrième. Cependant personne n'approcha de ces sièges si distingués en apparence, hors quelques petits garçons qui ne cessaient de monter et de redescendre les degrés.

Vers le milieu du service, un homme monta sur cette tribune, et psalmodia quelques phrases du livre saint. Les dames de notre compagnie avaient été conduites dans une galerie; mais les hommes restèrent en bas, et on leur donna des sièges tout près de l'autel. La galerie avait des fenêtres vitrées que l'on ouvrait facilement, et d'où l'on avait la vue éclatante de la nef au-dessous.

La première cérémonie qui se passa sous nos yeux fut celle d'un homme qui changea son chapeau rond contre un bonnet; cela fait, il se ceignit d'une couverture de laine blanche bordée de bleu, et chanta, dans un gros livre, sur des tons d'une in-

croyable variété, en baissant et relevant la tête presque incessamment par intervalles; toute l'assemblée répondait par des sons d'une force et d'une rudesse qui me causaient une sorte de terreur.

Quelquefois ces réponses étaient une sorte de cri perçant et plaintif qui finissait par des sons extrêmement doux. Les dames, assises près de nous, paraissaient tantôt sérieusement occupées de leur dévotion en s'inclinant à chaque instant; d'autres fois elles babillaient entre elles librement et sans affecter de parler bas. A plusieurs reprises, pendant le service, la couverture fut quittée par un individu et donnée à un autre; un garçon de quatorze à quinze ans la prit une fois et n'ôta point sa petite casquette pour lire ou plutôt pour chanter quelques passages de la Bible.

Un trait distinctif de ce monument, beaucoup trop remarquable pour être omis, est sa malpropreté. Mais si cette distinction est permise, je dirai qu'il était simplement malpropre et point sale; car aucun objet dégoûtant ne contribuait à rendre désagréable cet état de négligence extraordinaire; on eût dit que la poussière de ce temple était regardée comme sacrée, puisque les murs, les escaliers, le plancher, le plafond, en étaient tout couverts ou plutôt chargés; et le nombre prodigieux des chandeliers et des candélabres aurait produit un effet splendide, s'ils n'avaient pas été enveloppés d'une noire draperie de toiles d'araignées, dont les cou-

ches redoublées attestaient l'ouvrage des années et des siècles.

J'espérais entendre de la musique, et je fus tristement trompée dans mon attente : car les sons que j'avais entendus ne pouvaient mériter ce nom. Cependant j'étais entrée l'esprit tout rempli de l'ancienne mélodie des Hébreux. Je demandai à une dame placée à côté de moi, si la musique ne faisait pas partie du service, et je pensais qu'elle allait me répondre : Nous avons suspendu nos harpes aux branches des arbres (1); mais elle répliqua simplement en français : Quelquefois nous avons des voix encore meilleures.

Je ne dois pas oublier de parler de la politesse que nous montrait chaque personne qui s'approchait de nous. Toutes les dames, en entrant dans la galerie, nous souriaient et nous saluaient comme si nous avions été spécialement reçues par elles. Le baron Rotschild était là, et j'ai su depuis, par quelqu'un qui le connaissait particulièrement, qu'il observe avec une exactitude sévère ses devoirs religieux. Cette personne me dit que dans les temps où il est ordonné de jeûner dans la synagogue, M. Rotschild est resté quelquefois dix-huit jours consécutifs dans le temple, et qu'on l'en a souvent rapporté dans un état complet d'inanition.

De même que tous les ouvrages publics à Franc-

(1) Allusion au psaume *Super flumina Babylonis sedimus et flevimus cùm recordaremur Sion.*

fort, le cimetière est grandement conçu et parfaitement exécuté; et plusieurs réglemens, adoptés par ceux qui en ont l'administration, devraient être imités par tous les peuples civilisés.

Une compagnie se charge de tout ce qui concerne non-seulement les enterremens, mais tous les derniers devoirs envers les morts. Quand un citoyen meurt, la famille notifie cet événement à qui de droit, et dès ce moment ce qui reste à faire regarde l'administration, et s'accomplit avec la décence et l'exactitude qu'une opération légalement réglée est capable d'assurer. Le corps est transporté tout de suite dans un bâtiment (placé hors des portes du cimetière) où il est soigneusement veillé, ensorte que si la plus légère indication de retour à la vie se montrait, elle serait sur-le-champ aperçue; et, dans ce cas, tout ce que la science a découvert, tout ce que l'art a inventé de moyens propres à aider à la résurrection, sont à portée d'être employés à l'instant, un médecin habile, une maison également située près et en dehors du cimetière, afin de diriger l'application des remèdes et de surveiller les résultats. L'enterrement, qui a lieu quand tout espoir de retour à la vie a cessé, se fait avec toute la solennité que les amis du défunt peuvent désirer; les frais ne peuvent dépasser la somme de cent vingt francs et restent ordinairement bien au-dessous. Ainsi cet admirable réglement assure à tous la solennelle observation d'un rite sacré, et dispense des amis af-

fligés de donner une dernière et cruelle preuve de tendresse à celui qu'ils ont perdu, en épiant eux-mêmes, dans une agonie souvent au-dessus des forces physiques, les hideuses approches du moment qui doit les séparer pour toujours de l'objet de leurs regrets. Un autre avantage de cette mesure, c'est qu'elle empêche la cupidité de commettre des exactions dont il est impossible de se défendre dans ces momens douloureux où l'on oublierait toutes les obligations envers les vivans, plutôt que de négliger la moindre marque de respect pour le mort, quelque dispendieuse qu'elle soit. Je doute que les convois les plus magnifiques aient jamais produit un effet plus touchant que ces honneurs civiques rendus à chacun avec une égale dignité.

Les caveaux et les monumens appartiennent aux particuliers, et peuvent être aussi simples ou aussi somptueux qu'il convient à la fortune et au goût des individus. Cette enceinte est déja ornée de plusieurs tombeaux magnifiques.

(*La Belgique et l'ouest de l'Allemagne*, en 1833, par M[rs] Trollope.)

BULLETIN.

MÉLANGES.

Voyage à Sana'a en Yemen.

Le 4 août 1833, M. Robert Finlay, aide-chirurgien de la résidence britannique à Mokha, partit de cette ville pour Sana'a, où il avait été appelé par l'imam. Sana'a, située au pied de la montagne de Nakkam, a un mur en terre, haut de vingt pieds, percé de trois portes et garni de plusieurs tourelles; son étendue au dehors des murs est à peu près de trois milles. Le *Bostani-Soultan*, ou le jardin, séjour du prince, est au sud-ouest de la ville et très vaste : on y voit une petite ménagerie qui renferme deux grands lions d'Afrique, très beaux, des tigres, des léopards et des chats-tigres. Les palais sont des bâtimens spacieux, hauts de quatre ou cinq étages; le plus moderne s'achevait, il avait des fenêtres vitrées.

Les meilleures terres des environs de Sana'a sont au nord, où coule un ruisseau qui a traversé la ville. Dans les endroits où les champs sont suffisamment arrosés, ils donnent deux bonnes récoltes par an, et quand on les a semés en trèfle, on peut les faucher tous les deux mois. On cultive généralement du grain dans un champ pendant trois années, ensuite on le remplace par du trèfle qui y reste cinq ou six ans. Quelquefois la terre est amendée avec

des cendres : beaucoup de terrains fertiles restent en friche.

M. Finlay fut de retour à Mokha au mois d'octobre. Dans la dernière séance générale de la société royale asiatique de la Grande-Bretagne, tenue le 19 juillet 1834, M. Finlay donna lecture de la relation de son voyage. Elle commence par son itinéraire ; elle offre ensuite les détails qu'on vient de lire ; puis une esquisse de l'histoire des imams, et le portrait de celui qui règne ; une explication de la forme du gouvernement et de l'administration de Sana'a ; enfin des renseignemens sur les habitans, leur caractère physique et moral, leurs manufactures et leur commerce ; sur les finances et l'état militaire de l'imam.

(*Journal of the royal asiatic society of Great-Britain.*)

Etablissement des dîmes en Angleterre.

On peut regarder comme un document historique très curieux la première charte en vertu de laquelle les dîmes furent accordées en Angleterre. Voici, suivant ce que l'on assure, la traduction littérale de cette pièce importante : « Je Éthewolfe, par la grace de Dieu, roi des Saxons occidentaux, etc., de l'avis des évêques, des comtes, et de toutes les personnes de distinction de mes états, ai, pour le salut de mon ame, le bien de mon peuple et la prospérité de mon royaume, pris l'honorable résolution d'accorder la dixième partie des terres de tout notre royaume à l'église et aux ministres de la religion, pour qu'ils en jouissent avec tous les privilèges de francs tenanciers, et soient exempts de toutes les charges auxquelles sont soumis les fiefs laïcs. Cette concession a été faite par nous en honneur de Jésus-Christ Notre Seigneur, de la bien heureuse Vierge et de tout les Saints, et par respect pour la solennité pascale,

et afin que Dieu tout-puissant daigne accorder sa bénédiction à nous et à notre postérité. — Daté de Wilton, l'an du Seigneur 854, le jour de la fête de Pâques.

(*Literary Gazette.*)

Les Kaprias.

Cette secte dont l'origine, de même que celle de la plupart des ordres religieux chez les Hindous, est enveloppée d'une obscurité profonde, dérive son nom de ce qu'elle est consacrée à Parvati, l'épouse de Siva, sous sa dénomination de *Kala, pouri* ou *Kaya pouri*. Les Kaprias réclament pour leur fondateur Lalla Djas Radjah, associé de Ramtchander, lequel après qu'il eut conquis Ceylan, le quitta à Mharr, pour établir cette communauté par l'ordre exprès de la déesse. La constitution de cet ordre est singulière; le nombre des membres est limité à cent vingt ou cent trente; ils se vouent au célibat par une obligation solennelle; à la mort de l'un d'eux, il est remplacé par une personne prise dans une caste hindoue; peu importe l'âge, il est seulement nécessaire que le récipiendiaire ait plus de huit à neuf ans. Lorsque le nouveau frère est introduit, on lui coupe la touffe de cheveux du sommet de la tête, elle est remplacée par le bonnet particulier à l'ordre; diverses autres cérémonies sont également pratiquées. Le temple dédié à leur divinité dans la ville de Mharr, est très ancien et très célèbre, et telle est l'importance attachée à la bienveillance d'Asapoura, c'est ainsi que les habitans du Cotch la nomment, que les raos ou princes de ce pays ne sont pas regardés comme fermement assis sur leur trône tant qu'ils n'ont pas visité ce sanctuaire vénéré. Les villages les plus féconds du canton appartiennent à cet ordre, et on y remarque plus

d'activité, d'aisance et de signes de richesse que dans toute autre partie des états du rao. (*Journal of the royal asiatic society*.)

Les New South Wales.

D'après les renseignemens les plus récens, la population de cette colonie, désignée ordinairement par le nom de *Botany-Bay*, est de 65,000 ames. Sur ce nombre on compte 20,000 convicts ou condamnés à la déportation. Les 45,000 individus qui restent se divisent en trois classes : 1° les émigrans libres; cette classe est aussi nombreuse que chacune des deux autres, et forme en général la partie la plus paisible et la plus éclairée de la population; 2° les habitans nés de parens européens; cette classe est peu inférieure à la première en intelligence et en amour du bon ordre; 3° les émancipés, c'est-à-dire les déportés qui ont fini leur temps, et ceux qui en considération de leur bonne conduite ont obtenu leur grace. Bien que l'expérience ait prouvé qu'un levain de passions dangereuses subsiste encore chez les libérés, toutefois on a reconnu que ceux qui exerçaient une industrie, qui acquéraient une propriété et devenaient à quelque titre que ce fût intéressés au bien-être de la colonie, parvenaient à s'identifier complètement avec les autres habitans libres, et se réhabilitaient dans l'estime publique.

Sydney, capitale de la colonie, est aujourd'hui une ville remarquable. On y voit plusieurs manufactures qui fournissent une quantité de choses d'utilité et même d'agrément. Sa population est évaluée maintenant à 17,000 ames. Tous les jeudis il s'y tient un marché où se vendent les productions de la terre et de l'industrie. Un autre marché

pour le bétail est ouvert à l'extrémité méridionale de la ville; enfin, il en existe, non loin du port, un troisième où l'on trouve toutes les espèces de volailles connues en Europe, plusieurs sortes de poissons exquis, toutes les plantes potagères et les fruits des climats tempérés; par exemple la pomme de terre, le melon, la pomme, la poire, la pêche, l'abricot, l'orange, le citron, le raisin, la figue, la cerise et la groseille; enfin les œufs et le laitage en abondance : les prix de toutes ces denrées sont très modérés. La diversité des objets qui se vendent, et le grand nombre d'acheteurs et de promeneurs qui fréquentent ce marché, en rendent l'aspect curieux et animé. De vastes établissemens de commerce, des hôpitaux, des écoles publiques, des églises anglicanes, écossaises, catholiques, se sont élevées avec rapidité, leur architecture annoncé que l'art a fait des progrès.

Une des branches de commerce les plus considérables de la colonie est en ce moment la pêche de la baleine et du cachalot; une cinquantaine de navires de différens tonnages sortent annuellement de Sydney pour aller pêcher le long de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, près de la baie de Twofood, et à la côte sud de la Nouvelle-Zélande. Les négocians de Sydney ont dans ces deux endroits des établissemens pour faire fondre le lard de la baleine. Du reste les navires de Sydney poursuivent les cétacées sur toute la surface du Grand-Océan occidental, depuis le port Jackson jusqu'à la mer du Japon; leurs intrumens de pêche sou fabriqués dans leur ville. On emploie pour les cordages et les filets le phormium de la Nouvelle-Zélande.

La laine des moutons de la colonie est devenue une production très importante; elle égale pour la finesse la laine de Saxe. En 1834, la quantité expédiée à Londres, fut de 14,948 balles, il en est arrivé récemment en France.

Il existe depuis long-temps à Sydney des gazettes quoti-

diennes, et récemment on y a créé un journal scientifique, à l'instar des Revues d'Édinbourg. Les gazettes sont naturellement les interprètes des différentes classes des colons, et elle défendent leurs intérêts et leurs droits avec autant de chaleur que de talent : quelquefois aussi elles se laissent emporter par la passion, ou bien elles servent d'organes à la haine et aux animosités particulières; il en résulte des procès pour calomnie, et les feuilles de la métropole font parfois connaître ces scènes de scandale qui se sont passées à deux mille lieues de distance. La presse australienne s'est occupée avec zèle d'amortir les répugnances de la classe des colons volontaires pour les convicts et les libérés, et elle a réussi à rendre cette aversion moins vive.

Bathurst et Ilawara, établissemens de l'intérieur de la colonie, participent aux progrès de la métropole. Bathurst, situé dans une plaine élevée à 2,100 pieds au-dessus du niveau de la mer, est le séjour que les médecins du pays indiquent aux personnes atteintes de la phtisie.

(*Journaux anglais.*)

Pigeons de l'Inde.

Le nombre des pigeons de Lacknau, résidence du roi d'Aoude, excède celui de Benarès et des autres lieux où ces oiseaux sont un objet de respect. Dans cette ville ils sont plus estimés pour leur beauté que pour un caractère particulier de sainteté, et les différentes races sont conservées avec grand soin. Sur les sommets de tous le palais, notamment des zénanas, on voit ces intéressans volatiles par troupes de soixante-dix à cent sur chacun; ils sont choisis pour la beauté de leur plumage, et chaque variété est tenue dans une bande séparée. De petits garçons sont employés à

leur enseigner différentes évolutions en volant ; quand ils sont en repos ils se tiennent en groupe, et à un signal donné par un sifflement, ils s'envolent dans les espaces aériens, montent, descendent ou retournent à leur colombier, suivant l'indication du signal. Quand ils se retournent brusquement et font face au soleil, le chatoiement des diverses couleurs de leur gorge produit un effet magnifique, et quand ils vont se reposer sur un champ, ils forment un tapis des couleurs les plus brillantes, et du dessin le plus riche qu'on puisse imaginer. L'amusement que ces oiseaux procure a tant de charmes pour les habitans du pays, qu'on rapporte que quelques-uns de leurs souverains se faisaient accompagner dans leurs excursions de leurs femmes et de leurs pigeons. (*Asiatic Journal.*)

Panderpour.

Dans le Deccan, sur la rive méridionale du Bimah, et à peu de milles au-dessus de son confluent avec le Mân, au milieu d'une plaine très fertile, se trouve la sainte ville de Panderpour, la plus propre et la mieux bâtie, sans même en excepter Pounah, sa capitale, que j'aie vue dans l'Inde. Elle occupe une vaste surface, et compte plusieurs milliers d'habitans. Quoiqu'elle ne soit célèbre par aucune manufacture particulière, elle fait un grand commerce, avantage dont elle est redevable à la renommée de son temple, situé à peu près dans son centre. Il est réputé pour sa sainteté spéciale, et chaque année de nombreuses troupes de pélerins y arrivent des différentes parties du pays, notamment à la grande fête du Dessèrah pour l'adorer à son sépulcre.

Panderpour vu de la rive opposée du Bimah offre un très bel aspect ; tout le long de cette rivière s'étend à un mille de distance une suite continue de quais en granit, avec

de superbes escaliers conduisant au bord de l'eau, pour l'usage des pélerins qui viennent y pratiquer leurs ablutions dans la rivière sacrée. Quand on entre dans la ville, on reconnaît que les rues sont larges, propres et parfaitement pavées; les boutiques des bazars bien approvisionnées, et les maisons, pour la plupart à deux étages, l'inférieur en granit, le supérieur en brique. Il y a de plus dix grands palais appartenant aux principaux chefs mahrattes, quelques-uns sont de très beaux édifices, ressemblant à celui de Tembourni; tous sont fortifiés et à l'abri de toute attaque, excepté celle de l'artillerie.

Au milieu de la ville s'élève la pagode dont le gobram ou la flèche s'élance considérablement au-dessus de tous les bâtimens qui l'entourent et s'aperçoit de très loin. Le temple n'est pas très grand, du moins par comparaison à beaucoup de ceux du Carnatic; sa longueur étant de 300 pieds, et sa largeur de 200; de plus, sa structure est comparativement moderne. Il n'est pas remarquable à l'extérieur par son architecture ou ses ornemens, et jusqu'à présent les pas d'aucun Européen n'en ont, suivant la phrase usitée parmi les Hindous, souillé l'intérieur. L'entrée en est religieusement gardée par des hommes qui se tiennent de chaque côté du portail, l'épée nue à la main; je montai les degrés et je demandai poliment si je pourrais avoir la permission d'entrer. L'homme me répondit avec un sourire méchant : « Oui, « Monsieur, vous pouvez entrer, mais si cela vous arrive, « votre tête roulera sur le pavé. » Je témoignai ma reconnaissance de cette honnêteté, mais je n'acceptai pas la permission que l'on m'offrait.

C'est sur les degrés de ce temple que fut commis, en 1814, à l'instigation du peichoua, l'action horrible et atroce, qui ensuite influa si puissamment sur le sort de ce prince. Je veux parler de l'assassinat de Gangadhar Chastri,

l'ambassadeur Guikavar; il fut frappé par la main du Trimbackdji Deinglia, insigne personnage qui lui porta le coup pendant qu'il franchissait le seuil de la porte extérieur. Ce fut pour ce méfait que Trimbackdji fut arrêté et emprisonné dans le fort de Tannah, près de Bombay. Sa fuite de cette forteresse est peut-être une des entreprises les plus singulières et les plus heureuses dont on ait conservé la mémoire. Cependant il fut repris peu de temps après la fin de la guerre, et mis en sûreté dans le fort de Tchanar; il y a quelques années que des ordres arrivés de la Grande-Bretagne lui firent rendre la liberté.

Panderpour a depuis long-temps été célèbre pour ses djattrahs et le grand concours de monde pendant les fêtes du Holi, et plus spécialement du Desserah. Dans les premiers temps, les principaux chefs mahrattes avaient coutume de visiter annuellement Panderpour, soit en personne, soit par leurs représentans. Ce devait être un spectacle magnifique que celui de contempler la réunion des tribus, le pays d'alentour blanchi par les tentes de leurs camps respectifs, les avenues de la ville encombrées d'hommes de toutes les races de l'Inde. On pouvait y distinguer le Persan courtois, le noir Ethiopien, l'audacieux Arabe, le martial et fier Petan, l'enthousiaste et chevaleresque Radjpout, le courageux Mahratte, et beaucoup d'autres, avec leurs armes diverses et leurs accoutremens caractéristiques. Et puis des centaines d'éléphans et de chameaux, superbement caparaçonnés, des milliers de chevaux, avec leurs bannières et leurs banderolles flottantes au gré du vent. Ce dut être une belle et noble perspective que celle de la réunion de la chevalerie indienne.

L'Hindoustan ne peut plus présenter aujourd'hui de scène semblable, excepté celle de la foire de Herdouar, et cette assemblée, quoique extrêmement nombreuse, n'offre

nullement la splendeur qui distinguait le Djattrah de Panderpour, durant la confédération des Mahrattes, mais cet empire n'existe plus; Scindiah et le Bhonsla sont isolés dans leurs territoires respectifs, Holkar est réduit à une chétive principauté, le Guikovar dépouillé de plus de la moitié de sa puissance, et le Peichoua lui-même pensionnaire de la générosité anglaise; la puissance de cette confédération est renversée, et la splendeur de Panderpour disparue.

Toutefois, la multitude des pélerins qui accourent au Djattrah n'est pas diminuée, quoique leur extérieur soit changé; il n'y a pas moins de dévotion qu'autrefois, la foule n'est pas moins considérable, mais ce n'est plus la même pompe, le même apparat; les collisions, trop souvent sanglantes, parmi une soldatesque excitée, n'ont plus lieu, et la paix est maintenant le trait caractéristique de cette assemblée immense. (*Madrs. Literary Gazette.*)

Les rivières du Pendjab.

« Nous arrivâmes sur les bords du Djalem, et nous contemplâmes les eaux sur lesquelles avait navigué la flotte d'Alexandre. La rive était escarpée et haute de huit à dix pieds, le courant passait avec une grande rapidité. La terre était cultivée dans toute son étendue jusqu'à l'extrémité, le long de laquelle il ne restait qu'une lisière rétrécie et remplie de trous et de sinuosités causées par les empiétemens des eaux. Des roues persanes, rapprochées les unes des autres près des rives, servaient à l'irrigation. La largeur du Djalem, dans l'endroit où nous nous embarquâmes, était de 600 pieds, mais cette particularité ne donne pas une idée du volume de l'eau. Près de la rive gauche la profondeur était de douze pieds, et au milieu de la rivière de sept

à huit. A la rive droite il y avait également une profondeur de neuf pieds, et un courant très rapide; le terme moyen de trois milles à l'heure peut être adopté pour celui de la vitesse du Djalem, à cette époque de l'année. En quelques endroits l'expansion de son lit est très considérable, et sa direction très tortueuse, mais il y a toujours assez de courant pour la navigation; nulle part le Djalem n'est guéable, excepté dans la partie supérieure de son cours, où une pente plus forte, et un lit d'un niveau plus uniforme partagent la rivière en bras nombreux. L'Indus de même se répand au-dessus d'Attok, sur une étendue de surface qui la rend guéable dans la saison froide. Il semblerait que toutes les rivières du Pendjab ont cette particularité en commun. A Belaspour, on peut passer le Setledje à pied, cependant le passage n'est point praticable durant un temps fixe; près de Rampour, dans le Bassahir, on traverse aussi la rivière à pied. Le Djalem offre à peu près les mêmes dimensions que le Tchènab, et quand nous le joignons dans notre pensée à l'expédition à jamais mémorable d'Alexandre-le-Grand, et aux beautés romantiques qui donnent de la célébrité à sa source, nous avons un ample sujet pour des réflexions qui peuvent complètement excuser des détails sur l'histoire et la marche d'une rivière aussi renommée.

« On est surpris que le conquérant macédonien n'ait pas songé à Cachemir; cette omission ne peut être expliquée que par la supposition qu'à cette époque cette ville ne jouissait d'aucune célébrité; et si les traditions orales et les renseignemens écrits qui attribuent la naissance de la vallée de Cachemir au dessèchement d'un lac formé par le Djalem, sont véritables, et les phénomènes naturels témoignent en faveur de ce fait, l'époque de cet événement ne peut pas avoir précédé de beaucoup l'arrivée des Macédoniens dans l'Inde. La fécondité d'un terrain déposé par l'augmen-

tation lente que les ruisseaux apportaient après avoir lavé la surface des rochers, terrain qui pendant des siècles subissait le changement de couches d'alluvion qui se superposent les unes aux autres, peut seule expliquer l'uniformité du sol pour laquelle la vallée de Cachemir est si renommée. Les montagnes qui l'entourent présentent, lorsqu'on les contemple de la plaine contiguë, des formes hardies, quoique dans ce moment elles soient profondément enveloppées de neige; l'influence des chaleurs et des pluies de l'été les en dépouille, presque jusqu'à leur sommet. Partout où leur surface est escarpée, des plaques et des tas de neige dans des cavités contrastant avec la teinte noire de la masse des montagnes, marquent ainsi par le moyen d'un large espace, la limite des neiges perpétuelles. On ne voit pas de pic remarquable s'élançant au-dessus de la ligne d'un niveau général, et aucun point de la chaîne n'indique une élévation supérieure à celle de 17,000 pieds au-dessus de la mer.

« Beaucoup de passages conduisent dans la vallée, les plus fréquentés son ceux qui coupent les montagnes du côté du nord-ouest, où le Djalem s'est ouvert une issue, et a usé les parois de la barrière, à un degré modéré de hauteur, mais aucune des routes ne remonte le long de cette rivière dans la vallée. L'hiver n'interrompt pas les communications, et après les chutes les plus abondantes de neige, on peut traverser les cols d'où l'on peut inférer que la hauteur de ces défilés n'excède pas 9,000 pieds, et que Pir Pendjal, qui est le plus élevé, n'est qu'à 13,000. On peut calculer celle de la vallée à 6,000 pieds, ce qui équivaut au climat de 52 degrés de latitude, parmi les extrêmes de la température. Le côté du nord-est est borné par des montagnes très hautes qui continuent sans interruption jusqu'à Ladak. »

(*Journal d'un voyageur. India Gazette.*)

Tableau du montant de l'impôt foncier dans les différentes provinces de la monarchie prussienne.

PROVINCES.	SURFACE carrée, abstraction faite des lacs les plus considérables. milles.	POPULATION, les militaires non compris.	POPULATION relative.	MONTANT annuel de l'impôt foncier. Ecus.	MONTANT de L'IMPOT FONCIER. par mille carré.	par tête d'habitant. s.gr.	pf.	PRIX MOYEN du scheffel de seigle pour 1820—33 s.gr.	pf.
1. Prusse........	1135,12	1,989,608	1753	1,060,452	934	15	11	29	6
2. Posnanie.....	536,51	1,046,480	1950	506,618	944	14	6	32	9
	1671,63	3,036,088	1817	1,567,070	937	15	6	—	—
3. Poméranie....	540,99	888,631	1643	603,892	1116	20	4	} 35	2
4. Brandebourg..	730,94	1,537,123	2103	1,108,177	1516	21	7		
	1271,93	2,425,754	1907	1,712,069	1346	21	2	—	—
5. Silésie........	741,74	2,424,967	3269	2,238,520	3017	27	8	38	1
6. Saxe..........	460,63	1,427,797	3099	1,923,750	4176	40	5	37	9
	1202,37	3,852,764	3204	4,162,270	3461	32	5	—	—
7. Westphalie....	367,60	1,242,452	3380	1,265,731	3443	30	7	44	3
8. Rhin.........	479,99	2,223,687	4633	2,090,307	4355	28	2	46	1
	847,59	3,466,139	4089	3,356,038	3959	29	—	—	—
Récapitulation.									
1-5. Provinces or.	4145,93	9,314,606	2246	7,441,409	1795	23	11½	34	8
7-8. Provinces oc.	847,59	3,466,139	4089	3,356,038	3959	29	—	45	2
	4993,52	12,780,745	2559,46	10,797,447	2162	25	4	—	—

Commerce avec les pays au-delà de l'Indus et du Setledje.

Les seuls commerçans qui peuvent faire un trafic régulier de marchandises d'Europe, avec les pays au-delà de l'Indus et du Setledje, sont les banians de Djaoudhour et de Chikaouatti, lesquels sont généralement connus sous le nom de Marouaris. Il y a quarante ans aucun de ces hommes n'avait quité ses foyers. La sécurité que leur garantit le gouvernement britannique les engagea d'abord à donner de l'extension à leurs affaires, et maintenant il n'y a pas une seule ville commerçante de Cachemir à Bombay, où ils n'aient formé un établissement. Presque tout le négoce intérieur en marchandises européennes est dans leurs mains, et ils offrent aujourd'hui le principal intermédiaire pour procurer une circulation considérable à nos draps, nos cotonnades, notre quincaillerie.

La postérité de Bagoti Ram, personnage qui était *photédar* ou trésorier du nabab de Fattisipour, dans le territoire de Chikaouatti, se compose de dix individus, qui sont pour cette raison nommés les dix Photédars. Ils ont des maisons de commerce à Ramgour et à Tchorou, dans le pays de Bicanir qui n'en est éloigné que de cinq coss ; ils demeurent soit dans un lieu, soit dans un autre, suivant qu'ils sont bien traités par les souverains ou bien par d'autres motifs.

Les Marouaris sont des hommes intelligens et sobres, ils dépensent moins que les banians du Bengale. Ils peuvent se contenter de profits moindres, ce qui joint, à leurs relations très étendues et à la parfaite harmonie qui règne entre eux, leur a vallu un ascendant décidé dans le commerce de l'Inde supérieure. Ils se montrent généralement comme assureurs pour les autres ; mais les grandes facilités dont ils

jouissent, et l'immensité de leurs liaisons, leur rendent les assurances inutiles.

Les pays au-delà de l'Indus et du Setledje n'ayant pas de manufactures remarquables, ont besoin de tirer du dehors tous leurs objets de consommation; tels que toiles, indiennes, mousselines, draps d'Angleterre, soieries et kinkâbs (brocards) de l'Inde. Quelque riches que ces contrées puissent être en minéraux, elles n'ont pas de mines exploitées; tous les métaux leur viennent de l'étranger. Elles en sont entièrement approvisionnées par l'Angleterre, excepté ce qui arrive de Russie, à cause de notre négligence à profiter des communications par eau que l'Inde nous offre. Ces contrées ne produisent ni indigo, ni thé, ni épiceries, elles reçoivent toutes ces marchandises de l'Inde, de la Chine et de l'Archipel de l'est. Les cantons de l'une ou l'autre rive de l'Indus, ne produisent pas une quantité notable de sucre, toute leur provision est amenée de l'Inde; excepté ce qui est apporté de Russie. Outre quelques autres objets moins importans, tels que les dattes, les cocos, ceci complette l'énumération des besoins du Pendjab et du pays à l'ouest de l'Indus.

Les productions de ces contrées pourraient être exportées en quantité indéfinie, si la navigation de l'Indus était ouverte; ce sont les châles de Cachemir, le coton et le sucre du Pendjab, le tabac de Moultan, l'assa fœtida, très commun dans les montagnes de l'Afghanistan, le safran, la garance, le costus arabique, et diverses drogues employées en médecine et pour la teinture; le salpêtre, le sel ammoniac, le sel gemme, les amandes, les raisins secs, et d'autres fruits, enfin des chevaux.

L'exportation la plus considérable des marchandises anglaises se fait par Bombay. Elles y sont embarquées pour Baonagor, port de la côte nord de la baie de Bombay. A Bao-

nagar elles sont chargées sur des chameaux et portées par Pahlampour et Serahi à Pali, place importante de commerce, à 36 milles au S.-E. de Djoudpour. A Pali le chemin se partage, une partie des marchandises est expédiée par Pokéram et Djesselmir à Chikarpour; l'autre va par Nagor, Didouana, Fattihpour, Ramgour, Tchourou, Réni, Behadara, Nihar, Bhatnir, Bhatida, Djagraouan, et Djellendar à Amritsir qui est le grand marché du Pendjab.

Aucun métal, excepté le mercure, n'arrive à Amritsir par ce chemin. La longue route, par terre, est trop chère pour des choses aussi pesantes; c'est pourquoi on leur fait remonter le Gange de Calcutta à Farrackabad, et de là elles vont par terre à Amitsir. Le cuivre, le fer, le plomb et tous les autres métaux sont envoyés par Baonagor et Pali à Chikarpour, parce qu'à présent il n'y a pas d'autre chemin pour les expédier, quoique Chikarpour ne soit éloigné que de quelques milles de l'Indus. Le thé, les épiceries, la cochenille, le sucre raffiné, l'indigo, les cocos et les dattes, les soieries et les brocards du Guzerate, vont par ce chemin, tant à Chikarpour qu'à Amritsir. Les épiceries étant des marchandises très lourdes, sont en très grandes quantités envoyées de Calcutta à Amritsir, et ce qui arrive de Bombay est principalement le produit de la côte.

Un commerce d'argent, très remarquable, se fait par la même route. Les pays de l'Inde supérieure consomment une grande quantité de marchandises anglaises, ainsi que des épiceries et d'autres objets venant de l'Archipel oriental et de la Chine; n'ayant pas de productions de leur sol à donner en échange pour leur montant, ils sont obligés de solder la balance de leur compte en argent. Les remises que font les Européens leur enlèvent aussi une grande quantité de ce métal; ils en consomment beaucoup en ornemens, et l'entassent. Toutes ces causes combinées maintiennent le prix

de l'argent à un taux très élevé, dans les provinces supérieures. A Bombay, des causes locales produisent un effet tout contraire. Des quantités considérables d'opium sont expédiées chaque année en Chine, les retours se font principalement en piastres; des lingots d'argent dont le montant s'élève à trente ou quarante lacs de roupies, sont apportés annuellement de la Perse, en retour de marchandises fabriquées et de sucre. C'est par toutes ces causes qu'environ un crore de roupies en argent est envoyé annuellement de Bombay à Goualior, à Djeypour, à Patiala, à Amritsir et aux autres principales villes de l'Hindoustan, où la plus grande partie est convertie en pièces de monnaie, et le reste est vendu au bazar. Il n'en est pas du tout expédié à Chikarpour. Là l'exportation en assa fœtida, garance, costus arabique et autres objets, balance les importations, et l'argent y est parconséquent plus commun. Lorsqu'un hôtel des monnaies existait à Farrackabad, il y arrivait annuellement une quantité d'argent estimée vingt lacs de roupies, et destinée à être frappée. L'argent est généralement en piastres, et la totalité est envoyée par la voie de Baonagar et de Pali. Il donne un profit d'un à trois pour cent, pour une opération qui prend au plus quarante jours; il n'en vient pas de Calcutta. Une somme de quelques lacs de roupies en lingots d'or, est importée annuellement par la même route, mais ce métal va rarement au-delà de Djeypour.

Voici un tableau approximatif du commerce, tel qu'il a été fourni par les Marouaris, qui le font.

	Roupies.
Perles,	100,000
Argent,	3,000,000
Draps et mousselines anglais,	500,000
Toiles blanches et indiennes d°,	500,000
Mercure,	12,000
A reporter,	4,112,000

Report,	4,112,000
Cochenille,	150,000
Indigo raffiné dit-on à Calcutta, et envoyé par mer à Bombay,	100,000
Thé,	80,000
Poivre noir, cardamome et autres épiceries,	100,000
Vermillon,	15,000
Attar,	10,000
Camphre,	5,000
Bois de sandal,	20,000
Cocos,	100,000
Dattes,	50,000
Soierie et brocard du Guzerate,	50,000
Drogues et objet divers,	100,000
	4,892,000

La valeur des marchandises envoyées à Chiharpour est à peu près de quatre lacs de roupies, ce qui porte la totalité de celles qui sont envoyées de la présidence de Bombay au pays au-delà de l'Indus et du Setledje, à 5,292,000 roupies et sur cette somme l'argent seul entre pour 3,000,000, et les marchandises anglaises y figurent pour 1,200,000 roupies. (*Asiatic Journal.*)

Froids excessifs aux États-Unis.

Des observations météorologiques faites aux États-Unis pendant l'hiver de 1834 à 1835, montrent que cet hiver a été extrêmement rigoureux, tandis que chez nous il a été remarquablement doux. Ainsi à Albany, le 4 janvier 1835, à sept heures du matin, le thermomètre marquait 30° 5 cent. au-dessous de zéro. A New-Haven (Connecticut), le même jour, même température ; à Hartford, même jour, à sept

heures et demie, 31°, 6; à Mont-Réal, 37°, 2; à Saco (Maine), 33° 3; à Goshen (New-Jersey), 35°, 5.

La quantité d'eau tombée pendant l'année 1834, a été de 25 pouces 9/10, au lieu de 36 pouces, qui est la moyenne ordinaire.

Revenus de l'Allemagne.

ÉTATS.	REVENUS.	DETTES.
Autriche,	531,986,000 fr.	2,054,802,400 fr.
Prusse,	190,274,770	630,700,000
Bavière,	69,733,000	265,200,000
Wurtemberg,	20,000,000	60,000,000
Hanovre,	27,000,000	64,000,000
Saxe,	28,008,000	70,000,000
Grand-duché de Bade,	20,000,000	39,000,000
Grand-duché de Hesse,	17,600,000	27,000,000
Hesse électorale,	11,000,000	5,000,000
Saxe-Weimar,	4,913,000	16,291,000
Mecklembourg-Schwerin,	6,000,000	20,500,000
Mecklembourg-Strelitz,	1,500,000	3,000,000
Holstein-Oldenbourg,	3,800,000	[illegible]
Nassau,	6,000,000	9,560,000
Brunswick,	6,300,000	8,500,000
Saxe-Cobourg-Gotha,	2,500,000	11,600,000
Saxe-Meiningen,	1,939,000	8,000,000
Saxe-Altenbourg,	1,526,000	3,000,000
Anhalt-Dessau,	1,400,000	1,600,000
Anhalt-Bernbourg,	1,100,000	1,700,000
Anhalt-Kœthen,	630,000	3,103,000
Reuss-Greiz,	362,000	600,000

ÉTATS.	REVENUS.	DETTES.
Reuss-Schleitz,	336,000	1,800,000
Reuss-Lobenstein,	621,000	
Schwarzbourg - Rudolstadt,	800,000 fr.	600,000 fr.
Schwarzbourg - Sondershausen,	600,000	540,000
Lippe-Detmold,	1,267,000	1,500,600
Lippe-Shaumbourg,	556,000	1,034,000
Waldeck,	4,034,000	3,103,000
Hohenzollern-Sigmaringen,	500,000	2,600,000
Hohenzollern-Hechingen,	310,000	700,000
Lichtenstein,	50,000	»
Hesse-Hombourg,	400,000	1,164,000
Ville libre de Francfort,	1,634,000	17,000,000
— Brême,	1,614,000	7,800,000
— Hambourg,	5,600,000	40,000,000
— Lubeck,	1,034,000	9,000,000

Il résulte des données ci-dessus, combinées avec le chiffre de populations, qu'en Autriche chaque individu, pour couvrir les dettes de l'état, paie une somme annuelle de 10 f. 50 c.; en Prusse 14 f.; en Bavière 17 f. 50 c.; dans le Wurtemberg 12 f. 50 c.; dans le Hanovre 16 f.; en Saxe 18 f. 70 c.; dans le duché de Bade 16 f. 70 c.; dans le Darmstadt 23 f. 50 c.; dans la Hesse-Electorale, 16 f. 50 c.; et dans les autres états, depuis 11 f. 55 c. jusqu'à 23 f. En France, chaque individu paie annuellement au trésor national 33 f., et en Angleterre 49 f.

Magnificence orientale.

Un des traits remarquables de Lacknau, résidence du roi d'Aoude, et ville vraiment extraordinaire pour un Européen, est la multitude d'éléphans que l'on y voit. Un quantité prodigieuse en appartient au roi, les nobles et les gens riches en ont autant que leurs moyens le leur permettent. Dans les cortèges royaux, dans les fêtes, dans les occasions d'apparat, ces animaux se montrent en foule. Un bataillon d'éléphans de quinze de front formé en colonne à rangs serrés, richement caparaçonnés de housses écarlates, galonnées d'or et flottantes, portant des sièges d'argent, où sont assis des Hindous revêtus de vêtemens resplendissans, présentent un spectacle imposant; mais on ne peut bien juger de tout son effet que dans la pleine campagne, hors des murs de la ville.

Quand une fois une telle troupe est rentrée en dedans des remparts, la presse et la confusion deviennent terribles et assez souvent dans les passages très étroits, des portions de toits et d'escaliers, et des parties de galeries de maisons saillantes, sont emportées par la lutte qui s'établit entre les éléphans connaissant leur force, pour avoir le pas sur les autres, et partageant l'ardeur de leurs guides pour obtenir ou conserver le premier rang.

Ici les éléphans engendrent dans l'état de domesticité, et fréquemment on en voit de jeunes, pas plus gros qu'un porc, qui se jouent à côté de leur mère dans les rues de Lacknau, scène très intéressante pour les regards d'un Européen; les grands chameaux sont également nombreux, et quand on les a caparaçonnés somptueusement, ils ajoutent à la splendeur du cortège.

Le haras du roi ne contient pas moins de mille chevaux,

quelques-uns sont des modèles parfaits des plus belles races, et regardés comme des parangons de leur espèce. On les fait sortir pour augmenter l'éclat de la suite du monarque, et même dans les occasions ordinaires son train l'emporte par le nombre et la diversité sur tout ce que les européens peuvent imaginer en fait d'étalages fastueux.

(*Asiatic Journal.*)

Pélerins de la Mecque à Surate.

Le nom de pélerin résonne agréablement à l'oreille, et excite vivement notre sympathie pour ces hommes zélés qui, pleins de foi dans leur religion, s'exposent volontairement à toutes sortes de fatigues et de privations pour lesquelles ils n'attendent aucune récompense sur la terre. C'est dans cette favorable disposition d'esprít que je rencontrai une bande de pélerins à peu de distance de Surate, ville autrefois si célèbre par l'étendue de son commerce, que les sectateurs de Mahomet regardent comme une des portes de la cité sainte et d'où ils se rendent par le golfe Arabique au tombeau du prophète. Ils étaient au nombre de dix ou douze et avaient fait un voyage long et pénible depuis leur départ des provinces supérieures de l'Inde, mais un pieux enthousiasme brillait dans leurs yeux, et la satisfaction qu'ils ressentaient d'avoir accompli une grande partie de leur entreprise semblait leur faire oublier les maux qu'ils avaient soufferts. Cédant à un sentiment de curiosité assez naturelle, je les suivis quelque temps jusqu'à leur entrée dans une mosquée, où ils avaient à peine pris séance que le muezzim ou crieur public appelle du haut du minaret les vrais croyans à la prière, ce que j'appris par la suite être d'un fâcheux présage pour la réussite de leur pélerinage.

La ville de Surate ne conserve plus aujourd'hui que de faibles restes de son ancienne splendeur, mais son importance aux yeux des musulmans n'a point déchu avec la diminution de sa population et de son commerce, et tous les ans elle voit mettre à la voile, pour la mer Rouge, plusieurs bâtimens chargés de fidèles persuadés qu'en partant de Surate leur voyage sera plus heureux et plus méritoire. J'eus une fois le bonheur de me trouver sur les rives du Papti au moment d'un de ces embarquemens pour la Mecque. Le tableau dont je fus témoin fit sur moi une impression dont je garderai long-temps le souvenir, et je comptai avec étonnement les centaines d'individus qui se vouaient à cette entreprise aventureuse. Je n'aperçus dans toute la foule qui se pressait sur le port que des démonstrations de joie et d'espérance, soit parmi les pèlerins eux-mêmes, soit parmi ceux qui leur souhaitaient la plus entière prospérité. Hommes, femmes, enfans, rangés sur les bords de la rivière, récitaient par intervalles des prières à haute voix et appelaient la bénédiction de Dieu et du prophète sur les pieux voyageurs qui, dans des motifs purs et désintéressés, s'exposaient à tant de dangers.

Un Européen, dont les opinions ne sont nullement en rapport avec celles des sectateurs de l'islamisme, ne peut apprécier justement les sentimens qui les animent dans de telles circonstances. Persuadés que le *faux prophète arabe*, en prescrivant ce pélérinage à ses sectateurs, a eu principalement en vue d'attirer des richesses dans un pays pauvre et stérile et qui lui était cher à plus d'un titre, nous sommes tentés de jeter un coup d'œil de dédain sur ceux qui sont abusés par une fraude aussi grossière, nous pouvons même croire difficilement que la bonne foi la plus complète dirige leur conduite, et cependant, en mettant de côté toute prévention, on sera forcé de changer d'idée à la vue de ces hommes

qu'une exaltation aveugle, mais sincère, précipite en quelque sorte vers la contemplation de l'objet auquel ils tendent et dont les pensées se concentrent par une religieuse anticipation dans le spectacle qu'ils convoitent et dans la récompense céleste qu'ils attendent. Le fidèle qui se rend par terre à la Kaabah est exposé à des distractions que lui impose la nécessité de pourvoir à ses besoins et qui suspendent parfois ses méditations pieuses, mais combien est différente la situation de leurs coreligionnaires qui, entassés dans un petit navire n'ont pour toute ressource que la perspective éloignée du but qu'il se proposent et le saint enthousiasme qui leur a inspiré la résolution de visiter le tombeau du prophète. J'ai entendu dire que, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ces fanatiques répètent continuellement ces mots: « Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. » Une scène si étrange ne présente assurément rien de fort séduisant, mais peut-être un observateur éclairé y trouverait-il une occasion précieuse d'ajouter quelque nouvelle notion à nos connaissances sur le cœur humain.

Surate est la ville de l'Inde où l'on peut le mieux étudier les mœurs et les coutumes de cette vaste contrée. Toutes les sectes, toutes les castes y existent, et à chaque pas on voit la mosquée musulmane dénuée d'ornemens, la pagode moins chaste et plus pompeuse de l'Hindou, le mystérieux *Atech Beïram*, temple de feu des Guèbres, le splendide *Meched* des Borahs, qui y ont aussi un collége pour l'instruction de la jeunesse. Parmi les adorateurs du Christ, on remarque des Protestans, des Catholiques et des Arméniens, qui du voisinage du Mont-Ararat sont venus anciennement s'établir dans les régions les plus fertiles de l'Hindoustan. Surate qui comptait, dit-on, quatre cent mille ames il y a quarante ans, n'en a plus aujourd'hui qu'environ cent mille. Ses murailles, ouvrage d'Aurengzeb, sont

encore debout, ainsi que ses douze portes qui, suivant un usage fréquent en Orient, portent le nom des cités ou des lieux principaux auxquels elles conduisent; mais au milieu de cette décadence, on ne peut assez admirer l'esprit de tolérance qui y règne, ainsi que dans plusieurs autres villes d'Asie où la pratique contraire était autrefois universelle; tous les différens cultes y jouissent d'une liberté entière, malgré les dissemblances de leurs dogmes et de leurs rites, et s'y maintiennent dans la plus constante harmonie, comme une grande variété de plantes dans un même jardin. L'Hindou y lutte de zèle avec le Musulman lors de la célébration du *Tâboul*, fête de la nouvelle année de l'islamisme, pendant laquelle on couvre une riche châsse d'ornemens en feuilles de papier doré, découpées avec art, en mémoire de la mort du fils d'Ali, et de leur côté les vrais croyans se réunissent aux Hindous pour jeter en l'air de la terre rouge le jour de la cérémonie religieuse qui annonce chez ces derniers le nouvel an. Au reste, cet usage si louable surtout dans un pays dont la civilisation est imparfaite, n'est pas renfermé dans Surate, il est presque général, et il démontre jusqu'à la dernière évidence qu'il ne subsiste plus aucun sentiment d'animosité entre les vainqueurs et les vaincus, et que les deux peuples se sont entremêlés sans que leur croyance respective ait éprouvé la moindre altération, et que des préjugés religieux aient opposé une barrière à cette espèce de confraternité.

(*Extrait du Bengal annual.*)

Antiquités Mexicaines.

L'archéologie d'un continent que nous avons coutume de nommer *le nouveau*, les traces de la civilisation des peuples

primitifs de l'Amérique, sont redevenues depuis le commencement de ce siècle l'objet de recherches approfondies. Onze ans après la mort de Christophe Colomb, quand Hernandez de Cordova aperçut en 1517, sur la côte de l'Yucatan les premiers grands édifices en pierres, lesquels étaient des temples ornés de sculptures, cette découverte excita un vif intérêt en Espagne et en Italie. Cet intérêt s'accrut encore, lorsque les conquérans pénétrèrent dans l'Amérique méridionale, jusqu'aux plateaux de Tiahuanaco, de Couzco et de Quito, où ils trouvèrent des monumens consacrés au culte national, les palais des Incas, fils du soleil, des bains publics et des caravanserails en pierre, unis entre eux par des chaussées qui se prolongeaient sur une étendue de près de 300 milles géographiques, sur le dos des montagnes à une hauteur absolue de 10,000 à 14,000 pieds. Les premiers historiens de la conquête sanglante et des premiers établissemens pacifiques des Européens étaient des moines et des guerriers illétrés : la critique raffinée et la prétendue rigueur philosophique du dix-huitième siècle ont, sous prétexte d'obscurité nié tout ce que les voyageurs avaient vu par eux-mêmes et raconté avec une simplicité naïve. L'ouvrage superficiel d'un homme docte et spirituel, *l'Histoire de l'Amérique* de Robertson, contribua notamment à donner de la vogue à cette méthode de dénégation, et ce n'est que depuis une trentaine d'années que le nouveau continent est devenu plus accessible, que quelques voyageurs qui avaient commencé à examiner les restes de ces monumens, à mesurer les chaussées, à dessiner les sculptures exécutées sur des masses réfactaires de prophyre et de diorite, ont réussi à éveiller l'intérêt pour le développement de l'art des peuples primitifs de l'Amérique, race séparée depuis long-temps du reste du genre humain, et à rappeler ce que l'on n'aurait pas dû oublier, puisque cet objet avait vivement occupé

dans le siècle de Pomponius Lætus, de Bembo, et de Pierre Martir d'Anghiera, l'imagination de plusieurs écrivains familiarisés avec l'art des Grecs et des Romains.

Parmi les notices instructives que cette feuille contient fréquemment, quelques-unes ont été consacrées à des investigations des antiques monumens américains. Si aujourd'hui j'y ramène l'attention du lecteur, c'est pour rendre plus connue et pour recommander une entreprise destinée à représenter les ouvrages d'architecture et de sculpture des habitans d'Anahuac, le plateau du Mexique, et qui annonce tout ce qu'on est en droit d'attendre sous le point de vue archéologique et pittoresque d'un artiste distingué. M. Nebel, architecte, natif de Hambourg, après avoir terminé ses études en Italie, a pendant cinq ans examiné avec le zèle le plus louable, et au milieu de fatigues multipliées, les restes des constructions et des sculptures américaines dont quelques-unes, telles que les pyramides de Papantla, dans l'état de Vera-Cruz et de Xochicalco, entre Cuernavaca et Miacatlan, sur la pente occidentale de la Cordillère, étaient presque inconnues. Le premier de ces monumens remarquables qui est un *teocalli* ou maison des dieux, est situé à l'ouest du Rio-Tecolutla, et caché au milieu d'une forêt épaisse de la zone chaude et toujours humide, au pied de la Cordillère orientale. Connue seulement des Indiens du voisinage de la côte, la pyramide de Papantla fut découverte accidentellement, vers 1775, par des chasseurs d'origine espagnole. M. Nebel fut obligé de s'occuper pendant plusieurs jours à faire débarrasser les gradins de cette pyramide des plantes ligneuses tropicales qui les couvraient et l'empêchaient de mesurer. C'est au même voyageur que nous sommes redevables du dessin des édifices singuliers, soutenus par des colonnes, qui sont entassés sur un coteau au sud-est de Zacatècas, et qui annoncent une civi-

lisation très développée et soumise à beaucoup de besoins.

L'art plastique des peuples que nous nommons barbares, ne peut offrir ni agrément ni beauté. Leur étude n'est point recommandée comme représentant dans les formes extérieures une vie intérieure plus élevée. L'art plastique, chez les nations les plus grossières, présente un intérêt d'un genre différent, c'est un intérêt historique qui se lie intimement à l'histoire du genre humain, de ses subdivisions, et du développement graduel du sentiment des proportions et des formes géométriques, de l'imitation véritable ou symbolique de la nature organique, de l'expression, de l'intelligence et de la noblesse dans la physionomie humaine. Quoiqu'une telle étude ne s'occupe que de l'extérieur, néanmoins elle embrasse des choses qui, telles que le culte, cette vie religieuse des peuples, et l'expression plus ou moins heureuse des formes par l'art, ont entre elles des rapports constans et produisent des effets évidens. Ce sont les symboles traditionels qui finissent par éveiller une activité née de l'essor d'un sentiment intérieur, et dirigée vers l'imitation des formes réelles les plus belles.

Dans les statues des Aztèques, nous ne cherchons pas plus que dans la sculpture des peuples de l'Asie orientale et méridionale qui ont dépassé infiniment ceux de l'Amérique en civilisation, l'agréable et le gracieux. Précédemment il paraissait bien restreint l'espace dans lequel le gracieux, le noble, l'idéal des formes dominait. Avec quelle promptitude il disparaît à l'est des rives de l'Halys, au milieu des races sémitiques, dans les lieux où la civilisation s'est d'abord établie; dans les temps anciens, chez les Babyloniens et les Phéniciens, puis sur le plateau et dans les vallées méridionales de l'Iran, ou au-delà de la Pentopotamide, d'où les opinions des Indiens ont par le moyen du bouddhisme pénétré jusqu'aux îles de l'Asie les plus éloi-

gnées vers l'Orient. L'étude comparée des langues, l'une des plus nobles tentatives de notre temps, offre de même que l'étude générale de l'art un double intérêt : l'un intérieur qui embrasse la structure organique des idiomes ; l'autre extérieur et historique qui s'attache à rechercher l'origine et les premières migrations des familles du genre humain. Ils sont passés les temps où l'on appelait les idiomes des peuples grossiers, sans écriture et sans littérature : *inculti sermonis horrorem*, et où l'on enveloppait du même dédain les ouvrages de sculpture des nations qui n'appartenaient pas à la souche grecque.

Dans le nouveau monde le flot des peuples s'est porté du nord au sud ; on suit ce courant depuis le lac Timpanogos, et depuis les Casas Grandes des bords du Rio Gila, jusqu'à ceux du lac de Nicaragua. Les Toltèques paraissent au septième siècle, les Aztèques au onzième, dans l'Anahuac. La question de savoir si un rameau de la souche toltèque se porta vers l'est et y éleva dans la Haute Louisianne, entre l'Ohio et les grands lacs du Canada, depuis le 39e jusqu'au 40e degré de latitude nord, ces circonvallations polygones et ces tertres tumulaires de forme conique, qui encore aujourd'hui causent d'autant plus de surprise qu'ils renferment les squelettes d'une très petite race d'hommes ; cette question, dis-je, reste encore douteuse. Il est difficile de déterminer en Amérique, de même que dans l'Asie intérieure, la dépendance mutuelle des points centraux où la civilisation a commencé à se développer. Ces points où parut d'abord la lumière furent Cibora et Quivira, dans le nouveau Mexique, cet El Dorado du septentrion, où encore au seizième siècle le moine Marcos de Nizza, cherchait un roi Tatarax barbu, et adorateur de la croix ; une sorte de Prêtre-Jean.

L'Anahuac ou le pays montagneux intertropical des Tol-

tèques et des Aztèques ; l'Oaxaca, riche en cochenille, et où s'élève le palais funéraire de Mitla (Miguitlan) ; Téochiapan, Guatèmala et Nicaragua, où sont situées les ruines célèbres de Copan, de Pèten, d'Outatlan, et de Santo-Domingo de Palenque, jadis Coulhouacan des Tzendales : au sud de l'isthme de Panama, le royaume des Muyscas, Cundinamarca ou la Nouvelle-Grenade, où il y avait deux chefs, l'un spirituel, l'autre temporel ; les plateaux de Quito, de Couzco et de Titicaca. Des peuples agriculteurs opprimés par la puissance sacerdotale, et par les institutions politiques qui arrêtaient les progrès intellectuels des individus, et non le bien-être matériel ni la culture de la masse, ainsi que nous le voyons en Égypte, chez les Raseniens ou Etrusques, et au Tubet, habitaient seulement la partie montagneuse du nouveau continent qui est située vis-à-vis de l'Asie. Dans les pays de plaines qui s'étendent à l'est, erraient des multitudes de peuples chasseurs, et absolument sauvages. Le passage de la vie de chasseur à l'adoption de demeures fixes était d'autant plus difficile, que le manque d'animaux domestiques donnant du lait, rendait la vie pastorale impossible en Amérique. Le contraste que je note ici, et qui est un des traits fondamentaux des plus importans de l'histoire de cette partie du monde, exerce encore une influence puissante sur le sort des états américains. Dans l'ouest, les aborigènes agriculteurs forment encore une partie considérable de la population. Les colons Européens n'ont fait que suivre l'ancienne civilisation ; ils ont donné des noms nouveaux aux anciennes villes mexicaines et péruviennes. Dans l'est, au contraire, les peuples sauvages et chasseurs ont été repoussés en arrière et presque entièrement anéantis. La race blanche et la race noire, avec leurs mélanges, composent seules la population de l'Amérique septentrionale et du Brésil. Les États contre

lesquels Cortès et Pizarre combattirent, n'existaient pas lorsqu'au commencement du onzième siècle des navigateurs scandinaves découvrirent le Vinland. La civilisation et l'établissement des peuples agriculteurs que les Espagnols trouvèrent sur les hauts plateaux de l'ouest, avaient à peine trois cents ans d'ancienneté. Si les découvertes des Scandinaves eussent eu des résultats durables, l'état des colonies européennes eût été absolument différent de celui qui caractérise aujourd'hui les contrées orientales et occidentales de ce continent.

Parmi les grands édifices que M. Nebel a dessinés, quelques-uns, tels que les pyramides de Cholula (Chlollan), et de Papantla, sont toltèques, et par conséquent plus anciennes que les navigations et les découvertes de Bioern et de Leif-Ericson. La première de ces pyramides qui a 1,350 pieds de long, et 178 pieds de haut, était construite d'après le modèle du Teocalli, si bien orienté, de Teotihuacan, à peu de distance du lac de Tezcuco. Les dessins de M. Nebel que nous avons eu le plaisir de posséder quelques semaines dans nos murs, sont non seulement d'une exactitude géométrique et d'une fidélité remarquable pour bien saisir le style propre des bas-reliefs et des autres morceaux de sculpture; ils ont aussi une grande valeur pittoresque sous le rapport du paysage. La prodigieuse fécondité et la richesse désordonnée de la végétation, la physionomie des plantes tropicales, toute la vie organique de la région où ces peuples ont élevé leurs édifices singuliers, sont représentés avec un talent admirable. Des vues de villes nouvelles fondées par les Espagnols, de costumes et de scènes de la vie domestique sont ajoutées aux sujets archéologiques, et à en juger par les essais lithographiques coloriés que M. Nebel a fait voir ici, ses dessins exécutés avec soin, sont de même que ses esquises spirituelles, rendus d'une ma-

nière satisfaisante sur la pierre. L'ouvrage sera publié à Paris, en dix livraisons, composée chacune de cinq lithographies; il sera intitulé: *Voyage archéologique et pittoresque dans la partie la plus intéressante du Mexique*. Je profite d'autant plus volontiers de l'occasion d'annoncer l'excellent ouvrage d'un architecte allemand, que moi-même dans un de mes livres: *Vues des Cordillères et des monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, avec soixante-dix planches in-folio, j'ai depuis long-temps exprimé le vœu ardent de voir mes propres représentations imparfaites, remplacées par des dessins plus exacts, faits par des artistes qui auraient les monumens sous les yeux.

Le texte qui accompagne le travail graphique de M. Nebel a, indépendamment de sa brièveté, un autre mérite que je ne puis passer sous silence. Il a très judicieusement senti que l'objet de son livre était de montrer ce que les tribus sorties de Huehuetlapallan et Aztlan ont produit en édifices et en idoles de leur culte commun; il n'a vu dans le Mexique que ce qui était mexicain, c'est-à-dire, toltèque et aztèque, et il se gardera bien d'ennuyer le lecteur par des discussions sur l'origine des Américains sur les colonies phéniciennes, galloises et chinoises du Fousang, sur l'Atlantique de Platon, dans la citadelle de Neptune, de laquelle un littérateur d'une sagacité merveilleuse a récemment reconnu la ville aztèque de Mexico, bâtie en 1325. (A. de Humboldt.)

(*Extrait de la Gazette de Berlin, de M. Spiker, du 9 mars 1835.*)

REVUE.

1° JAPAN, *voorgesteld in schetsen over de Zeden en Gebruiken, van dat Rijk; byzonder over de Ingezettenen der stad Nagazaki. Door G. F. Meijlan, opperhoofd aldaar.* — Le Japon représenté dans l'esquisse des mœurs et des usages de cet empire, notamment des habitans de la ville de Nagasaki; par M. G. F. Meijlan, chef de ce comptoir. Amsterdam.

2° *Bijdrage tot de Kennis van het Japansche Rijk. Door J. F. van Overmeer Fischer, ambteenaar van Nederlandsch Indie.*—Essai sur la connaissance de l'empire du Japon, par M. S. F. Overmeer Fischer, employé dans les Indes nederlandaises. Amsterdam.

Il est à peine nécessaire de rappeler ici que depuis l'année 1657, époque à laquelle les Portugais furent expulsés du Japon, les Hollandais seuls parmi les Européens obtinrent la permission d'aborder au groupe d'îles qui composent ce vaste empire. Sans aucun rapport avec le peuple singulier qui l'habite, et sans le moindre espoir de former de long-temps des liaisons avec lui, nous croyons que le plus grand nombre de nos lecteurs partagera avec nous le plaisir et l'intérêt que nous avons trouvés dans les publications de MM. Meylan et Fischer. Les divers renseignemens qu'elles contiennent, quelque rares et imparfaits qu'ils doivent être nécessairement, sont propres à piquer vivement la curiosité. Remercions donc ceux qui, par leur position privilégiée,

peuvent seuls nous initier dans quelques-uns des mystères de cette contrée si peu connue; car, nous le répétons, il nous est impossible de faire par nous-mêmes la moindre recherche à cet égard (1). Une seule fois, à la vérité, dans le siècle présent notre pavillon s'est montré dans le hâvre de Nagasaki, comme nous le dirons plus loin, et nous savons aussi que Sir Stamford Raffles, ce grand promoteur de l'esprit d'entreprise dans les régions orientales avait tourné ses vues sur ce point important, et que les instructions données à la dernière expédition sur les côtes de la Chine embrassaient l'événement d'une tentative de communication avec le Japon; mais n'est-il pas vraisemblable que le lien unique qui, par l'entremise hollandaise, réunit faiblement l'Europe au Japon, sera brisé par la violence, ou s'usera plutôt que de voir la force ou la persuasion en former un nouveau entre l'Angleterre et quelques-unes des dépendances de cet empire; certes il y a pour nous plus de chances à établir à une époque plus ou moins éloignée notre domination par des moyens pacifiques ou militaires sur la Nouvelle-Hollande, Borneo et quelques parties de l'Afrique centrale. Les Hollandais eux-mêmes sont circonscrits et en quelque sorte dé-

(1) N'oublions pas toutefois que c'est à l'habileté et au courage d'un Anglais, de William Adams, que les Hollandais doivent leur entrée dans le Japon ; il était pilote sur le vaisseau nederlandais, l'*Erasme*, le premier qui y ait abordé en 1599. On peut lire dans la collection des voyages d'Harris, vol. I, p. 856, les aventures d'Adams dans cet empire où ses connaissances en mathématique et ses talens comme constructeur de navires lui méritèrent une longue et honorable détention. Sa place est marquée à juste titre parmi les marins qui se sont illustrés par des voyages de découvertes, et même parmi ceux qui ont étendu les limites du commerce et de la civilisation.

Dans le supplément de la *Biographie universelle*, M. Eyriès a consacré un article à Guillaume Adams. (T. LVI, p. 68.)

tenus dans l'enceinte étroite d'un comptoir isolé, et Désima, lieu de leur résidence, présente pour étudier le Japon, des facilités à peine supérieures à celles qu'offrirait l'île de Sheppey à un étranger jaloux de s'instruire des mœurs et usages de la vieille Angleterre, lors même qu'il y recevrait tous les deux ans une visite du gouverneur de Sheerness, ou qu'on lui permettrait à peu près aussi souvent de faire une excursion jusqu'à Cantorbery, bien enfermé dans une chaise à porteurs, sous l'escorte et la surveillance la plus rigide de plusieurs agens de police. L'ancienne visite annuelle des délégués du comptoir hollandais à la capitale, n'a plus lieu que tous les quatre ans, et la route suivie est absolument la même que du temps de Kaempfer dans de semblables circonstances. Néanmoins les Hollandais étant les seuls Européens auxquels il soit permis d'occuper leur prison commerciale et d'entreprendre leur voyage uniforme, la résidence de Desima ou leur pélérinage à Yedo pouvant d'ailleurs leur fournir quelquefois des occasions d'explorer de nouveaux faits ou d'obtenir la confirmation de ceux qu'on avait précédemment recueillis, nous devons de sincères remercîemens à des hommes consciencieux et dignes de foi, tels que MM. Meylan et Fischer, de vouloir bien communiquer au public les connaissances qu'ils ont acquises. Leurs ouvrages, à la vérité, sont écrits dans une langue peu connue hors de leur patrie, mais nous n'avons pas le droit d'exiger que des Hollandais renoncent à l'emploi de leur idiome national par complaisance pour les étrangers, et nous les félicitons même de les voir cultiver leur propre littérature.

M. Meylan a résidé plusieurs années dans la loge hollandaise où nous croyons qu'il exerce actuellement les fonctions de président. Le titre sans prétention d'*Esquisses du Japon* conviendrait à une production plus futile et moins instructive que la sienne; il a resserré une grande quantité

de renseignemens dans un mince in-8°, et ses observations concises, clairement exprimées et judicieuses prouvent que l'art de faire un livre est un de ceux qui ont atteint une certaine perfection à Desima. L'œuvre de M. Fischer, au contraire, est un in-4° qui, par la beauté du papier, du caractère et de nombreux *fac simile* de dessins et de peintures des artistes japonais, peut figurer avec avantage dans les bibliothèques des amateurs malgré leur ignorance de la langue hollandaise. M. Fischer a habité Desima pendant neuf ans, et en 1822 il a, en qualité de secrétaire, accompagné le président du comptoir, lors de son voyage à la métropole. Rien ne démontre mieux son intelligence et son ardeur à ne négliger aucune occasion de recueillir toute sorte de renseignemens, que le volume que nous avons sous les yeux ainsi qu'une riche collection de curiosités japonaises qu'il a réussi à envoyer à Amsterdam, et qui ont été achetées par le roi de Nederlande.

Si, peut-être à raison de la difficulté même, nous désirons si fortement accroître nos faibles connaissances sur le Japon, le peu que nous savons n'est pas moins fait pour exciter notre étonnement et même à quelques égards notre envie. Séparé de deux vastes continens, placé entre l'ancien monde et le nouveau, sa position rend presque impossible toute agression étrangère. Il est vrai que la tradition désigne la Chine comme la source primitive de son langage, de sa religion, de ses usages, et que leur introduction peut supposer une conquête, sinon la simple occupation d'un pays dénué d'habitans; mais un tel événement, qui paraît probable aux Européens, se perd dans la nuit des temps, et il y a presque certitude que depuis le commencement des annales du Japon, cet empire n'a eu à repousser aucune tentative d'invasion, les obstacles presque insurmontables créés par la nature étant suffisans pour le protéger efficacement. Heu-

reux pays où les courans, les écueils et le redoutable typhon ont épargné aux Drake et aux Effingham japonais de déployer leur valeur contre les Armadas tartares (1)!

Des sites pour lesquels M. Fischer ne trouve d'objets de comparaison en Europe que dans les environs pittoresques des lacs Majeur, de Côme et de Lugano; des campagnes cultivées comme un jardin jusqu'au sommet des hauteurs; un climat où les principales productions des régions intertropicales croissent à côté de celles de l'Europe méridionale; un territoire dentelé par la mer et entrecoupé par des lacs et des rivières peuplées d'une immense variété de poissons; un sol où des raves monstrueuses pèsent jusqu'à soixante livres et où la fleur du prunier atteint la grandeur du chou rouge anglais; une population de trente-quatre millions d'habitans vivant sous un régime despotique, et ce despotisme n'étant pas le fait d'un individu, mais le résultat de lois sévères et constantes, inflexibles et immuables, et qui, depuis deux siècles au moins, a préservé l'empire de toute dissension intestine et de guerres étrangères; telle est la peinture que nous offrent les voyageurs qui ont visité les rivages de ces *îles fortunées*. Méritent-elles ce nom, et ne devons-nous pas même, dans l'orgueil de nos causes, rerepousser le parallèle imaginaire que quelques écrivains ont tracé du Japon avec la Grande-Bretagne?

Il serait toutefois inutile de supposer que, d'après des observations plus précises, on ne peut pas peindre avec des nuances plus rembrunies la condition de ces îles, et il ne

(1) C'est ce qui est arrivé en 1281, lorsque les Japonais eurent secoué le joug du Tartare *Chi Tsou*, conquérant de la Chine. Il fit partir de Corée une expédition de cent mille hommes, mais sa flotte alla se briser contre l'île de Firando, et à peine s'en échappa-t-il la dixième partie.

faut pas croire que l'état de prospérité immobile des Japonais, que l'on s'accorde assez généralement à attribuer à leurs institutions sociales, ne doive être acheté qu'aux dépens d'un large sacrifice de leur liberté intellectuelle et de presque toute perspective d'amélioration future.

Ce que nous avons recueilli dans les publications de MM. Meylan et Fischer sur l'histoire du Japon se trouve presque entièrement dans Kaempfer. Il y a des particularités de cette histoire sur lesquelles le comptoir hollandais a vraisemblablement conservé des renseignemens précieux, et qui touchent à des points tellement délicats, que l'on peut excuser les écrivains hollandais (si toute *suppressio veri* peut être excusable) de ne pas en faire mention : nous voulons parler de l'expulsion des Portugais et de la sanglante extermination du christianisme. Il y a peu de circonstances de l'histoire religieuse de notre globe qui seraient plus dignes d'intérêt qu'un récit fidèle de ces événemens mémorables, et les annales de la chrétienté offrent peu d'exemples d'un succès si rapide suivi d'une destruction aussi entière. M. Fischer ne cache pas que ses compatriotes furent forcés de jouer un rôle actif dans ces scènes de désolation, et de seconder les efforts du gouvernement japonais contre les restes obstinés de l'armée chrétienne qui, en 1637, se réfugièrent dans la province de Sinabara; mais le siége de la ville où ils cherchèrent un dernier asile, ayant été converti en blocus, on permit aux Hollandais de se retirer. Les Chrétiens préférèrent la mort à toute espèce de capitulation, et ils périrent tous. La grandeur de l'holocauste démontre assez avec quelle force le christianisme avait pris racine chez ces insulaires.

Il paraît que les opinions religieuses du Japon peuvent être classées en deux grandes divisions; le *Sintoo* et le *Boudso*. La première est une secte qui existe depuis un temps im-

mémorial, et la seconde, à présent la plus répandue, a admis des rites nombreux de croyance importés d'autres contrées. M. Meylan la divise entre la doctrine brahmanique de Xaca, et la doctrine chinoise telle qu'elle a été établie par Confucius.

« Jamais, dit M. Meylan, on ne voit les Japonais disputer sur des points religieux, et les haines sacrées entrent encore moins dans leurs cœurs. Ils regardent même comme bienséant de rendre de temps en temps visite aux dieux d'une secte différente et de leur rendre hommage. Tandis que le koubo envoie une ambassade au temple du *Sintoo* à *Tsie* offrir des prières en son nom au dieu invisible, il assigne d'un autre côté des fonds pour élever des temples à Confucius, et le daïri, ou empereur spirituel, permet que de bizarres divinités siamoises ou chinoises soient placées dans les mêmes basiliques avec les dieux japonais, pour l'édification de ceux qui seraient tentés de les adorer. Si on me demande à quelle cause il faut attribuer l'origine et le maintien d'une si grande tolérance, je répondrai qu'au Japon les sectateurs des diverses religions reconnaissent un seul et même chef qui est le daïri ou empereur spirituel, et lui obéissent. Comme descendant en ligne directe de Dieu, et son représentant sur la terre, il est lui-même l'objet de la vénération publique, et, en cette qualité, il étend indistinctement une égale protection sur les différens cultes religieux, quelle que soit la variété de leurs formes et de leurs rites. »

Avant de quitter ce sujet, nous croyons devoir joindre ici une citation que nous nous rappelons avoir trouvée ailleurs que dans les *Esquisses* de M. Meylan. Elle porte qu'une religion classée originairement parmi celles d'une origine brahmanique, et qui, jadis, avait obtenu une vogue presque universelle au Japon, a été, à raison de son affinité dans

ses doctrines avec le christianisme introduit par les Portugais, enveloppée dans la même catastrophe. Ces doctrines semblent avoir admis *l'existence, la mort et la résurrection d'un sauveur né d'une vierge* et avoir été empreintes de presque tous les autres caractères du christianisme et même de la croyance à la Trinité. Si le fait est exact, et si nous ajoutons, pour corroborer les révélations de cette ancienne tradition, que ce mode de religion s'est introduit sous le règne de l'empereur chinois Ming-ti, qui monta sur le trône vers la cinquantième année de l'ère chrétienne, ne pourrait-on pas en conclure qu'un des apôtres ou ses disciples avaient étendu à cette époque leurs prédications jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, sinon aux îles du Japon elles-mêmes ?

Le peu que nous avons dit sur la personne du daïri, autrement appelé le *mikaddo, l'empereur spirituel* du Japon, nous amène à parler du gouvernement de cet empire, et il faut bien avouer que des institutions qui, depuis plus de deux siècles, ont fait jouir trente-six millions d'hommes des bienfaits d'une paix profonde, garanti la sécurité de la propriété, et maintenu ou propagé d'autres nombreux élémens de prospérité, ne sont pas indignes de l'examen des esprits spéculatifs. Ce système que, néanmoins, nous ne proposerons pas comme le type du beau à nos lecteurs européens, n'a pas encore, à la vérité, obtenu la sanction d'une fort longue prescription, mais on peut au moins attribuer son apparente stabilité à la sagacité de son fondateur et à la sagesse avec laquelle ses bases ont été établies. Depuis la fin du seizième siècle, où le *maire du palais* japonais, Tayko Sama, forma dans l'empire ces deux grandes divisions actuelles civile et religieuse, l'action du gouvernement a été exercée sans interruption par ses deux principaux agens et leurs subordonnés, et les opérations de la

puissance exécutive réelle se sont continuées avec toute la précision et la régularité d'une machine bien organisée. Le sceptre que portait Tayko Sama est, à la vérité, devenu un simple jouet dans les mains de ses successeurs, car le koubo ou empereur laïc, égal en dignité à son confrère spirituel qui traîne sa vie au milieu des songes d'une souveraineté idéale, et les charmes de l'habitude, des usages et de l'étiquette qui les plongent tous deux dans les délices d'un profond repos, sont d'une nature si puissante et voilées avec tant d'adresse, qu'il est impossible de préjuger l'époque qui les verra disparaître et par quels moyens on pourrait y parvenir.

Un réseau d'espionnage étendu sur tout l'empire embrasse non seulement la généralité des fonctionnaires publics, sans faire exception du koubo lui-même, mais les différentes fractions de la société parquées par divisions de cinq familles, dans lesquelles un peu à l'imitation, dirait-on, de notre grand législateur saxon, toute la population a été classée. Le daïri réside ou plutôt est retenu comme prisonnier dans son immense palais de la cité de Miako, et n'en peut sortir que dans les rares occasions d'une visite au temple de Tsiwoinjo. M. Fischer ne semble pas admettre la vérité du bruit répandu qu'il n'est pas permis à ce haut personnage de poser le pied à terre ou de recevoir sur lui les rayons du soleil; mais si un homme éclairé qui a séjourné aussi long-temps au Japon et qui a pu faire ses observations avec soin, se contente d'élever un doute à cet égard sans pouvoir y opposer aucune notion contradictoire, une telle retenue confirme à nos yeux ces restrictions au moins singulières et peut-être de plus fortes encore. La loi accorde au daïri une femme, douze concubines et toutes les diversions que peuvent procurer l'étude, la musique et la poésie. Sa pipe ne sert qu'une seule fois et l'on brise les plats qui ont été servi sur sa table; mais M. Fischer ajoute

que ces objets sont d'une valeur très médiocre et qu'il ne faut pas de grands frais pour l'entretien de ce simulacre de souverain. Lorsqu'il cesse de vivre, on tient sa mort cachée jusqu'à l'installation de son successeur, et on crie vive le daïri! sans même ce préliminaire de l'ancienne formule française le daïri est mort! Sa cour se compose d'une longue hiérarchie de fonctionnaires spirituels, parmi lesquels on distingue les *kwanbakf* qui le représentent et exercent ses fonctions interdites au koubo, quoiqu'en sa qualité de souverain temporel celui-ci soit quelquefois admis à la troisième charge spirituelle ou *sadaysin*, ainsi qu'il arriva au koubo régnant, en 1822, à l'occasion de la cinquantième année révolue de son règne. Il prit rang parmi les divinités, honneur auquel, depuis Tayko Sama, aucun laïc n'était parvenu.

Cet empereur civil vit, comme le daïri, renfermé dans son palais à Yedo, et il est supposé que les affaires de ses sujets ne méritent pas son attention et sont au-dessous de sa dignité. Continuellement entouré d'une multitude de gardes et de surveillans, la loi l'assujétit à une étiquette cérémonieuse et compliquée qui l'empêche effectivement d'employer les heures de son loisir royal à des occupations aussi indignes de son auguste personne. Toute autre résidence est mesquine en comparaison de son magnifique palais, et d'après cela il ne lui est pas permis de le quitter.

Le pouvoir exécutif réel est exercé par sept conseillers ou ministres de première classe, six de la seconde, et à deux autres ministres ou inquisiteurs, dont l'emploi particulier est de veiller à ce que la plus légère étincelle du christianisme ne se ranime pas dans l'empire. Le conseil est présidé par un premier ministre, et en cas de dissentiment, la question est soumise à l'arbitrage, non de l'empereur, mais de trois de ses plus proches parens, dont l'héritier présomptif

fait toujours partie. C'est avec ce conseil que communiquent les gouverneurs des soixante-huit provinces du Japon, conformément à la division établie par Tayko Sama, ou plutôt les deux secrétaires de ces gouverneurs auxquels la réalité de l'administration est confiée. Les gouvernemens nominaux sont héréditaires et leur occupation est si onéreuse et entraîne de si grandes dépenses que, pour y échapper, le titulaire résigne ordinairement son office à son fils aussitôt que ce dernier est arrivé à l'âge de discrétion. Il est donc indispensable, dans cet état de choses, de remettre les rênes des affaires à des mains plus expérimentées. Les deux secrétaires résident tour à tour un an au chef-lieu de leur province et un an au palais d'Yedo où leurs femmes et leurs enfans restent constamment en ôtages, et dans leur gouvernement ils sont tenus aux règles les plus strictes d'une étiquette cérémonieuse ; ils ne peuvent avoir la moindre relation avec des personnes de l'autre sexe, et les heures où ils doivent se lever, prendre leurs repas, se coucher, se promener, etc., sont fixées d'une manière invariable et inflexible.

Outre ces divisions provinciales ou comtés avec lords-lieutenans et leurs secrétaires, l'empire contient un certain nombre de cités royales qui ont des chefs particuliers soumis aux mêmes réglemens. Les espions du gouvernement se choisissent dans toutes les classes de la société, et il paraît, d'après le dire de nos auteurs, que Fouché et Savary auraient pu puiser d'utiles renseignemens dans l'organisation de cette partie de la police japonaise. M. Meylan qui déclare avoir recueilli ses observations dans la ville de Nagasaki, et s'en être tenu aux faits dont il a eu une connaissance personnelle, donne dans son ouvrage des détails d'un haut intérêt sur l'administration de cette place qui est une des cités impériales dont nous venons de parler, et il y développe un système d'espionnage qui s'étend jusqu'aux der-

nières classes de la société à un point qui n'existe probablement nulle part au monde.

« Non seulement, dit-il, tout chef de famille est responsable pour ses enfans, ses subordonnés, ses serviteurs, et les amis et les étrangers qu'il reçoit, mais la cité étant divisée en petites agrégations de cinq familles, chaque membre de l'association est responsable de la conduite des autres. Il en résulte que des actes qui, d'après nos idées européennes, seraient de l'indiscrétion la plus blâmable, deviennent ici un devoir rigoureux pour tous, et si un événement tant soit peu extraordinaire se passe dans une famille, il est aussitôt dénoncé aux magistrats par plusieurs témoins toujours aux aguets. Le prévenu est condamné à une détention sévère dans sa maison dont les portes et les fenêtres sont fermées ordinairement pendant cent jours, ses emplois, son salaire sont suspendus, et il ne peut recevoir ni ses amis ni même son barbier.

« Chaque famille est tenue de fournir un homme en état de porter les armes ; une division de cinq familles compose une compagnie, vingt-cinq de ces compagnies ont un officier pour chef et six ou sept mille hommes forment une brigade. L'organisation de cette force municipale, indépendante des troupes régulières et des agens de police, est telle qu'on peut la réunir facilement et promptement. Des corps-de-garde sont établis dans chaque rue où une sentinelle se tient en faction toute la nuit et même le jour, lorsqu'il y a quelque fête et d'autres causes d'affluence publique, et chaque rue se fermant par une barrière, on peut à volonté l'isoler du reste de la ville. »

M. Meylan n'ose pas prononcer si ce système artificiel est propre à prévenir les délits, mais il reconnaît qu'il existe une grande sécurité pour les personnes et les propriétés et que les punitions corporelles sont rares. Il croit

devoir attribuer cette dernière circonstance à plusieurs causes ; la sévérité de la loi, sa stricte exécution quand le crime est prouvé, la non existence de magistrats chargés de poursuivre les délinquans, et la répugnance des particuliers à se porter comme plaignans dans les cas les plus graves.

Nos auteurs tracent le caractère des Japonais tel qu'il doit être chez un peuple pourvu abondamment de tous les dons de la nature et entièrement séparé du reste du monde. L'orgueil, les plaisirs des sens, l'absence de toute connaissance étrangère à leur patrie en forment les traits principaux chez eux comme chez les Chinois ; car la profonde ignorance où ces deux grands rejetons de la famille tartare sont à l'égard des autres états, paraît avoir implanté dans leurs cœurs un sentiment intime de leur supériorité et le mépris le plus profond pour des nations qui leur sont entièrement inconnues. Les Japonais, à la vérité, ont sur les Chinois l'avantage de pouvoir s'instruire dans une langue de l'Europe moderne, la langue hollandaise que nous croyons plus répandue à Yedo qu'à Paris ; mais sous tout autre rapport, leurs relations avec les Hollandais ne peuvent servir qu'à exalter leur arrogance nationale par les humiliations auxquelles ces derniers se résignent pour ne pas perdre le fruit de leurs opérations commerciales. D'ailleurs les faibles notions que quelques savans et quelques curieux peuvent obtenir des Hollandais sur les autres peuples, sont probablement dictées plutôt dans l'intention de les tromper que de les éclairer. Ce qui doit contribuer aussi à nourrir l'orgueil de ces insulaires, c'est la croyance générale où ils sont qu'ils descendent directement des dieux, et leur amour effréné pour les plaisirs n'a rien qui doive étonner dans un pays où l'on trouve tous les moyens de les satisfaire, où la religion n'y forme aucun obstacle et l'usage n'y impose

aucune retenue. Nagasaki, pour une population de soixante-dix mille habitans, contient soixante temples et sept cents cafés où maisons de prostitution ; mais sans parler de Paris ou la débauche est enveloppée de voiles moins grossiers, si on dressait le même relevé statistique dans les capitales de certains états chrétiens tels que l'Angleterre et la Hollande, obtiendrait-on un résultat plus satisfaisant ? Dans le Japon au moins les courtisanes peuvent, sans le moindre inconvénient, rentrer au bout d'un certain temps dans le sein de la société où elles deviennent, dit-on, presque toujours des femmes et des mères exemplaires. C'est également parmi elles que les habitans de la loge européenne trouvent à contracter des engagemens auxquels elles ont la réputation d'être extrêmement fidèles.

Nos lecteurs n'ignorent pas que le résident hollandais est exposé à vivre dans un célibat austère, aucune femme ne pouvant, d'après les règlemens, être reçue à bord du vaisseau qui est expédié tous les ans au Japon. Il n'est pas permis non plus aux Japonais qu'on loue comme domestiques mâles, de rester dans l'enceinte de la loge depuis le coucher jusqu'au lever du soleil. « Comment alors, demande M. Meylan avec une innocente *naïveté*, le résident hollandais pourrait-il se procurer, dans les longues « nuits d'hiver, quelques jouissances domestiques, telles « que le thé, par exemple, s'il ne pouvait pas recourir à ces « Japonaises? »

Le grand caractère de la société politique du Japon est l'hérédité de tous les emplois, de toutes les professions, et conséquemment l'absence de tous les mobiles d'ambition qui animent et agitent les sociétés européennes. La population est partagée en huit classes : 1° les princes régnans ou gouverneurs ; 2° les nobles ; 3° les prêtres ; 4° les militaires ; 5° les officiers civils ; 6° les négocians ; 7° les artisans ; et

8° les laboureurs. Une seule profession paraît être, comme les parias de l'Inde, frappée de flétrissure, c'est celle des tanneurs. Toute relation avec eux est évitée et prohibée, et c'est parmi eux qu'on choisit les exécuteurs de la haute justice. Les trois premières classes laïques prétendent à l'honorable, mais passablement incommode, distinction de porter deux sabres; la cinquième, qui comprend les médecins, les chirurgiens et tous ceux qui pratiquent ce que nous appelons des professions libérales, sont obligés de se contenter d'une seule de ces armes, si chères aux Japonais; les militaires, depuis les deux derniers siècles, ont eu heureusement peu d'occasions de déployer leur bravoure; mais, de même que la plus grande partie des classes qui ont le droit de manier le sabre, ils passent pour s'en servir avec une adresse effrayante; l'excellence de la trempe égale presque celle des meilleurs damas, et nos fabriques de Birmingham sont loin de pouvoir y atteindre; on peut en juger d'après les modèles déposés au muséum de La Haye. Si les Turcs se glorifient d'abattre la tête d'un chameau d'un seul coup de cimeterre, il y a, dit-on, des maîtres d'escrime japonais qui, également d'un seul coup, peuvent séparer un homme en deux par le milieu du corps. Un très bon sabre se transmet dans les familles de génération en génération comme un bien substitué, et se vend souvent au-delà de cent livres sterlings; il est l'objet d'une espèce de vénération superstitieuse et le compagnon fidèle de tous ceux qui ont le droit de le porter, même dès l'âge de cinq ans, où on le remet aux Japonais avec une sorte de solennité; quand ils le quittent pour prendre leurs repas ou dans d'autres circonstances particulières, le propriétaire le garde toujours auprès de lui, et prend le plus grand soin de ne pas le heurter, de mettre le pied dessus. L'escrime et l'équitation forment une partie importante de l'éducation

des classes supérieures, ainsi que l'art de tirer de l'arc, dans lequel elles excellent. Avant la pacification générale de l'empire, les Japonais n'avaient que de faibles connaissances en artillerie et en faisaient peu d'usage, et depuis cette époque il est probable qu'il n'ont fait que de faibles progrès dans les autres parties de l'art de la guerre, telles que le génie, la tactique, etc. Les Hollandais ne sont parvenus à exporter des échantillons de leurs armes qu'en échappant à la rigueur des lois prohibitives, et l'on voit au muséum de La Haye une très belle cotte de maille avec sa visière ou masque en acier qui semble avoir eu pour type la figure de Polichinelle, et qui est garnie de moustaches en soie de porc; il en existe aussi une autre dans le muséum de Saint-Pétersbourg. Leurs fusils, qui sont encore à mèche, ont des canons d'une trempe et d'une beauté admirable, et leur poudre est d'une très médiocre qualité.

D'après l'assertion de M. Meylan, le pardon d'une offense est une chose inconnue des Japonais, qui regarderaient un tel acte comme une insigne lâcheté. On ne peut guères parler de leur bravoure, puisque depuis deux siècles ils n'ont pas eu occasion de la signaler sur un grand théâtre; mais M. Meylan nous apprend que dans l'infanterie des troupes de la compagnie des Indes hollandaises, il y a plusieurs soldats japonais qui font très bien leur service, et montrent plus de courage que les guerriers des autres peuples orientaux. Le suicide est fréquent au Japon, et la susceptibilité des plus furieux duellistes de l'Europe, ne peut aucunement entrer en comparaison avec celle des Japonais qui, en présence, aux applaudissemens, et souvent à l'imitation de leurs parens et de leurs amis, se déchirent le ventre pour échapper au déshonneur. Nous pouvons en citer un exemple assez récent dans la conduite du gouverneur de Nagasaki, en 1808, lorsque le capitaine

d'une frégate anglaise, étant entré dans le port de cette ville, retint prisonniers les Hollandais qui vinrent à son bord, et, en violation des lois du pays qu'il ignorait, exigea du bœuf frais pour leur rançon; le gouverneur obtempéra à sa demande, mais aussitôt que les Hollandais eurent été remis à terre, il prévint sa disgrace en se donnant la mort qui fut suivie de celle de plusieurs Japonais qui lui étaient attachés.

Parmi les traits qui distinguent avantageusement le caractère japonais, on doit mettre en première ligne le respect que les enfans portent aux auteurs de leurs jours; on vante également les vertus et les qualités domestiques des femmes. D'après une de ces lois établies par le plus fort, tandis que l'homme peut prendre autant de concubines qu'il lui plaît, l'adultère de la femme est puni de mort. Ce n'est point à raison de leur chasteté seulement, à laquelle elle peuvent être contraintes par une peine aussi sévère, que M. Fischer loue les femmes Japonaises, mais il fait aussi l'éloge de leur patience, de leur amabilité et du bon ordre qu'elles entretiennent dans leur maison, tâche souvent difficile à cause des prétentions vaniteuses de leurs maris qui se refusant à toute économie, et voulant vivre avec tout le faste qu'ils croient en harmonie avec les fonctions auxquelles les a appelés leur naissance, finissent par détruire entièrement leur fortune. D'ailleurs les Japonaises jouissent à peu près de la même liberté que nos Européennes; elles président aux fêtes et font l'ornement de la société. Le *sâmsie* ou la guitare, est pour les jeunes filles, ce qu'est le forte-piano en Angleterre, et presque toutes apprennent à jouer de cet instrument au son duquel disparaissent les gênes de la contrainte et de la cérémonie. Le thé, le sakki (1)

(1) Liqueur spiritueuse distillée du riz, que les Japonais aiment beaucoup et qui est leur seule boisson enivrante.

et l'abandon le plus cordial ajoutent aux charmes des réunions japonaises.

Si l'on regarde le bon état de la culture et des manufactures comme une preuve de civilisation, les Japonais, suivant M. Meylan, ne le cèdent sous ce double rapport à aucune nation de l'est, et leur sont même supérieurs. Il proclame surtout l'excellence de leur agriculture ; ils ne paraissent pas avoir donné les mêmes soins à l'horticulture, et l'on voit peu de légumes et de fruits sur leurs tables. Personne n'ignore qu'ils sont très habiles fleuristes, et la beauté de leurs productions parmi lesquelles se distingue le superbe camélia, est connu de tous les amateurs. Ils ont un talent merveilleux et inconnu en Europe pour obtenir des espèces naines des plus grands végéteaux. M. Meylan dit avoir vu de ses propres yeux un Japonais offrir au gouverneur hollandais pour le prix de douze cents florins, une boîte de trois pouces de long, sur un seul pouce de large, dans laquelle étaient un sapin, un bambou et un prunier, ce dernier couvert de fleurs. Imbus des mêmes préjugés religieux que les Hindous, les Japonais ne tuent aucune espèce de bétail, et ne font point usage de la viande de boucherie ; aussi leurs pâturages sont-ils mal entretenus et leur rapport presque nul. Ils ne se servent du buffle que comme bête de somme, et lorsqu'il meurt de sa mort naturelle, sa peau et ses cornes reçoivent le même emploi que chez les autres nations; peut-être la tannerie n'a-t-elle pas d'autre cause de la dégradation de sa profession. Ils ont pour la graisse une aversion qui forme un contraste remarquable avec le goût des Chinois pour cette substance, et nous pouvons ajouter toute la race tartare en Europe. Ils élèvent beaucoup de volaille, et les hobereaux du pays trouvent une active occupation dans la poursuite des faisans et de toutes sortes de gibier. Leurs marchés sont abondamment

garnis de poissons de mer et de rivière, et tous les produits aquatiques vivans, depuis la baleine, jusqu'à la pétoncle, se vendent et se consomment, sans même en excepter les côtes de la baleine que l'on gratte avec soin et qu'on pulvérise pour les accommoder de diverses manières. On mange aussi la chair du dauphin crue et assaisonnée avec du soui, du sakki et de la moutarde, et malgré tous les éloges que M. Fischer prodigue à ce ragoût, nous ne sommes pas tentés de l'envier aux Japonais. La cigogne qui a trouvé grace auprès d'une grande partie de la race humaine, à cause de son utilité et de son caractère sociable, est également respectée par ces insulaires.

« Un mémoire, dit M. Meylan, qui fut remis en 1744 au gouverneur général de Batavia, contient des détails intéressans d'après lesquels entre autres il paraît qu'au commencement du dix-septième siècle, où le commerce du Japon fut ouvert aux Hollandais, l'exportation de l'or et de l'argent se montait à dix millions de florins de Hollande, par an, et que dans l'espace de soixante ans, elle s'est élevée à la somme énorme de trois cent à six cent millions de florins. Peu à peu cette exportation alla en diminuant, et en 1680, elle fut prohibée. » Si l'on veut remarquer qu'en addition à ces deux métaux précieux, les Hollandais ont enlevé en plusieurs années du Japon, de trente à quarante mille pics (1) de cuivre et une grande quantité de fer et d'acier, et si nous reconnaissons que tous ces produits métallurgiques sont fort estimés pour leur extrême pureté, on doit en conclure que les Japonais excellent dans les arts du mineur, du fondeur et du forgeron. Il y a lieu de croire cependant qu'ils ne dirigent pas leurs travaux de mines aussi bien qu'en Europe, car il arrive fréquemment que les

(1) Le pic pèse environ cent trente-trois livres anglaises.

inondations nuisent à leur exploitation, au moins est-ce un motif qui fut allégué dans un des conseils tenu en 1790, en présence du koubo par un des ministres, prétendu ami des Hollandais, pour limiter l'étendue de leur commerce. « La source de notre liaison avec les Hollandais, dit-il, est le commerce, le cuivre est l'ame de ce commerce, et s'il s'épuise toute relation commerciale cessera. N'est-il pas sage alors de prolonger et de perpétuer nos rapports en leur délivrant seulement un tel approvisionnement de ce métal, que nous puissions toujours leur en fournir. Les mines ne sont pas comme la chevelure de l'homme, qui repousse après avoir été coupée; elle ressemble aux os qui une fois enlevés ne peuvent se reproduire. » Cet argument fit réduire à un seul les deux bâtimens que les Hollandais expédiaient annuellement pour le Japon, mais en 1820 cette restriction fut levée, et depuis le nombre des navires s'est augmenté, ainsi que la quantité du cuivre exporté.

Outre les manufactures nationales dont l'Europe a su apprécier les produits, les Japonais sont parvenus à imiter les ouvrages les plus délicats de l'industrie orientale, et on fabrique à Nagasaki des télescopes, des thermomètres, des montres et des pendules. Une de ces dernières, offerte en présent à l'empereur en 1827, peut rivaliser, d'après la description qu'en donne M. Meylan, avec les ouvrages les plus compliqués de la chronométrie germanique, pour qui l'indication de l'heure n'est qu'une chose secondaire. Elle a cinq pieds de long sur trois de hauteur; on y a représenté un paysage artistement varié et un soleil d'or; au moment de la sonnerie, un oiseau bat des ailes, une souris sort d'un trou et gravit légèrement une montagne, tandis qu'une tortue se traîne lentement pour marquer l'heure sur le cadran.

Voici ce que nous lisons dans l'ouvrage de M. Fischer sur l'art du dessin au Japon :

« Cet art paraît avoir, depuis très long-temps, pris un certain développement chez les Japonais ; un grand nombre de paravens et les murs de leurs temples attestent à cet égard une assez haute antiquité, sans cependant qu'on puisse lui assigner un terme plus reculé que le onzième siècle. Je n'ai jamais entendu parler d'un bon peintre de portrait, et je suis porté à croire que, par quelques considérations superstitieuses, leurs artistes répugnent à se livrer à cette branche de leur profession. Ils s'attachent particulièrement à rendre avec exactitude les détails de costumes, ainsi que tous les accessoires, et quant à la figure et à la ressemblance, ils n'y mettent aucun soin. »

Leurs frères tartares de Saint-Pétersbourg dont les critiques sur le beau portrait de l'empereur Alexandre peint par notre Lawrence, s'étaient appesantis principalement sur les épaulettes, les croix et les rubans, nous paraissent partager sur les beaux-arts la même manière de voir que les Japonais.

Les dessins et *illustrations* dont M. Fischer a orné son livre, tous copiés d'après des artistes de Nagasaki, suffiraient seuls pour démontrer qu'ils sont capables de donner à leur travail ce fini précieux qui distingue les enluminures des plus beaux missels du moyen âge. Leurs ouvrages en laque sont justement estimés, mais, si nous nous en rapportons à nos auteurs, nous devons prévenir les amateurs que ceux qui arrivent en Europe ne sont en général que d'une qualité inférieure. On peut voir dans la collection royale de La Haye un assez grand nombre d'échantillons de l'habileté de leurs artisans dans différens genres, et nous nous contenterons de remarquer ici que des coffres communs destinés a contenir des objets expédiés pour l'Europe et fa-

briqués en bois de camphre, sont d'une exécution dont s'honoreraient les ouvriers les plus célèbres de Londres et de Paris.

Les Japonais aiment beaucoup les représentations théâtrales qui sont très suivies, et ils l'emportent sur les Chinois pour la mise en scène et les décorations. Leurs pièces, mélange shakespearien de tragique et de comique, sont en général assez licencieuses, et la règle des unités si chère à la vieille France, y est constamment violée.

« Leurs chefs d'orchestre, nous apprend M. Fischer, si on peut leur donner ce nom, sont ordinairement aveugles et appartiennent à une espèce de confrérie dont les membres portent le nom de *fekis*. »

Le fondateur de cette société était, d'après la tradition, le prince Sennimar qui, à force de pleurer la mort de sa maîtresse, perdit la vue. La profession d'acteur, et probablement pour les mêmes causes, ne jouit pas de plus de considération qu'en Europe où cependant les grands talens et la bonne conduite sont justement appréciés. C'est surtout au spectacle que les Japonaises qui garnissent les loges de côté, déploient un luxe que nous conseillons aux modistes et aux costumiers en vogue de suggérer à nos belles ladys.

« Les dames, dit M. Fischer, qui fréquentent le théâtre se font un point d'honneur de changer deux ou trois fois d'habillement pendant la durée du spectacle, afin d'étaler les richesses de leur garderobe; et elles se font accompagner par leurs femmes-de-chambre qui portent tout ce qui est nécessaire pour accomplir cette grande œuvre féminine. »

On vend des programmes imprimés des pièces qu'on représente; et nous ne doutons pas qu'un amateur japonais, en descendant de son *norimon* pour entrer dans sa loge, ne reçoive l'invitation d'en faire emplette. Cet usage qui

s'est introduit depuis quelque temps en Europe ne viendrait-il pas du Japon?

Les Japonais sont généralement d'une humeur gaie et sociable, et même leurs formes de politesse très incommodes et leurs complimens sans fin ne font que donner un nouveau prix à leur aimable bienveillance.

« Dans le grand monde, continue M. Fischer, les jeunes dames se réunissent souvent en hiver, et pour tromper la longueur des soirées, elles se font un plaisir de s'occuper à quelques légers ouvrages, tels que des fleurs artificielles, de jolies boîtes, des oiseaux, des agendas, des bourses, des tresses pour la chevelure et autres petits objets qu'elles distribuent en présens. Au printemps et au retour de la belle saison elles prennent part avec une vivacité extrême à tous les amusemens champêtres et surtout à de fréquentes parties sur l'eau. Les lacs et les rivières sont alors couverts de nacelles décorées avec luxe et élégance et depuis le milieu du jour jusqu'à la nuit les doux sons de la musique ajoutent aux charmes de ces fêtes délicieuses qu'anime la plus franche gaîté. Après le coucher du soleil les ondes répètent l'éclat de milliers de feux qui brillent dans des lanternes de papier de couleur allumées à bord des bateaux. On passe le temps au milieu de rires continuels à différens jeux et principalement à celui que l'on joue vivement avec les doigts, et qui depuis l'époque classique s'est perpétué en Italie. Il y a encore un autre jeu à la mode et qui consiste à placer une poupée légère dans un vase rempli d'eau, et, comme l'eau est agitée par le mouvement du bateau, la poupée vogue en cédant à l'impulsion qui lui est donnée. Les joyeux navigateurs chantent en s'accompagnant de la guitare la chanson *Anatoya, modamada, elle flotte, elle n'est pas tranquille* jusqu'à ce qu'enfin le joujou s'arrête en face de l'un d'eux, qui est condamné à la *grave* peine de boire une tasse

de sakki. Ces amusemens innocens et de bon goût forment un contraste remarquable avec les plaisirs grossiers des hommes et les divertissemens puérils des femmes chez les autres peuples de l'Orient. Les femmes ne sont pas réduites aux jouissances décriées des bains turcs, et les hommes ont, comme les Turcs, la ressource de la pipe dans l'intervalle de ces réunions agréables embellies par l'admission du beau sexe au sein de la société, et qui sont entièrement inconnues aux sectateurs de l'islamisme.

Tout commerce extérieur étant prohibé, les navires japonais sont, d'après la loi, construits de manière à ne pouvoir s'éloigner de la côte, et à la moindre apparence de mauvais temps ils sont obligés de chercher un azile dans les havres nombreux qui découpent les îles de l'empire (1).

M. Fischer déclare avec M. Meylan, que les Japonais connaissent l'emploi de nos chronomètres, de nos télescopes et autres instrumens d'observation, qu'à l'imitation des nations qui vivent sous un ciel pur, ils s'adonnent à l'astronomie ou au moins à l'inspection des corps célestes, et qu'ils savent à l'aide du baromètre, mesurer les hauteurs; mais l'art de la médecine est encore chez eux dans l'enfance, des préjugés puissans s'opposant à l'étude de l'anatomie; cependant nous leur avons emprunté l'usage du moxa, et nous croyons aussi celui de l'acupuncture. Toutes les classes reçoivent une éducation commune dans des écoles publiques, et il n'y a peut être pas de pays au monde où le talent de l'écriture soit plus universellement répandu. Il est étonnant qu'un peuple qui a sur les Chinois l'inestimable

(1) Les plus grands ont cent pieds hollandais de long sur vingt-cinq à trente dans leur plus grande largeur, et tirent six pieds d'eau. M. Gutzlaff dit avoir vu dans le havre de Lieou-Kieou trois barques japonaises dont les équipages désiraient ouvrir des relations avec les Anglais, mais les mandarins de l'île s'y opposèrent.

avantage d'un alphabet, consume son temps dans l'étude de la langue de ses voisins et la regarde comme la seule savante. On trouve au Japon comme en Angleterre de nombreux amateurs d'objets rares et curieux, tant naturels qu'artificiels. Le gouverneur de la province de Tamba a réussi à se faire une belle collection de médailles et de monnaies d'Europe, et M. Fischer a vu à Yedo un cabinet de gravures européennes, qui depuis cent cinquante ans s'est conservé dans la même famille. Les musées contiennent une multitude de monstres fabriqués et de créations fantastiques, tels que des serpens avec des pieds d'oiseaux, etc. La jouaillerie est bornée aux métaux; il est rare qu'on donne le poli aux pierres précieuses, et plus rarement encore on s'en sert comme objet d'échange et de parure.

« Il n'existe à présent, dit M. Fischer, que huit de ses compatriotes qui aient visité en personne la capitale de ce vaste empire. » Nous avons déja remarqué que le gouvernement japonais tient à ses anciens usages avec une telle rigueur que la marche de chaque nouvelle ambassade de la loge hollandaise n'est qu'une répétition exacte de la précédente; les cérémonies, les précautions dont on obsède les voyageurs sont si nombreuses, si minutieuses qu'elles offrent peu de chances à l'homme le plus ingénieux d'ajouter quelques observations à celles de ses prédécesseurs. Cependant nous croyons que quelques extraits de la relation du voyage de cinquante jours de M. Fischer ne seront pas dédaignés par nos lecteurs. L'ambassade dont il fit partie eut lieu en 1822, et se composait de M. J. Cock Blumhoof, président du comptoir, de M. Fischer qui l'accompagnait en qualité de secrétaire et du docteur Thulling, médecin. Ils se mirent en route le 6 février sous la conduite, comme à l'ordinaire, d'un *opper banjoost*, ou officier supérieur japonais qui avait sous ses ordres trois officiers d'un grade

inférieur, trois interprètes de rangs différens, une centaine de porteurs de bagages et vingts chevaux chargés principalement de la literie des personnages distingués qui cheminaient commodément dans des palanquins du pays appellés *norimons*. Quelques jours avant le départ on avait envoyé jusqu'à Osacca dans l'île principale, une addition de provisions et de bagages dont on n'avait pas un besoin immédiat. L'ambassade fut constamment précédée par deux cuisiniers japonais qui préparaient, l'un, le dîner au lieu invariablement fixé pour faire halte dans la journée, et l'autre le souper à l'endroit ou l'on devait passer la nuit.

« Le 8, dit M. Fischer, nous visitâmes à Sinogi la cabane d'un vieillard qui, depuis sa première jeunesse, n'avait jamais manqué l'occasion de voir le passage des Hollandois; âgé de près de 90 ans, il avait été témoin de ce spectacle plus de quarante fois, et se flattait d'avoir encore ce plaisir. »

Nos voyageurs arrivèrent le 12 à Kehoura, port de mer situé sur le canal qui sépare la grande île de Nipon de celle où est situé Nagasaki, et éloigné de cent quatre-vingts milles de cette dernière cité. Ils s'embarquèrent le 13 pour se rendre à Simenescky, le point le plus occidental de l'île de Nipon, d'où, après avoir attendu jusqu'au 22 un vent favorable, ils longèrent la côte vers l'est jusqu'à Mouro où ils mirent pied à terre. Après avoir traversé plusieurs grandes villes très peuplées, et entre autres Osacca, où l'empressement du public et les contraintes redoublées de l'étiquette les empêchèrent de quitter leurs litières pour faire plus facilement quelques observations, comme ils le désiraient, ils se trouvèrent le 7 mars à Foughimie, dernière station avant Miako où réside le daïri.

« De Foughimie à Miako, qui est à la distance de deux lieues, » continue M. Fischer, « c'est une rue continuelle

bordée de magasins et de manufactures. A chaque pas s'offraient à nous des boutiques de poterie, de grains, de gibier, de volaille, des salles où l'on vendait du thé, du sakki, et une foule immense inondait la voie publique. C'est au milieu de la variété des objets qui piquaient notre curiosité que nous entrâmes dans Miako où nous fûmes mieux logés qu'à Osacca, mais où nous fûmes également accablés par une multitude de visites fort importunes. Cette ville qu'on appelle aussi quelquefois Kioto, contient environ 600,000 ames, et renferme un grand nombre de temples et d'édifices remarquables par leur étendue et leur beauté; elle est baignée par la rivière de Kanco, et ses environs sont très fertiles. Les femmes y passent pour être les plus belles de l'empire, et les arts et les sciences y sont en honneur et cultivés avec succès. On y afflue de toutes les provinces pour aller en pélerinage au temple de Tsïe, et faire des achats dans les fabriques nombreuses qui fleurissent; enfin, son extrême salubrité et les agrémens dont on y jouit lui ont fait donner le nom de *Paradis du Japon*. »

Les voyageurs reconnaissent avoir été traités avec beaucoup d'égards par tous ceux qu'ils rencontrèrent sur leur route et dans les lieux où ils s'arrêtaient, ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil bienveillant et cordial de leurs hôtes; nulle part le gouvernement ne paraît s'être opposé aux visites multipliées qu'ils recevaient, et dans quelques localités les prévenances avaient même un caractère affectueux d'une nature toute particulière et qu'il est bon de mentionner.

« Le 20, continue M. Fischer, nous traversâmes un canton très montagneux, le chemin était difficile et la marche pénible, mais nous fûmes agréablement surpris de voir venir au-devant de nous, dans cette fatigante partie de notre voyage, des jeunes filles charmantes qui nous offrirent une

eau limpide, du thé et autres rafraîchissemens, et nous engagèrent, avec une aimable insistance, à entrer chez elles pour prendre quelques momens de repos. Cédant à une douce violence, nous fîmes une halte délicieuse sur une montagne dans une de leurs habitations où l'on nous accorda tous les priviléges que l'on permet aux autres voyageurs, et nous pûmes, en pleine connaissance de cause, confesser à nos amis Japonais que la réputation de beauté des femmes de ce canton était justement méritée. Ici comme partout ailleurs, c'est avec le léger cadeau d'un anneau, d'une épingle à cheveux et de bagatelles semblables, que nous reconnûmes les bonnes graces de nos jolies hôtesses. Nous eûmes pour la première fois, dans ce canton, la vue de la célèbre montagne de Fozie, qui élève sa cime neigeuse au-dessus de celles de ses sœurs et la cache au sein des nues. »

D'après la description que M. Fischer nous donne de ce mont gigantesque, ancien volcan qui paraît éteint depuis environ un siècle, son élévation est de onze à douze milles pieds français. Les Japonais n'en parlent qu'avec une sorte d'enthousiasme patriotique, et il figure constamment dans les œuvres de leurs artistes, de leurs poètes et de leurs romanciers, prérogative qui lui est acquise à bon droit par la magnificence du spectacle qu'il présente et la rare fécondité des campagnes environnantes.

L'ambassade qui avait quitté Nagasaki le 6 février, arriva le 27 mars à Sinagrawa, le Kensington de la capitale japonaise qui rappela à l'auteur notre belle cité de Londres par le mouvement de sa population, la multitude et l'éclat de ses boutiques.

« Long-temps avant de parvenir à Sinagrawa, nous cheminions le plus vite possible au milieu d'une foule épaisse dans de larges rues que l'on peut regarder comme faisant

partie d'Yedo, et au bout de deux heures nous arrivâmes à Nagasakia, lieu assigné pour notre demeure. Cette habitation est à peu de distance du vaste palais impérial qui lui-même est situé au centre de la ville dont l'étendue est de cinq à six lieues de diamètre. »

Une fois installés dans leur nouveau domicile, nos voyageurs y furent, pour ainsi dire, détenus comme des prisonniers d'État : il leur fut permis, à la vérité, de recevoir des visites de différentes personnes attachées au gouvernement, mais ils ne purent en sortir qu'une seule fois, lors de l'audience à laquelle ils furent admis auprès de l'empereur, et dans leur intérieur ils étaient entourés et obsédés d'espions qui prenaient toutes sortes de formes et déguisemens pour ne pas éveiller l'attention de ces pauvres Hollandais. Parmi ces importuns visiteurs il y en avait quelques-uns qui comprenaient la langue hollandaise, et entre autre le sous-interprète impérial, plusieurs médecins et l'astrologue de la cour qui paraissait tout fier de son nom de *Globius* parfaitement adapté à ses graves occupations. Ces différens personnages se montrèrent très empressés à profiter de l'occasion pour recueillir des détails sur l'Europe, et de leur côté les Hollandais cherchèrent à ajouter à leurs connaissances sur le Japon. Ces relations avec les Japonais, quoique soumises aux instructions et à la surveillance du gouvernement, étaient si fréquentes que le logement de l'ambassade était ordinairement rempli de curieux, même une partie de la nuit, et quoique les lois de l'empire défendent au beau sexe de pénétrer dans son enceinte, cette adresse féminine qui, en Angleterre, s'est glissée derrière le trône dans la chambre des pairs et jusque dans le ventilateur de la chambre des communes, a triomphé également au Japon. Il arrivait quelquefois qu'un seul homme était accompagné de cinq ou six dames, circonstance

que M. Fischer est bien loin d'attribuer au désir de goûter aux liqueurs et aux friandises qu'il était généralement d'usage d'offrir à tout venant. Il se faisait des cadeaux mutuels suivant le rang et la qualité des parties et, un mot ou deux hollandais écrits sur un éventail en échange d'un *album* satisfaisaient beaucoup de prétentions. Les sécrétaires du gouvernement de Sadsuma firent à l'embassade un présent de douze beaux oiseaux, de quinze plantes rares, de deux petits chiens et de deux lapins avec des soieries et autres objets, le tout enfermé dans des cages et des boîtes dont la valeur et la beauté étaient supérieures au contenu.

Le 6 avril, l'embassade parvint au but important qu'elle s'était proposé, d'obtenir une audience solennelle du koubo à laquelle le président seul est admis; cependant ses deux acolytes européens l'accompagnent jusqu'à l'entrée de la salle qui doit être le théâtre de la cérémonie. Après avoir franchi le seuil du palais et attendu une heure dans un salon où ils furent exposés à des désagrémens et même des insultes dont se plaint M. Fischer dans sa sincère narration, ils furent introduits dans la salle d'audience dont suit la description :

« Elle est vaste, mais d'une grande simplicité et dénuée d'ornemens. On nous indiqua, en face de l'entrée, une estrade élevée destinée pour l'empereur et à sa gauche les places qui devaient être occupées par les princes du sang et les conseillers impériaux suivant leurs rangs et dignités. Quoique toutes les parties du palais que nous avons pu voir soient remarquables par leur construction belle et solide et par un air de grandeur qui le distingue de tous les édifices de la ville, celle-ci étant réservée pour des occasions rares et publiques n'a pas la magnificence qu'on a déployée dans les autres. Les proportions des portes sont immenses, et les ciselures et les dorures sont riches, quoique d'un goût sim-

ple. A notre retour il s'éleva une violente tempête qui heureusement ne dura que peu de temps, car s'il en eût été autrement, on aurait probablement remis l'audience, sa majesté impériale ayant une grande peur du tonnerre. A onze heures le président fut appelé et il était revenu au bout d'une demi-heure. Toute la cérémonie consista dans un compliment à la japonaise qu'il fit de la place qui lui avait été assignée et à rester quelques secondes la tête penchée en avant et touchant presque le plancher couvert de nattes jusqu'au moment où un huissier prononça à haute voix ces deux mots, *capitan hollanda*. Il régnait un profond silence qu'interrompit à peine un léger murmure par lequel les Japonais expriment leur respect. Le gouverneur de Nagasaki et l'interprète en chef auxquels seuls avait été confiée la fonction d'accompagner le président, donnèrent le signal de son départ qui eut lieu, comme à l'entrée, dans une position inclinée, ensorte que tout en n'ignorant pas qu'on se trouve en présence d'un grand nombre de personnes, on ne peut, sans violer les règles de la politesse japonaise, regarder autour de soi et chercher à satisfaire sa curiosité. »

Au total, quoique souvent accablés de visites et une fois particulièrement l'objet d'un examen scientifique de toute la faculté des astrologues impériaux (car le médecin de l'ambassade subit un interrogatoire de cinq heures de la part de ses doctes confrères), les Hollandais n'eurent qu'à se féliciter, d'après M. Fischer, de l'affabilité, de la bienveillance et de l'hospitalité des Japonais pendant leur séjour à Yedo. Il y en eut même quelques-uns qui pour leur témoigner leur amitié d'une manière plus démonstrative se présentèrent chez eux dans un costume hollandais d'une mode ancienne et surannée.

Nous aurions désiré étendre davantage nos observations

sur un peuple si remarquable et si éloigné de nous, mais nous croyons devoir nous arrêter ici, en laissant les Japonais dans la conviction intime et satisfaisante pour leur amour-propre qu'ils sont la première nation du monde et les plus anciens descendans des dieux. Qu'ils restent donc pleinement persuadés de leur supériorité entière et universelle sur toutes les autres sociétés humaines, d'une perfection dans leurs institutions qui n'appelle aucun changement ni modifications, et opiniâtrément attachés à la singulière maxime que les ordres de l'empereur sont comme la sueur du corps qui une fois sortie, ne peut plus retourner à sa source, et nous terminerons par ce portrait que M. Meylan trace de leur caractère à la fin de son intéressant ouvrage. « Rusés, polis, soupçonneux, réservés, sensuels, impatiens, fiers, superstitieux, vindicatifs, cruels de sang froid d'un côté; et de l'autre, justes et probes, patriotes, exemplaires dans leurs relations de pères et d'enfans, amis fidèles, et *probablement* braves et intrépides. »

(*Extrait du Quarterly Review.*)

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MÉLANGES.

REVUE.

ANNONCES.





